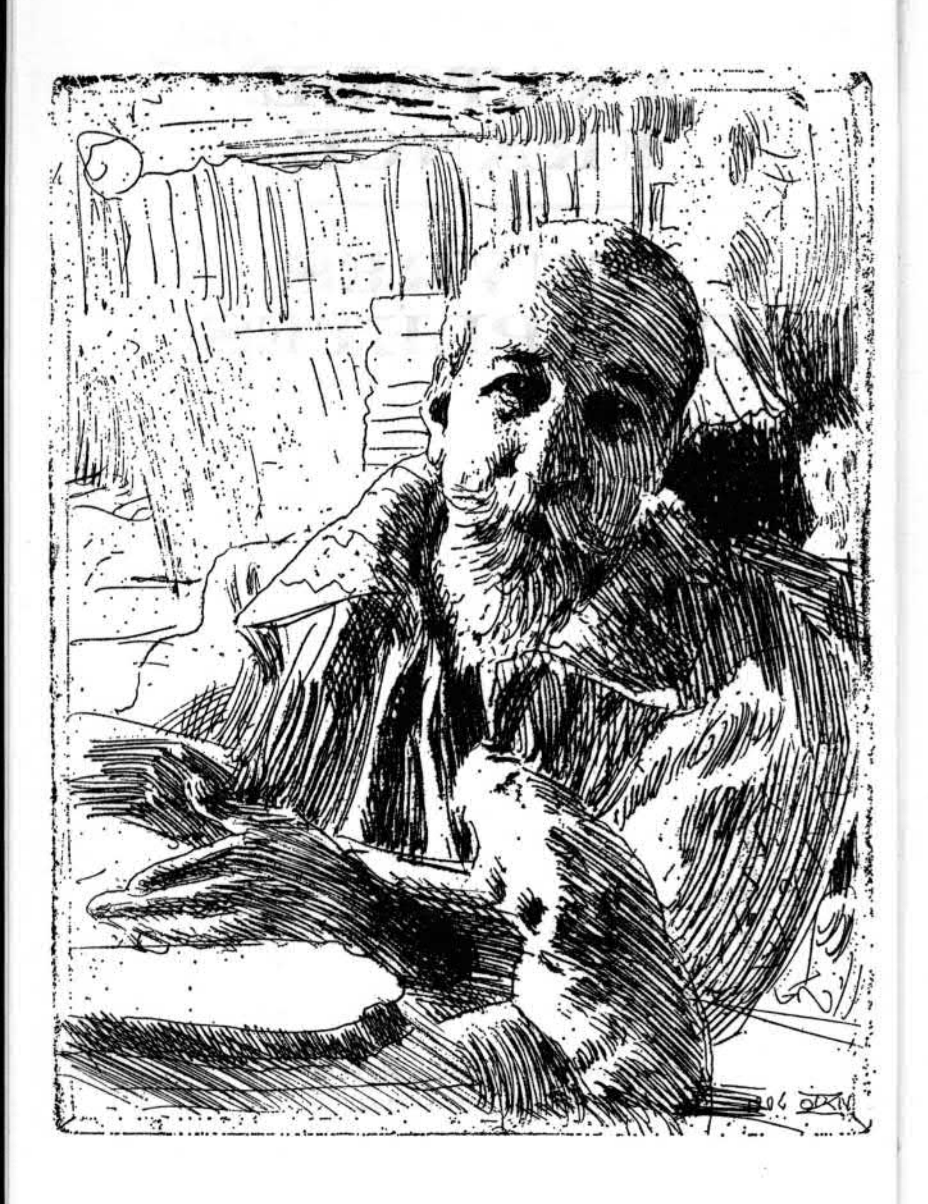


ANATOLE FRANCE

ŒUVRES COMPLÈTES

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE
PAR JACQUES SUFFEL



PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

IV

ILLUSTRATIONS DE CHRISTIAN COULOMB

Distribué par le

CERCLE DU BIBLIOPHILE

Frontispice de Zorn

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

IV

(1913-1924)

LE GÉNIE LATIN

MISCELLANÉES

DERNIÈRES PAGES

CARNETS INTIMES

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

LE GÉNIE LATIN

A DÉSIRÉ LEMERRE

très affectueusement

ANATOLE FRANCE

Car nulle fleur ne fait pâlir tes violettes,
Ville de Périclès ! Et ce n'est pas en vain
Que par la bouche d'or du plus doux des poètes
Le dieu promit à Rome un empire sans fin.

FRÉDÉRIC PLESSIS

Il n'en faut pas croire ce titre de *Génie Latin;* on ne trouvera rien ici qui y réponde. C'est un acte de foi et d'amour pour cette tradition grecque et latine, toute de sagesse et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble. Philosophie, art, science, jurisprudence, nous devons tout à la Grèce et à ses conquérants qu'elle a conquis. Les anciens, toujours vivants, nous enseignent encore.

A. F.

Paris, janvier 1913

Daphnis et Chloé

C'EST dans les riches et voluptueuses cités de l'Ionie que coururent d'abord les *fables milésiennes*, destinées à réjouir les oisifs sur le retour par de piquants exemples de la ruse des femmes. On n'avait point souci de la chose publique. Que faire, sous le portique peint de figures aériennes, à l'ombre d'un bouquet de myrtes, au murmure d'un ruisseau? Lire les vieux poètes? Non; il faut pour les goûter trop d'effort, un goût trop bon, une culture qu'on n'a plus. Voici un livret de style plus facile, de ton plus léger. Habitant de Milet, déroule le mince volume, et, mollement accoudé sur un coussin de pourpre, tu liras comment la petite femme du vigneron cache son amant dans une jarre et comment la veuve d'Ephèse pendit son mari mort, pour l'amour d'un soldat.

Ces Milésiennes (il nous en reste plus d'une) étaient lestement contées. Pas de développements, pas de caractères; rien que le trait. Cette littérature bourgeoise resta longtemps la seule littérature intime de l'hellénisme.

Le roman d'amour ne fleurit qu'à l'époque romaine. C'est dans cet Orient, terre du mensonge, que paraissent, à compter du IIIe siècle de l'ère chrétienne, de petits livres contant en style raffiné les aventures de deux beaux enfants rapprochés par un mutuel amour et séparés par des nécessités cruelles. Tel est le thème ordinaire et qu'on varie peu. On y mêle des courses de pirates, des enlèvements, parfois des amours tragiques, des incestes renouvelés d'Euripide, afin de donner au lecteur les frissons délicieux d'une pitié tempérée et d'une

terreur passagère. Dion Chrysostome et quelque autre se passeront, il est vrai, de ces moyens dramatiques; mais ce que tous mettront, ce qui est nécessaire au genre, c'est une abondance de tableaux rustiques. Ces tableaux sont tout d'artifice et de tradition; ils plaisent mieux de la sorte que s'ils étaient plus francs, plus rudes et plus vrais. Théocrite est depuis longtemps un ancien; le goût âpre et large du Sicilien n'est plus de mode. On composera des tableaux exactement symétriques de la vie des champs dans les quatre saisons. On ne craindra pas de laisser voir l'arrangement, l'apprêt, l'art excessif. On écrit pour les citadins. L'existence des grandes villes inspire le goût des champs. Il est si naturel de préférer ce qu'on n'a pas à tout ce qu'on a! Puis il fallait apaiser cette soif de lait qui venait aux palais brûlés de vins grecs. Les tableaux de nature faits pour ce monde de riches et de voluptueux ressemblaient à ces peintures qu'on voit sur les murs des maisons de Pompéi: petits arbres et édicules, mêlés à des enroulements, à des volutes, et perdus dans le caprice de l'ornementation.

L'auteur était quelque rhéteur, habile à orner le sujet de tous les agréments de la tradition. Qu'il soit Héliodore d'Emèse, Achille Tatius d'Alexandrie, Xénophon d'Antioche ou Xénophon d'Ephèse, c'est le même homme, confit en lettres et en grammaire, le même esprit orné, poli, usé. Ces auteurs de diégèmates ou de dramatiques, comme ils nommaient leurs romans (διηγήματα, δραματικά) connaissent toute la littérature hellénique, désormais complète, les petits et les grands poètes, qu'ils font métier d'expliquer. Ils savent toute les curiosités littéraires. Ils ont une longue mémoire et sont très ingénieux assembleurs de mots. Quant à voir d'eux-mêmes les choses de la vie, à saisir directement les aspects de la nature, ce n'est pas leur affaire. S'ils décrivent quelque scène de vendange, ils n'ont point souci de peindre au vif de vrais vignerons; c'est quelque fine épigramme descriptive qu'ils auront soin d'affiner encore en la copiant dans leur prose plus recherchée et plus travaillée que les vers les plus savants des poètes alexandrins. Ils renchérissent

sur Méléagre. Ils finissent un monde; ils sont très vieux. C'est pourquoi ils s'égaient à conter de jeunes amours. N'ayant plus ni chair ni sang, ils se réchauffent en imaginant les feux de la puberté naissante.

L'homme très ingénieux qui composa le diégèmate de *Daphnis et Chloé* fut certes de ceux-là. Mais le groupe des diégèmatistes n'est pas resserré dans une courte période. Il se forme dès le temps d'Hadrien et s'enfonce très avant dans la sombre époque chrétienne. On ne sait rien du diégèmatiste qui laissa le chef-d'œuvre du genre. Le plus ancien manuscrit de son livre, celui qui passa du mont Cassin à la bibliothèque de Florence, ne le nomme pas. Un autre manuscrit le nomme Λόγγος (Longos). Le nom a paru peu grec. Schœll veut que ce Λόγγος soit pour Λόγοι (discours). Mais on ne s'explique pas bien cette mauvaise transcription; MM. Frédéric Jacobs et Picolos la croient inadmissible. Au reste, il y eut de ces noms barbares quand l'hellénisme fut noyé dans l'Empire. On rencontre, dans l'*Anthologie* de Planude, des Rouphinos et des Kaios qui parlent la langue des Théocrite et des Simonide. Mais ce Longus enfin (puisqu'il y a un Longus), en quel temps vécut-il? On ne sait. Et Suidas, qui nomme de très petits diégèmatistes, ne semble pas connaître l'auteur de *Daphnis et Chloé*. Certains hellénistes, par égard pour sa grécité affectée, mais pure, ne veulent pas le faire descendre dans l'Empire plus bas que le IIIe siècle. D'autres le relèguent dans la barbarie du règne de Théodose. Je serais tenté de voir en lui un Byzantin des plus rares. Si l'on songe que quelques odes anacréontiques, non les moins fines, ont été ouvrées fort tard à Constantinople, on n'osera pas jurer que Longus n'ait point été moine. Son livre est bien payen, certes. Mais il est copié sur l'antique. Il serait surprenant, non pas impossible, que cet Erôs d'ivoire, d'un si curieux travail, ait été sculpté dans la cellule d'un moine bibliothécaire. Ce moine-là, s'il exista jamais, devait avoir une petite tête étrangement et merveilleusement meublée. L'imaginez-vous, maigre, jaune, desséché, à face de momie, avec des yeux éteints, qui s'usèrent

sur tous les manuscrits des poètes et qui ne virent jamais un arbre?

Quoi qu'il en soit, le roman de *Daphnis et Chloé* est tard venu. C'est un livre d'arrière-saison. Et pourtant on y respire le parfum de la belle antiquité. Il y eut de tout temps, dans cette incomparable littérature antique, un goût de libre imitation qui, ressenti vivement par les écrivains de la dernière heure, les retient dans la pureté, les ramène au vrai beau. Comme des jeunes filles reçoivent de leurs aînées et laissent à de plus jeunes les couronnes et les baguettes qui servent au jeu des grâces, les poètes antiques se passaient des cadres et des formes d'idylles, d'odes, d'épigrammes.

La prose travaillée des derniers venus s'appropria ces formes et ces cadres, et aussi des canevas tout tracés. Les *Amours pastorales de Daphnis et Chloé* sont remplies de ces petits trésors tant de fois vus et toujours agréables à voir. Les contestations de bergers, leurs luttes harmonieuses quand ils se querellent par un chant alterné, remplissent la poésie bucolique depuis les premiers alexandrins. Un poème de ce genre, mis en prose, est tout entier inséré dans le premier livre de notre pastorale: « Et un jour Daphnis prit querelle avec Dorcon. Ils contestaient de leur beauté devant Chloé, qui les jugea, et un baiser de Chloé fut le prix destiné au vainqueur. » On raffine ici. Au temps du Sicilien, le prix était une coupe, une syrinx, un agneau. Daphnis et Dorcon chantent, et leur chant alterné est, pour ainsi dire, une petite anthologie où les fleurs du genre sont assemblées. Il en est de prises à Virgile, ou, du moins, au grec que Virgile imita: *Alba ligustra cadunt.*

Ailleurs, dans une scène de vendange, le bonhomme Philétas ne paraît que pour conter avec grâce qu'il a vu un enfant ailé dans son jardin. Et ce qu'il conte est tout à fait dans le goût de l'*Amour mouillé* d'Anacréon.

Et, puisque nous parlons des odes anacréontiques, qu'on se rappelle l'ode XX, sur une jeune fille:

... Que je devienne miroir, afin que tu me regardes!
Que je sois ta tunique, ô jeune fille, afin que tu me portes!

Que je sois une eau pure, afin de laver ton corps; une essence, pour te parfumer; une écharpe, pour ton sein; un collier de perles, pour ton cou; une sandale, pour que tu me foules de ton pied [1].

Chloé fait des souhaits semblables.

Ah! dit-elle en songeant à Daphnis, que ne suis-je sa flûte, pour toucher ses lèvres! Que ne suis-je son petit chevreau, pour qu'il me prenne dans ses bras!

Ces souhaits d'amour, on les retrouve avec une teinte plus mystique, un accent plus religieux, dans une ancienne scolie: Εἴθε λύρα καλή.

Que ne suis-je une belle lyre d'ivoire! de beaux enfants me porteraient dans le cœur de Dionysos. Que ne suis-je un beau et grand joyau d'or vierge! une femme me porterait, belle et menant des pensées pures.

S'il fallait rechercher toutes les imitations, on verrait que le texte de Longus est une mosaïque dont les pierres ont été choisies avec goût et assemblées artistement. Beaucoup de passages, imités par le diégèmatiste, sont perdus pour nous. Ainsi, quand Gnathon se dit:

Remercions les aigles de Jupiter qui souffrent telle beauté demeurer encore sur la terre,

Gnathon imite quelque endroit de Callimaque ou de Philétas que nous n'avons pas, mais dont il nous reste une trace dans ces deux vers de Properce:

Cur hæc in terris facies humana moratur?
Jupiter, ignoro pristina furta tua.

Dans le peu qui subsiste de Ménandre, il y a trois vers sur Erôs, le plus puissant des dieux, trois vers agréables que Longus a fondus dans sa prose. C'est une fleur prise au

1 Traduction de Leconte de Lisle.

passage; mais l'auteur de *Daphnis et Chloé* s'attarde chez le vieil Homère; il lui prend des détails domestiques, des traits de simplicité primitive.

> Ἕσσω μιν χλαῖνάν τε κιτῶνά τε, εἵματα καλά,
> . . . . . δώσω δ' ὑπὸ ποσσὶ πέδιλα.
> Κῆρυξ δὲ φέρων ἄν ὅμιλον ἀπάντῃ,
> Δεῖξ' ἐνδέξιᾶ πᾶσιν. . . . .

L'heureux assembleur recueille aussi tous les récits de métamorphoses, tous les contes bleus de la mythologie de jadis; ses dieux sont tout petits; ce sont des dieux de village. Ils sont à la taille des deux enfants qu'ils protègent. La religion de ce roman est enfantine et légère. Que les vrais, les grands dieux sont partis loin! Elle ne mentait pas, la voix entendue sur le rivage des mers: « Pan, le grand Pan est mort! » Le Pan que voici est un tout petit dieu, qui a assez à faire de protéger une bergère et un chevrier.

Et cette bergère avec ce chevrier forment le plus gracieux, le plus suave, le plus charmant groupe d'adolescents que l'art ait jamais créé. *Daphnis et Chloé*, c'est l'éveil des sens peint avec une délicieuse *vénusté*, et cette peinture restera vive tant que les sens s'éveilleront et que le désir renaîtra avec les générations.

Mais c'est assez. J'ai voulu seulement montrer quel genre d'art très savant est entré dans la composition de ce livre d'amour.

La Reine de Navarre

À PÈRE avare enfant prodigue. Le règne de Louis XI avait été un temps de vie intéressée et mesquine. Mines bourgeoises de gens chiches, âpres, gabeurs, daubeurs, grivois, voilà les portraits d'alors. Ce sont, sous le menu vair et l'hermine ou en cotte de drap, des Patelins et des Archipatelins. Les fils aventureux de ces économes et prudentes personnes devaient semer dans de folles chevauchées les deniers paternels. Et à quelques-uns d'entre eux il était réservé de tout remuer, sciences, arts et religion.

Sous Louis XI, quelques seigneurs, fruits mûrs de la chevalerie, gens timides, se faisaient, dans leur manoir, des loisirs de clercs et vivaient doucement au milieu de leurs livres. *In angello cum libello*. Tel Charles d'Angoulême, père de la princesse Marguerite. Le comte Charles était du sang du bon duc Charles, qui, prisonnier des Anglais, rima de douces ballades et des rondeaux grêles et fins comme les miniatures de Jehan Fouquet. Il était fils du prince Jean, qui traduisit en vers français ces distiques barbares et scolastiques qu'il croyait venus de la Rome antique et composés par Caton. Il copia de sa main le livre des *Consolations* de Boèce. Ce prince Jean était beau clerc. Charles, son fils, aspirait comme lui « à la manne céleste de bonne doctrine [1]. » Il avait dans son château de Cognac une riche librairie. Mais le temps « encore ténébreux » sentait « l'infélicité et calamité des Goths, qui avoient mis à destruction toute

1 Rabelais, II, VIII.

bonne littérature[1]. » Le 11 avril 1492, sa femme Louise mit au monde, à Angoulême, une fille du nom de Marguerite, qui en latin veut dire gemme ou pierrerie. Et Marguerite devait être, en effet, la perle des princesses. Le bon duc quitta ce monde sublunaire à deux ans de là, et Marguerite fut élevée par sa mère, cette belle, intelligente et terrible Louise de Savoie, qui aimait les poètes et se piquait de gai savoir. Femme âpre, avaricieuse, inhumaine, qui, plus tard, se souilla de hontes et de crimes que sa fille sut ne jamais voir. Celui qui ne se creva pas les deux yeux par foi ou par amour, celui-là ne crut, n'aima jamais.

Marguerite grandit dans le château paternel. Là, dans quelque retrait fermé de boiseries à sculptures flamboyantes, elle ouvrait le coffre aux livres, en tirait un manuscrit recouvert de brocart et lisait un chapitre de l'*Imitation*, un conte de la *Table ronde*, un lambeau d'Aristote[2]. De toutes parts venaient à ses jeunes oreilles les enchantements de l'Italie, découverte en l'an 1495 par le petit roi Charles VIII, le paradis terrestre recouvré sans qu'un Dieu jaloux en gardât encore les fruits de science et de volupté[3], les miracles de l'art et de la courtoisie révélés aux gens de France.

1 Rabelais, *loc. cit.*

2 Les manuscrits d'Aristote, de la *Légende dorée*, de l'*Imitation*, des romans de la *Table ronde* sont dénombrés avec Dante parmi les biens meubles du château de Cognac.

3 *Un paradis terrestre*, c'est le cri des Français en Italie.

Charles VIII écrivait de Naples au duc de Bourbon, son beau-frère:

« Vous ne pourriez croire les beaulx jardins que j'ay veu en cette ville, car, sur ma foy, il semble qu'il n'y faille que Adam et Ève pour en faire *ung paradis terrestre*, tant ils sont beaulx et plains de toutes bonnes et singulières choses, comme j'espère vous en compter dès que je vous voye. Et avecques ce j'ay trouvé en ce pays des meilleurs paintres, et auxdits vous envoyerés pour faire aussi beaulx planchiers qu'il est possible, et ne sont les planchiers de Bauxe, de Lyon et d'autres lieux de France en rien approchans de beaulté et richesse ceux d'icy. Pourquoy je m'en fourniray et les mèneray avecques moi pour en faire à Amboise. »

Briçonnet écrivait de Naples à la reine Anne de Bretagne:

« Madame, je vouldroye que vous eussiez veu cette ville et les belles choses qui y sont, car c'est ung paradis terrestre. Le roy, de sa grâce, m'a voulu tout monstrer à ma venue de Florence et dedans et dehors la ville; et

Tous les esprits de France étaient alors tournés vers cette terre lumineuse: ils italianisaient à l'envi leurs mœurs et leur langage. Marguerite lisait Pétrarque, qui charma plus tard son frère François: elle lisait Dante; elle respirait cette fleur de courtoisie qui parfume le purgatoire et l'enfer du Florentin. La voyez-vous penchée sur le vélin enluminé du livre et s'oubliant à suivre, dans la cité dolente, les ombres enlacées de Paolo et de Francesca?

Elle lit:

... Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria... [1]

Et elle garde empreints dans sa mémoire ces vers dont elle éprouvera un jour l'amère vérité.

Elle était, au témoignage de tous ceux qui l'approchèrent, doucement enjouée, bienveillante, amie des gais propos et encline au rire, qui ne messeyait pas à sa robuste beauté. Elle était belle, mais belle à grands traits, avec ces nobles lignes de visage et cette longueur de nez qu'avait aussi son frère[2].

vous asseure que c'est une chose incréable que la beaulté de ces lieux bien appropriez en toutes sortes de plaisances mondaines. Vous y avez été souhaitée par le roy. A ceste heure icy il n'estime Amboyse ni lieu qu'il est par delà. »

1 « Il n'est plus grande douleur que se recorder du temps heureux dans la misère. »

2 Les portraits qu'on a d'elle nous la montrent comme je dis; François Ier lui ressemblait beaucoup. Le crayon qui la représente aux environs de la cinquantaine, coiffée de la cape béarnaise, avec un épagneul sur les genoux, est très ferme et accuse bien les traits; c'est un ouvrage dans la manière des Clouet. On y trouve le caractère de la tête, non le charme. Le charme, ou ce qui pour nous autres est le charme, ne comptait pas pour les peintres de cette école. Mais que Marguerite en eût, ce n'est pas douteux. Bonnivet, Marot, le connétable de Bourbon, et tant d'autres sont meilleurs juges que nous à cet endroit. Il y a dans le jardin du Luxembourg, lieu illustre, une jolie statue de la sœur de François Ier. Je n'en parle que parce que tous ceux qui me liront l'ont vue. J'en sais qui ont écrit des vers sur le piédestal. Mais cette figure ne rappelle en rien notre grande et bonne Marguerite. Avec son petit nez au vent, c'est tout au plus Margot, la Margot de Henri IV, et encore une Margot rêvée par Alexandre Dumas.

Elle était dans l'aube de la vie quand l'aube de la Renaissance se leva avec un incomparable éclat. « La lumière et dignité » étaient rendues aux lettres. Le monde était plein de « gens sçavans, de précepteurs très doctes, de librairies très amples. Les femmes et filles aspiroient à cette louange de bonne doctrine [1]. »

Marguerite eut pour précepteur Robert Hurault, archidiacre et abbé de Saint-Martin d'Autun. Le Canosse lui donna des leçons d'hébreu. L'hébreu était tenu alors pour la clef de la philosophie. Les thèses de Pic de la Mirandole sur la Kabbale et le traité de Reuchlin *De verbo mirifico* montraient en ces Juifs chassés d'Espagne, méprisés, vexés, torturés dans toute la chrétienté, humbles, misérables, les docteurs de toute science. Marguerite prit au moins quelque idée de cette langue antique qui seule, disaient les doctes, nommait le vrai nom de Dieu.

Son enfance avait vu les premiers et grossiers miracles de l'imprimerie: les psautiers et les romans en lettres de formes, lettres de sommes, lettres de saint Pierre, tous caractères gothiques et allemands.

Dans sa jeunesse, les belles éditions d'Alde Manuce imprimées en lettres italiques, dites vénitiennes, multiplièrent les chefs-d'œuvre de l'Antiquité. « Les impressions tant élégantes et correctes » étaient inventées en cet âge « par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolique [2]. » Les trésors de science et de poésie, venus de cette éclatante Italie, furent répandus en France par les Estienne et les Vascosan.

Elle avait dix-sept ans, et son jeune frère François était fiancé depuis trois ans avec Claude de France, quand elle épousa, pour des raisons d'Etat, le duc d'Alençon, bon homme de guerre, cavalier déjà mûr et qui prenait sa part des inventions du siècle plutôt dans la poudre à canon que dans l'imprimerie, nullement l'homme qu'il lui fallait.

1 Rabelais, *loc. cit.*
2 Rabelais, *loc. cit.*

Naturellement affectueuse, elle avait la plus vive amitié pour son frère, devenu roi en 1515 sous le nom de François Ier. Ce roi chevalier, de sang chaud et de mince cervelle, bon compagnon, facile avec les siens, magnifique en public, étourdi, égoïste, au demeurant le meilleur fils du monde, avait en retour pour sa sœur autant d'affection qu'en pouvait contenir son âme légère et sensuelle. Elle était sa « mignonne; » il la tenait en haute estime, et jamais estime ne fut mieux placée. Marguerite, dont la grande bouche souriait si finement, la sage et docte Marguerite, était de bon conseil et capable de mener à bien les plus difficiles entreprises. Son invincible douceur, sa bienveillance avisée faisaient merveille dans les affaires.

« Son discours étoit tel que les ambassadeurs qui parloient à elle en estoient grandement ravis et en faisoient de grands rapports à ceux de leur nation, à leur retour, dont sur ce elle en soulageoit le roy son frère, car ils l'alloient toujours trouver, après avoir fait leur principale ambassade; et bien souvent, lorsqu'il avoit de grandes affaires, les remettoit à elle, en attendant la définition et totale résolution. Elle les sçavoit fort bien entretenir et contenter de beaux discours, comme elle y estoit fort opulente et fort habile à tirer les vers du nez d'eulx: d'ond le roy disoit souvent qu'elle lui assistoit bien et le deschargeoit beaucoup par l'industrie de son gentil esprit et par doulceur [1]. »

Elle usa de son crédit en faveur des poètes et des savants « qui aimoient les bonnes lettres et le Christ ». Pieuse et inclinant au mysticisme, mais curieuse d'esprit et droite de cœur, elle avait horreur des moines, de leurs mômeries, de leur ignorance et de leurs débauches. Erasme, qui raillait joliment la bêtise en robe de bure et tenait les moines pour les plus soigneux gardiens de l'ignorance universelle, Erasme était son auteur. En 1512, un très savant homme, Guillaume Fabri ou Lefebvre d'Etaples, publia ses commentaires sur les Epîtres de saint Paul. Ce livre, où les Ecritures étaient sou-

1 Brantôme.

mises à un libre examen, devint le bréviaire de Marguerite, qui entra dans les voies de ces premiers réformateurs, gens doctes et modestes qu'on peut nommer les scoliastes de l'Ecriture. Elle s'engagea elle-même dans une longue correspondance avec l'évêque de Meaux, Briçonnet [1], et s'abandonna, sous l'influence de ce subtil directeur, aux rêveries bizarres d'un mysticisme quintessencié. C'est pour le coup qu'on peut dire avec Rabelais qu'elle eut « l'esprit abstraict, ravi et exstatic [2]. » Elle filait la parfaite théologie; les fils des toiles d'araignée et les fils-de-la-Vierge sont des câbles au prix du fil mystique qu'elle tournait sur le rouet spirituel qu'elle tenait de Briçonnet. Les plus robustes esprits ont souvent de ces élans vers le subtil et l'inconnaissable [3].

Mais la doctrine de Briçonnet, à n'en prendre que le fonds, était le retour aux Ecritures et la réformation de l'Eglise. Briçonnet pensait, comme Lefebvre d'Etaples, que l'Evangile « n'étoit pas prêché purement, sans mélange de traditions humaines ». Marguerite fut donc engagée par ce directeur dans le chemin de l'hérésie, qu'ils ne suivirent ni l'un ni l'autre jusqu'au bout.

Elle gagna le roi son frère au parti des réformés de la première heure, heure douce, claire et sereine. Mais Luther brûla la bulle, et la tempête se leva (1520). Le temps des sages comme Erasme, des bons comme Marguerite, était passé. Elle gardait pourtant l'espoir. En décembre 1521, elle écrivait à Briçonnet:

« Le roy et Madame [4] sont plus que jamais affectionnés à la réformation de l'Eglise et deliberés de donner à congnoistre que la vérité de Dieu n'est point heresie. »

A quoi Briçonnet répondit:

« Le vray feu qui s'est logé longtems en vostre cœur, en celui du roy et de Madame, par graces si très grandes et

1 De 1521 à 1524. Bibliothèque nationale, mss. ff., 337.

2 Rabelais, Dédicace du *Tiers Livre*.

3 Balzac, plus gras conteur à ses heures que ne fut jamais notre princesse, est mystique et incompréhensible dans son *Lambert* et sa *Séraphita* comme Marguerite dans les *Lettres à Briçonnet*.

4 Louise de Savoie, sa mère.

abondantes que je n'en cognois point de plus grandes, je ne sai si ce feu a point esté couvert et assoupy. » A l'égard de la reine mère qui n'aimait que l'argent, et du roi qui n'aimait que les femmes, les inquiétudes de l'évêque étaient fondées. Mais, si l'on veut savoir la vraie pensée de Louise de Savoie, qu'on lise son journal: « L'an 1522, en décembre, mon fils et moi, par la grâce du Saint-Esprit, commençons à congnoistre les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés, de toutes les couleurs, desquels Dieu, par sa clémence et bonté infinie, nous veuille préserver et deffendre, car, si Jésus-Christ n'est menteur, il n'est point de plus dangereuse génération en toute nature humaine. »

Ce n'était pas apparemment pour gagner des indulgences que Louise de Savoie consignait ainsi ses pensées dans son journal.

Mais François Ier se jeta étourdiment dans les guerres d'Italie. On sait comment il fut pris dans la folle journée de Pavie. Le duc d'Alençon se montra inepte dans cette bataille: ce fut son dernier coup d'épée. A un mois de là, il mourut, et Marguerite coiffa, à trente-trois ans, le chaperon des veuves.

Toutes ses pensées allaient alors à ce frère qui lui semblait d'autant plus aimable qu'il était plus malheureux. Elle lui envoya les *Epîtres de saint Paul, traduites en françois*. Mais le prisonnier de Charles-Quint n'était pas de complexion à puiser ses consolations dans l'Ecriture. Elle lui témoignait dans ses lettres un ardent dévouement. « Quoi que puisse être, jusques à mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire service, rien ne me sera ni étrange, ni difficile, ni pénible, mais considération, repos et honneur [1]. »

1 En lisant à la hâte les lettres de Marguerite à son frère, Michelet y vit ce qu'il voyait partout. Cet enfant terrible de l'histoire geint, pleure, soupire, puis trépigne, griffe, égratigne. Ce qu'il dit de Marguerite (*Réforme*, p. 175) n'est que rêve de vieillard, *ægri somnia*. M. Félix Frank, qui fait admirer en Michelet le divinateur, le voyant, n'a pas été dupe du Michelet indiscret, maladif, monomane. Il a rendu aux relations du frère et de la sœur leur vrai caractère. Je renvoie à l'excellent travail, plein de savoir et de sens, qu'il a mis en tête de son édition des *Marguerites de la Marguerite de princesses*.

Elle n'y put tenir. Munie des pleins pouvoirs de la régente sa mère, elle s'embarqua à Aigues-Mortes, descendit à Barcelone, entra à Madrid et embrassa son frère, qui lui dit que sans elle il était un homme mort.

La bonté de Marguerite ne s'endormait pas dans des caresses. Elle agit, conféra, négocia. Sa force était toute dans son bon cœur et dans sa droiture. Elle disait elle-même: « Je suis la femme que vous savez, qui s'est toujours laissé gagner à tout le monde. » L'astucieux empereur se déroba à cette noble séduction. Marguerite quitta Tolède sans avoir rien obtenu.

Charles-Quint, croyant, à tort, qu'elle emportait l'abdication du roi en faveur du dauphin, méditait de la faire arrêter si elle laissait expirer le terme du sauf-conduit avant d'avoir passé la frontière. Elle atteignit Salse, terre française, une heure avant l'expiration du délai.

La cour de Marguerite était ouverte aux beaux esprits et aux gens de savoir. Clément Marot comptait parmi ceux-là. Ce Normand croisé de Quercinois, hâbleur et débauché, poète aimable, le plus vain des hommes, était couché dès 1524 sur l'état de madame Marguerite.

Il n'est que d'être bien couché,

disait-il à ce propos dans une de ces ballades qu'il tournait si bien.

Ayant reçu une arquebusade à la bataille de Pavie, il revint en France éclopé, dénué, fort mal en point. Il retrouva sa maîtresse, qu'il nommait Diane en vers, mais il la retrouva pour son malheur. La traîtresse lui ferma sa porte et le dénonça comme hérétique. La persécution contre les réformés, commencée en France pendant la captivité du roi par la régente qui avait acheté l'alliance du pape, devenait furieuse et les premiers bûchers s'allumaient. Marot fut enfermé au Châtelet, et il n'en serait sorti que pour aller en Grève la hart au col, si Marguerite ne l'avait fait réclamer par un sien ami, Louis Gaillard, évêque de Chartres, qui, sous couleur de l'emprisonner, le logea dans une claire

maison au milieu d'un beau jardin. Il y fit doucement son carême et fut relâché sans bruit à Pâques. C'est alors que, par reconnaissance et la beauté de Marguerite aidant, il eut de vives saillies d'admiration pour la perle des princesses. Il la déclara sa dame et maîtresse.

Ma maistresse est de si haute valeur,
Qu'elle a le corps droict, beau, chaste et pudique;
Son cueur constant n'est pour heur ou malheur
Jamais trop gay ne trop melancolique.
Elle a au chef un esprit angelique,
Le plus subtil qui onc aux cieulx vola.
O grand merveille! on peult veoir par cela
Que je suis serf d'un monstre fort estrange:
Monstre je dy, car pour tout vray elle a
Corps féminin, cueur d'homme et teste d'ange [1].

Il servait sa dame en tout bien et tout honneur, et cela lui fit le sujet d'un joli rondeau:

Sans rien blasmer, je sers une maistresse
Qui toute femme ayant noble hautesse
Passe en vertus, et qui porte le nom
D'une fleur belle, et en royal surnom
Démonstre bien son antique noblesse.

En chasteté elle excede Lucresse:
De vif esprit, de constance et sagesse,
C'en est l'enseigne et le droict gonffanon,
Sans rien blasmer.

On pourroit dire: Il l'estime sans cesse,
Pource que c'est sa Dame et sa Princesse.
Mais on sçait bien si je dy vray ou non.
Bref, il ne fut en louable renom
Depuis mille ans une telle duchesse,
Sans rien blasmer.

1 Ces vers font songer à ceux que La Fontaine fit pour Mme de La Sablière, « dont l'esprit, dit le *Fablier*,
A beauté d'homme avec grâce de femme. »

Marguerite était poète; elle rimait des mystères et des farces, dans le goût, un peu vieilli dès lors, d'Alain Chartier et d'Eustache Deschamps. Elle allégorisait à force et faisait parler les Vertus et les Vices à la mode de sa grand-mère. Cependant elle était poète en somme, et parfois elle rendit avec un naturel charmant les sentiments de sa belle âme.

La chanson qu'elle fit « étant dans sa litière, durant la maladie du roi », a l'élan de la passion:

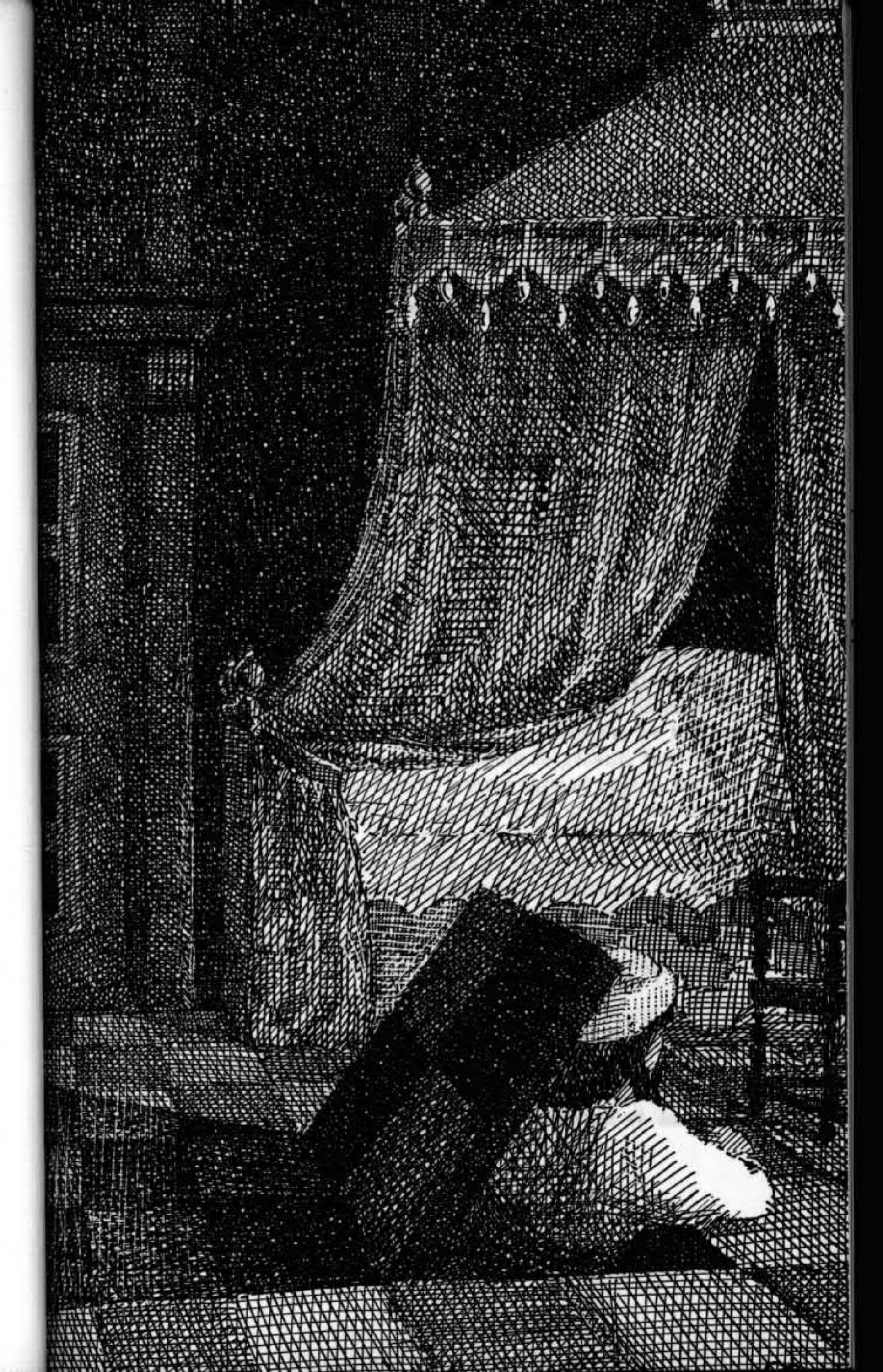
O! qu'il sera le bienvenu,
Celui qui frappant à ma porte
Dira: « Le Roi est revenu,
En sa santé très bonne et forte! »
Alors sa sœur, plus mal que morte,
Courra baiser le messager
Qui telles nouvelles apporte,
Que son frère est hors de danger [1].

Marot ne manque pas de louer les poésies de sa dame. Il n'y a, selon lui, qu'à entendre parler Marguerite pour n'être pas surpris qu'elle écrive si bien.

Entre autres dons de grâces immortelles,
Ma Dame escript si hault et doulcement,
Que je m'estonne, en voyant choses telles,
Qu'on n'en reçoit plus d'esbahissement.
Puis quand je l'oy parler si sagement,
Et que je voy sa plume travailler,
Je tourne bride, et m'esbahy comment
On est si sot de s'en esmerveiller.

La courtoise Marguerite rendit louange pour louange. Clément ayant composé un dizain pour Hélène Tournon, et cette dame, suivante de la duchesse, étant, à l'endroit des

1 Les poésies de Marguerite, recueillies par son valet de chambre Simon de la Haye, furent imprimées à Lyon, en 1547, sous ce titre: *Les Marguerites de la Marguerite des princesses, très illustre Royne de Navarre.* L'édition moderne que M. Félix Frank en a donnée est précédée d'une notice dont j'ai parlé. J'y reviens, parce que l'éditeur, qui est poète, a très bien senti, ce me semble, le talent poétique de Marguerite.



rimes, muette comme les poissons compagnons de Vénus, c'est la bonne Marguerite qui prit la plume et répondit que les vers du poète ne se pouvaient payer :

Car estimer on peult l'argent au poix,
Mais on ne peult (et j'en donne ma voix)
Assez priser votre belle science.

Paroles dignes d'une princesse et qui font songer à cette dauphine d'un temps plus gothique qui, rencontrant le poète Alain Chartier endormi dans une galerie, baisa la bouche qui savait si bien dire !

Ce galant commerce alla-t-il plus avant et la veuve du duc d'Alençon eut-elle avec le gentil poète, un peu libertin et bavard, des entretiens plus secrets ? Non, et l'on sait comme cette honnête dame en usait quand elle était serrée de trop près. Elle ne se fâchait pas, mais elle disait : « Non », et menaces ni larmes ne la faisaient revenir de ce *nenni avec un doux sourire.*

Elle sut se remettre à temps d'une alerte plus chaude. Quand, par une belle nuit, l'amiral Bonnivet monta, en chemise dorée et en bonnet de nuit brodé, par une trappe, en la ruelle de madame Marguerite et se coula dans le lit auprès d'elle, elle qui était forte, sitôt réveillée, se mit en devoir de frapper, mordre et égratigner le galant, tant qu'il lâcha prise. La dame d'honneur, femme âgée et sage, accourut en chemise aux cris de sa maîtresse. L'amiral descendit vitement par sa trappe. Trouvant son miroir et sa chandelle sur sa table, il se vit à la figure des trous à ne pouvoir se montrer de quinze jours. L'amiral allait roidement à l'abordage, comme on voit. Et dans cette aventure il risquait sa tête, qui eût sauté de dessus ses épaules sur un mot de madame Marguerite. Elle ne dit pas ce mot, et c'est ce qui achève de nous la rendre tout à fait aimable.

La part qu'elle prit dans les querelles religieuses, qui éclataient alors, fut toute d'amour et de paix.

Elle inclinait vers la réforme, qui comptait à sa tête les hommes les plus intelligents, les plus savants et les plus

graves du siècle. Pourtant elle ne se détacha jamais tout à fait de la papauté, qu'elle voulait amender, non détruire.

La réforme selon son cœur réconciliait Luther et le pape. Hélas! elle avait trop d'esprit pour espérer la concorde qu'elle souhaitait! En attendant, elle donnait asile aux fugitifs et s'efforçait d'arracher les réformés à la prison et au bûcher. Elle fit de grands efforts, mais en vain, pour sauver Dolet et Berquin.

Elle put du moins tirer une fois Berquin des griffes du Parlement. Après cette bonne œuvre, elle écrivit à Anne de Montmorency:

« Mon fils, depuis la lettre de vous par le porteur, j'ay reçeu celle du baillif d'Orléans, vous merciant du plaisir que m'avés fait pour le pauvre Berquin, que j'estime aultant que si c'étoit moy-mesmes, et par cela pouvés-vous dire que vous m'avés tirée de prison, puisque j'estime le plaisir fait à moy. »

Lefebvre d'Etaples (Fabri, comme ils le nommaient) était fort tracassé pendant la captivité du roi; Marguerite obtint de son frère qu'il écrivît au Parlement de laisser tranquille cet excellent vieillard.

Elle manda à quelque temps de là à Anne de Montmorency:

« Le bonhomme Fabry m'a escript qu'il s'est trouvé un peu mal à Blois, avecques ce qu'on l'a voulu fascher par de là. Et pour changer d'air iroit voulentiers veoir ung amy pour ung temps, si le plaisir du roy estoit luy vouloir donner congié. Il a mis ordre en sa librairie, cotté les livres et mis tout par inventaire, lequel il baillera à qui il plaira au roy. »

La visite à « ung ami » n'était qu'une feinte. Le bonhomme s'en alla à Nérac, où il acheva tranquillement de vivre.

Elle s'intéressa pour Erasme dans l'affaire que les cuistres de Sorbonne suscitèrent à cet homme de savoir et d'esprit. Charles de Sainte-Marthe, qu'on voulait brûler comme hérétique à Grenoble, trouva près d'elle, à Alençon, bon accueil et bonne chère.

« Elle fit une instante prière afin que la Cour (de Bordeaux) voulust mettre en liberté un nommé André Mélanchthon [1], accusé d'hérésie et prisonnier en la Conciergerie du palais [2]. »

On n'en finirait pas de nommer toutes les victimes qu'elle arracha aux bourreaux.

Son frère songea à la marier à Henri VIII d'Angleterre, qui négociait alors avec Rome un divorce odieux. On frémit en songeant à la vie qu'eût menée l'intelligente et douce Marguerite auprès de ce gros homme pédant et cruel. C'est Anne Boleyn, la haquenée d'Angleterre, qui prit la place de Catherine répudiée. Marguerite, échappée à cet épouvantable danger, épousa, le 24 juillet 1527, Henri II d'Albret, roi de Navarre, petit roi fort pauvre. Cette union lui avait été imposée, comme la première, pour des motifs politiques. Elle avait alors trente-cinq ans. Ce second mari était beaucoup plus jeune qu'elle, au rebours du premier, qui était beaucoup plus âgé. Elle fit de son petit royaume l'asile des persécutés. Des Périers, de la Haye, du Moulin, Brodeau, Gruget, Le Maçon, Denisot, Pelletier, Lefebvre d'Etaples, Lecomte, d'Arande, Toussaint trouvèrent à Nérac un asile honorable. On accusa Marguerite de penser comme ceux qu'elle protégeait. Et cette accusation était assez fondée. Noël Béda, syndic de la Faculté de théologie, déféra à la Faculté un poème de la reine de Navarre intitulé *Le Miroir de l'âme pécheresse*. L'auteur n'y parlait ni des saints ni du purgatoire, preuve qu'elle ne croyait ni à celui-ci ni à ceux-là. Guillaume Petit, évêque de Senlis, se présenta comme avocat de Marguerite, qui fut acquittée au nez de l'orthodoxe syndic. Ledit Béda incita le principal du collège de Navarre à faire jouer par ses écoliers une moralité dans laquelle une femme quittait sa quenouille pour recevoir des mains d'une furie un livre abominable, un évangile traduit en français. Béda déployait en cela trop de zèle. François Ier le lui fit bien voir en l'envoyant au mont Saint-Michel, où il mourut.

1 Neveu de l'illustre réformateur.
2 Florimond de Rœmond.

Le roi était souvent entrepris au sujet de sa sœur. Un jour, Anne de Montmorency, celui-là même que Marguerite appelait son fils, discourant avec François Ier sur les progrès de l'hérésie, « ne fit difficulté ny scrupule de luy dire que, s'il vouloit bien exterminer les hérétiques de son royaulme, il falloit commencer à sa cour et à ses plus proches, lui nommant la reyne sa sœur. A quoy le roi répondit:

— Ne parlons pas de celle-là, elle m'ayme trop, elle ne croira jamais que ce que je croiray et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon estat [1]. »

Le roi de Navarre, qui était homme de cœur, mais rude et brutal, la tourmentait pour son attachement aux réformés. Un jour que l'on faisait le prêche dans la chambre de la reine, « il y entra, résolu de chastier le ministre, et, trouvant que l'on l'avoit fait sauver, les ruines de sa colère tombèrent sur sa femme, qui en reçut un soufflet, lui disant: « Madame, vous en voulez trop savoir [2]! »

Cependant la cour de Nérac sentait plus que jamais le fagot. On y jouait des farces de la façon de Marguerite, où le papisme était peu ménagé.

Il faut se figurer la reine de Navarre dans sa petite cour de Nérac, sous la cape béarnaise, avec cette cotte noire qu'elle ne cessa de porter depuis la mort de son fils Jean, vieillie, ayant perdu sa beauté, mais non le don de plaire, souriant doucement de sa grande bouche, et, les affaires expédiées, une tapisserie à demi brodée à la main, conversant avec des gens de savoir ou contant quelque conte de moinerie. Puis il faut l'accompagner jusque dans son retrait et suivre sur le papier les aveux de tristesse profonde qu'elle laisse échapper. C'est alors, dans la solitude, que les vers du vieux Dante de son enfance lui reviennent à l'esprit:

... Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria...

1 Brantôme.
2 Théodore de Bèze.

Et elle les traduit en son langage ingénu:

Douleur n'y a qu'au temps de la misère
Se recorder de l'heureux et prospère,
Comme autrefoys en Dante j'ay trouvé.
Mais le sçay mieulx pour avoir esprouvé
Félicité et infortune austère.

Un aveu triste et touchant lui avait échappé déjà depuis longtemps dans une de ses lettres; elle avait écrit: « J'ay porté plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née. »

Créature bien née en effet, née pour les plus nobles douleurs, née pour souffrir avec toute l'humanité souffrante, et qui dans la bataille de la vie n'apporta jamais que le baume et les électuaires, âme douce et haute, toute de paix, brave dans l'amitié, ne s'épargnant pas pour épargner les siens et perdant le repos pour le repos des amis! Je veux lui appliquer cette belle parole que Sophocle fait dire à Antigone. Un peu de grec n'est pas pour effrayer l'ombre d'une si docte princesse:

Οὔτοι συνέχθειν ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν.

L'honnête Marguerite aimait les joyeux propos et riait volontiers des aventures de frocs et de cotillons. A l'égard du bien dire et du gai parler elle en savait, comme dit Brantôme, « plus que son pain quotidien ». Boccace lui plaisait infiniment. Son valet de chambre, Antoine Le Maçon, lui dédia la traduction du *Décaméron* qu'il publia en 1545. Ce livre enchanta la cour.

Marguerite fait dire à une dame imaginaire:

Entre autres, je croy qu'il n'y a nul de vous qui n'ait leu les *Cent Nouvelles* de Bocace, nouvellement traduictes d'ytalien en françois, que le roy François, premier de son nom, monseigneur le Daulphin, madame la Daulphine, madame Marguerite, font tant de cas, que si Bocace, du lieu où il estoit, les eut peu oyr, il debvoit resusciter à la louange de telles personnes.

Elle-même composait des contes « dans la litière, en allant par pays; car elle avoit de plus grandes occupations étant retirée [1]. »

Dans ces contes elle se proposait d'imiter Boccace, « si ce n'est en une chose qui est de n'écrire rien qui ne soit véritable ». Elle mit en contes, sous des noms supposés, son père, sa mère, son frère, son mari et elle-même, sans omettre la trappe de Bonnivet et les belles égratignures qu'elle avait faites à l'amiral.

Ces récits, écrits dans une langue ingénue et brave, devaient former un *Décaméron* à l'instar de celui de Boccace. Mais la conteuse n'avait fourni que sept journées quand la mort la prit. La meilleure des princesses expira, dans son château d'Odos en Bigorre, le 21 décembre 1549. Elle laissait une fille, Jeanne d'Albret, qui fut la mère de Henri IV.

1 Brantôme.

Paul Scarron

La famille Scarron était originaire du Piémont. Au XIIIe siècle, un Louis Scarron fonda à Moncalier une chapelle où l'on voyait encore, trois cents ans plus tard, son tombeau en marbre, avec les armes de sa famille. Il y eut au XVIe siècle des Scarron qui s'établirent à Lyon. Ceux-là faisaient le négoce. Un Claude Scarron, « marchand de la ville de Lyon », trépassa à Paris, « au logis d'un cordonnier de dessus le pont Saint-Michel, le lundi quatorzième jour du mois d'aoust 1595 ». Les Scarron, devenus Parisiens, portèrent la robe. Ils comptaient, sous Henri IV, huit conseillers au Parlement.

Paul Scarron fut reçu en 1598 au parlement de Paris, où il siégea comme conseiller à la grand'chambre. Pierre, son oncle, était évêque de Grenoble; Catherine, sa cousine, épousa Antoine, duc d'Aumont.

Ce Paul Scarron avait la tête vive sous le bonnet carré. Il était de ces sénateurs augustes, de ces tuteurs des rois, de ces pères de la République qui ne cédaient rien de leurs prérogatives et qui, dans leur zèle à représenter les Etats, se substituaient aux Etats. Aux funérailles d'Henri IV, il fut un des plus récalcitrants aux prétentions des évêques, que le comte de Soissons plaça dans le cortège immédiatement derrière le char funèbre. Les gens de justice avaient en vain réclamé ce rang. Ils poussèrent rudement nos seigneurs du clergé tout le long du chemin. Le conseiller Scarron, ayant peu ménagé, pour sa part, les talons de l'Eglise, fut arrêté par les sergents.

Si roide qu'il fût en robe et sous l'hermine, il était débonnaire dans sa maison. Ayant épousé, peu de temps avant d'entrer au Parlement, demoiselle Gabrielle Goguet, il eut de ce mariage trois filles: Marie, Anne et Françoise, puis trois garçons: Pierre, Jean et Paul. Ce dernier, venu en ce monde au mois d'avril de 1607, n'y resta pas jusqu'à l'été. Mais, le 4 juillet 1610, un autre enfant du même lit fut tenu sur les fonts par Alexandre d'Elbène, capitaine de cinquante hommes d'armes, premier maître d'hôtel de la reine, et par Marie d'Aligre, femme de Philippe de Béthune, gouverneur de Monsieur. Ce petit chrétien fut nommé Paul, comme celui qu'il remplaçait. Et quand la mère songeait encore à l'autre, à l'enfant disparu, Paul pouvait dire, comme je ne sais plus quel petit innocent: « C'est moi qui suis mon petit frère. »

Celui-là devait vivre. Il était réservé à une bien étrange destinée.

Gabrielle Goguet accoucha d'un dernier enfant, voué comme sa mère à l'ange de l'Annonciation, puis la pauvre femme perdit cette vie qu'elle avait donnée huit fois. Elle mourut le 10 septembre 1613. Son corps fut porté le lendemain à l'église Saint-Sulpice.

La place de la morte au lit et à la table resta vide pendant quatre ans. Puis, le 2 avril 1618, le conseiller Scarron épousa en secondes noces Françoise de Plaix, qui lui donna une fille, nommée Marie en souvenir de l'aînée du premier lit qui était morte, puis deux autres filles, Madeleine et Claude.

Le bonhomme n'était pas satisfait du tour que prenaient les affaires publiques. Son humeur raisonnante, qui ne pouvait plus sortir, l'étouffait. Le cardinal de Richelieu traitait messieurs les parlementaires avec une impitoyable rudesse et les rendait incapables de tout mal, comme de tout bien. A leur première velléité de résistance, il les manda en corps au Louvre et les fit tenir à genoux, pendant qu'un secrétaire lacérait un de leurs arrêts et inscrivait sur leur propre registre un arrêt de censure contre eux. Le Parlement ainsi humilié

devint plus soumis. Mais une flamme de liberté brûlait en dedans, et les collègues de Scarron ne manquaient aucune occasion de déplaire au cardinal.

C'est ainsi que pendant dix-huit mois le Parlement refusa d'enregistrer les lettres patentes qui établissaient l'Académie française. Le conseiller Scarron s'opposa pour sa part, avec beaucoup d'indignation, à l'enregistrement demandé. Il était humilié et furieux. Régler le sort des réformés, assurer des franchises aux Parisiens, faire des remontrances au roi, tels étaient les soins dignes du Sénat lutécien, mais régler une réunion de quarante beaux esprits, fi donc! Etait-ce pour une semblable bagatelle qu'on portait l'hermine à l'épaule? Le cardinal était un Domitien, et le conseiller Scarron le disait à tout venant: « Cela, s'écriait-il, rappelle un empereur qui, après avoir ôté au Sénat la connaissance des affaires publiques, l'avait consulté sur la sauce à laquelle devait être accommodé un grand turbot qu'on lui avait envoyé de bien loin. »

Pendant qu'il s'échauffait ainsi, les enfants de la pauvre Gabrielle Goguet, devenus grands, faisaient fort mauvais ménage avec leur marâtre, qui les querellait sans cesse, ayant l'esprit fort inventif en fait de chicanes. Certes, petits et grands eussent pu vivre à l'aise dans la maison du conseiller, où vingt mille livres venaient annuellement entretenir la provende. Mais dame de Plaix ne pouvait voir sans fureur les enfants de l'autre partager le potage avec les siens.

Paul, garçonnet de bonne et belle humeur et de cœur généreux, souffrait fort au logis. Un grain de folie qu'il avait dans la tête l'eût fait le plus agréable compagnon du monde s'il eût été aimé; il ne l'était point, et il avait trop d'esprit pour ne déplaire qu'à demi à dame de Plaix. Si riche d'amour qu'il fût naturellement, il n'en eut point pour la femme qui remplaçait si mal sa mère. Et, devenu un homme, bien que peu soucieux de son bien, il remarqua toutefois avec déplaisir que sa belle-mère n'épargnait ni intrigues ni manèges pour avantager ses propres enfants aux dépens de ceux du premier lit. L'homme qui résistait au cardinal de Richelieu ne résistait pas à dame Françoise. Si rude batailleur qu'on soit dans la

vie publique, on aime la paix chez soi; quand on est vieux, quand une barbe blanche vous pend au menton, il est doux de passer la soirée tranquillement dans un fauteuil, les pieds sur les chenets. Et si dame Françoise, avenante et discrète, vous présente un verre de vin chaud parfumé de muscade râpée, si, les clés pendues à la ceinture, elle gouverne le logis en ménagère entendue, y fait régner l'ordre et l'économie, surveille tout, choses, bêtes et gens, à petits pas qui ne font aucun bruit; si, de plus, elle est en bon point et plaisante à voir, ne faut-il pas lui sourire, la laisser faire et dire, écouter ses plaintes et prendre son parti? L'obliger, c'est s'obliger soi-même. L'exil d'un fils coûte peu quand elle le demande. Les enfants sont des ingrats; ils n'ont point de respect; ils font la débauche. Ils courent les bals la nuit et le jour les brelans.

Paul fut exilé de la maison paternelle. Le barbon l'envoya non au diable, mais à Charleville, chez un parent. Trouva-t-il là une compagnie à son goût? Il est probable que les Ardennes lui parurent un peu bien sauvages. Après deux ans d'exil, il fut admis à résipiscence à la condition qu'il prendrait le petit collet. Il le prit. Ce n'était s'engager à rien et se rendre propre à jouir, à toute aventure, de quelque bénéfice. Paul Scarron était alors en voie de devenir un abbé d'alcôve. L'espèce commençait à paraître.

A peu de temps de là (vers 1634), Paul Scarron, muni d'une assez lourde bourse par son père, qui, malgré l'âge, n'était point trop avare, partit pour Rome. C'était un voyage qu'on tentait rarement à cette époque, et plus d'un qui l'entreprit s'arrêta à Lyon. Le jeune abbé mena joyeuse vie dans la cité des papes, où les courtisanes foisonnaient. Quant au Colisée, aux arcs de triomphe, à Saint-Pierre, aux merveilles de l'antiquité et de la renaissance, il y fit assurément beaucoup d'attention. Il aimait les arts et se plaisait aux belles choses, mais son penchant le portait vite à rire et à se moquer. Il rencontra dans un faubourg un homme plus âgé que lui de quelques années, grave, paisible, modeste, sublime de génie et de simplicité, déjà l'honneur de la peinture française, Nicolas Poussin. L'abbé, très capable de

goûter la peinture et même peignant à ses heures, se fit, un peu de force et par importunité, le compagnon de cet homme timide qui vivait dans la retraite, en bon ouvrier, avec sa jeune femme. Nicolas Poussin s'attachait à une belle ligne d'horizon, à un noble profil d'architecture, aux formes pures d'un groupe de femmes et d'enfants dans la campagne. Il voyait la beauté des choses. Scarron avait un autre goût; il lui fallait des scènes de cabaret, des querelles de portefaix, les grosses joies, les grosses colères du peuple. Il saisissait avec beaucoup d'esprit la nature dans sa bassesse et dans sa difformité. Il fit ses adieux à Rome et à Poussin et reparut à Paris dans toute la force de sa jeunesse.

Bien fait, de bonne mine, adroit d'esprit et de corps, bienveillant, ouvert, désintéressé, il était désiré de tout le monde et faisait par sa bonne humeur les délices des réunions du Marais.

Le quartier du Marais, nouvellement bâti sur des jardins maraîchers, était le séjour à la mode. Le monde élégant en habitait les hôtels à façade de brique et se promenait sous les arcades basses de la place Royale.

C'est là que le jeune Scarron se montrait en chapeau à plumes et des canons aux jambes, comme un petit marquis. Il avait laissé son collet ecclésiastique à Rome ou ailleurs. Il dansait dans les ballets, jouait du luth comme Saint-Amant ou comme ce M. de Lenclos qui eut une fille si fameuse. Il faisait aux jolies femmes leur portrait en miniature et buvait à l'allemande. Voilà bien des talents. On le voyait dans les ruelles. Enfin, il menait un train de jeune homme avec la furie de ce temps de capes, de luths et d'épées. Une tendre créature, nommée Céleste Palaiseau, fut séduite par tant d'esprit et une si bonne mine; elle l'aima de grand cœur et ne le quitta que pour se mettre au couvent.

Il avait vingt-sept ans et pas la moindre envie de se réformer, quand il lui vint une fièvre continue qui le retint dans sa chambre, puis un rhumatisme qui lui lia tout le corps. Après plusieurs semaines, dès qu'il put remuer les jambes, pensant qu'un peu d'exercice lui ferait du bien, il

s'en alla, en s'aidant d'un bâton, à l'église Saint-Jean-en-Grève pour y entendre la messe. En passant sur la place du marché, il rencontra un médecin de sa connaissance, lequel était aux gages de madame de Sablé. Les chapeaux tirés, le médecin s'informe civilement du malade. Celui-ci exposa son cas. Et l'autre: « Je vous ferai tenir demain matin, dit-il, une médecine toute prête à prendre, et soyez assuré qu'elle achèvera de vous guérir si promptement et si entièrement que deux jours après vous vous trouverez dans une parfaite santé. »

Scarron reçut en effet le lendemain une potion qu'il avala. Mais quelques jours après il ressentit une atroce douleur, comme si tous ses muscles brûlaient en même temps. Ses membres se contractèrent. Il resta perclus et ne garda de libre que les mains. Un rachitisme foudroyant lui tordit le cou et la taille; ses jambes se replièrent et se desséchèrent. Suivant l'usage, on acccusa la médecine de tout le mal. On traita le jeune praticien qui avait donné le remède d'apothicaire du diable et d'empoisonneur public. Il est probable toutefois que le poison, si poison il y eut, ne venait pas de la Faculté. Comment Scarron en reçut-il le germe? Ce n'est pas, à ce que croit Tallemant, en étudiant la philosophie scolastique. Scarron ne savait peut-être pas lui-même de quelle part lui venait ce fâcheux présent.

Pendant ce temps, le conseiller, son père, achevait de se brouiller avec Richelieu, à l'occasion d'une nouvelle création d'office à laquelle il se refusait avec ses collègues Lainé, Bitaud et Salo. Il citait à ce propos l'apôtre saint Paul avec une telle intempérance qu'on ne l'appelait plus que l'Apôtre. Le cardinal exila l'Apôtre et le dépossédа de sa charge. Sa femme, restée à Paris, y vécut maîtresse des biens de son mari, et l'abbé Scarron, à la suite de cet arrangement, fut plus fâché que surpris de ne plus recevoir sa pension.

Fort ému de la disgrâce de son père et devenu poète par l'effet de sa maladie, il présenta une requête en vers à Richelieu. La requête était plaisante et se terminait de la sorte:

Fait à Paris, ce dernier jour d'octobre,
Par moi, Scarron, qui malgré moi suis sobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la ville de Sedan.

Le cardinal trouva la requête plaisamment datée, et il n'y pensa plus.

Le conseiller mourut à Tours, le 4 décembre 1642. Le pis est qu'il ne laissa pas de bien à ses enfants. Ses vingt mille livres de revenu ne se retrouvèrent pas, et le pauvre abbé Scarron, cloué sur sa chaise, eut par surcroît de malheur un procès à soutenir contre sa belle-mère, dame de Plaix, la bien nommée, la plus plaidoyante dame du monde. Elle était, comme dit l'autre, dans le bel âge pour plaider. Aussi le procès qu'elle fit aux enfants de son mari fut-il bien léché et mis, comme dit Dandin l'appointeur, en perfection de forme. Dits, contredits, enquêtes, rapports d'experts, transports, compulsoires, interlocutoires, rien n'y manqua. Du lever au coucher du soleil, c'était quelque huissier à verge qui avait l'honneur de signifier un exploit au sieur Paul Scarron, lequel fit à la cour, comme défendeur, une requête en style burlesque; les juges en rirent, mais ils la rejetèrent, et Scarron eut le plaisir de perdre son procès. Malade comme Job et pauvre comme lui, il restait chargé de ses deux sœurs, Anne et Françoise, toutes deux fort dépourvues. L'une aimait le vin, l'autre les hommes. Ni l'une ni l'autre n'était mariée. Un petit chrétien faisait vacarme dans la maison. Scarron l'appelait tout haut son neveu, et, si les gens semblaient surpris, il ajoutait: « C'est mon neveu à la mode du Marais. » Françoise l'avait eu, dit-on, du duc de Tresme. Les âmes charitables disaient que mademoiselle Scarron était mariée secrètement avec ce seigneur. Je n'en sais rien, mais cette Françoise avait beaucoup d'esprit et l'humeur agréable. Saumaise la range parmi les précieuses. Elle était, en tout cas, de celles qui ne vaquaient pas seulement à la philosophie. Elle avait une petite chienne du nom de Guillemette. Scarron composa une épître burlesque à Guillemette,

chienne de sa sœur, puis il proposa en erratum de lire: *sa chienne de sœur.*

Il habitait alors dans la rue des Douze-Portes, qu'il aimait beaucoup, non parce qu'elle était tortue comme lui, mais à cause qu'elle était proche de la place Royale. Les belles dames qui, l'éventail aux doigts et le miroir à la ceinture, se promenaient sous les arcades, au regard des galants, n'avaient qu'un tour à faire pour atteindre la maison dont le paralytique occupait le second étage. En ce coin du Marais, on voyait, entre chien et loup, des demoiselles d'humeur hospitalière. Scarron disait: « Il y a douze coureuses dans la rue des Douze-Portes; à ne prendre mes deux sœurs que pour une. » Il ajoutait, en soupirant, qu'elles se faisaient mal payer de leurs locataires. En attendant, il les nourrissait et il se fût fâché tout rouge si on avait cru un mot de ce qu'il disait d'elles. Il en eût nourri bien d'autres.

Céleste Palaiseau, qui l'avait aimé au temps passé, vivait retirée dans le couvent de la Conception. Le couvent fit banqueroute et Céleste se trouva un matin dans la rue avec sa guimpe et un paquet de hardes. Elle se rappela le beau cavalier qu'elle avait aimé et qui n'avait plus maintenant ni bras ni jambes. Il la reçut et la prit chez lui avec une religieuse qui l'avait suivie et ne voulait pas la quitter. Il voulait le bien des autres et le sien. Pour rendre la vie douce à autrui, il n'est pas nécessaire d'être dur à soi-même; défiez-vous des bourreaux de soi; ils vous maltraiteront par mégarde. Paul Scarron était de la bonne espèce. Il aimait à rompre le pain. Pour sa part, il profitait de ce qu'il avait du moins encore un estomac et il en tirait le plus d'agrément possible. « Je fais valoir ce qui me retse », disait-il en dépêchant les bons morceaux. Comme Panurge, il se ruait en cuisine. Il chargea son cerveau de pourvoir son ventre et se fit poète pour dîner, poète à la douzaine, poète du coin. Du moins, il fit son métier en homme d'esprit. Il avait le don d'écrire, un art de bien dire les choses des halles, une Muse enfin, une petite Muse au nez camard. Et il le savait bien! La dédicace était son gagne-pain. Il louait ceux qui lui

faisaient du bien et il donnait du monseigneur aux sots qui lui venaient en aide. Ainsi faisaient pour lors les poètes crottés, et, bien que n'ayant plus de jambes, il était de la confrérie. Il en coûta dix mille livres au financier Montoron pour être comparé par Pierre Corneille à l'empereur Auguste. Les Faret, les Colletet, les Saint-Amant étaient fort gueux pour l'ordinaire. La broche du cabaret ne tournait pas pour eux tous les jours, il fallait être abbé comme Furetière, Cottin ou Scarron, pour obtenir quelque bénéfice. Qui ne l'était pas n'avait que la chance d'être aux gages de quelque seigneur. Le duc de Longueville dit: « J'arrête monsieur Chapelain ». Et Chapelain était un homme fort considéré, eu égard à son état de poète. Combien d'autres usaient leurs chausses sur les coffres des antichambres, sans être jamais arrêtés! Un poète fort ami de Scarron, Sarrazin, qui avait de l'esprit et faisait des grimaces au besoin, servait de singe au prince de Conti et l'amusait. Un jour, le prince frappa son singe avec des pincettes d'argent et le tua. Ces poètes, dit-on, manquaient de fierté. Le moyen d'en avoir quand on meurt de faim? L'étoile de Paul Scarron (une petite étoile rousse) l'avait fait poète burlesque. Celui de tous les mortels qui avait le moins sujet de rire fut celui-là même qui sut le mieux faire rire les autres. Sa gaieté, unie à sa misère, ne donnait pas au public un spectacle ordinaire. Paul Scarron fut remarqué de tous. On disait: « L'avez-vous vu? Il est cul-de-jatte; il n'a point de cuisse. — En vérité? — On le met sur une table, dans un étui, où il cause comme une pie borgne. — Se peut-il? — Son chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie et qu'il hausse et qu'il baisse pour saluer ceux qui le visitent. — Cela est merveilleux! » Et on se montrait un portrait sur lequel il était vu de dos, dans une sébile, sur une table.

En réalité, sa tête cachait sa poitrine. Cette tête, où brillaient de gros yeux bleus, lui faisait encore assez d'honneur. La maladie l'avait un peu épargnée, et c'était la tête d'un homme d'esprit. Mais son corps était pitoyablement tors et tout à fait perclus. Il ne pouvait se servir de ses

mains. Il ne parvint pas à chasser une mouche qui s'était mise sur son nez. Ses souffrances étaient intolérables. On ne le touchait pas sans le faire crier; il ne dormait pas sans opium, et c'était l'homme le plus gai du royaume. Mais parfois, déchiré de douleurs, en se voyant si hideusement défait, il songeait à sa jeunesse, quand il jouait du luth et dansait dans les ballets, et il était pris de désespoir. Il dit un jour à M. de Marigny: « Ah! s'il m'était permis de me supprimer moi-même, il y a longtemps que je me serais empoisonné ». Il avait de ces tristesses, puis il imaginait quelque bouffonnerie et riait de nouveau. Guez de Balzac, après lui avoir fait visite, écrivit à M. Costar: « Le mal ne le pique pas, mais le chatouille. Je dis qu'il porte témoignage contre la mollesse du genre humain. » Il ne s'était pas encore trouvé d'esprit qui sût danser la sarabande et les matassins dans un corps paralytique.

Au Mans était alors un évêque fort doux pour le prochain et pour lui-même. Par un bienfait spécial de la Providence, il était intronisé dans l'évêché de France où les chapons sont le plus gros, le plus tendres et le plus savoureux. Il ne voulait pas la mort du pécheur; il aimait les poètes qui vivaient bien et lisait leurs poésies quand elles étaient joyeuses. Sa table épiscopale était servie de la façon la plus savante et la plus judicieuse. Il ne savait manger que du veau de rivière; il fallait que ses perdrix vinssent d'Auvergne, que ses lapins fussent de la Roche-Guyon ou de Versine. Il n'était pas moins délicat pour le fruit. Quant au vin, il n'en pouvait boire que de trois coteaux: d'Aï, de Haut-Villiers et d'Avernay. Tel était M. de Lavardin, qui forma avec le comte d'Olonne et le marquis de Bois-Dauphin l'ordre des Trois-Coteaux. M. de Lavardin était de complexion à s'attendrir sur le pauvre Scarron, qui, faute d'argent, ne pouvait faire une bonne cuisine. Il lui conféra un bénéfice au Mans. En 1643, Scarron se décida, non sans regrets, à quitter la rue des Douze-Portes, et, ayant fait au Marais des adieux burlesques et sincères, il se fit porter comme un paquet dans le coche du Maine. Il demeura plusieurs années au Mans, où il logeait, contrairement aux statuts disciplinaires, dans une maison canonicale. Il était là, en 1644, quand il fit imprimer son *Typhon*, poème burlesque, imité d'une *Gigantea* italienne du XVIe siècle. Dans le *Typhon*, l'Olympe parlait le langage des halles. Cela amusa, et le cul-de-jatte avait bien pris son temps pour être poète burlesque. Depuis l'*Astrée*, on voulait tout dire galamment. L'hôtel de Rambouillet, qui donnait le ton, faisait prévaloir un langage très noble, parfaitement mal approprié aux besoins de l'humanité en ce monde sublunaire. Un gentilhomme se fit un mauvais parti dans le salon bleu de la rue Saint-Thomas-du-Louvre pour avoir lâché le mot d'avoine, qui est, paraît-il, un mot bas. Ce gentilhomme perdit patience, poussa un gros jurement et courut, à ce que l'on croit, chez Scarron pour parler à son aise. La pompe espagnole acheva de gâter tous les poètes, qui ne dirent plus rien de raisonnable. Ils parlèrent tous en matamores et en capitans. Le théâtre ne montrait que des héros amoureux. Et, chaque fois qu'un héros soupirait pour une bergère ou pour une princesse, le vent de ses soupirs courbait les arbres de toute la province. Pas de beaux yeux qui ne fussent des soleils.

On matamorisait tout autant à la ville, et les airs de tranche-montagne étaient de mise dans les salons. « J'ai usé plus de mèches en arquebuses qu'en chandelles », disait le poète Georges de Scudéry. Et Cyrano de Bergerac racontait qu'un jour, à la porte de Nesle, il avait mis cent hommes en fuite. Plus tard, le vieux Corneille, se rappelant ces beaux jours, reviendra au goût de sa jeunesse et dira en deux vers qui effacent tout:

> Quelque ravage affreux que cause ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Ce ton-là est difficile à soutenir et s'accommode mal avec le train ordinaire de la vie. Scarron fit parler les héros comme des portefaix. On remarqua que les héros avaient enfin le sens commun, et ce fut un grand soulagement.

Or, pendant qu'il écrivait des choses basses et vivait de

l'Eglise dans le pays des chapons, Paul Scarron fit rencontre d'une dame de haute naissance, qui l'aida par la suite.

Marie de Hautefort, éloignée de la reine, qu'elle servit trop loyalement, vivait alors avec son jeune frère et sa sœur d'Escars sur une terre de famille. Cette belle et sage Marie, héroïne innocente, abaissa ses adorables yeux bleus sur le poète impotent. Elle ressentit pour lui de la pitié et lui montra de l'intérêt. D'ailleurs les vers burlesques ne lui déplaisaient pas, et le poète ne lui ménagea pas les épîtres.

Une troupe très délabrée de comédiens vint au Mans pendant que Scarron y était. On alluma les chandelles dans un tripot pour jouer la comédie. La troupe fit quelque bruit dans la ville; il y eut, à l'ordinaire, des princesses chatouillées, des galants souffletés, des bouteilles vidées, des sottises dites, des coups, des baisers. Le cul-de-jatte s'amusa beaucoup de ce train et en vit assez pour en faire un livre.

Lui-même il travaillait pour les comédiens. Il donna en 1646 deux pièces au théâtre français. Il imagina le type de Jodelet; il savait suivre un caractère, et le comique ne lui manquait pas.

Scarron quitta la maison canonicale en 1646 et revint à Paris, où tous ses maux le suivirent fidèlement. Il avait bien, comme il disait, son marquisat de Quinet. Il faut savoir que Nicolas Quinet, libraire juré sur les degrés de la Sainte-Chapelle, proche de la boutique de Nicolas Barbin, vendait les œuvres de Scarron. Mais ce marquisat littéraire rapportait peu de chose. Par bonheur, madame de Hautefort était rappelée à la cour.

La cour donnait volontiers des emplois et des charges aux hommes de lettres. La reine, également élevée au-dessus des nobles et des bourgeois, n'avait pas pour les gens de petite naissance le mépris dont les seigneurs et dames de Sottenville les accablaient du haut de quelque pigeonnier. Voiture, fils d'un marchand de vin, était introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, gentilhomme ordinaire chez Madame et maître d'hôtel par intérim. Mais quelle charge donner à ce poète qui ne pouvait seulement pas se gratter le nez?

Scarron, qui n'était jamais à court de requête, trouva ce qui lui convenait. Conduit au Louvre en machine et présenté à la reine par madame de Hautefort, il demanda à Sa Majesté d'être nommé son malade à titre d'office. La reine sourit. Il prit ce sourire pour un brevet et sollicita aussitôt, en sa nouvelle qualité, un logement au Louvre. « C'est, disait-il, une belle occasion pour Votre Majesté de fonder un hôpital à peu de frais, puisque j'ai à moi seul tous les maux qu'un hôpital renferme. » Il ne fut point logé, mais il reçut une pension. Mazarin, bien que peu sensible à tout le bien que le poète écrivait de lui, lui payait en outre cinq cents écus par an. Par malheur on touchait à une époque de troubles.

Mazarin était fort détesté des Parisiens. Sa souplesse ne lui faisait gagner que du mépris. La rébellion était dans l'air. Le 13 mai 1648, le Parlement refusa d'enregistrer un édit fiscal. Défunt messire Paul Scarron, de son vivant conseiller en la grand'chambre, dut tressaillir d'aise au fond de son tombeau. S'il eût été en vie le 26 août de la même année, il n'eût pas manqué de se faire arrêter au sortir du *Te Deum* en compagnie du bonhomme Broussel. Le lendemain 27, Paris était hérissé de barricades et le Mazarin en fuite. On était content, on chantait, sans souci du lendemain. C'était la Fronde. Le mot, parti on ne sait d'où, fut accepté par tout le monde. Etre frondeur, cela sentait le mauvais garçon, le beau joueur du mail qui rosse le guet, et les Parisiens étaient fiers d'être des frondeurs. Scarron, Parisien comme pas un, du haut de son escabeau humait cet air de révolte qui montait de la rue. Il entendait les charretiers sur la chaussée crier à leurs chevaux: « Hue! Mazarin! » et les frapper de bon cœur. Et lui-même, partageant l'enthousiasme public, était, sur sa sébile, un frondeur déterminé. Si un exemplaire du *Typhon* traînait encore sur sa table, il pouvait y lire les louanges qu'il avait jadis peu marchandées au cardinal:

Jules plus grand que le grand Jules,
Alcide sur lequel l'Atlas peut s'accouder.

Mais Jules ne payait plus. Scarron n'était pas ingrat; mais il était bien étourdi. D'ailleurs, il tenait bureau de nouvelles. La Fronde en personne lui faisait visite chaque après-dîner. Le coadjuteur (c'est tout dire) le venait voir tous les jours et s'asseyait sur le petit lit de satin jaune, en compagnie de son Marigny, abbé de cour, coureur de ruelles et beau frondeur. On lisait là tout ce qui se faisait de mieux contre le Mazarin. La *Mazarinade* parut d'abord, puis vinrent, sous divers titres, mille et mille autres mazarinades. Ce premier libelle, répandu par la ville, apprit aux grandes dames et aux laquais les amours du Mazarin avec une fruitière d'Alcala et la bastonnade que reçut ledit Mazarin à ce sujet. On peut porter la pourpre et avoir souffert pour les beaux yeux d'une marchande d'herbes, mais le libelliste ajoutait que le cardinal envoya Barillon dans l'autre monde au moyen d'une médecine.

On dit, on répéta que la *mazarinade* était de Scarron. Mazarin le crut, et lui, qui ne se fâchait guère, se fâcha cette fois. On continua de fronder chez le cul-de-jatte. Les facéties y arrivaient toutes fraîches: l'*Avis des dix millions et plus*, le *Courrier burlesque de la guerre de Paris*, la *Juliade*, le *Ramage de l'oiseau* et les *Triolets* de Saint-Amant. Ces triolets, tournés de main de maître, étaient hérissés de pointes contre Cyrano de Bergerac, qui était chatouilleux. Cyrano crut qu'ils venaient de Scarron, et le pauvre infirme eut, au camp des royalistes, un redoutable ennemi. Cyrano, buveur d'eau et brave, avait tué dix hommes en duel. Il portait sur son visage des témoignages irrécusables de ses exploits. Son long nez notamment était couturé d'une étrange manière et plus marqué d'encoches que ces planchettes sur lesquelles les porteuses de pain marquent avec leur couteau les crédits qu'elles font. Tout ennemi de Cyrano de Bergerac était un homme mort. Mais Scarron n'était pas de ceux qui vont sur le pré. Quelle mine y aurait-il faite, sur un tabouret, dans une sébile, en face d'une rapière? Comment tuer un homme si malade? Cyrano aurait donné beaucoup pour que Scarron fût fort comme un Turc. Il enrageait. Et,

réduit à la plume en cette rencontre, il l'agita d'une furieuse manière. Il eut soin de donner à sa querelle une large envergure. Il s'adressa aux Parisiens et leur signala Scarron comme le bouc expiatoire chargé des péchés politiques de la ville. Et, en bon royaliste qu'il était, il invitait les frondeurs à faire pénitence.

« Peuple séditieux, accourez pour voir un spectacle digne de la justice de Dieu; c'est l'épouvantable Scarron qui vous est donné pour exemple de la peine que souffriront aux enfers les ingrats, les traîtres et les calomniateurs de leurs princes. Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon; un tel spectacle ne vous excite-t-il pas à la pénitence? Admirez combien sont grands les desseins de la Providence; elle connoissoit l'ingratitude des Parisiens envers le roi, qui devoit éclater en mil six cent quarante-neuf; mais, ne souhaitant pas tant de victimes, elle a fait naître, quarante ans auparavant, un homme assez ingrat pour expier lui seul tous les fléaux qu'une ville entière avoit mérités...

» Voilà dix ans que la Parque lui a tordu le cou, sans pouvoir l'étrangler. A le voir les bras tors et pétrifiés sur les hanches, on prendrait son corps pour un gibet où le diable a pendu une âme. Et quelle âme! plus laide que le corps! »

Scarron rit de bon cœur en lisant cette prose, qui ne valait pas la sienne. Quant à Saint-Amant, il se tint coi. Il se frottait encore les côtes, ayant été récemment bâtonné sur le Pont-Neuf, par les valets du prince de Condé, pour une chanson.

Cependant l'on menait en chantant cette petite guerre de femmes, de magistrats, d'abbés, de seigneurs et de bourgeois, qui s'embrouillait chaque jour davantage et à laquelle tout le monde finit par ne rien comprendre. On se lassa. Le roi entra solennellement dans sa bonne ville de Paris le 21 octobre, et Mazarin vint bientôt après l'y rejoindre sans bruit, sur la pointe des pieds, à l'italienne. Il ne demandait qu'à être souffert en attendant d'être tout-puissant, ce qui ne tarda pas. Qui fut bien déçu? Ce fut le pauvre poète, qui, peu jaloux

d'ajouter au long catalogue de ses maux le titre de martyr de la République, reniait Gondi, Montpensier, Longueville, toute la Fronde, et abjurait devant qui voulait l'entendre ses funestes erreurs. Il engageait charitablement ses complices à faire comme lui. Il leur disait, il leur chantait:

Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde;
Frondeurs, vous n'êtes que des fous:
Il faut désormais filer doux;
C'est mauvais présage pour vous
Qu'une fronde n'est qu'une corde;
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.

Il essaya de couler dans l'oreille de Mazarin des douceurs poétiques:

Jules, autrefois l'objet de l'injuste satire

Mais Jules resta sourd et ne refit pas de pension au poète repentant. Heureusement que Fouquet lui en fit une de 1600 livres.

N'étant plus le malade de la reine à titre d'office, il avait le droit de guérir. Il tenta d'en user. On lui vanta les bains de tripes qu'on prenait à l'hôpital de la Charité, dans le faubourg Saint-Germain, et il alla loger rue des Saints-Pères, à l'hôtel de Troyes.

Hôpital ambulant, il se faisait porter tous les matins dans son bain gélatineux, d'où il sortait, d'ailleurs, aussi infirme qu'il y était entré. Il avait à l'hôtel de Troyes une voisine avec laquelle il se lia. C'était une dame de Neuillant, vieille, malsaine, avare et dévote. Elle avait une filleule la plus jolie du monde, qui revenait d'Amérique avec sa mère. Scarron souhaita de la voir, non pas seulement parce qu'elle était jolie, mais aussi parce qu'elle venait des grandes Indes, où il voulait aller.

Oui, cet homme qui ne pouvait descendre de son escabeau était résolu à s'embarquer pour le nouveau monde. Que n'imagine-t-on pas pour se guérir? Scarron comptait sur le

soleil des tropiques pour redevenir un homme ordinaire. Un commandeur de Poincy lui avait mis cette folie dans la tête. Ce commandeur de Poincy revenait de la Martinique, où il avait laissé, disait-il, sa goutte et ses rhumatismes, et il conseillait fort à Scarron d'aller chercher ses bras et ses jambes aux grandes Indes, où il ne manquerait pas de les trouver. Vers 1651, une compagnie se forma pour faire un établissement à Cayenne. Sept ou huit cents colons devaient partir. Scarron mit une somme de trois mille livres dans l'entreprise et se fit inscrire comme colon.

Si ce voyage eût été une plaisanterie, elle eût certes compté parmi les plus bouffonnes qui sortirent de cette tête falote et scurrile. Mais Scarron, par extraordinaire, ne riait pas. Il partait pour Cayenne; c'était chose résolue.

Il écrivit à son ami Sarrazin la lettre que voici:

« Mon chien de destin m'emmène dans un mois aux Indes occidentales. Je me suis mis pour mille écus dans la nouvelle compagnie, qui va faire une colonie à trois degrés de la ligne, sur les bords de l'Orillane et de l'Orénoque. Adieu, France! adieu, Paris! adieu, tigresses déguisées en anges! adieu, Ménage, Sarrazin, Maigny! Je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura ni faux béats, ni filous de dévotion, ni inquisition, ni hiver qui m'assassine, ni fluxion qui m'estropie, ni guerre qui me fasse mourir de faim. »

La bonne Céleste Palaiseau était du voyage. Mais Scarron n'avait pas dessein de l'épouser dans le nouveau monde. Le traître, comme nous l'allons voir, avait d'autres projets.

Ninon, la grande Ninon devait partir avec eux. C'est la pure vérité. Un premier embarquement eut lieu en 1652 à la mi-mai. Ni Scarron, ni Ninon, ni même Céleste Palaiseau ne furent des passagers.

Environ ce temps, comme je l'ai dit, la filleule de Mme de Neuillant, Francine d'Aubigné, revenue nouvellement d'Amérique avec sa mère, demeurait vis-à-vis la maison de Scarron. Mme de Neuillant, qui allait chez Scarron, y conduisit la jeune Francine, qui se mit à pleurer en entrant,

parce qu'elle avait une robe trop courte et qu'elle ne savait ni que dire ni que faire devant un poète à la mode. Scarron examina cette jeune fille en connaisseur; il vit qu'elle était jolie, qu'elle avait de l'esprit, du jugement, une bonne tête; il la savait pauvre; il résolut dès lors de l'arracher au couvent et de l'emmener, comme sa femme, où il allait. Il ne se flattait pas d'être autre chose qu'un mari en peinture, mais il pensait que sa maison, partout où elle serait, vaudrait mieux qu'un cloître pour une fille d'esprit.

Son histoire, qu'elle lui conta avec beaucoup de grâce, était celle d'une pauvre enfant qui eut trop à se défier des hommes et de la vie. Francine d'Aubigné était petite-fille de ce Théodore Agrippa, grand batailleur, homme de ressources, bonne lame, bonne plume, mauvais compagnon, sans peur, sans scrupules, poète et brigand, honneur des lettres, peste publique, un des derniers tyranneaux de la France féodale, moins huguenot qu'on n'a dit, et assez traître, avec des poussées de rude honnêteté qui lui donnent une mine d'homme antique, de héros de Plutarque.

Son fils Constant, qui lui ressemblait beaucoup, ne le valait pas. Il essaya bien de vivre à la façon paternelle, à grands coups d'audace ou de ruse; mais les temps étaient changés. Richelieu, que nous avons vu si rude pour d'honnêtes parlementaires, n'était pas homme à laisser la France déchirée par ces bandits de haute lignée. Constant, assassin, parjure et faux monnayeur, bon gentilhomme au demeurant, fut mis en prison à Niort, et il y resta. Là, déjà mûr, étant de bonne mine et de mauvaises mœurs, il séduisit aisément Jeanne de Cardilhac, fille du gouverneur de la prison. Comme il l'avait prise, il fallut bien la lui donner, ou plutôt la lui laisser. Il l'épousa en temps utile, et elle ne tarda pas à lui donner une fille.

Francine naquit dans la Conciergerie de Niort, le 27 novembre 1635. Le prisonnier fut relâché à quelque temps de là. Il quitta sa patrie, où il désespérait de montrer librement son génie, et s'embarqua pour la Martinique. Pendant la traversée, la petite Francine fut si mal qu'on la crut morte. On

allait la coudre dans un pavillon et la jeter par-dessus bord. La mèche du canon s'allumait pour marquer par un coup l'instant de ces funérailles de mer. Sa mère voulut la voir encore une fois; elle l'embrassa et s'écria: « Elle n'est pas morte! » L'enfant, ranimée, ouvrit les yeux. Jeanne de Cardilhac, endurcie par une dure vie, n'eut point de tendresse pour la fille qu'elle aimait. Francine apprit à lire dans un gros Plutarque, et jamais un sourire n'éclaircit ces leçons. Constant d'Aubigné mourut à la Martinique.

L'enfant, ramenée en France, fut confiée à Mme de Villette, sa tante. Ce fut un bel éclair dans la sombre enfance de Francine. La paix, la modestie, la charité, une chaste joie régnaient dans le château de Murçay. Chaque jour, Francine, placée au bout du pont-levis, distribuait de ses petites mains l'aumône aux besaciers. Mais Mme de Villette était calviniste. Mme de Neuillant, pour faire sa cour à la dévote reine Anne d'Autriche, fit retirer l'enfant à la huguenote et la prit chez elle afin de la convertir. Dans la maison de cette marraine avare, Francine, belle comme l'aurore, eut le sort de Peau-d'Ane. On l'envoya à la basse-cour. Tous les matins, un loup sur le visage pour lui conserver le teint blanc, un chapeau de paille sur la tête, une gaule dans la main et un petit panier au bras, elle allait garder les dindons. Il y avait dans le panier du pain et un volume des quatrains de Pibrac. Il était défendu de toucher au pain avant d'avoir appris par cœur cinq quatrains de ce Pibrac, qui est bien le plus ennuyeux mortel qui ait jamais écrit. Elle mourait de faim chez Mme de Neuillant, qui, l'ayant convertie au catholicisme et pourvue de la sorte du pain des anges, dédaignait de la nourrir d'un froment plus grossier.

Scarron était compatissant. Il plaignait Francine, l'admirait pour sa beauté, l'estimait pour ses talents: elle pensait bien, écrivait de même et faisait de très belles lettres. Le sournois lui promit de la doter pour qu'elle pût entrer au couvent. Elle lui en eut beaucoup d'obligation. Une grille lui semblait moins maussade que le visage de Mme de Neuillant. Mais un jour il lui dit brusquement qu'il ne lui

donnerait rien pour entrer en religion. Elle resta tout interdite. Il ajouta: « C'est que je veux vous épouser ». Il lui donna pour réfléchir deux jours au bout desquels elle dit: Oui. Quand on dressa le contrat, il déclara, par-devant le tabellion, qu'il reconnaissait à l'accordée quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit. Le notaire lui demanda quel domaine il lui accordait. « L'immortalité », répondit le poète. L'accordée emprunta à une amie des habits pour le jour de ses noces. Elles eurent lieu en mai de l'an 1652, dans une église de campagne. Je ne sais si c'est Scarron ou le curé qui exigea de la jeune convertie une nouvelle abjuration. Scarron put bien être pris d'une quinte de piété. Si quelques-uns de ses amis sentaient le fagot, quant à lui, qui risqua de mourir de faim pour avoir médit du cardinal, il n'était ni assez riche ni assez vaillant pour se brouiller avec le ciel.

Ce ménage d'une fille belle comme le jour et d'un tronçon de poète burlesque s'établit rue de la Tixandrie, dans une maison voisine de la poterne qui ouvrait l'étroite rue des Deux-Portes. Cette maison, qui appartenait à un sieur Bussine, était neuve, avec une façade de pierre et de brique. Les époux Scarron occupaient le second étage, élevé de vingt-quatre marches au-dessus de la chaussée. Le logis se composait de deux chambres donnant sur la rue et séparées par l'escalier. A droite logeait le poète; sa femme à gauche. Sur la petite cour étaient la cuisine et la chambre de Mangin, factotum du logis, valet de chambre, laquais et secrétaire, peste du ménage. Ce Mangin, par son flegme, eût fait jurer un chartreux. Jugez s'il fit jurer son maître qui n'était pas moine et qui, au besoin, rimait richement à Dieu.

Scarron voyait de ses fenêtres l'hôpital Saint-Gervais, quand, juché sur sa longue chaise grise, il écrivait, sur la planchette qui lui servait de table, un chant de son *Virgile travesti* ou un chapitre de son *Roman comique*. Les meubles étaient assez magnifiques; car il se récréait la vue comme le palais et recherchait toutes les voluptés à son usage. Il



aimait les tableaux et en possédait de beaux, notamment une *Bacchanale* et une *Exaltation de saint Paul* qu'à sa prière Nicolas Poussin lui avait envoyés de Rome. Mais ce peintre goûtait mal le burlesque et faisait décidément peu de cas d'un génie trop peu noble. Scarron possédait aussi un portrait de sa femme, que Mignard, son voisin de la rue des Tournelles, venait de peindre sur place.

Il devait à sa paralysie de tenir un salon, ce qui n'était pas alors le fait d'un homme de lettres. Pendant que Julie d'Angennes réunissait les précieuses et les beaux esprits dans le salon bleu de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, Paul Scarron tenait bureau d'esprit et recevait dans sa chambre une société fort mêlée, mais où ne manquaient ni les belles dames, ni les hommes de mérite. Des carrosses dorés s'arrêtaient devant la maison Bussine. C'était Vivonne, du Lude, Grammont, Mortemart, Coligny, Riney, d'Elbène, Villarceaux, qui venaient voir un homme rare. Leur hôte n'était pas flatté plus que de raison de tant d'honneur. « Ces grands seigneurs, disait-il, viennent me voir comme on allait voir l'éléphant et passent l'après-dîner dans ma chambre quand ils n'ont rien à faire. » Les gens de lettres venaient à pied. Tantôt c'était Faret avec Saint-Amant; ils venaient de l'*Epée-royale* et ils allaient à la *Fosse-aux-lions*; tantôt d'Harcourt, gentilhomme frotté de poésie et enrôlé dans la compagnie des goinfres. Un jour entrait Saint-Pavin, qui faisait de son abbaye de Sivry une abbaye de Thélème; un autre jour, le grand prieur Jacques de Souvré, qui dînait bien et soupait mieux. Ils étaient là cinq, six, qui, n'ayant qu'une médiocre espérance en l'autre monde, faisaient leur paradis en celui-ci. L'abbé Boisrobert, un autre familier du logis, était leur doyen. Il passait plus souvent sous la branche de houx du cabaret que sous le porche de l'église. Mme Cornuel disait que la chasuble de Boisrobert était faite d'une robe de Ninon. Jugez du tapage que faisaient tous ces loups quand Paul Scarron hurlait avec eux. Le cul-de-jatte avait bien dit, quelques jours avant son mariage, en parlant de son accordée: « Je ne lui ferai pas de sottises, mais je lui

en apprendrai beaucoup. » La conversation devait être plus polie quand elle était menée par Segrais, Balzac et Saint-Evremond, beaux esprits et honnêtes gens. Quant aux femmes qui venaient s'asseoir sur le petit lit de satin jaune, à côté de madame Scarron, elles avaient toutes des mérites, mais des mérites divers. C'était Mme de la Suze, Mme de La Sablière, Mme de Sévigné, Ninon et Marion.

Ninon trouve du plaisir à causer avec Mme Scarron, mais elle ne la croit pas faite pour l'amour, et Ninon s'y connaît. Saint-Evremond demande peu discrètement si la belle Francine... « Je ne sais rien, je n'ai rien vu, répond la bonne langue, mais je lui ai prêté souvent ma chambre à elle et à Villarceaux. » Villarceaux se défend avec chaleur: « Je ferais plutôt, dit-il, une proposition impertinente à la reine qu'à cette femme-là. » Et Tallement, lui-même, est à court de médisances: « Mme Scarron, dit-il, est bien reçue partout. Mais jusqu'ici on ne croit pas qu'elle ait fait le saut. » M. de Charleval, qui l'adore, ne le lui fera pas faire.

Ce poète fluet courtise les femmes et les muses, mais il se ménage beaucoup, dit-on, dans ce double commerce. Scarron dit de ce gentilhomme à amourettes et à madrigaux que les muses ne le nourrissent que de blanc-manger et de bouillon de poulet. Voici ce qu'il écrit à Francine:

Bien souvent l'amitié s'enflamme;
Et je sens qu'il est mal aisé
Que l'ami d'une belle dame
Ne soit un amant déguisé.

M. de Charleval est volage, et il y a peu de jours que, du fond de son parc, il écrivait à une autre belle dame qui lui reprochait son absence:

Au doux bruit des ruisseaux dans les bois je respire.
C'est là que, sur les fleurs, je viens me reposer;
Je ne quitterais pas ces lieux pour un empire,
Mais je les quitterais, Iris, pour un baiser.

Pendant ce temps, le cul-de-jatte était en commerce réglé de galanterie avec Mme de Sévigné. Après la mort du marquis de Sévigné, il envoya à la belle veuve ses compliments de condoléance. Il regrettait, disait-il, de ne pouvoir la revoir avant de mourir. La marquise lui répondit qu'elle irait le voir à son retour des Rochers et qu'il voulût bien ne pas mourir auparavant. Le poète lui répondit à son tour qu'avec tout son régime il se mourait d'impatience de la voir. Elle lui fit visite et lui donna à baiser ses beaux bras, « qu'elle ne tenait pas pour trop chers », disait son cousin.

Mme Scarron se comportait devant ce monde si divers avec beaucoup de prudence et de réserve. Elle réformait les mauvais usages du lieu en maîtresse femme et ramenait à la décence son étrange mari. Elle laissait voir parfois une pointe de pruderie; mais, avec moins de froideur, elle n'eût plus été qu'une hôtesse de taverne, comme la Claudine de Colletet.

A midi, on dressait la table dans la chambre du poète, qui souffrait que beaucoup de gens apportassent leur plat. Mme Scarron rougissait de cette pratique peu digne. Une fois le comte de Lude vint un peu brusquement avec le rôti. Il le mangea avec le mari; la femme se retira dans sa chambre.

Souvent les convives, tous un peu païens, mangeaient du ragoût en carême. Mme Scarron n'y touchait pas et se faisait servir de la salade et un hareng. Toutefois, n'ayant que 500 francs par an pour approvisionner la maison, elle ne faisait pas fi de la provende qui arrivait de toutes parts. Scarron recevait pâtés, chapons, fromages, bois, livres, etc. Il payait en vers, ce qui était monnaie de bon aloi, car il était alors fameux. Mme de Scudéry l'avait mis dans sa *Clélie*, sous le nom de *Scaurus*, en compagnie des illustres. Son *Virgile travesti*, paru en 1648, faisait le délice de Paris et des provinces. Il avait des troupeaux d'imitateurs qui travestissaient Lucain ou Ovide.

Scarron, lui, qui avait du bon sens et des lettres, n'éprouvait pas l'admiration qu'il inspirait: « Tous ces travestissements de livres, disait-il, et mon Virgile tout le premier, ne

sont que de vraies sottises. Peut-être que les grands esprits qui sont gagés pour tenir notre langue saine et nette (il voulait parler des académiciens, gent jetonnière) y donneront ordre et que la punition du premier mauvais plaisant qui sera convaincu d'être un burlesque relaps, et, comme tel, condamné à travailler le reste de sa vie pour le Pont-Neuf, dissipera le fâcheux orage qui menace l'empire d'Apollon. » Il était bien bon de se confondre ainsi avec ses plats imitateurs. Son *Virgile travesti* est fort plaisant. Balzac l'admirait comme un modèle de franc badinage. Et si Boileau, jeune et déjà austère, censurait aigrement ce comique qui consiste à confondre les temps et à donner aux dieux et aux héros antiques les mœurs du port Saint-Nicolas et de la halle aux poissons, il avouait en secret que le début de ce *Virgile travesti* est fort agréable. Plus tard le noble Racine, qui sentait si bien l'*Enéide* du Mantouan, lira en secret celle du Parisien et en rira de tout son cœur. Toutefois le vrai, le durable talent de Scarron était ailleurs. Il était dans son *Roman comique* et dans ses *Nouvelles*, dans sa prose. Le *Roman comique*, inspiré par cette troupe de comédiens qui donnèrent la comédie au Mans du temps que Scarron y vivait dans la maison canonicale, commença de paraître en 1651. Ce sont des aventures mêlées à une histoire d'amour. Le livre est inachevé et on ne saura jamais si Destin épouse l'Etoile, et Léandre, Angélique. Qu'importe! C'est un roman plein de situations et de caractères, œuvre d'un homme gai et d'un homme bon, chose vraie, chose éternelle.

Quant aux *Nouvelles tragi-comiques*, imitées pour la plupart de l'espagnol, elles appartiennent à Scarron par le tour et la langue. Molière fut bien avisé de puiser dans la valise du bouffon. Il fit quelques emprunts heureux pour son *Tartuffe* à une nouvelle intitulée *Les Hypocrites*, et pour son *Avare* à une nouvelle intitulée *Les Châtiments de l'Avarice*. Ces deux morceaux, sortis d'une maîtresse plume, sont d'une franchise et d'une fermeté singulières. La prose de Scarron est une excellente prose, pleine, drue, d'une belle venue et d'une franche allure.

Les contemporains sentaient confusément tout cela, et une rumeur de gloire en montait vers le pauvre infirme. Cependant il restait indigent et besogneux. Souvent les créanciers heurtaient rudement le marteau de sa porte ferrée et faisaient tapage dans la rue. Le poète fut bloqué certain jour par ces gens de mauvais visage. Trois mille francs, que Fouquet envoya par l'entremise de Pellisson, vinrent à propos pour délivrer la place assiégée.

Mme Scarron était en faveur auprès de Mme la Surintendante; elle obtint de Fouquet, pour son mari, le droit d'organiser une compagnie de déchargeurs aux barrières. Les rouliers se seraient, sans doute, fort bien passés des déchargeurs qui les rançonnaient, mais le chétif poète qui dirigeait ces solides gaillards se faisait, par leur moyen, un revenu de deux ou trois mille livres. Il lui restait une autre ressource. Obligé, par son mariage, de résigner sa prébende du Mans, il en tirait encore mille écus, l'ayant passée à son compère Girault, valet de chambre de Ménage. Il souffrait plus cruellement que jamais. Il doublait, il triplait la dose d'opium, et ne dormait plus. Ne dormirait-il jamais? En songeant comment lui viendrait enfin le repos, il composa son épitaphe:

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Et garde bien qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

L'automne vint, et, avec l'automne, la pluie, l'ombre et le souffle mélancolique du vent dans les tours de Saint-Gervais. Il souffrait plus qu'il n'est croyable. Enfin, il eut un hoquet, le hoquet de la mort. « Quelle belle satire, dit-il, je ferai contre le hoquet si j'en réchappe! » Il recommanda sa femme à son exécuteur testamentaire, M. d'Elbène. Un autre d'Elbène l'avait tenu sur les fonts baptismaux.

Il dit à Francine: « Adieu, souvenez-vous quelquefois de moi. Je vous laisse sans biens; et, quoique la vertu n'en donne pas, je suis parfaitement convaincu que vous serez toujours vertueuse. »

Il mourut le 6 octobre 1660, dans son logis de la rue Neuve-Saint-Louis, au Marais. Il avait cinquante ans d'âge et quatre de mariage. Il fut inhumé dans les caveaux de l'église Saint-Gervais.

Remarques sur la Langue de La Fontaine

Le maniement et emploite des beaux esprits donne prix à la langue, non pas l'innovant tant, comme la remplissant de plus vigoreux et divers services, l'estirant et ployant. »

Montaigne parle ainsi, Montaigne qui fut un de ces beaux esprits-là. C'est en effet chez les grands écrivains que la langue prend de l'étendue et de la force. Ils puisent dans le fonds populaire, mais ils disposent avec génie des richesses communes. Ainsi fit La Fontaine; sa langue est un fécond sujet d'étude. Aussi a-t-elle été fort étudiée. Beaucoup ont illustré ses fables de notes, gloses et lexiques.

M. Théodore Lorin donna, en 1852, un *Vocabulaire pour les Œuvres de La Fontaine*. Ce livre a été composé sans beaucoup de méthode, et il ne faudrait pas le consulter avec trop de confiance. M. Marty-Laveaux en a fait une judicieuse critique, en 1853, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. Cette critique forme un *essai* assez étendu *sur la langue de La Fontaine*.

J'userai du *lexique* et surtout de l'*essai*. Mais je ne me propose pas de faire une étude complète de la langue de La Fontaine. Je veux seulement signaler à ceux qui sont curieux de style les curiosités les plus instructives du style des *Fables*. Je pèserai des mots, mais ces mots sont d'or, et la balance de l'orfèvre n'est jamais trop juste, sa pierre de touche jamais trop sensible.

La Fontaine aimait les mots et savait les choisir. On n'est écrivain qu'à ce prix. Les mots sont des idées. On ne raisonne justement qu'avec une syntaxe rigoureuse et un vocabulaire

exact. Je crois que le premier peuple du monde est celui qui a la meilleure syntaxe. Il arrive souvent que les hommes s'entr'égorgent pour des mots qu'ils n'entendent pas.

Ils s'embrasseraient s'ils pouvaient se comprendre. Rien n'importe au progrès de l'esprit humain autant qu'un bon dictionnaire qui explique tout, comme fait celui de Littré. Mais entrons dans notre sujet.

Je n'aurai point de peine à indiquer les sources de la langue de La Fontaine. Ces sources sont dans les vieux conteurs et dans les vieux poètes: dans la reine de Navarre, dans Bonaventure des Périers, dans Amyot, dans Montaigne, dans Marot, dans Rabelais. Celui-ci, comme dit Budé, « possédait l'art d'écrire le plus profond et le plus varié. »

La Fontaine est plein de Rabelais. Le *Pantagruel* est sa fontaine de dilection: il y puise sans cesse.

Il y prend les noms de bêtes et de gens: *Jean Chouart*, *Dindenaut*, l'*Agnelet*, *Robin Mouton*, etc.

Jean Chouart, qui est, dans le roman, un batteur d'or de Montpellier, devient, dans les *fables*, « messire Jean Chouart, le curé qui sur son mort comptoit. » (Livre VII, fable 10.)

Perrin Dandin est, dit Rabelais, un « homme honorable, bon laboureur, bien chantant au letrain (lutrin), home de crédit et aagé. »

Cestuy homme de bien apoinctoit plus de procés qu'il n'en estoit vuidé en tout le palais de Poictiers, en l'auditoire de Monsmorillon, en la halle de Parthenay le Vieulx.

(*Pantagruel*, livre III, chapitre 41.)

Le *Perrin Dandin* des *Fables* n'appointe pas les procès; il y aurait trop de regret; il les juge, et vous savez comment il renvoie les plaideurs.

Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge.

(IX, 9.)

Perrin Dandin est, dans *Les Plaideurs* de Racine, un juge qui veut toujours juger et qui envoie son chien aux galères.

Quant à *Rominagrobis*, nous voyons qu'il est « un home et vieulx et poëte. »

Mais son nom de *Raminagrobis* ou *Rominagrobis* est plus vieux que lui, et signifie un gros personnage fourré d'hermine. Aussi peut-il s'appliquer aussi bien à un chat qu'à un docteur. Et c'est un chat que Voiture nomme ainsi.

Les plus beaux chats d'Espagne ne sont que des chats brûlés au prix de lui, et *Rominagrobis* même (vous savez bien, madame, que Rominagrobis est prince des chats) ne sauroit avoir meilleure mine.

(Voiture, lettre 153, cit. par Littré.)

Raminagrobis est aussi un chat dans La Fontaine, et un chat fourré, que l'on consulte dans les cas litigieux, un chat qui porte l'hermine.

Rapportons-nous, dit-elle, à *Raminagrobis*.

(VII, 15.)

Rodilard est un tout autre chat (car il y a chat et chat): celui-ci est un guerrier. Le pauvre Panurge est fort effrayé de le voir « remuant les babines..., tremblant et clacquetant des dens. » (*Pantagruel*, IV, 67.)

Il reparaît non moins terrible dans les vers du fabuliste:

Un chat nommé *Rodilardus*
Faisait de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyoit presque plus.

(II, 2.)

Attacher un grelot au cou de *Rodilard*.

(II, 2.)

Les deux formes *Rodilardus* et *Rodilard* se trouvent dans un même chapitre de *Pantagruel*.

Dindenaut, le marchand de moutons du *Pantagruel*, vante ses moutons.

Ce n'est viande que pour roys et princes, dit-il à Panurge. La chair en est tant délicate, tant savoureuse et tant friande que c'est basme (baume). (*Pantagruel*, IV, 7.)

La Fontaine parle de deux compagnons qui vantaient un ours « dont la peau devoit faire fortune; » il ajoute:

> *Dindenaut* prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours.
> (v, 20.)

Thibault l'Aignelet est le berger de la farce de Pathelin; on le croirait plus bête que ses moutons, et il dupe l'avocat le plus retors.

Thibault l'Aignelet est aussi dans Rabelais un gardeur de moutons.

> Reste-il icy, dist Panurge, ulle âme moutonnière? Où sont ceulx de *Thibault l'aignelet*?
> (*Pantagruel*, IV, 8.)

Thibault l'Agnelet est dans La Fontaine un simple agneau que le loup croque.

> *Thibault l'agnelet* passera
> Sans qu'à la broche je le mette.
> (X, 6.)

Dindenaut, ce marchand de moutons que nous connaissons déjà, dit à Panurge:

> Vous avez nom *Robin Mouton*. Voyez ce mouton-là, il a nom Robin comme vous. Robin, Robin, Robin.
> (*Pantagruel*, IV, 6.)

Le berger de La Fontaine s'écrie en pleurant:

> Ils m'ont laissé ravir nostre pauvre *Robin*;
> *Robin Mouton* qui par la ville
> Me suivoit pour un peu de pain.
> (IX, 19.)

Robin mouton est le frère de Thibault l'agnelet.

Voici encore un personnage qui figure dans Rabelais et dans La Fontaine. C'est *Messer Gaster*, le ventre en personne. Le chapitre LVII du *Pantagruel*, l. IV, nous apprend:

> Comment Pantagruel descendit on (au) manoir de *messere Gaster*, premier maistre es ars du monde.

Rabelais se souvenait du vers de Perse:

> *Magister artis, ingeniique largitor venter.*

Mais Rabelais fait de Messere Gaster un personnage et pousse loin l'allégorie. Chemin faisant il rappelle l'apologue « des membres conspirans contre le ventre. » La Fontaine ne manque pas, quand il traite ce sujet ésopique, de donner au ventre le nom que lui avait donné Rabelais:

> Je devois par la royauté
> Avoir commencé mon ouvrage.
> A la voir d'un certain costé,
> *Messer Gaster* en est l'image.
> (III, 2.)

Et le fabuliste avertit par une note marginale ceux de ses lecteurs qui ne pantagruélisent pas, que Messer Gaster est «d'estomach. »

On doit relever encore quelques expressions très remarquables que La Fontaine a prises à la même source.

Dans *le Jardinier et son Seigneur*, qui est proprement un conte, et un conte excellent, n'avez-vous pas remarqué cette expression très forte: *se rue en cuisine*? Il s'agit d'un seigneur qui vient avec ses gens chasser un lapin chez son jardinier: on tue, en son honneur, tous les poulets de la basse-cour.

> ... On fricasse, *on se rue en cuisine.*
> (IV, 4.)

Cela sent son Rabelais, et c'en est en effet:

> *Il rue en cuisine.* J'en viens, tout y va par escuelles.
> (*Pantagruel*, IV, 10.)

Voici deux expressions du fabuliste qu'on trouve dans le *Pantagruel*:

> ... Vostre serviteur Gille,
> Cousin et gendre de Bertrand,
> Singe du pape en son vivant,

Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois basteaux, exprès pour vous parler.

(IX, 3.)

Ainsi parle le singe Gille qui fait la parade à la foire. Ce n'est point d'un petit personnage d'*arriver* en trois bateaux: Gille, en débitant cette hâblerie, se souvient de la jument de Gargantua:

En ceste mesme saison, Fayoles, quart roy de Numidie, envoya du pays de Africque à Grandgousier une jument la plus énorme et la plus grande que feut oncques veue, et la plus monstrueuse... Et fut amenée par mer *en troys carraques et un brigantin*, jusques au port de Olone en Thalmondoys.

(*Gargantua*, 16.)

Il semble d'abord extraordinaire qu'une guêpe s'occupe à *lécher l'ours*; mais, si cette guêpe est juge, la chose sera fort explicable, au figuré. Il s'agit de la guêpe devant laquelle la cause des mouches à miel est portée. Une abeille se plaint des lenteurs de la procédure:

Depuis tantost six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gaste.
Il est temps désormais que le juge se haste:
N'a-t-il point assez *léché l'ours?*

(I, 21.)

La prudente abeille qui parle ainsi a appris dans le *Pantagruel* comment les procès « viennent à perfection, » selon la doctrine de Bridoye. Ce bon Bridoye expose cette doctrine au moyen d'une image, en comparant un procès à un ours.

Un procès, à sa naissance première, me semble (comme à vous aultres, messieurs) informe et imperfaict. Comme un ours naissant n'a pieds ne mains, peau, poil ne teste: ce n'est qu'une pièce de chair rude et informe. L'ourse, à force de leicher, la mect en perfection de membres... Ainsi voy-je (comme vous aultres, messeiurs) naistre les procés à leurs commencemens informes et sans membres. Ilz n'ont

qu'une pièce ou deux: c'est pour lors une laide beste. Mais lors qu'ilz sont bien entassez, enchassez et ensachez, on les peut vrayement dire membruz et formez.

(*Pantagruel*, III, 40.)

Le verbe *se prélasser* ne se lit, je crois, que dans le *Pantagruel*, Montaigne ayant dit, plus régulièrement, *se prélater;* mais il serait aventureux de dire que La Fontaine a pris ce mot à Rabelais. Il a pu tout aussi bien l'entendre de quelque commère de Château-Thierry ou d'ailleurs.

L'asne *se prélassant* marche seul devant eux.

(III, 1.)

Quant à *papelard*, substantif ou adjectif, s'il est dans Rabelais, il est aussi dans beaucoup de vieux conteurs. Et La Fontaine ne l'a pris à personne puisqu'il l'a trouvé dans le commun domaine.

Nous citions tantôt deux noms de chat; en voici un troisième: c'est *Mitis*.

... Nostre maistre *Mitis*,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine.

(III, 18.)

On dirait dans le même sens: *Maître Le Doux*. Ce nom nous ramène aux vieux conteurs dans lesquels puisa La Fontaine. Ce nom de chat est dans la 23e nouvelle de Bonaventure des Périers.

La Fontaine dut lire Amyot avec beaucoup d'agrément. Le français d'Amyot n'était pas, comme on pourrait croire, mésestimé par les écrivains du XVIIe siècle. Vaugelas, tout sévère qu'il est pour le vieux langage, dit que « tous les magasins et tous les trésors du vrai langage français sont dans les œuvres de ce grand homme ». Racine, l'ami de La Fontaine, cite dans sa préface de *Mithridate* les paroles de Plutarque sur Monime, « telles qu'Amyot les a traduites, car, dit le poète tragique, elles ont une grâce dans le vieux stile de ce traducteur, que je ne croy point pouvoir égaler

dans nostre langue moderne ». Fénelon écrit, dans sa *Lettre sur l'éloquence :* « Il se trouve qu'il y a dans le vieux langage d'Amyot je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif, qui se fait regretter. »

Oui, il y a dans le langage d'Amyot tous ces je ne sais quoi. Mais ils sont aussi dans le langage de La Fontaine; celui-là aussi est vif, hardi, naïf, court. La Fontaine a trouvé dans Amyot le sujet d'une fable, *les Femmes et le Secret;* il y a trouvé aussi un mot qu'il aurait peut-être dû y laisser, celui de *sycophante*, lequel, comme on voit, est plus grec que français.

Συκοφάντης, de σῦκον, figue, et φκίνειν,, découvrir, est le nom donné antiquement aux dénonciateurs des voleurs de figues dans les bois de l'Attique.

> Les délateurs qui accusoient et déceloient ceux qui en (des figues) transportoient furent appelez *sycophantes.*
>
> (Amyot, *Solon.*)

Dans une acception plus générale, le sycophante est un délateur. Cette extension du mot n'a rien de trop forcé. Mais La Fontaine nomme *sycophante* un loup qui s'habille en berger pour mieux croquer les moutons.

> Guillot le *sycophante* approche doucement.
> Guillot, le vray Guillot, étendu sur l'herbette,
> Dormoit alors profondément.
>
> (III, 3.)

Ce loup, ce faux Guillot, est un fourbe; il n'est point un délateur, et le mot de sycophante ne lui convient guère. Voilà bien du grec à propos d'un loup champenois, et du grec qui n'est pas juste. La Fontaine nous a habitués à plus de précision et plus de simplicité.

Il se doutait bien que le terme était obscur, puisqu'il a pris soin de l'expliquer dans une note. Les plus habiles se trompent, et il ne m'est pas possible de donner raison à notre auteur quand, dans un assez médiocre apologue, il nomme le serpent un *insecte* (VI, 13). Je le dis en passant,

toutes les fables de La Fontaine ne sont pas également bonnes; et, s'il n'y a pas en français de plus admirable poème que *le Vieillard et les Trois Jeunes Hommes*, c'est au contraire un récit un peu sec et pauvre que *la Cigale et la Fourmi*. Cette fable est fort connue parce qu'elle est à la première page du recueil; elle serait à la centième que personne n'y prendrait garde. Nous sommes tous un peu comme Petit Jean; ce que nous savons le mieux, c'est notre commencement. Il n'y a pas d'écolier qui ne sache par cœur les premiers vers de l'*Art poétique* de Boileau: *C'est en vain qu'au Parnasse...* Ces vers sont médiocres. Par contre, il y a de fort beaux endroits dans les *Epîtres* et dans le *Lutrin;* mais il faut savoir les trouver.

Je reviens à mon sujet. La Fontaine aime les termes anciens. Quand il trouve en chemin un mot bien vieux et bien expressif, il le recueille et ne manque pas la première occasion de le mettre dans un vers.

Grand liseur de romans comme il était, il lut les plus anciens comme les plus nouveaux. Les romans de chevalerie lui parurent fort bons: il le confesse dans une jolie ballade.

> Même dans les plus vieux je tiens qu'on peut apprendre.
> Perceval le Galois vient encore à son tour.
>
> (*Ballade sur la lecture des romans.*)

Quand ce fut le tour du « *Premier volume de Merlin, qui est le premier de la table ronde* », notre poète rencontra cette phrase:

> Ainsi advient-il de plusieurs; car tels cuident *engigner* ung autre, qui s'*engignent* eux mesmes.

Le mot *enginer* ou *engignier* [1] date du XIIe siècle. Au XIIIe, on trouve dans Henri de Valenciennes le même dicton que nous venons de voir dans le *premier* volume de Merlin:

[1] Je prends dans le Littré toute l'histoire de ce mot, y compris les exemples.

On dit pieça que teus (tel) cuide autrui *engignier*, qui de cel meismes *engien* ou de semblant est *enginies*.

(XXIV.)

Engigner, ou *engeigner*, veut dire tromper. Le mot vient, comme *engin*, du latin *ingenium*. On trouve *ingeniatus* dans Plaute.

Le mot et le dicton parurent excellents à La Fontaine, qui mit l'un et l'autre en vers :

Tel, comme dit Merlin, *cuide engeigner autruy*,
Qui souvent s'engeigne soy-mesme.
J'ay regret que ce mot soit trop vieux aujourd'huy;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

(IV, 11.)

Ces quatre vers sont d'un homme qui sait le prix des mots et qui ne veut qu'on perde aucun des bons.

Aussi mit-il dans ses poèmes un très grand nombre de termes d'un autre âge, qu'il sut rajeunir. Vous venez de voir le vieux verbe *cuider* (croire). Je citerai *aragne*, qui est la vieille forme d'*araignée*. Le mot *araignée* est vieux aussi; mais il signifiait la toile que tisse l'insecte. « La nouvelle langue, dit Littré, s'est appauvrie et défigurée en confondant l'ouvrière et l'œuvre. Cette confusion paraît être venue dans le XVI[e] siècle. » La Fontaine ne paraît pas l'avoir soupçonnée. Il emploie indifféremment et dans le même sens *aragne* et *araignée*.

Quand l'enfer eut produit la goutte et *l'araignée*...

(III, 8.)

Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse *aragne*.

(III, 8.)

En gardant ainsi, pour le même objet, deux désignations différentes, il charge la langue d'un bien inutile.

Il est mieux inspiré quand il reprend à Montaigne les termes de *déconfiture* (*Essais*, I, 47; *Fables*, II, 2) et de *besogne* voulant dire ce qui est de besoin :

Le galand pour toute *besogne*
Avoit un brouet clair. Il vivoit chichement.

(I, 18.)

Parce qu'il aimait les vieux auteurs, il ne faut pas croire qu'il les pastichât. Et, bien qu'il goûtât plus d'un mot d'*antan*, il sut ne point passer la mesure en fait d'archaïsmes, notamment dans les fables. Mais le style familier, dans lequel elles sont écrites en grande partie, a vieilli plus vite que le style noble du même siècle.

Le style familier s'use rapidement comme tout ce qui sert à beaucoup de monde. Les grammairiens perdraient leur peine à vouloir le fixer. Il change parce qu'il vit. Le mouvement est une condition de la vie. Aussi arrive-t-il que telle forme que La Fontaine employa comme étant la plus ordinaire est devenue étrange. *Flouet* pour *fluet* et *étreit* pour *étroit* en sont des exemples. *Propet* est particulièrement instructif à cet égard :

Certaine niepce assez *propette*
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cottillons.

(VII, 10.)

On dit aujourd'hui *propret* et non *propet*. Mais voici ce qu'on trouve dans le *Dictionnaire de Trévoux* (1771) :

Propet, ette, au lieu de *propret, ette, adj. diminutif de propre. Propet* est seul en usage.

On voit qu'en mettant *propette*, le poète ne cherchait pas l'archaïsme.

Il n'en est pas de même dans plusieurs cas que je vais signaler.

Les adverbes *jà* pour *déjà* (IX, 10), *lors* pour *alors* (III, 17), *dedans* pour *dans* (II, 2), *encore que* pour *bien que (Dédicace*

à monseigneur le Dauphin) commençaient à vieillir quand La Fontaine écrivait, et ces adverbes donnent à son style quelque chose de marotique.

Devant que était déjà un peu suranné lorsque notre auteur l'employa.

Il pria le cheval de l'aider quelque peu:
Autrement il mourroit *devant qu*'estre à la ville.
(VI, 16.)

Avecque en trois syllabes n'était plus de mode.

Avecque Tien-et-mien son père.
(VI, 20.)

Et, tandis que La Fontaine donnait, dans une fable, trois syllabes à cette préposition, Racine, qui corrigeait sa *Thébaïde*, en ôtait, autant qu'il le pouvait, cet adverbe trisyllabique. Il avait mis, en 1664:

Mais pourquoy donc sortir *avecque* vostre armée?
Quel est ce mouvement qui m'a tant alarmée?
(Acte I, scène III.)

Quand il prépara l'édition de 1687, il biffa ces deux vers et les remplaça par ceux-ci:

Mais que prétendiez-vous? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine?
(*Ibidem.*)

Je sais que le vieux Corneille garda jusque dans ses dernières tragédies la forme *avecque;* mais il se souciait peu d'être à la mode.

Quant à la poésie de La Fontaine, s'il lui arrive d'être habillée à la mode de sa grand'mère, comme la Belle au Bois dormant, c'est, comme elle, sans le vouloir, ou du moins sans paraître y prendre garde, et, comme elle encore, c'est avec beaucoup de grâce.

Le fabuliste prenait le plus souvent ses mots dans le peuple. Malherbe renvoyait au Port-au-Foin ceux qui le

consultaient sur la bonté d'un terme. La Fontaine ne perdait rien de ce qu'il entendait aux champs et dans la rue. Son meilleur fonds, le plus riche, celui qui ne lui manque jamais, c'est le langage populaire. Il en tire des mots expressifs comme *lipée* (I, 5), comme *souffleur*. Ce dernier mot désigne un alchimiste.

Souffleur se dit d'un chercheur de pierre philosophale, qui a un fourneau et qui convertit son bien en charbon à la persuation de quelques charlatans qui lui font entendre qu'ils ont de beaux secrets.
(Furetière.)

Cet excellent mot, qui peint si bien, est vieux. On le trouve dans un texte du XIVe siècle, cité par Littré:

Laissez fournaux, vaisseaux divers
De ces *souffleurs* faulx et pervers.
(*Nat. à l'alch.*)

C'est bien avec la signification méprisante qu'il comporte que La Fontaine a employé ce nom:

Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe:
Emmenez avec vous les *souffleurs* tout d'un temps.
(II, 13.)

Il ne manque pas d'emprunter au peuple certaines expressions qui font image, comme *tirer ses grègues (ses chausses)* (II, 15) ou *enfiler la venelle (le sentier)* (XII, 17). Ces deux formes proverbiales reviennent à: *s'enfuir*. Mais *s'enfuir* ne peint pas, et *enfiler la venelle* est tout un petit tableau.

Attendre chape-chute à la porte (IV, 16) est une expression vivement colorée.

Remarquez aussi *sentir le fagot* (IV, 19) et *porter habit de deux paroisses.*

Quoique, ainsi que la pie, il faille dans ces lieux
Porter *habit de deux paroisses.*
(XII, 11.)

Voici comment M. Lorin explique cette expression: « Les bedeaux portaient anciennement un habit, ou, pour mieux dire, une robe dont la couleur indiquait la paroisse où ils étaient attachés... Lorsque, par suite de quelque convenance particulière, deux paroisses étaient réunies en une seule, la robe de bedeau était mi-partie de la couleur de la paroisse supprimée et de celle de la paroisse conservée.

» Je me rappelle en avoir vu, dans ma jeunesse, qui portaient un habit ainsi bigarré. *Porter un habit de deux paroisses* signifie donc prendre les couleurs ou la livrée de deux seigneurs différents, et au figuré: ménager deux partis opposés... Cette locution proverbiale est assez plaisamment appliquée à la pie, dont le plumage est, en effet, de deux couleurs opposées, blanc et noir. — On dit aussi, en plaisantant, un *habit de deux paroisses* ou de *trente-six paroisses*, en parlant d'un vieil habit raccommodé avec des pièces de couleurs ou de nuances différentes. » (*Vocabulaire pour La Fontaine*, p. 128).

Ronsard disait à l'apprenti poète: « Tu pratiqueras bien souvent des artisans de tous mestiers, comme de marine, vénerie, fauconnerie, et principalement les artisans du feu, orfèvres, fondeurs, maréchaux, minerالliers, et de là tireras maintes belles et vives comparaisons avecque les noms propres des métiers pour enrichir ton œuvre et le rendre plus agréable et parfait. » *(Abrégé de l'Art poétique françois)*.

Le conseil était bon: La Fontaine ne savait pas, sans doute, que Ronsard l'avait donné; mais lui Jean, se le donna à lui-même et le suivit par goût, étant enclin à chercher en tous lieux des mots bien forgés et bien ouvrés.

Furetière, qui avait été l'ami de La Fontaine avant de devenir son ennemi, et qui fit le meilleur dictionnaire qu'on pût faire alors, sentait vivement tout ce qu'il y a de juste et de fort dans le langage des métiers. Il est fâché de voir les personnes de professions libérales connaître si mal le vocabulaire des artisans. « Un mathématicien, dit-il, pour parler de l'appui d'un levier, a recours au grec et l'appelle *hypomocléon*, parce qu'il ne sait pas le nom que lui donnent

les ouvriers, qui l'appellent *orgueil*. » L'exemple est choisi par un maître grammairien, et le mot d'*orgueil* est admirablement imaginé.

On sait que la *vénerie* était un art, et un art fort noble. J'entends par là que les gentilshommes l'exerçaient. Je ne trouve d'ailleurs rien de généreux à chasser le cerf, et ne découvre point de noblesse à tuer un animal inoffensif et timide qu'on découpe ensuite par quartiers pour le donner a manger à des chiens. Mais il n'importe ici. Les seigneurs tuaient le cerf selon les règles; ces règles étaient nombreuses et sévères: le veneur du roi Charles IX, le sieur Du Fouilloux, les a exposées dans un traité méthodique. Du Fouilloux parle le langage des veneurs, et c'est un langage très précis, par conséquent fort bon. Or, il se trouve que La Fontaine savait aussi bien que Du Fouilloux la langue de la vénerie et qu'au besoin il la parlait, sans faute.

Il y a dans les *Fâcheux* un long récit tout plein de termes de chasse: Molière les apprit, dit-on, de M. de Soyecourt, grand chasseur et grand fâcheux. Je ne sais quel Soyecourt donna sur le même sujet des leçons au fabuliste; il me suffit que celui-ci possède entièrement la matière.

L'animal chargé d'ans, vieux cerf et de *dix cors*,
En *suppose* un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnemens pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le *change*, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

(IX, *Discours à Mme de La Sablière.*)

Dix cors, *supposer*, *change* sont des termes de vénerie. Le cerf *dix cors* est un cerf de sept ans; nous le retrouvons dans le récit des *Fâcheux :*

... Nous conclusmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf qu'un chacun nous disoit cerf *dix cors*.

(Acte II, scène VII.)

Supposer revient à substituer et s'explique de soi-même. On dit que la bête donne le *change* quand elle parvient à *supposer* une autre bête en son lieu.

Tout cela est bien dit. Il nomme les chiens à propos, il sait que tel est *limier*, tel *mâtin*, tel *basset*, quelle chienne est la *lice*, et ce que c'est proprement que la *canaille*.

Arrêtons-nous un moment à ce dernier terme.

On le rencontre deux fois dans les fables.

Et chacun de tirer, le mastin, la *canaille*,
A qui mieux mieux: ils firent tous ripaille.

(VIII, 7.)

... Il prend trois chiens de taille
A luy dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
Du choix de semblable *canaille*.

(VIII, 18.)

Dans ces deux endroits le mot *canaille* est pris dans son sens étymologique: *canaille* dérive de l'italien *cane*, chien, et désigne des chiens de petite taille, roquets et autres. On trouvera aussi dans notre auteur des exemples du même mot employé dans son acception figurée, qui est, de beaucoup, la plus usuelle. Il est notamment appliqué à l'enfant qui s'est laissé tomber dans l'eau et que le barbacole admoneste de la façon la plus intempestive. Il ne le repêche pas; il l'appelle *babouin* et il ajoute:

Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable *canaille*!

(I, 19.)

Ainsi l'enfant fut traité de singe et de petit chien avant d'être remis à terre. Revenons aux chiens de chasse.

Ils ont leur nom propre comme des personnes, parce qu'ils sont en effet des personnes et se distinguent les uns des autres par leur caractère, par leurs vertus, par leurs vices.

Il y en a un dans les fables qu'on nomme *Miraut* (IV, 4),

un autre qu'on nomme *Brifaut* (IX, 14). *Miraut* vient de *mirer* (regarder). C'est le chien qui a l'œil bon et guette bien le gibier. *Brifaut* vient de briffer (manger avidement, *bouffer*). C'est le chien gourmand.

La fauconnerie était un art, comme la vénerie, et avait comme la vénerie ses règles et son vocabulaire. Le fabuliste sait la langue du fauconnier. Quand il dit:

Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la *main* de l'oiseau,
Elle sent son ongle maline.

(VI, 15.)

en donnant une *main* au milan, il est d'accord avec tous ceux qui ont traité de la chasse à l'oiseau.

Gorge chaude est un terme imagé qui n'a de sens propre qu'en fauconnerie. Le fabuliste l'emploie au figuré: la grenouille, qui emporte le rat,

Prétend qu'elle en fera *gorge chaude* et curée.

(IV, 11.)

La *gorge chaude* est la proie encore pantelante, encore tiède, qu'on donne au faucon, au gerfaut, au gentil pèlerin, enfin à tout oiseau chasseur, pour le récompenser de sa chasse.

La Fontaine parle du village comme un villageois et traite rustiquement de la chose rustique. Aussi y est-il toujours vrai. Il y emploie, au besoin, de vieux mots qui sentent le terroir; il dit *faire l'août*, c'est-à-dire faire la moisson, qui est la grande affaire du mois d'août:

Remuez vostre champ dès qu'on aura *fait l'oust.*

(V, 9.)

Le mot blé est un terme général. Il y a blé et blé; la *touzelle* en est une sorte. Il dit *touzelle* en poète exact:

L'oust arrivé, la touzelle est sciée.

(*Contes, Le Diable de Papefiguière.*)

A ce propos je dirai que les termes généraux donnent parfois du vague au récit; les termes particuliers précisent davantage et font mieux voir les choses. Buffon a conseillé l'emploi des expressions les plus générales: Buffon n'était pas un conteur. Il s'étudiait surtout à donner de la noblesse au langage. Un poète qui veut peindre la nature fera comme La Fontaine: il préférera, aux termes qui désignent l'espèce, ceux qui désignent le genre ou même telle variété d'un genre.

La *touzelle*, pour y revenir, est un blé dont l'épi est sans barbe; et, comme le vieux verbe *touzer* veut dire *tondre*, on peut croire que *touzelle* veut dire *tondue*, *glabre*.

Fourche-fière est aussi du vocabulaire rustique.

Un chien de cour l'arreste; épieux et *fourches fières*
L'ajustent de toutes manières.
(IV, 16.)

Est-ce *furca ferrea* ou *furca fera*, fourche de *fer* ou fourche *cruelle?* On ne sait. Le mot est picard, et le picard dit *fier* pour *fer*, et *fierrer* pour *ferrer*.

La Fontaine fréquentait le cabaret de la place Saint-Jean quand on y fit la comédie des *Plaideurs;* on ne sait s'il souffla à Racine quelques-uns de ces termes barbares en usage chez les praticiens.

Racine avait soutenu un procès, et les *exploits* qu'on lui avait signifiés devaient l'avoir instruit à ses frais dans l'idiome du Palais. Mais il suffit de lire le *testament expliqué par Esope* (II, 20) pour voir que notre poète sait la langue du droit.

Il faut que chaque sœur se charge *par traité*
Du *tiers payable à volonté*,
Si mieux n'aime la mère en *créer une rente.*
(II, 20.)

Voilà qui sent le Palais. Nous l'avons vu parler comme un veneur, comme un fauconnier, comme un laboureur, et le voilà qui parle comme un juge. Il est de tous métiers. La galanterie n'en est pas un, peut-être. Toutefois le bonhomme en parle volontiers le langage.

Il y est un peu précieux et ne ménage ni les *charmes*, ni les *appas*, ni les *feux*, mots qui, à tout prendre, ont meilleure mine dans une fable que dans une tragédie. Il ne manque pas à faire d'une amante une *bergère*.

... Changé les bois, changé les lieux
Honorez par les pas, *éclairez par les yeux*
De l'aimable et jeune *bergère*
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je *servis* engagé par mes premiers sermens.
(IX, 2.)

On a cru qu'il y avait quelque affectation à dire que des bois sont *éclairés par des yeux* de femme; mais, si tous les yeux sont construits de sorte à recevoir la lumière, il y a des yeux qui semblent en donner, et le poète n'a fait que traduire dans un vers charmant une sensation charmante. Il dit ensuite qu'il *servit sous le fils de Cythère*. C'est une habitude qu'il a de comparer l'amour soit à la guerre, soit à la chasse, soit à la pêche. Ses contemporains en faisaient tout autant.

Il ne faut rien perdre de ce qui peut servir. C'est une maxime d'économie qui s'applique à toutes les sortes de biens, à toute « chevance » (pour parler la langue de notre auteur) et aux richesses de la langue comme à toute autre richesse. Quand un mot de bonne qualité a malheureusement perdu son sens primitif et ne s'emploie plus que dans son acception particulière ou détournée, il est d'un sage écrivain de rendre à ce mot toute l'étendue, toute l'ampleur de sa signification première. C'est ce que fit Racine quand il restitua au mot de *reliques* son sens général de *restes*, alors que ce mot, confiné dans le langage de la dévotion, ne s'appliquait plus qu'à la cendre et aux ossements vénérés des saints.

Ils s'arrestent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses ayeux sont les froides *reliques*.
(*Phèdre*, acte V, scène VI.)

« Ce mot de *reliques* est beau et sonore, écrivit André Chénier en marge de son exemplaire des poésies de Malherbe.

Racine, qui connaissait les véritables richesses et qui ne les laissait point échapper, l'a mis en usage deux fois. »

Ce que Racine fit pour *reliques*, La Fontaine le fit avec un égal bonheur pour *hostie*. Ce mot, qui veut dire *victime*, avait fini par ne plus s'appliquer qu'à la victime par excellence, à Jésus-Christ, offert aux hommes sous l'espèce du pain. Notre poète restaura ce beau terme :

Du céleste courroux tous furent les *hosties*.
(*Philémon et Baucis.*)

Hostie est ici synonyme de *victime*. Mais *victime* serait moins rare et ferait un moins beau vers.

Un excellent écrivain peut donner, au contraire, au sens de certains mots une extension nouvelle et trouver à un terme une application inattendue. Le mot *jonchée*, par exemple, désigne proprement des herbes, des fleurs, des branchages répandus à terre.

En prodiguant dessus mille fleurs épanchées,
Pour cacher notre meurtre à l'abri des *jonchées*.
(D'Aubigné, *Tragiques*, II.)

La Fontaine sut communiquer à ce terme une signification figurée qui est singulière et très heureuse, en l'appliquant non plus aux dépouilles des arbres, mais à celles des rats tués sur le champ de bataille.

La principale *jonchée*
Fut donc des principaux rats.
(IV, 6.)

On peut relever dans les œuvres de La Fontaine un grand nombre de termes appliqués d'une manière à la fois imprévue et juste. Une *lunettière* est celle qui vend des lunettes ; La Fontaine désigne ainsi une femme qui en porte. Et pourquoi non ?

Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vist tomber la *lunettière*.
(*Contes, Les Lunettes.*)

Cela nous ramène à Rabelais, qui nomme *lunettière* une oreille qui porte une branche de lunettes :

Je te donneroys, respondit le marchant, un coup d'espée sur ceste aureille lunetière.
(*Pantagruel*, IV, 5.)

On a soupçonné notre poète d'avoir inventé le mot de *poulaille*, qui n'est pas dans le *Dictionnaire de l'Académie française ;* mais La Fontaine est né trop tard pour cela. *Polaille* existait déjà au XIIe siècle. Littré en donne un exemple tiré du *Livre des Métiers*. *Poulaille* est dans Froissart :

Et leur apportoit-on des villages environ toutes sortes de douceurs, fruits, beurre, *poulailles* et autres choses.
(Froissart, II, 11.)

La Fontaine employa le mot de *nagée* pour exprimer chaque mouvement que fait un animal en se poussant dans l'eau.

Car au bout de quelques *nagées*
Tout son sel se fondit si bien...
(II, 10.)

C'est d'un âne qu'il s'agit, et à propos d'un âne le poète ne pouvait pas parler de *brassées*. On ne trouve *nagée* dans aucun texte antérieur aux *Fables*, mais, si La Fontaine écrivit le premier ce mot, il peut fort bien l'avoir entendu dans quelque campagne. Ce mot, qui est fort bon, semble de formation populaire.

J'en dirai autant du mot *besacier*. On ne le trouve que chez notre fabuliste.

Le fabriquateur souverain
Nous créa *besaciers* tous de mesme manière.
(I, 7.)

Mais tout bon villageois, voyant un mendiant, porteur de besace, arrêté devant la porte d'une ferme ou la grille

d'un château, put nommer ce gueux un *besacier*, avant que le mot fût écrit et allât chez l'imprimeur. N'oublions pas que c'est le peuple qui fait la langue.

Daubeur (de *dauber*, frapper, railler) est pareillement un de ces mots dont il faut faire honneur au peuple.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, vostre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les *daubeurs* ont leur tour d'une ou d'autre manière.

(VIII, 3.)

Il ne reste guère que le mot *fabuliste* qu'il faille considérer comme de l'invention de La Fontaine. C'était l'opinion de Lamotte, qui dit fort justement de ce terme: « Il est établi par La Fontaine, à qui il appartenait bien de donner les noms en cette matière. » Quand une femme d'esprit nommait La Fontaine, non pas son fabuliste, mais bien son *fablier*, elle y mettait une pointe de malice. Elle voulait faire entendre que le bonhomme était comme un arbre à fable et donnait naturellement des apologues comme un pommier donne des pommes.

On voit que La Fontaine, qui employa tant de mots, n'en inventa guère. Il est à remarquer que les bons écrivains sont généralement fort sobres de néologismes. Le fonds commun du langage leur suffit. C'est un fonds que ceux qui écrivent ne remuent pas aussi bien les uns que les autres. Faute de travail ou de génie, beaucoup n'y trouvent pas ce qu'il leur faut. La Fontaine en tira des trésors.

J'ai insisté, à plusiurs reprises, sur les noms propres, car ceux-là, qu'ils désignent homme, bête ou lieu, concourent autant que les noms communs à donner un caractère au style et de la vie à la phrase.

Je ne dirai rien des noms mythologiques tels que *Zéphyr*, *Jupiter*, *Jupin*, *Vénus*, les *Ris*, les *Amours*, etc., lesquels noms paraissent fréquemment dans les fables. La Fontaine, en les employant, ne se distingue en rien des écrivains de son temps.

Faut-il relever le nom de *Phaéton*, employé comme un nom générique de conducteur de char et appliqué, par ironie, à un épais charretier?

Le *Phaéton* d'une voiture à foin.

(VI, 18.)

Cette expression, d'un burlesque décent, n'est pas non plus très originale. J'en trouve, sans chercher bien loin, l'analogue dans Boileau.

Car à peine les coqs commençant leur ramage
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, *laborieux Vulcain*,...
De cent coups de marteau va me fendre la tête.

(*Sat.* VI.)

Au contraire, les deux formes de langage que je vais citer sont tout à fait dans la manière du poète:

... la *gent marécageuse*,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux.

(III, 4.)

Marécageux veut dire communément: qui est de la nature du marécage. Mais, dans la fable des grenouilles, *marécageux* veut dire: qui habite les marécages. Il y a là une invention. *Moutonnière créature* est également un terme inventé, et plus heureusement encore. Est *moutonnier* ce qui participe de la nature des moutons. Mais qualifier ainsi un mouton, un vrai mouton, un mouton moutonnant, voilà l'originalité:

Sur l'animal beslant à ces mots il s'abat.
La *moutonnière créature*
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Estoit d'une épaisseur extrême.

(II, 16.)

Il nous faut revenir aux moutons de Panurge. Vous avez entendu, dans un endroit de *Pantagruel* que j'ai cité tout

à l'heure, Panurge demander s'il restait encore « ulle âme moutonnière ». La Fontaine, se souvenant de l'endroit, a copié le terme :

> Qu'un seul mouton se jette en la rivière,
> Vous ne verrez nulle *âme moutonnière*
> Rester au bord...
>
> (*Contes, L'Abbesse.*)

Vous serez peut-être surpris d'entendre vanter comme originales dans La Fontaine des expressions dont Rabelais avait forgé les types. Mais le fabuliste sut les marquer à sa marque et les rendit siennes. Les plus grands créateurs en fait de langue n'ont pas fait davantage, et cela même est un des plus grands bonheurs du génie.

Je citerai un exemple de ces bonheurs dans l'ordre poétique. La Fontaine a dit :

> ... O belles, évitez
> Le fond des bois et leur *vaste* silence.
>
> (*Contes, La Clochette.*)

L'épithète de *vaste*, appliquée au *silence*, le rend solennel. C'est toute la beauté de ce vers, qui ne fait d'ailleurs que traduire le *per vasta silentia* de Lucain. Mettez *profond* à la place de *vaste*, et le vers est tout à fait gâté.

Un exemple analogue, tiré de Racine, m'aidera à m'expliquer. Phèdre a pris du poison : en expirant, elle dit :

> Le fer auroit déjà tranché ma destinée.
> Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
> J'ay voulu, devant vous exposant mes remords,
> Par un chemin plus *lent* descendre chez les morts.
>
> (*Phèdre*, acte V, scène dernière.)

Ce dernier vers est d'une évidente beauté : il n'y faudrait changer que deux lettres pour le rendre très médiocre. Dites :

> Par un chemin plus *long* descendre chez les morts,

et le charme sera évanoui. Tout ce charme venait du mot *lent*, qui donnait au chemin des morts une sorte de vie mystérieuse, insaisissable, profonde. Il y a en poésie de grandes beautés qui sont en même temps des beautés délicates.

Je m'arrête : la beauté des beaux vers se sent mieux qu'elle ne s'explique. Je n'ai promis d'ailleurs que de considérer des mots. J'en aurai dit assez si je puis inspirer à quelques jeunes gens le désir d'étudier de près ces fables qu'ils ont appris à balbutier sur les genoux de leur mère. Ils ne pourront les relire sans y faire de précieuses découvertes, car ces petits poèmes si fins et si forts sont pleins de choses. Je voudrais aussi que ces quelques remarques pussent accroître dans quelques intelligences d'élite l'amour de notre langue natale. Elle a plusieurs fois changé, mais elle n'a fait que changer de beauté. Au XIIIe siècle, le Florentin Brunetto Latini l'adopta comme « la plus délectable » de toutes. En 1396, un grammairien anglais ne savait assez admirer « le doulz françois qui est, dit-il, la plus bêle et la plus gracious langage e plus noble parler (après latin d'escole) qui soit au monde et de tous gens mieux prisée et amée que nul autre ». Elle a beaucoup gagné depuis lors en force et en étendue. Chaque génération l'a enrichie de vocables qui témoignent à jamais des pensées, des passions, des joies, des souffrances, de tous les efforts de tant de millions d'hommes. Elle est venue à nous ainsi accrue, de siècle en siècle, à grand prix et à grand'peine, et ce patriotique héritage est cher à toutes les âmes qui gardent à la France un amour que l'intelligence élargit et décore.

Molière

MOLIÈRE est Parisien. Jean Poquelin, tapissier, fils et frère de tapissiers, ayant épousé Marie Cressé, fille de tapisseir, eut d'elle un fils avant neuf mois révolus. Né près des halles, dans la maison de la rue Saint-Honoré où Poquelin tenait boutique, l'enfant fut baptisé le 15 janvier 1622 et reçut le nom de Jean qu'avait reçu son père [1]. Après la cérémonie, Marie Cressé, sa mère, fit mettre dans un coffre de tapisserie, pour les conserver précieusement, les langes dans lesquels son fils avait été tenu sur les fonts [2].

Jean Poquelin comptait bien que ce fils deviendrait tapissier: ce devait être le prince des poètes comiques.

En l'an 1631, le frère cadet de Jean Poquelin, Nicolas Poquelin, tapissier ordinaire de la maison du roi, se démit de son office au profit de son aîné [3]. Les tapissiers du roi n'étaient que huit en charge et servaient deux à deux par quartier. Leur service était d'aider tous les jours les valets de chambre à faire le lit du roi; ils avaient en garde, pendant leur quartier, les meubles de campagne dans les châteaux où séjournait la cour, et ils faisaient les meubles de Sa Majesté. Ils étaient de plus préposés à la tenture des maisons sur le passage des processions. Ils recevaient trois cents livres de gages, plus trente-sept livres dix sols de récom-

1 Paul Mesnard dans Molière, *Collection des grands écrivains de la France,* t. X, p. 1 et suiv.

2 *Recherches sur Molière,* par Eud. Soulié, p. 16.

3 *Recherches sur Molière,* document II, p. 146 et 147.

pense [1]. C'était donc une charge honorable et lucrative. Jean Poquelin prit soin d'en assurer la survivance à son fils aîné.

Ce Jean Poquelin fit à sa femme, en moins de onze ans, six enfants, dont deux moururent en bas âge. La maison était bien pourvue de linge et d'argenterie, abondante en meubles recouverts de tapisserie. Marie Cressé portait des cotillons en gros de Naples, en ratine de Florence ou en moire. Elle se parait de bijoux fort beaux, bracelets, colliers, pendants d'oreilles en perles fines, chaînes d'or, deux montres, l'une en or émaillé, l'autre en argent ciselé, quatorze bagues ornées de diamants, d'émeraudes et d'opales. A son chapelet de nacre pendait un petit Saint-Esprit orné d'un diamant. Le signet qui servait à marquer les pages de son livre d'heures était garni de perles fines.

Le père de Mme Poquelin, Louis de Cressé, avait dans la grande rue de Saint-Ouen une belle maison de campagne, avec cour, étables et jardin. Jean Poquelin et sa femme y allaient passer le dimanche, dans la belle saison. Et ils y emmenaient les enfants. Ils y avaient tout ce qu'il leur fallait, même une paire de verges à corriger les petits garçons et les petites filles [2].

Marie Cressé mourut au mois de mai de l'an 1632, en sa trente-deuxième année, laissant après elle en ce monde quatre enfants, trois fils et une fille, dont l'aîné, Molière, avait à peine onze ans. Un an après, en mai 1633, Jean Poquelin épousait en secondes noces Catherine, fille d'Eustache Fleurette, marchand et bourgeois de Paris. Catherine fut-elle Elmire ou Béline? On ne peut le dire. Mais elle passa vite. Elle donna deux filles à son mari: Catherine en 1634 et Marguerite en 1636, et mourut en couches le 12 novembre 1636. Sur la jeunesse de Molière on sait peu de chose avec certitude. Ayant appris à lire et à écrire, il fut mis dans la boutique, et il y était employé en attendant qu'il fût d'âge à succéder à son père dans la charge de tapissier et de valet

1 A. Bazin, *Notes historiques sur la vie de Molière*, p. 7.
2 Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 17.

de chambre du roi, dont la survivance lui était assurée. Son grand-père maternel, Louis de Cressé, était, dit-on, amateur de théâtre. Il n'y avait rien d'extraordinaire à cela. « Tout ce que la rue Saint-Denis a de marchands, dit Boursault... se rendent régulièrement à l'hôtel de Bourgogne pour avoir la première vue de tous les ouvrages qu'on y représente [1] ». Un des personnages de la comédie de *Zélinde* tient ce propos: « La plupart des marchands de la rue Saint-Denis aiment tous la comédie, et nous sommes quarante ou cinquante qui allons ordinairement aux premières représentations de toutes les pièces ». La rue Saint-Denis est une façon de parler pour désigner tout ce quartier du commerce où se trouvaient les boutiques des Poquelin et des Cressé. En 1636, la boutique et le logis de Jean Poquelin étaient au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Vieilles-Etuves, dans la maison où pendait pour enseigne le Pavillon des Singes. Non loin de là, rue Mauconseil, se trouvait l'hôtel de Bourgogne, construit en 1548 par la confrérie de la Passion. Le sieur Cressé et son petit-fils avaient donc la comédie tout proche, et probablement ils pouvaient l'entendre gratis. En effet, le sieur Pierre Dubout, tapissier ordinaire du roi, comme Poquelin, était le doyen des maîtres de la confrérie de la Passion. En louant leur salle, les confrères se réservaient, tant pour eux que pour leurs parents et amis, une loge et les places de paradis qui étaient au-dessus de cette loge. Si, comme on suppose, le sieur Dubout était en bons termes avec Poquelin, le jeune Molière put, de la loge des confrères de la Passion ou du paradis, admirer tout son saoul Gros Guillaume, Gaultier Garguille et Turlupin.

Rappelons encore que le père de Jean Poquelin possédait deux loges dans l'enclos de la foire Saint-Germain et que le petits-fils a bien pu y aller voir les bouffons.

L'héritier des Poquelin ne fit pas voir sans doute de suffisantes aptitudes à l'état de tapissier, puisque son père se décida à lui faire donner cette éducation coûteuse qui ouvrait

1 Boursault, *Artémise et Poliante*.

aux jeunes bourgeois l'accès aux charges de robe et aux bénéfices. On dit que ce fut le grand-père, Louis de Cressé, qui intervint en cela [1].

A quinze ans, le jeune Poquelin suivit comme externe le cours du collège de Clermont, où les Jésuites instruisaient les enfants des plus nobles familles du royaume. On sait que les pères faisaient jouer des pièces latines par leurs écoliers. Mais c'est se hasarder beaucoup que de prétendre, comme on l'a fait, que Poquelin prit dans ces exercices le goût et la connaissance de la scène. L'auteur ingénu de la préface de 1682 nous fait paraître l'excellence de Molière dès les bancs du collège. « Le succès de ses études, dit-il, fut tel qu'on pouvoit l'attendre d'un génie aussi heureux que le sien. S'il fut fort bon humaniste, il devint encore plus grand philosophe. L'inclination qu'il avoit pour la poésie le fit s'appliquer à lire les poètes avec un soin tout particulier: il les possédoit parfaitement, et surtout Térence [2] ».

A cette époque, le cours de philosophie était de deux ans, après quoi l'étudiant soutenait une thèse latine. Mais cette cérémonie entraînait à d'assez grandes dépenses, et il est possible que Poquelin, à l'exemple de beaucoup de pères, n'ait pas trouvé à propos que son fils prît ce grade onéreux. Après les deux années de philosophie on faisait une année de théologie, puis une année ou deux de droit canon. On allait ensuite à Orléans, non pas pour étudier, puisqu'on s'y rendait ordinairement pendant les vacances, mais pour prendre ses lettres de licence en l'un et l'autre droit. Là encore, l'essentiel était de payer, et l'on était toujours assez savant quand on acquittait les droits. Le jeune licencié revenait à Paris pour s'y faire recevoir avocat.

Poquelin suivit, dit-on, le prince de Conti dans toutes ses classes. Mais les mœurs d'alors ne permettaient pas qu'ils fussent camarades. Le fils du tapissier se lia au contraire très intimement avec son condisciple Chapelle. Chapelle était fils naturel du maître des comptes Luillier, à qui ses

1 Grimarest, *La Vie de M. de Molière*, p. 6-9.
2 A la p. XIII.

contemporains trouvaient l'air qu'on donne à Rabelais, et chez qui Gassendi descendait dans ses voyages à Paris. Le bon prêtre finit même par se loger dans cette maison opulente et libérale. Si Poquelin, comme on le croit, fréquenta chez le maître des comptes Luillier, il y vit sans doute, avec Gassendi, Bernier, Cyrano, Henault, esprits un peu ou beaucoup libertins, et il y devint gassendiste et épicurien. C'est à cette époque qu'il commença, à ce qu'on dit, une traduction en vers du poème de *Lucrèce*, dont il subsiste un fragment intercalé dans le *Misanthrope*.

Il est admis par les premiers biographes de Molière qu'il suivit les écoles de droit et se fit recevoir avocat. Le Boulanger de Chalussay fait dire à Molière dans *Elomire :*

... En quarante ou quelque peu devant,
Je sortis du collège, et j'en sortis savant;
Puis, venu d'Orléans où je pris mes licences,
Je me fis avocat au retour des vacances.
Je suivis le barreau pendant cinq ou six mois,
Où j'appris à plein fond l'ordonnance et les lois.
Mais quelque temps après me voyant sans pratique,
Je quittai là Cujas et je lui fis la nique [1].

Faut-il en croire Grimarest lorsqu'il dit qu'après avoir achevé ses études Molière fut obligé, à cause du grand âge de son père, d'exercer pendant quelque temps la charge de tapissier ordinaire de Sa Majesté et fit le voyage de Narbonne à la suite de Louis XIII? Le biographe a tort de parler du grand âge de Poquelin père, qui n'avait pas plus de quarante-sept ans alors. Mais, comme on a par ailleurs la preuve qu'en 1642, lors du voyage du roi Louis XIII dans le midi de la France, Jean Poquelin ne quitta point Paris, on peut croire que son fils, qui avait la survivance de sa charge, fit le voyage à sa place. Et c'est peut-être dans ce voyage que Molière, aux environs de Nîmes, dans une troupe comique qui jouait devant le roi, rencontra la Béjart [2].

1 *Elomire hypocondre ou les Médecins vengés*, 1670, p. 75.
2 Mesnard, *Notice*, p. 64.

Madeleine Béjart, fille d'un sous-officier de justice, huissier audiencier à la grande maîtrise des eaux et forêts, ne fut pas tenue, ce semble, par ce père, obéré de dettes et d'enfants, avec une sévérité excessive. On lui a découvert, à dix-huit ans, alors que la famille était sur le pavé, de bien précoces économies. Elle avait eu, en 1638, d'une sorte d'aventurier, le chevalier de Modène, une fille reconnue par le père, dont la femme légitime était encore vivante. Marie Hervé, mère de Madeleine, servit de marraine à l'enfant [1].

Madeleine Béjart était une grande et belle rousse. Molière l'aima, quitta tout pour la suivre et se mit de la troupe.

Âgé de vingt et un ans, il fonda l'Illustre-Théâtre. La fière Madeleine, qui avait des planches, fut le chef de l'entreprise. C'est dans la maison de sa mère que l'acte fut signé le 30 juin 1643.

Il fallait à la nouvelle troupe un théâtre. Rien ne convenait mieux qu'un de ces tripots où l'on jouait à la courte paume. Les comédiens louèrent le jeu de paume des Métayers, près de la porte de Nesle [2]. Encore fallait-il transformer le jeu de paume en salle de spectacle. En attendant que les travaux fussent terminés, la troupe alla jouer à Rouen pendant la foire du pardon de saint Romain.

L'Illustre-Théâtre, où l'on jouait la tragédie plus souvent que la comédie, n'attira guère de spectateurs à la porte de Nesle. Les sociétaires, attribuant leur mauvais succès à la situation de leur salle trop éloignée des quartiers bourgeois, en louèrent une autre, mieux avoisinée, sur le port Saint-Paul, à l'enseigne de la Croix-Noire. La malchance les y suivit. Dans le théâtre vide, les tréteaux s'affaissaient sous les dettes. Molière, qui répondait de tout en qualité de directeur, fut poursuivi en payement d'une somme de cent quarante-deux livres, somme d'ailleurs contestée. Toutefois, faute de la payer, Molière, à la requête du maître chandelier Fausser, fut mis dans la prison du Châtelet, mais il ne tarda

1 H. Chardon, *M. de Modène, ses deux femmes et Madeleine Béjart*, p. 123-127.

2 A. Vitu, *Le Jeu de Paume des Mestayers*.

pas à en sortir, grâce à la caution du sieur Léonard Aubry, payeur du roi [1].

Les infortunés débris de l'Illustre-Théâtre s'allèrent fondre dans la troupe qu'à cette heure le duc d'Epernon emmenait dans son gouvernement de Guyenne.

Tantôt en son château de Cadillac, sur la Garonne, tantôt à Agen, le duc donnait la comédie à sa cour. La duchesse assistait aux représentations, mais c'est pour Nanon de Lartigue qu'on allumait les chandelles. En 1650, les troubles de Bordeaux chassèrent le duc d'Epernon de son gouvernement. Dès lors ses comédiens eurent tout loisir de courir les foires et les réunions des Etats. Il est difficile de les suivre dans leur vie errante. On trouve Molière à Nantes au mois d'avril 1648. On sait qu'il passa à Vienne en Dauphiné, mais on ignore à quelle date.

En 1653, il est à Lyon, et en cette même année il retrouve à Pézenas le prince de Conti, avec qui il s'était trouvé sur les bancs du collège. Il ne souvenait guère au prince du tapissier devenu comédien. Mme de Calvimont, maîtresse du prince de Conti, étant logée à la Grange, proposa d'envoyer chercher les comédiens. Le prince de Conti en chargea M. de Cosnac, qui avait l'argent de ses menus plaisirs. Ayant appris que Molière et la Béjart étaient en Languedoc, M. de Cosnac leur manda de venir à la Grange. Pendant que la troupe se disposait à venir sur ces ordres, il en arriva une autre à Pézenas, celle de Cormier. L'impatience naturelle du prince de Conti l'engagea à retenir cette troupe. Et il paraît que Cormier avait fait des présents à madame de Calvimont. M. de Cosnac fit de respectueuses représentations au prince : « Je me suis engagé à Molière, sur vos ordres ». A quoi le prince répondit : « Je me suis moi-même engagé depuis à la troupe de Cormier, et il est plus juste que vous manquiez à votre parole que moi à la mienne. »

Cependant Molière arriva. Et, ayant appris qu'on ne voulait pas de lui, il demanda qu'on lui payât au moins les frais

1 *Recherches sur Molière*, p. 185-190.

qu'on lui avait fait faire pour venir. M. de Cosnac trouvait cette demande fort juste. Mais il ne put obtenir que le prince y fît droit. Ce mauvais procédé échauffa à ce point M. de Cosnac qu'il résolut de faire monter les comédiens de Molière sur le théâtre de Pézenas et de leur donner mille écus de son argent plutôt que de leur manquer de parole. A la vérité, il espérait que le prince, en apprenant qu'ils allaient jouer à la ville, se piquerait d'honneur et les ferait jouer une fois sur le théâtre de la Grange. C'est en effet ce qui arriva. « Cette troupe, dit Cosnac, ne réussit pas dans sa première représentation au gré de Mme de Calvimont, ni, par conséquent, au gré du prince, quoique, au jugement de tout le reste des auditeurs, elle surpassât infiniment la troupe de Cormier, soit par la bonté des acteurs, soit par la magnificence des habits ». Mais, peu de jours après, ils donnèrent encore une représentation, et Sarrazin, qui était secrétaire du prince de Conti, parla si bien et fit tant que le prince retint la troupe de Molière et congédia celle de Cormier[1].

Du 16 décembre 1653 au 31 mars 1654, les Etats de Languedoc étant assemblés à Montpellier, les comédiens de Molière allèrent jouer dans cette ville devant messieurs des Etats. Ils passent la plus grande partie de l'année 1654 à Lyon. L'année suivante, ils sont de nouveau à Montpellier pour les fêtes données au prince et à la nouvelle princesse de Conti, lors de la tenue des Etats. Pendant le carnaval, Molière et Joseph Béjart, avec les acteurs d'une autre troupe et quelques-uns des seigneurs qui siègent aux Etats, y dansent le ballet des *Incompatibles*, en présence de Leurs Altesses. Dans une des entrées, Molière représentait un poète, Béjart un peintre; dans une autre, Béjart un ivrogne, Molière une harengère.

Après la clôture des Etats, Molière et ses camarades retournèrent à Lyon, leur séjour préféré. C'est probablement à cette époque qu'il fit jouer l'*Etourdi*, sa première pièce. L'*Etourdi* attira les spectateurs, et la recette fut bonne, si l'on en croit

1 *Mémoires de Daniel de Cosnac*, publiés par la Société de l'Histoire de France, t. I, p. 126-128.

le sieur d'Assoucy, qui partagea l'aubaine et ne put se résoudre à quitter les comédiens qui le défrayaient. Quand ils partirent pour Avignon, l'empereur du burlesque s'embarqua sur le Rhône avec eux et leur paya son écot en bouffonneries. « Comme un homme, dit-il, n'est jamais pauvre tant qu'il a des amis, ayant Molière pour estimateur et toute la maison des Béjart pour amie, en dépit du diable,... je me vis plus riche et plus content que jamais[1]. »

La troupe jouait à Avignon, quand elle reçut l'ordre de se rendre aux Etats convoqués par le prince de Conti pour la session qui s'ouvrit le 4 novembre 1655, à Pézenas.

Le prince et la princesse de Conti logeaient dans l'hôtel de M. d'Alfonce, grand prévôt de Guyenne, où l'on avait dressé le théâtre. « Les évêques de Béziers, d'Uzès et de Saint-Pons, en rochet et camail, les barons de Castries, de Villeneuve et de Lanta, députés par les Etats pour complimenter S. A. R. le prince de Conti, se rendirent à l'hôtel de M. d'Alfonce, où logeoit ledit seigneur. Le prince de Conti les reçut à la porte du vestibule qui regarde la cour et, après les avoir fait entrer, leur dit qu'il étoit forcé de les recevoir en cet endroit, parce que la chambre étoit en un extrême désordre, à cause de la comédie; sur ce, les compliments furents faits[2]. »

Les prélats, qui se morfondent en grand habit de chœur, dans le vestibule, tandis que les comédiens occupent les appartements, sauront bien prendre leur revanche. En même temps que Molière, l'évêque d'Aleth, Pavillon, est à Pézenas. Il profite de la tenue des Etats, où il siège, pour alarmer la conscience du prince et lui inspirer un éloignement total des compagnies dangereuses. Or, le janséniste Pavillon estimait qu'il n'était pire compagnie que celle des comédiens. Il refusait l'absolution non seulement à ceux qui donnaient la comédie, mais encore à ceux qui l'entendaient. Heureusement pour Molière et sa troupe, la conversion du prince de

1 *Les Aventures de Monsieur d'Assoucy*, 1677, t. I, ch. IX, p. 315.
2 Procès-verbal en date du 4 novembre, aux archives de Pézenas.

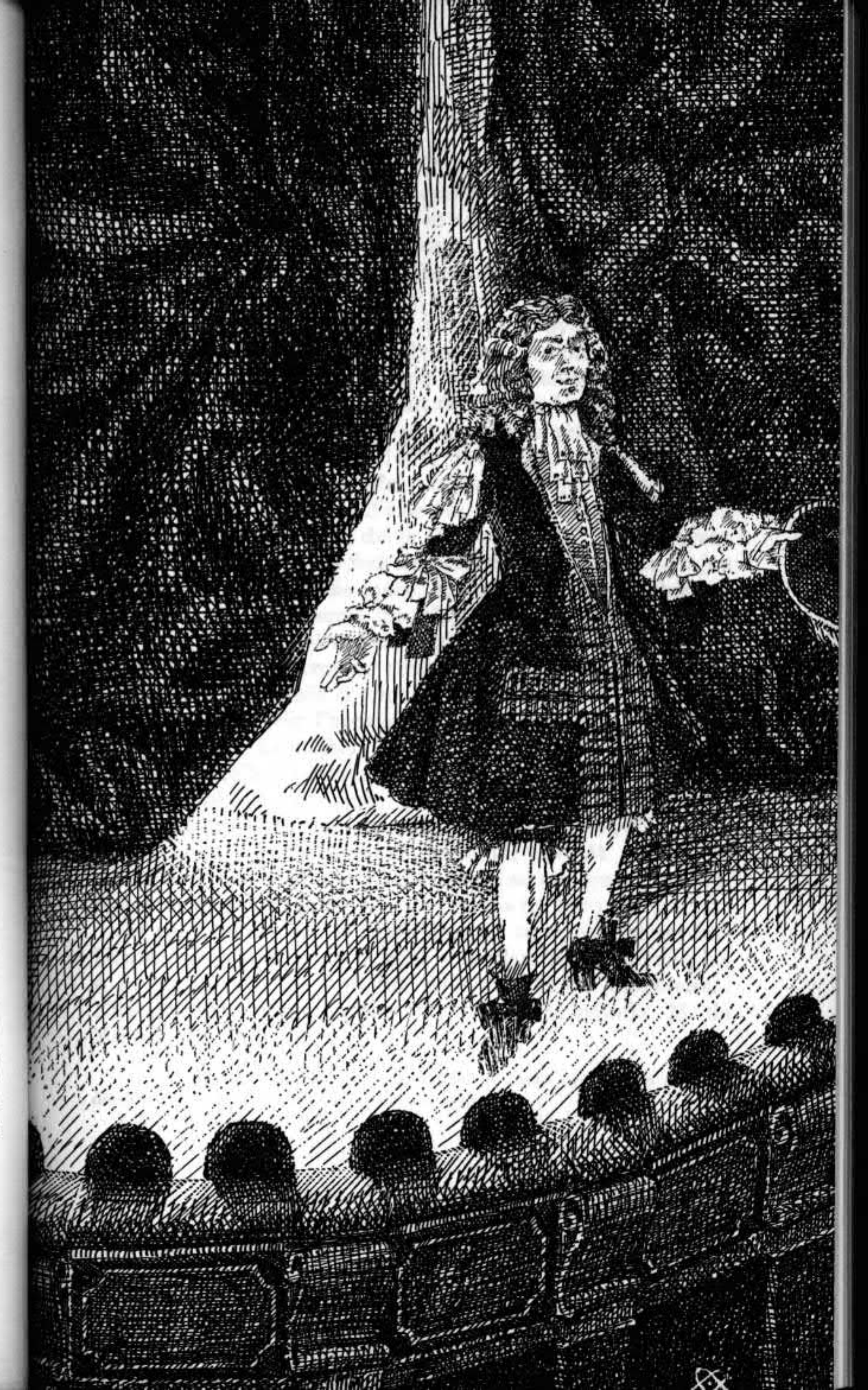
Conti ne s'accomplit pas tout de suite. Les comédiens, en attendant qu'opérât la grâce, mangeaient abondamment aux frais des Etats. Ils devaient bientôt éprouver les effets des sentiments que l'évêque d'Aleth insinuait dans l'âme du prince.

De Pézenas, vrai pays de Cocagne, la troupe comique, avec ses bagages et d'Assoucy, s'en fut à Narbonne. Elle demeura à Béziers pendant la session des Etats qui s'ouvrit le 17 novembre 1656, et Molière y fit représenter son *Dépit amoureux*, imité de l'*Interesse* de Nicolo Secchi.

Par Montpellier, Nîmes, Avignon, Orange (selon toute vraisemblance), les comédiens gagnent Lyon, où ils retrouvent le prince de Conti, leur protecteur. Mais, depuis Pézenas, l'évêque d'Aleth a fait du chemin dans l'âme pécheresse. « Il y a ici des comédiens, écrit le prince à l'abbé de Ciron, qui portoient mon nom autrefois. Je leur ai fait dire de le quitter, et vous croyez bien que je n'ai eu garde de les aller voir. »

Tout n'est qu'heur et malheur dans la vie. La troupe répudiée, s'étant rendue à Dijon, y retrouva son premier protecteur, le duc d'Epernon, alors gouverneur de Bourgogne. De Dijon, elle retourna dans le midi de la France et donna des représentations à Avignon. Dans cette ville, Molière rencontra le peintre Mignard, qui revenait de Rome, et se lia d'amitié avec lui.

Les comédiens passèrent à Grenoble le carnaval de 1658. C'est alors que les amis de Molière (il en avait déjà de puissants) lui conseillèrent de se rapprocher de Paris. Il vint après Pâques s'établir à Rouen, pour donner à ceux qui lui voulaient du bien le temps et le moyen de l'introduire à la cour. En vue de son établissement à Paris, il fit secrètement quelque séjour dans cette ville. Madeleine Béjart travaillait dans le même dessein. Le 12 juillet 1658, un acte fut passé à Rouen entre elle et le comte Louis de Talhouet, par lequel celui-ci lui cédait son bail de location du jeu de paume des Marais, à Paris, avec toutes ses loges et décorations de théâtre. Dans cet acte, la Béjart déclare élire domicile à



Paris, « en la maison de M. Poquelin, tapissier, valet de chambre du roi [1]». C'est donc que le père avait pardonné à son fils de s'être fait comédien et auteur.

« Le sieur de Molière et sa troupe, écrit La Grange en tête de son registre, arrivèrent à Paris au mois d'octobre 1958 et se donnèrent à Monsieur, frère unique du Roi, qui leur accorda l'honneur de sa protection et le titre de ses comédiens, avec trois cents livres de pension pour chaque comédien ». Et le registre porte en manchette: « *Nota*, que les trois cents livres n'ont point été payées [2] ». La protection de Monsieur avait pourtant son prix. Elle permit à Molière de paraître, le 24 octobre 1658, devant la reine mère et le roi sur un théâtre dressé dans la salle des gardes du vieux Louvre. On y représenta *Nicomède*.

Les nouveaux acteurs, dit la *Préface* de 1682, ne déplurent point, et on fut surtout fort satisfait de l'agrément et du jeu des femmes. La tragédie jouée, Molière « vint sur le théâtre, et, après avoir remercié Sa Majesté, en des termes très modestes, de la bonté qu'elle avoit eue d'excuser ses défauts et ceux de toute sa troupe, qui n'avoit paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il lui dit que l'envie qu'ils avoient eue d'avoir l'honneur de divertir le plus grand roi du monde leur avoit fait oublier que Sa Majesté avoit à son service d'excellents originaux, dont ils n'étoient que de très faibles copies; mais que, puisqu'elle avoit bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il la supplioit très humblement d'avoir agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avoient acquis quelque réputation et dont il régaloit les provinces » (p. XIV).

Ce compliment fut si agréablement tourné et si favorablement reçu que toute la cour y applaudit, et encore plus à la petite comédie, qui fut celle du *Docteur amoureux*... Elle divertit autant qu'elle surprit tout le monde. M. de Molière faisait le Docteur.

1 Voir dans *le Moliériste* de janvier 1886 le texte complet de cet acte découvert par M. Ch. Robillard de Beaurepaire.

2 *Registre*, p. 3.

Ce *Docteur amoureux*, que l'auteur laissa perdre, était une de ces farces composées pendant le séjour en Languedoc. Ce ne devait être une farce médiocre, puisqu'elle était de Molière et que Boileau en regretta la perte.

Le roi fut content de la troupe de Monsieur et, pour la récompenser, lui fit donner la salle du Petit-Bourbon, où elle devait jouer alternativement avec les comédiens italiens. Cette salle, très vaste, communiquait avec le Louvre; on y était presque chez le roi.

Les représentations données par la nouvelle troupe aux spectateurs de la ville commencèrent, le 2 novembre, par une tragédie de Corneille, et ce n'est pas là le seul exemple que nous ayons du goût de Molière à chausser le cothurne. Mais un hoquet dont il était affligé le rendait malpropre à exprimer les héros, et le succès de sa troupe ne fut pas très bon jusqu'au jour où il eut donné son *Etourdi* et le *Dépit amoureux*, encore inconnu à Paris. C'est du moins ce que Chalussay se donne le plaisir de nous apprendre quand il fait dire à Elomire:

> ... Tel étoit déjà le bruit de mon renom,
> Qu'on nous donne d'abord la salle de Bourbon.
> Là, par Héraclius, nous ouvrons un théâtre
> Où je crois tout charmer et tout rendre idolâtre.
> Mais, hélas! qui l'eût cru? Par un contraire effet,
> Loin que tout fût charmé, tout fut mal satisfait;
> Et par ce coup d'essai, que je croyois de maître,
> Je me vis en état de n'oser plus paraître.
> Je prends cœur toutefois, et d'un air glorieux
> J'affiche, je harangue, et fais tout de mon mieux.
> Mais inutilement je tentai la fortune.
> Après Héraclius, on siffle Rodogune.
> Cinna le fut de même, et le Cid, tout charmant,
> Reçut, avec Pompée, un pareil traitement.
> Dans ce sensible affront, ne sachant où m'en prendre,
> Je me vis mille fois sur le point de me pendre.
> Mais, d'un coup d'étourdi que causa mon transport,
> Où je devois périr, je rencontrai le port:
> Je veux dire qu'au lieu des pièces de Corneille
> Je jouai l'*Etourdi*, qui fut une merveille;

> Car à peine on m'eut vu, la hallebarde au poing,
> A peine on eut ouï mon plaisant baragouin,
> Vu mon habit, ma toque, et ma barbe, et ma fraise,
> Que tous les spectateurs furent transportés d'aise [1]...

Ce méchant est bien obligé de convenir que l'*Etourdi* fut écouté avec plaisir et que Molière y fut applaudi comme auteur et comme acteur.

En 1659, à Pâques, la troupe, en visite chez le maréchal de la Mailleraye, au château de Chilly, donna le *Dépit amoureux* devant le roi, Monsieur, les nièces de Mazarin et les filles d'honneur de la reine. Le roi se plut à cette représentation, puisque le 10 mai Molière jouait l'*Etourdi* au Louvre [2].

Quelques mois plus tard, sur la fin de cette année 1659, Molière donna les *Précieuses ridicules*, le premier ouvrage dans lequel il eût montré les mœurs du temps. Car jusque-là il n'avait mis sur la scène que des masques. Pour son coup d'essai, il s'attaquait à des coteries puissantes. « La pièce parut friande, dit Loret, à plusieurs, tant sages que fous ». Et le gazetier ajoute:

> Pour moi, j'y portai trente sous;
> Mais, oyant leurs fines paroles,
> J'ay ri pour plus de dix pistoles [3].

Un personnage, qui fréquentait les ruelles, eut assez de crédit, paraît-il, pour faire suspendre pendant quelques jours les représentations. Mais la pièce, reprise le 2 décembre, alla aux nues. Les ennemis de Molière, pour se consoler, juraient que tout le succès était dû aux bouffonneries du comédien; et Saumaise, dans sa préface des *Précieuses ridicules nouvellement mises en vers*, accordait à Molière « la vanité d'être le premier farceur de France ».

L'enthousiasme du public pour les *Précieuses* fut vif et durable. Il n'était pas encore attiédi à la rentrée de Pâques 1660. Le 29 juillet, on les joua pour le roi à Vincennes, et, le

1 L'*Elomire hypocondre*, sc. II du *Divorce comique*, pp. 78, 80.
2 *Registre*, p. 5.
3 *La Muse historique*, lettre du 6 décembre 1659.

30 août suivant, pour Monsieur au Louvre. Le roi les vit de nouveau au Louvre le 21 octobre; il les revit encore, cinq jours après, chez le cardinal Mazarin. Voici comment Loret rend compte de cette représentation:

... De Monsieur la troupe comique
Eut, l'autre jour, bonne pratique;
Car monseigneur le Cardinal,
Qui s'étoit un peu trouvé mal,
Durant un meilleur intervalle
Le fit venir, non dans sa salle,
Mais dans sa chambre justement,
Pour avoir le contentement
De voir, non pas deux tragédies,
Mais deux plaisantes comédies,
Savoir celle de l'*Etourdi*
Qui m'a plusieurs fois ébaudi,
Et le marquis de Mascarille,
Non vrai marquis, mais marquis drille,
Où l'on reçoit à tous moments
De nouveaux divertissements.
Jule et plusieurs grandes personnes
Trouvèrent ces deux pièces bonnes;
Et par un soin particulier
D'obliger leur auteur Molier,
Cette généreuse Eminence
Leur fit un don en récompense,
Tant pour lui que ses compagnons,
De mille beaux écus mignons [1]...

Le cardinal était malade dans sa chaise. Appuyé sur le dossier de cette chaise, le roi resta debout.

Il fit remettre à la troupe une gratification de trois mille livres.

Molière donna son *Cocu imaginaire* le 28 mai 1660. Puis il advint aux comédiens de Monsieur une disgrâce que La

1 *La Muse historique*, lettre du 30 octobre 1660. C'est la première fois que le gazetier nomme le poète, et la façon dont ce nom est écrit dans cette pièce de vers montre qu'on le prononçait *Molié*.

Grange appelle une bourrasque, et qui fut, si l'on veut, une disgrâce en manière de bourrasque. M. de Ratabon, surintendant des bâtiments du roi, fit démolir le théâtre du Petit-Bourbon, sans en avoir averti les comédiens, qui en éprouvèrent une pénible surprise.

Leurs doléances furent portées au roi. Mais M. de Ratabon répondit que « la place de la salle étoit nécessaire pour le bâtiment du Louvre, et que, les dedans de la salle, qui avoient été faits pour les ballets du roi, appartenant à Sa Majesté, il n'avoit pas cru qu'il falloit entrer en considération de la comédie pour avancer le dessein du Louvre. » Sur quoi La Grange nota dans son registre que la « méchante intention de M. de Ratabon » était manifeste. Mais Monsieur, désireux de réparer le tort fait à ses comédiens, demanda pour eux la salle du Palais-Royal. Le roi la leur donna, et M. de Ratabon reçut ordre exprès de faire les grosses réparations.

La Grange consigna dans son registre une autre bourrasque qui, comme la première, devait tourner bientôt en bonace. Le mauvais vent venait cette fois des comédiens de l'hôtel de Bourgogne et du Marais, qui faisaient à certains comédiens de Monsieur des propositions pour les attirer chez eux. « Mais, dit La Grange, la troupe de Monsieur demeura stable: tous les acteurs aimoient le sieur de Molière, leur chef, qui joignoit à un mérite et une capacité extraordinaires une honnêteté et une manière engageante qui les obligea tous à lui protester qu'ils vouloient courir sa fortune et qu'ils ne le quitteroient jamais, quelque proposition qu'on leur fît et quelque avantage qu'ils pussent trouver ailleurs [1] ».

Cela est bien à la louange de Molière, et l'on ne peut pas plus douter de la bonté de son cœur que de la grandeur de son esprit.

Pendant que M. de Ratabon démolissait la salle du Petit-Bourbon et aménageait la salle du Palais-Royal, la troupe délogée donnait des représentations chez le maréchal de la

1 *Registre* de la Grange, pp. 25 et 26.

Mailleraye, chez La Basinière, trésorier de l'épargne, chez le duc de Roquelaure, chez le duc de Mercœur, chez le comte de Vaillac.

La salle du Palais-Royal fut livrée aux comédiens dans les premiers jours de l'année 1661. Elle était vaste et très belle. Le cardinal de Richelieu y avait fait jouer la tragédie de *Mirame* et donné des spectacles magnifiques. La troupe de Monsieur l'inaugura le 20 janvier 1661 avec le *Cocu imaginaire*, qui réussit très bien. On reprit ensuite les *Précieuses*, qui firent beaucoup d'argent.

Le 4 février, Molière donna *Don Garcie, prince de Navarre*, tragi-comédie dont le sujet est tiré soit d'une comédie italienne de Cicognini, soit de la comédie espagnole, imitée par Cicognini, et qui tomba. A la septième représentation la recette était descendue à soixante-dix livres. Molière retira sa pièce. Il lui fallut renoncer à Melpomène et cesser de se mesurer avec l'auteur de *Don Sanche*, ce qui dut lui être sensible, car il aimait le tragique.

Il rechaussa les brodequins et fit jouer l'*Ecole des Maris* le 24 juin 1661. Thalie le vengea bien des dédains de Melpomène. L'*Ecole des Maris* fut donnée sans interruption du 24 juin au 11 septembre. Loret parle dans sa gazette « du sujet si riant et si beau » qui fit le « charme de tout Paris [1] ». Cette fois Molière, comme dit Nicolas, gagna tous les suffrages. Aussi fit-il imprimer sa pièce. L'*Ecole des Maris* est le premier ouvrage qu'il ait mis de lui-même au jour, ainsi qu'il le dit dans l'épître à Monsieur, placée au-devant de cette comédie.

Deux mois après il donna une nouvelle pièce qui lui avait été demandée pour la fête que le surintendant Fouquet offrait au roi. « Jamais, dit le poète dans l'avant-propos des *Fâcheux*, jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-cy; et c'est une chose, je croy, toute nouvelle, qu'une comédie ait esté conceuë, faite, apprise et représentée en quinze jours ».

1 *La Muse historique*, lettre du 19 juillet 1661.

A vrai dire, ce que le surintendant avait demandé à Molière, c'était moins une comédie qu'une suite de scènes propres à amener plusieurs de ces ballets dont Louis XIV raffolait. Les divertissements auxquels la pièce servait de cadre furent réglés par Beauchamps. Le Brun puitta les victoires d'Alexandre pour peindre les décorations de la scène. Torelli construisit les machines. Pellisson composa le prologue.

Les *Fâcheux* furent représentés le 17 août 1661, dans les jardins de Vaux, devant le roi. La reine, qui était grosse, ne put accompagner son époux. Mais une foule de seigneurs et de princes, Monsieur, Madame et la reine mère assistaient à cette fête. Molière raconte lui-même, dans son *Avertissement*, que, « d'abord que la toile fut levée, il parut sur le théâtre en habit de ville et, s'adressant au roy avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses sur ce qu'il se trouvoit là seul et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. » En même temps, du milieu de vingt jets d'eau naturels, un rocher se changea en coquille d'où sortit la Béjart en naïade. Elle fut trouvée charmante et l'on en fit des chansons.

Peut-on voir nymphe plus gentille
Qu'étoit Béjart, l'autre jour?
Lorsqu'on vit ouvrir sa coquille,
Tout le monde disoit à l'entour,
Lorsqu'on vit ouvrir sa coquille:
Voici la mère d'amour.

Cette nymphe, cette Vénus avait, en sa vie mortelle, quarante-trois ans. Elle récita le prologue de Pellisson. Puis les *Fâcheux* furent rendus avec un parfait ensemble et reçurent de fréquentes marques d'approbation. Le roi fut ravi, paraît-il, de voir moqués dans cette pièce ses courtisans venus avec lui et qui applaudissaient leur naturel contrefait sans s'y reconnaître.

La Fontaine, qui assistait à ces fêtes de Vaux, écrivait cinq jours après à son ami Maucroix une lettre mêlée de prose et de vers où Molière est estimé à son prix:

Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome.
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré
Et bon *in illo tempore.*
Nous avons changé de méthode,
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Le roi avait indiqué au poète un original dont le portrait manquait à la galerie des *Fâcheux*, le terrible chasseur. C'était, dit-on, M. de Soyecourt, maître de la garde-robe. Molière ne manqua pas de travailler sur les avis d'un si grand prince, et Louis, le 25 août, jour de sa fête, revit avec plaisir, à Fontainebleau, les *Fâcheux* enrichis du portrait qu'il avait tracé.

La ville attendit assez longtemps les *Fâcheux*, après l'arrestation du surintendant. Ainsi le conseillaient les convenances. Une autre cause de retard, c'était qu'il n'était pas facile de monter, au Palais-Royal, une pièce comme celle-là, avec « ballets, violons, musique et machines [1]. » Les *Fâcheux* furent donnés à la ville le 4 novembre et firent pendant trois mois de très grosses recettes.

1 *La Muse historique*, 19 novembre 1661.

Le Registre de La Grange nous apprend, par une toute petite note, que « M. de Molière épousa Armande-Claire-Elisabeth-Gresinde Béjart, le mardi gras de 1662 [1]. »

Le père de Molière signa au contrat.

Quelques-uns ont pris plaisir à remarquer que, pendant les fiançailles, Molière se faisait applaudir dans *l'Ecole des Maris*. L'accordée avait environ vingt ans, et le mari un peu plus de quarante.

Sur cette Armande Béjart on ne sait rien de certain, et les actes publics qui se rapportent à elle, contrat de mariage, acte de décès, loin de nous instruire, nous remplissent d'incertitude.

Les ennemis de Molière ont, dans cette obscurité, conçu de noirs soupçons. La vérité est comique et dans le goût de ces imbroglios italiens: enfants supposés, enlèvements, reconnaissances tardives, tuteurs amoureux, pupilles effrontées, toutes les folles intrigues du répertoire italien et espagnol que Molière fit passer dans ses premières pièces. Armande Béjart est probablement cette « petite non baptisée » comptée, dans un acte, au nombre des enfants mineurs de Joseph Béjart, mais en réalité fille de Madeleine Béjart. Pourquoi Madeleine attribua-t-elle ce fruit de sa galanterie à la tardive fécondité de sa mère? Pour quelle raison voulut-elle que sa fille fût sa sœur? Elle ne reniait pas ses enfants quand le père en était le seigneur de Modène. Peut-être Armande était-elle sortie d'une aventure moins qualifiée. L'auteur de la *Fameuse Comédienne* dit que Madeleine « faisoit la bonne fortune de quantité de jeunes gens du Languedoc dans le temps de l'heureuse naissance de sa fille [2]. » En cette confusion, la petite Armande ne pouvait être tenue par sa mère pour le gage précieux d'une illustre faiblesse.

Toutefois, si l'on en croit l'auteur de la *Fameuse Comédienne*, qui paraît bien informé, l'enfant fut nourrie en Languedoc chez une dame d'un rang élevé. Il faudrait croire

1 Le *Registre* de La Grange retarde d'un jour le mariage, qui fut célébré le lundi 20 février à Saint-Germain-l'Auxerrois.
2 *La Fameuse Comédienne*, p. 7.

alors qu'elle avait pour père un homme de qualité. Molière, quand il se rendit à Lyon, la prit avec lui. Et ce serait cette petite Menou, dont parle Chapelle, dans un jolie lettre à Molière. Chapelle, qui sent bien agréablement l'avril aux champs, écrit à son ami :

Toutes les beautés de la campagne ne vont faire que croître et embellir, surtout celles du vert, qui nous donnera des feuilles au premier jour, et que nous commençons à trouver à redire depuis que le chaud se fait sentir. Ce ne sera pas néanmoins encore sitôt ; et pour ce voyage il faudra se contenter de celui qui tapisse la terre, et qui, pour vous le dire un peu plus noblement,

Jeune et foible rampe par bas
Dans le fond des prés, et n'a pas
Encor la vigueur et la force
De pénétrer la tendre écorce
Du saule qui lui tend les bras.
La branche amoureuse et fleurie,
Pleurant pour ses naissants appas,
Toute en sève et larmes l'en prie,
Et, jalouse de la prairie,
Dans cinq ou six jours se promet
De l'attirer à son sommet.

Et Chapelle ajoute :

Vous montrerez ces beaux vers à mademoiselle Menou seulement ; aussi bien sont-ils la figure d'elle et de vous [1]...

Menou suivit la troupe comique et joua de petits rôles. Ce qui est certain c'est que, du temps de Molière, personne ne doutait qu'Armande ne fût fille de Madeleine. Je ne citerai pas la lettre de Racine à son ami Le Vasseur. On ne sera pas embarrassé de la trouver. Je me contenterai de rapporter cette note de Brossette : « M. Despréaux m'a dit que Molière avoit été amoureux premièrement de la comédienne Béjart, dont il avoit épousé la fille [2]. »

1 *Lettre écrite de la campagne à M. de Molière*, dans *Recueil* des plus belles pièces des poètes français... depuis Villon jusqu'à M. de Benserade, t. V.
2 Ms. de Brossette, p. 38.

Armande était gracieuse et jolie. Les malveillants qui lui refusent d'avoir jamais été belle sont réduits à reconnaître qu'elle ne s'était pas étudiée en vain à plaire. « La petite Béjart, est-il dit dans la *Fameuse Comédienne*, n'avoit pas encore, dans sa grande jeunesse, ces manières qui, sans aucuns traits de beauté, l'ont rendue si aimable au goût de bien des gens. » Et l'on fut d'accord qu'elle « représentoit Psyché à ravir. »

Molière marié créa Arnolphe et donna l'*Ecole des Femmes*, qui fut représentée pour la première fois au Palais-Royal le 26 décembre 1662. Mademoiselle de Brie y joua Agnès. Ce fut de toutes les pièces de Molière la plus applaudie et la plus suivie. Le Registre de La Grange fait connaître les extraordinaires recettes des représentations données de suite depuis la première jusqu'à la clôture de Pâques 1663, et après la rentrée jusqu'au 12 août de la même année.

Elle fut jouée devant le roi et chez Madame. Ce fut à Madame qu'il dédia cette comédie, quand il la fit imprimer. Il pensait que le nom d'une si grande princesse protégerait son œuvre furieusement attaquée. Les dévots avaient senti l'ennemi. Ils dénonçaient le sermon d'Arnolphe comme une abominable impiété. Mais le roi était jeune, amoureux, il adorait la comédie. Il laissa les bigots crier.

Molière avait d'autres ennemis que les dévots. Il avait tous ceux que donne la célébrité. Et ceux-là sont innombrables. A leurs attaques il répondit par une comédie, transportant ainsi, à son avantage, la dispute sur la scène. La *Critique de l'Ecole des Femmes* fut représentée pour la première fois le 1er juin 1663.

Donneau de Visé, dans sa comédie de *Zélinde* [1], qui ne fut pas représentée, et dans la *Critique de la Critique*, répliqua

1 Voici un endroit de *Zélinde* où Molière est peint sous le nom d'Elomire. « Depuis que je suis descendu, Elomire n'a pas dit une parole. Je l'ai trouvé appuyé sur une boutique dans la posture d'un homme qui rêve. Il tenoit les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandoient des dentelles ; il paraissoit attentif à leurs discours, et il sembloit par le mouvement de ses yeux qu'il regardoit jusques au fond de leurs âmes

comme il put. Boursault écrivit le *Portrait du Peintre*. Il faut excuser la témérité d'un auteur de vingt-cinq ans. Le *Portrait du Peintre* fut représenté à l'hôtel de Bourgogne. Molière l'alla voir jouer et se tint hardiment en face de son portrait. A un curieux qui lui demanda ce qu'il en pensait il répondit, à ce que l'on rapporte, par ce vers de l'*Ecole des Femmes :*

...Moi j'en ris tout autant que je puis.

Pourtant il répliqua par l'*Impromptu*, joué vers la mi-octobre. Il prit grand soin d'annoncer, dans la pièce même, qu'il l'avait composée par ordre du roi. Il mettait ainsi Louis au nombre de ses défenseurs. Dans le fait Louis fut content de l'*Impromptu*, puisqu'on trouve sur la liste des pensions de 1663 : « Au sieur Molière, excellent poète comique, mille livres. »

Le 19 janvier 1664 Mlle Molière, la femme du poète, mit au monde un garçon, qui fut nommé au baptême « Louis » par le duc de Créqui, tenant pour le roi parrain, et par la maréchale du Plessis, pour Madame marraine. Après quoi ceux que scandalisait le mariage du comédien n'eurent qu'à se taire.

Dix jours après la naissance de ce fils, qui ne vécut pas, Molière composa le *Mariage forcé* pour huit entrées de ballet dans l'une desquelles le roi parut lui-même en Egyptien. Molière n'était encore, dit-on, Sganarelle qu'au théâtre.

Du 7 au 14 mai il y eut de grandes fêtes à la cour.

Des divertissements furent donnés devant la reine pour mademoiselle de la Vallière, relevée depuis cinq mois de ses premières couches. « Le dessein de l'action où le roi figuroit étoit de M. de Saint-Aignan ; cela s'appeloit le *Palais* d'*Alcinde ou les Plaisirs de l'Ile enchantée*. Le second jour des fêtes, 8 mai, Molière joua la *Princesse d'Elide*, où Armande Béjart fut charmante. Le cinquième jour, 11 mai, il donna les

pour y voir ce qu'elles ne disoient pas. Je crois même qu'il avoit des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau il a écrit sans être aperçu ce qu'elles ont dit de plus remarquable... C'est un dangereux personnage : il y en a qui ne vont pas sans leurs mains ; mais l'on peut dire de lui qu'il ne va pas sans ses yeux ni sans ses oreilles... »

(*Zélinde*, acte V.)

Fâcheux ; le 12 mai, après la loterie, il fit entendre les trois premiers actes du *Tartuffe*. A ce qu'il semble, le roi n'y trouva rien à reprendre, mais son ancien précepteur, M. de Péréfixe, archevêque de Paris, mit un grand zèle à l'éclairer sur ce point. Il le supplia de protéger la religion et de mériter son titre de fils aîné de l'Eglise. Les dévots poussèrent des cris aigus, et le roi, tout en reconnaissant les bonnes intentions de l'auteur, défendit pour le public la comédie de *Tartuffe*. »

Le poète lut cette comédie au cardinal Chigi, légat du pape, qui se trouvait alors en France. Le prélat n'en fut pas scandalisé. Au rebours, un curé de Paris, nommé Pierre Roullé, estima que l'auteur de cet ouvrage, « démon vêtu de chair et habillé en homme, » méritait un supplice exemplaire et le « feu même, avant-coureur de celui de l'enfer [1]. »

La pièce, interdite à la ville, ne l'était point à la cour. Les trois premiers actes furent représentés une seconde fois, le 25 septembre, à Villers-Cotterets, où le roi était allé visiter son frère, et la pièce entière fut donnée, le 29 novembre, au Raincy, chez le prince de Condé. Mais Condé n'était pas une caution en matière de foi.

Neuf mois après le *Tartuffe* et son interdiction, Molière donna le *Festin de Pierre*.

Ce fut jugé pis que le *Tartuffe*. Le prince de Conti, devenu dévot et casuiste, s'écrie dans un livre de sa composition : « Y a-t-il une école d'athéisme plus ouverte que le *Festin de Pierre*, où, après avoir fait dire toutes les impiétés les plus horribles à un athée qui a beaucoup d'esprit, l'auteur confie la cause de Dieu à un valet à qui il fait dire, pour la soutenir, toutes les impertinences du monde ? Et il prétend justifier à la fin sa comédie, si pleine de blasphèmes, à la faveur d'une fusée, qu'il fait le ministre ridicule de la vengeance divine ? [2] »

Le prince de Conti n'a pas tout à fait tort, et le *Festin de Pierre* n'est pas une œuvre édifiante. Elle mit le roi dans un grand embarras. Il aimait les spectacles, mais il était pieux.

1 *Le Roi glorieux du Monde.*
2 *Sentiments des Pères de l'Eglise*, à la suite du *Traité de la Comédie*, p. 24.

Il avertit discrètement le poète de ne point prolonger les représentations de la pièce incriminée. En même temps il lui accorda six mille livres de pension et prit à sa charge la troupe du prince son frère, qui devint la troupe du roi. Par ordre du maître, Molière donna l'*Amour médecin*, « proposé, fait, appris et représenté en cinq jours. »

Il s'y moquait des médecins, que Don Juan, impie en médecine comme dans le reste, avait déjà assez malmenés. Il était malade; ils ne l'avaient pas guéri. C'était leur tort à ses yeux. Molière, atteint de la poitrine, toussait sans répit. Les malades de bonne volonté croient aux médecins qui ne les guérissent pas. Mais Molière était un impie. Après avoir été très souffrant au commencement de 1666, il écrivit le *Misanthrope*, qu'il donna au Palais-Royal le 4 juin de la même année. Le chef-d'œuvre, à sa naissance, parut un peu austère. La recette alla baissant de jour en jour. Après la vingt et unième représentation, le *Médecin malgré lui* ramena le public. Molière alors travaillait aux divertissements royaux. Il introduisit *Mélicerte*, la *Pastorale comique* et le *Sicilien* dans le ballet des Muses. Le prince, content de cet ouvrage, fit compter aux comédiens deux années de leur pension et envoya aux demoiselles Molière et de Brie deux riches mantes[1].

En l'absence du roi, qui déployait en Flandre les pompes de la guerre, Molière risqua son *Tartuffe* sur la scène du Palais-Royal, le 5 août 1667. « Le lendemain, sixième, dit le registre de La Grange, un huissier de la cour du Parlement est venu, de la part du premier président M. de la Moignon, défendre la pièce... Le huitième, ajoute le registre, le sieur de la Torillière et moi, de la Grange, somme partis en poste de Paris, pour aller trouver le roi au sujet de ladite défense... Nous fûmes très bien reçus: Monsieur nous protégea à son ordinaire et Sa Majesté nous fit dire qu'à son retour à Paris il ferait examiner la pièce de *Tartuffe* et que nous la jouerions. Après quoi nous sommes revenus. Le voyage a coûté mille

1 *Registre* de La Grange, p. 86.

livres à la troupe[1]. » Dans le placet dont il les avait chargés pour le roi, le poète faisait valoir qu'il avait changé sa pièce en plusieurs endroits.

Elle ne s'appelait plus *Tartuffe*, mais l'*Imposteur*. Tartuffe devenu Panulphe y paraissait en homme du monde avec l'épée, grand collet et dentelles.

Le roi, qui aimait ses comédiens et craignait de perdre Molière, disposé à se retirer « si les tartuffes avaient l'avantage, » était près de céder quand l'archevêque de Paris publia son ordonnance du 11 août 1667. Il y faisait défense à toutes personnes de son diocèse « de représenter, lire ou entendre réciter ladite comédie, soit publiquement, soit en particulier... sous peine d'excommunication. » Le roi n'était plus libre d'autoriser la pièce, et Molière s'alla retirer à Auteuil.

Il n'y demeura pas longtemps. Rengagé par « la faveur d'un coup d'œil caressant[2], » il rouvrit son théâtre, le 25 septembre, avec le *Misanthrope*.

Le 16 janvier 1668, il fit jouer aux Tuileries, devant le roi et sa cour, la comédie d'*Amphitryon*, déjà représentée au Palais-Royal les 13 et 15 janvier. La même année il donna *George Dandin* et *l'Avare*. Le 5 février 1669, le roi accorda la permission de jouer le *Tartuffe*. Il profitait de la « paix de l'Eglise, » nouvellement conclue, pour abroger l'ordonnance de l'archevêque de Paris. Toute la ville courut au *Tartuffe*, et la pieuse reine Marie-Thérèse ne se fit pas scrupule de l'entendre dans ses appartement.

Appelés aux fêtes de Chambord, qui eurent lieu en septembre et octobre 1669, les comédiens du roi y donnèrent une comédie nouvelle du chef de la troupe, *Monsieur de Pourceaugnac*. Cette pièce, jouée à la ville le 15 novembre, eut le meilleur succès. Il est vrai qu'elle est joyeuse. Trois mois après, les comédiens du roi sont à Saint-Germain, où ils donnent les *Amants magnifiques*, dont le roi avait lui-même fourni le canevas. Et ce n'était pas un canevas sur lequel on pût beaucoup broder. Pour ce voyage et celui de

1 *Registre*, p. 89.
2 *Amphitryon*, sc. I, v. 186.

Chambord, Louis XIV gratifia la troupe de douze mille livres, qui furent partagées en douze parts, en comptant une part pour l'auteur [1].

« Vendredi 3e octobre [1670], dit le registre de La Grange, la troupe est partie pour Chambord par ordre du roi. On y a joué, entre plusieurs comédies, le *Bourgeois gentilhomme*, pièce nouvelle de monsieur de Molière. » La pièce plut et les turqueries firent beaucoup rire. Elles avaient été mises là, au gré du roi, pour tourner en ridicule un envoyé extraordinaire du Grand Seigneur que la pompe d'une cour illustre n'avait pas ébloui. Représentée pour la première fois au Palais-Royal le 23 novembre 1670, la pièce fit la joie de la ville.

Cependant il y avait au garde-meuble du roi un décor des enfers qu'on ne savait comment employer. Cela fit que le roi demanda une *Psyché* à Molière, et, comme le roi était pressé, on attela Corneille à la besogne. C'est ainsi que fut produit un chef-d'œuvre.

Les *Fourberies de Scapin* furent représentées pour la première fois à la ville le 24 mai 1671.

A l'occasion du mariage de la Princesse Palatine, le 21 novembre de la même année, le roi voulut qu'on lui fit un pot-pourri de tout ce qui avait plu dans les ballets de l'année. Molière eut la charge de relier les pas de ce *Ballet des Ballets*. Le 11 mars 1672, les *Femmes savantes* parurent sur le théâtre du Palais-Royal.

Vers la fin de cette année il naquit à Molière un fils, qui, comme l'aîné, ne vécut point. Il lui restait une fille, Esprit-Madeleine.

Molière était malade et triste. Au rapport de Grimarest [2], il confia ses chagrins à son ami Rohault dans les termes que voici :

1 *Registre*, p. 86.

2 Grimarest, *Vie de Molière*.

« Avec toutes les précautions dont un homme peut être capable, je n'ai pas laissé de tomber dans le désordre, où tous ceux qui se marient sans réflexion ont accoutumé de tomber... Oui, mon cher monsieur Rohault, je suis le plus malheureux de tous les hommes... et je n'ai que ce que je mérite. Je n'ai pas pensé que j'étais trop austère pour une société domestique. J'ai cru que ma femme devoit assujettir ses manières à sa vertu et à mes intentions ; et je sens bien que dans la situation où elle est elle eût encore été plus malheureuse que je ne le suis si elle l'avoit fait. Elle a de l'enjouement, de l'esprit ; elle est sensible au plaisir de le faire valoir ; tout cela m'ombrage malgré moi. J'y trouve à redire, je m'en plains. Cette femme, cent fois plus raisonnable que je ne le suis, veut jouir agréablement de la vie ; elle va son chemin ; et, assurée par son innocence, elle dédaigne de s'assujettir aux précautions que je lui demande. Je prends cette négligence pour du mépris ; je voudrois des marques d'amitié, pour croire que l'on en a pour moi ; et que l'on eût plus de justesse dans sa conduite pour que j'eusse l'esprit tranquille. Mais ma femme, toujours égale et libre dans la sienne, qui seroit exempte de tout soupçon pour tout autre homme moins inquiet que je ne le suis, me laisse impitoyablement dans mes peines ; et occupée seulement du désir de plaire en général, comme toutes les femmes, sans avoir de dessein particulier, elle rit de ma faiblesse... » M. Rohault étala à Molière toutes les maximes d'une saine philosophie, pour lui faire entendre qu'il avait tort de s'abandonner à ses déplaisirs. « Eh ! lui répondit Molière, je ne saurois être philosophe avec une femme aussi aimable que la mienne ; et peut-être qu'en ma place vous passeriez encore de plus mauvais quarts d'heure. »

Au mois de février 1673, des amis, à ce que dit Grimarest, essayèrent de rétablir l'union entre Molière et sa femme et de les faire vivre avec plus de concert. Il était bien tard. Molière employait le peu de force qui lui restait à composer une farce

qui, malgré l'effort du plus grand des comiques, n'est pas gaie, *le Malade imaginaire*. Cette pièce fut jouée, pour la première fois, au Palais-Royal, le 10 février 1673. Tout ce qui va suivre n'est pas très certain. Je le donne sur l'autorité de Grimarest, ayant trouvé partout ailleurs bien plus d'incertitudes et de faussetés.

Le 17 février, jour de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, le poète se plaignit en présence de sa femme.

« Tant que ma vie, dit-il, a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux; mais aujourd'hui que je suis accablé de peine sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie; je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs, qui ne me donnent pas un instant de relâche. Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant de mourir! Cependant je sens bien que je finis [1]. »

Sa femme et Baron, vivement touchés, le supplièrent de ne pas jouer et de prendre quelque repos. « Comment voulez-vous que je fasse? leur répondit-il. Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre: que feront-ils si l'on ne joue pas? Je me reprocherois d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. »

Ce jour-là Molière joua son rôle avec beaucoup de difficulté. En prononçant *Juro* dans la *Cérémonie*, il eut un spasme. Au sortir de la scène, il prit sa robe de chambre, fut dans la loge de Baron et lui demanda ce que l'on pensait de la pièce. Baron lui fit compliment sur le bon succès de tous ses ouvrages, et, voyant sa mine, lui dit qu'il semblait plus mal que tantôt. « Cela est vrai, lui répondit Molière. J'ai un froid qui me tue. » Baron lui toucha les mains et, les trouvant glacées, les mit dans son manchon pour les réchauffer. Car

1 Grimarest, pp. 284 et 285.

alors c'était la mode que les hommes eussent des manchons. Baron envoya chercher des porteurs pour porter le malade et accompagna la chaise du Palais-Royal à la rue Richelieu, où logeait Molière.

Quand il fut dans sa chambre, Baron voulut lui faire prendre du bouillon, dont mademoiselle Molière avait toujours provision pour elle, prenant grand soin de sa personne. Molière refusa: « Les bouillons de ma femme, dit-il, sont de vraie eau-forte pour moi; vous savez tous les ingrédients qu'elle y fait mettre. Donnez-moi plutôt un petit morceau de fromage de Parmesan. »

La Forest, sa servante, lui en apporta; Molière en mangea avec un peu de pain. Puis il se fit mettre au lit.

Il y était depuis un moment quand il envoya demander à sa femme un oreiller rempli d'une drogue qu'elle lui avait promis pour le faire dormir. « Tout ce qui n'entre pas dans le corps, dit-il, je l'éprouve volontiers. Mais les remèdes qu'il faut prendre me font peur. Il ne faut rien pour me faire perdre ce qu'il me reste de vie. » Un instant après, il lui prit une toux extrêmement forte, et, après avoir craché, il demanda de la lumière. « Voici, dit-il, du changement. » Baron, voyant le sang vomi, poussa un cri de frayeur. « Ne vous épouvantez pas, lui dit Molière. Vous m'en avez vu rendre bien davantage. Cependant, ajouta-t-il, allez dire à ma femme qu'elle monte. »

Baron alla chercher mademoiselle Molière. Et Molière resta assisté de deux religieuses.

« C'était, dit Grimarest, de celles qui viennent ordinairement à Paris quêter pendant le carême et auxquelles il donnoit l'hospitalité. Elles lui donnèrent à ce dernier moment de sa vie tout le secours édifiant que l'on pouvoit attendre de leur charité, et il leur fit paroître tous les sentiments d'un bon chrétien et toute la résignation qu'il devoit à la volonté du Seigneur. Enfin il rendit l'esprit entre les bras de ces deux bonnes sœurs; le sang, qui sortoit par sa bouche en abondance, l'étouffa. Ainsi, quand sa femme et Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort. »

Le mardi 21 février 1673, sur les neuf heures du soir, on fit le convoi de Jean-Baptiste Poquelin-Molière, tapissier, valet de chambre du roi, illustre comédien. Quatre prêtres portèrent le corps dans une bière couverte du poêle des tapissiers; six enfants bleus portaient chacun un cierge dans un chandelier d'argent. Des laquais tenaient des flambeaux de cire blanche allumés. Le corps fut ainsi porté au cimetière Saint-Joseph et mis au pied de la croix sous un peu de terre bénite, « obtenue par prière. »

Jean Racine

Richelieu achevait l'unité de la France. Corneille avait donné le *Cid*, et Descartes le *Discours de la Méthode*. L'année où parut la tragédie d'*Horace*, vagissait dans ses langes un enfant qui devait être le poète d'*Andromaque* et d'*Athalie*.

Jean Racine, né à la Ferté-Milon, de Jean Racine, procureur au bailliage, et de Jeanne Sconin, fut tenu sur les fonts le 22 décembre 1639. Jean, son grand-père, avait eu les honneurs de la gabelle. Jean, son bisaïeul, receveur pour le roi et la reine du domaine et du duché de Valois et des greniers à sel de la Ferté-Milon et de Crépy-en-Valois, avait reçu des lettres de noblesse. Les Racine firent peindre leurs armes sur les vitres de leur maison située rue de la Pescherie; ils portaient *d'azur au rat et au cygne d'argent*. Mais le peintre verrier avait transformé le rat en sanglier, ce qui fut la cause d'un procès. Le poète Jean Racine supprima par la suite ce rat ou ce sanglier et ne porta plus que le cygne d'argent sur champ d'azur.

C'était une famille d'une austérité provinciale et dans laquelle il était fréquent que les filles prissent le voile. On y prisait fort les jansénistes. Les Vitart, alliés aux Racine, avaient accueilli en 1638 les solitaires de Port-Royal-des-Champs, chassés de leur retraite. Les Sconin donnèrent des religieux et des théologiens à Sainte-Geneviève.

Jean Racine avait treize mois quand mourut sa mère en couches, et trois ans quand la mort de son père le laissa aux soins de Marie des Moulins, son aïeule, qui, devenue veuve

en 1649, se retira à Port-Royal. Jean fut alors envoyé au collège de la ville de Beauvais, où il resta six ans sous des régents attachés au jansénisme. Il avait seize ans quand, attiré par sa grand-mère et par ses tantes qui vivaient à Port-Royal, il fut admis par Nicole et Lancelot à l'école des Granges. Il fit ses humanités dans l'austère maison et apprit le grec sous le maître qui composa

> ... ce jardin, non de fleurs,
> Mais de racines nourrissantes
> Qui rendent les âmes savantes [1].

Racine était orphelin: Port-Royal fut sa famille. M. Lemaistre l'appelait son fils. On sait combien Nicole, qui fut un de ses maîtres, était bon. Les solitaires avaient dès lors une beauté de plus: ils étaient malheureux. Ils souffraient la persécution; leurs écoles étaient dispersées. Les trois années passées dans le saint Désert mirent dans l'âme de Racine une sorte de goût janséniste qui prévalut au déclin de sa vie.

L'écolier de M. Lemaistre se promenait aux heures de récréation dans les bois de l'abbaye, avec Sophocle et Euripide qu'il savait par cœur. Il fit des stances sur les prairies, les bois, l'étang du monastère. Une éducation pieuse et solitaire a des charmes singuliers pour les jeunes âmes ardentes qu'elle n'étouffe pas. Le cloître donne aux esprits trop larges ou trop fuyants pour s'y renfermer tout entiers une étrange maladie qui n'est pas sans délices: le mal des chimères, le don dangereux de mêler à la vie des rêves, des fantômes, de belles images et de s'abîmer dans leur néant aimé. Quand M. de Saint-Cyran disait, dans la maison où tout appuyait ses paroles, que Virgile s'était damné pour avoir écrit ses beaux vers, il devait, aux yeux d'un écolier sensible, répandre sur l'ombre de Didon un charme mélancolique et délicieux. La religion offre aux âmes voluptueuses une volupté de plus: la volupté de se perdre.

1 Préface du *Jardin des Racines grecques*.

On raconte que la jeune imagination de Racine se troubla, dans le silence des salles d'étude et dans la paix des chapelles aux paroles d'amour du roman de *Théagène et Chariclée*. Les poètes voient flotter en eux de belles images bien avant le temps où ils savent les exprimer.

Racine avait dix-neuf ans quand il sortit de Port-Royal pour suivre le cours de philosophie du collège d'Harcourt. A peu de temps de là, il s'établit près de son oncle Vitart, à l'hôtel de Luynes, où il respira l'air du siècle. Il était alors fort lié avec un petit abbé qui avait « le cœur très tendre et très disposé à recevoir les douces impressions de l'amour [1]. » Le Vasseur fréquentait les comédiennes et portait dans les ruelles l'habit blanc de Saint-Jean-des-Vignes. L'oncle Vitart aimait les galanteries et les madrigaux; il prêtait de l'argent à son neveu, « dont les moyens étoient fort médiocres [2]. » Racine faisait de petits vers, allait au cabaret deux ou trois fois le jour et était en chemin de devenir un bel esprit. C'est en vivant de la sorte qu'il composa une ode sur le mariage du roi: *La Nymphe de la Seine.*

Vitart la porta à Chapelain, qui tenait la clef de la cassette royale. Chapelain objecta qu'on ne devait pas mettre des tritons dans une rivière. Racine ôta les tritons et reçut une gratification.

Un roi de vingt-deux ans, ignorant, fier, obstiné, prenait en main cette royauté rendue enfin toute-puissante par le travail séculaire des grands ouvriers de la maison de France. Louis XIV aimait les femmes et le pouvoir; plus tard il aimerait les jardins, les bâtiments, les promenades en carrosse dans les camps. Dès son mariage, il s'amusa et amusa la noblesse à des ballets et à des carrousels, et commença d'offrir aux poètes de théâtre le modèle d'une cour galante et pompeuse.

Racine composa vers cette époque deux pièces de théâtre aujourd'hui perdues: l'*Amasie*, qu'il écrivit pour une comé-

1 Lettre de Racine.
2 Lettre de Racine.

dienne du Marais, et le *Amours d'Ovide*, dont la Beauchâteau lui avait donné le plan, ce pourquoi le poète l'appelait galamment « la féconde Julie d'Ovide. » Les femmes achevèrent l'ouvrage de Port-Royal: elles furent à leur tour les éducatrices de cet esprit heureux. Elles exercèrent en lui cette souplesse harmonieuse, cette sensibilité fine, cette profonde intelligence du cœur humain qui fut le meilleur de son génie. Les femmes alors étaient telles que la société française les avait faites; altières, coquettes, souveraines. Les mœurs avaient établi dans les relations d'un honnête homme avec les femmes quelque chose de réservé, de poli, d'intellectuel, qui exigeait dans la galanterie même les ressources les plus variées de la pensée et de la réflexion.

Racine avait en ce temps-là un voisin qu'il fréquentait: Jean de La Fontaine, qui logeait sur le quai des Augustins. Cependant les tantes du jeune homme, instruites de ses déportements, lui lançaient, du fond de Port-Royal, « excommunications sur excommunications[1] », en vain, jusqu'au jour où Jean, pour rembourser M. Vitart, se mit en quête d'un bénéfice et alla trouver à Uzès son oncle, le R. P. Sconin, vicaire général et prieur des chanoines réformés de l'église cathédrale. C'était en 1661; Racine avait alors vingt-deux ans. Il songea même un moment à prendre l'habit ecclésiastique. Cependant il faisait pour l'abbé Le Vasseur on ne sait quels vers galants sur les *Bains de Vénus*, remarquait à l'église les belles demoiselles de la ville, annotait l'*Odyssée* et les *Olympiques*, feuilletait la *Somme* de saint Thomas et surtout lisait Pétrarque.

Le R. P. Sconin, pris dans un réseau subtil d'intrigues ecclésiastiques, ne put pourvoir son neveu, qui revint à Paris les mains vides. Racine obtiendra plus tard des bénéfices séculiers: il deviendra prieur de l'Epinay, de Saint-Jacques, de la Ferté et de Saint-Nicolas de Choisis. De plus, il recevra, à compter de l'année 1664, quelques gratifications sur la cassette royale.

1 Lettre de Racine.

Dès 1663, Racine allait à la cour et assistait au lever du roi. Le jeune poète, d'un esprit flexible, avait le don de plaire. Il savait converser sur toutes sortes de sujets et ne parlait pas de ses ouvrages. Il était beau; sa physionomie fine, ouverte, heureuse. Il avait le nez pointu, acéré, le nez des railleurs, la bouche ironique et voluptueuse, et de beaux yeux attendris, prompts aux larmes. Nous avons vu qu'il hantait La Fontaine. Il s'était lié avec Boileau, et avec Molière, à qui il donna sa *Thébaïde*, qui fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal. Les recettes furent maigres. Pourtant cette première pièce, en laquelle le jeune Racine, tout en suivant Euripide, imitait Rotrou et Corneille, le montrait déjà poète habile et capable de tracer des caractères. A cette époque Molière, La Fontaine et Racine s'assemblaient deux ou trois fois la semaine dans le logis de Despréaux, rue du Colombier. Ils fréquentaient avec Chapelle, Furetière et quelques gens de cour au cabaret du *Mouton Blanc*, sur la place du cimetière Saint-Jean, à la *Pomme de Pin*, dans la rue de la Licorne, et à la *Croix de Lorraine*, et on y raillait bien des choses et jusqu'à la perruque de Chapelain.

Ce beau temps dura peu. Racine, ayant donné son *Alexandre* au théâtre de Molière, jugea que les comédiens du Palais-Royal ne jouaient pas la pièce à son gré; il la porta, sans les avertir, à la troupe de l'hôtel de Bourgogne, qui l'apprit et, quand ce fut fait, l'on vit à Paris deux *Alexandre* à la fois. Molière avait lieu d'être mécontent; il le fut. Le jeune auteur n'avait pu supporter que ses chères créations fussent trahies et sa gloire de poète obscurcie. Le don de ressentir vivement toutes sortes d'impressions donne de l'inconstance et une sorte de perfidie aux natures les plus tendres et les plus exquises. C'est une grande vérité que les commerces les plus délicats ne sont pas les plus sûrs. Racine enleva à Molière mademoiselle du Parc; c'est ce qui acheva de les brouiller. Mademoiselle du Parc était une comédienne du Palais-Royal, que Molière, dit-on, avait aimée sans lui plaire; elle était belle et avait trente ans. Racine, qui entre-

tenait avec elle un commerce de galanterie, la fit engager à l'hôtel de Bourgogne, où elle joua le rôle d'*Andromaque*. Elle mourut en couches peu après. La Voisin accusa Racine de l'avoir empoisonnée. On le vit suivre en pleurant le convoi de la comédienne. Ces larmes font songer à cette parole touchante que La Fontaine, dans ses *Amours de Psyché*, met sur les lèvres de Racine: « Eh bien! nous pleurerons... Les héros de l'antiquité pleuraient bien [1]. »

L'*Alexandre* avait fait de Racine un poète connu de la cour et de la ville. Une meute d'ennemis, grossie des ennemis de Boileau et des amis de Corneille, commença d'aboyer: ils devaient le harceler jusqu'à la mort. Le poète était de ceux qu'on blesse aisément, mais il leur répondit en toute occasion avec ces façons souveraines d'un homme qui sait tout dire. Il connut trop bien l'art dangereux de les irriter. Il raillait avec finesse et piquait adroitement. Les hommes les plus tendres ne sont pas les moins moqueurs: la même sensibilité nerveuse qui excite à pleurer de beaucoup de choses provoque à rire de beaucoup d'autres. Il fallut que l'auteur d'*Alexandre* s'engageât dans une querelle qui devait être suivie d'un fervent repentir et de larmes pénitentes. Nicole, en 1666, dans les *Visionnaires*, avait traité les poètes de théâtre d'*empoisonneurs publics*. Ils ne furent guère plus ménagés à quelques années de là par Bossuet, qui n'était pas janséniste. On ne va pas à la comédie pour faire son salut, et ce que disait Nicole était d'un docteur. Racine, qui était poète et chrétien, avait grand intérêt à ce que Port-Royal n'eût pas dit vrai. Il oublia que Nicole avait été son ancien maître, il oublia le saint Désert. Il prit la défense du théâtre en deux *petites lettres* qui sont les *Provinciales* de la poétique. Racine dispute et raille avec autant de force et de grâce que Pascal. Boileau, après avoir lu le manuscrit de la seconde lettre contre Port-Royal alors persécuté, dit à son ami: « Cela est fort joliment écrit, mais vous ne songez pas que vous écrivez contre les plus honnêtes gens du monde. »

1 Ἀγαθοὶ δαριδάκρυες ἄνδρες.

Racine ne fit point imprimer cette seconde lettre. Il obéissait dans la conduite de la vie à Boileau, qui agissait d'après des maximes fortes et simples. Boileau avait aussi sur lui une grande influence dans les choses de la poésie. Boileau ne possédait qu'un petit nombre d'idées, mais très nettes et d'une application facile. C'est là un grand avantage pour conduire les esprits. Les hommes d'une intelligence très vaste s'embarrassent dans des complexités infinies, se perdent et se retrouvent, hésitent: ils ont appris à douter. Ils suivent à certains moments les esprits moins vastes qui ne se sont jamais troublés.

Andromaque fut représentée pour la première fois à l'hôtel de Bourgogne, en novembre 1667. Mme de Sévigné, qui n'aimait pas Racine, pleura. Le poète recueillit comme une perle inestimable une larme tombée des beaux yeux d'Henriette d'Angleterre. Le public fut attentif à cette tragédie. « Cuisinier, cocher, palefrenier, laquais et jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y eut personne qui ne voulût discourir d'*Andromaque* [1]. »

A cette époque Racine fréquentait encore le *Mouton Blanc*. C'est du cabaret de la place du cimetière Saint-Jean que sortirent les *Plaideurs*. Il venait de perdre on ne sait quel procès « que ses juges ni lui n'avaient jamais bien entendu [2]. » En soupant en compagnie de Boileau et de Furetière, qui connaissaient fort bien l'un et l'autre les mœurs des gens de robe, il imagina de faire sur la chicane une farce pour Scaramouche. Scaramouche quitta Paris, et le poète composa sur le même sujet une comédie pour l'hôtel de Bourgogne (1668). Elle n'y réussit pas bien tout d'abord. Les personnes de goût eurent peur *de n'avoir pas ri dans les règles*. Mais, le roi ayant vu *les Plaideurs* à Versailles et en ayant ri, la ville se ravisa et se divertit ouvertement du chien criminel et des larmes de sa famille.

Britannicus parut l'année suivante (1669). Il n'y eut point de presse au parterre le jour de la première représentation,

1 Subligny, Préface de la *Folle querelle*.
2 Racine, Préface des *Plaideurs*.

parce que, dans le même moment, on décapitait un homme en place de Grève. Le vieux Corneille était seul dans une loge. Ceux de son parti, tels que Boursault, vinrent l'y rejoindre, et Corneille parla avec chaleur contre la pièce. Racine crut devoir, dans une préface, se défendre, à l'exemple de Térence, contre les attaques « d'un vieux poète malintentionné, *malevoli veteris poetæ.* » Les inimitiés s'accrurent. Le public resta froid. En vain Boileau loua les vers *sentencieux* de la nouvelle tragédie. Il se passa plusieurs années avant que *Britannicus*, mieux accueilli, fît honneur à Racine.

A la rentrée de Pâques 1670, une comédienne qui n'était à Paris que depuis un an et qui venait d'être engagée à l'hôtel de Bourgogne doubla dans le rôle d'Hermione la Des Œillets, malade et près de sa fin. C'était mademoiselle Marie Desmares, petite-fille d'un président au parlement de Normandie et femme du comédien Champmeslé. Elle avait vingt-six ans, ses yeux étaient petits, sa peau n'était pas blanche, mais elle avait une taille heureuse, l'air noble, une voix touchante. Madame de Sévigné, qui fut un peu sa belle-mère, dit qu'elle était laide de près, mais qu'en disant des vers elle devenait adorable. Elle fit, dès son début, une fort belle Hermione, surtout dans les scènes de passion violente. Sa rivale, qui s'était traînée au spectacle, sortit en soupirant: *Il n'y a plus de Des Œillets.* Racine alla dans la loge de la Champmeslé lui faire des compliments « à deux genoux. » Il résolut de lui confier le rôle de Bérénice, qu'il méditait alors. Il devait la charger par la suite d'exprimer Roxane, Monime, Iphigénie et Phèdre.

Le talent de cette comédienne dut être grand: sa louange nous a été transmise par d'illustres témoins. On sait les vers de Boileau:

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé [1].

1 Boileau, Epître VII.

On ne peut se souvenir sans charme de la dédicace pleine de grâce que La Fontaine fit à mademoiselle Champmeslé, de son conte de *Belphégor*:

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que nôtre los franchisse
La nuit des tems: nous la sçaurons dompter,
Moy par écrire, et vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous regnerez long-tems dans la mémoire
Après avoir regné jusques icy
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
. . . .
Est-il quelqu'un que vôtre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante?
Une autre enfin allant si droit au cœur?
. . . .
Vous auriez eu mon âme tout entiere,
Si de mes vœux j'eusse plus presumé;
Mais en aimant qui ne veut être aimé?...

La Champmeslé plaisait. C'était la *petite merveille* [1], comme la nommait une dame de la cour. « Tout sera bientôt au roi de France et à Mlle de Champmeslé [2], » disait un poète. Etant de commerce facile, elle donna de l'ombrage à Ninon qui menaça de lui faire donner par certain gentilhomme « quelques petits coups de baudrier [3]. » La Champmeslé ne se piquait pas de fidélité. Son mari n'était pas un fâcheux; c'était l'homme d'esprit qui fit avec La Fontaine la jolie comédie de *La Coupe enchantée.* Il était, ce semble, de l'avis de Thibault: « Quand je sçaurois ça, en serois-je plus gras [4]? »

On soupait gaiement chez sa femme, on faisait ces *diableries* dont madame de Sévigné était si bien instruite. D'honnêtes

1 Mme de Sévigné.
2 Lettre de La Fontaine.
3 Lettre de Madame de Sévigné.
4 *La Coupe enchantée*, scène XVIII.

gens, tels que La Fontaine, Boileau, le marquis de Sévigné, y buvaient le vin de Champagne; Champmeslé ne s'en faisait pas faute. Racine était aussi bien vu que pas un par la dame du lieu, mais non mieux que plusieurs autres.

La Fontaine écrivait, en 1676, à Mlle de Champmeslé: « M. Racine n'aime rien tant que votre charmante personne. » Ces habitudes se continuèrent durant six ou sept ans. M. de Tonnerre gâta tout. Il fut aimé; c'était un poltron et un escroc, grand faiseur de niches et de brocards et mauvais compagnon. Racine, bien près de réformer sa vie, lui céda la place; et l'on dit de la belle que le Tonnerre l'avait déracinée.

Quand la suite des années eut amené d'irréparables changements, alors que la Champmeslé se mourait à Auteuil dans sa cinquante-quatrième année, le poète chrétien écrivait à son fils que « le plus affligeant étoit l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refusoit de renoncer à la comedie. » Il écrivit encore, après que celle qui avait entendu tant de paroles de tendresse et de louange eut été mise au cercueil: « Je vous dirai en passant que je dois réparation à la mémoire de la Champmeslé, qui mourut dans d'assez bons sentiments... très repentante de sa vie passée et surtout fort affligée de mourir. » On ne peut douter que celui qui s'exprimait de la sorte n'eût tué en lui le vieil homme.

Nous avons dit qu'en 1670 Racine travaillait à *Bérénice*. Le sujet de cette tragédie avait été choisi par la jeune duchesse d'Orléans, qui l'avait donné en même temps à Corneille et à Racine. Elle s'occupait des choses de l'esprit; elle avait honoré d'une de ses larmes la première représentation d'*Andromaque*; elle aimait la muse de Racine, jeune comme elle et fraîche comme ses plus anciens souvenirs.

Henriette voulait que la poésie consacrât la mémoire, délicatement voilée, du temps où elle avait porté à Fontainebleau « la joie et les plaisirs [1], » de ces bains dont elle revenait à cheval, accompagnée du roi et suivie de toutes les dames

1 Mme de La Fayette, *Histoire d'Henriette d'Angleterre*.

« habillées galamment, avec mille plumes sur la tête, » de ces promenades de nuit en calèche, autour du canal, au bruit des violons. Le roi avait alors commencé de l'aimer, et « elle eût été bien aise qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût eu la complaisance et l'agrément [1]. »

Il lui plaisait de faire revivre dans un ouvrage de théâtre ces beaux sentiments et ces aventures innocentes. Ou du moins elle voulait que ce roi, que bien jeune elle avait dû épouser et qui plus tard avait touché son cœur, fût représenté par les poètes sous un aspect amoureux et héroïque; et ce fut peut-être par un sentiment, fort rare, à la vérité, en pensant à Marie Mancini, son amie, qu'elle choisit Bérénice pour l'héroïne du poème. Car cette nièce de Mazarin, que Louis XIV sacrifia aux intérêts de l'Etat, fait songer bien mieux qu'Henriette d'Angleterre à la reine de Palestine que Titus aimait et qu'il renvoya malgré lui et malgré elle.

La duchesse d'Orléans ne vit point les deux tragédies qu'elle avait inspirées. Quand *Bérénice* parut à l'hôtel de Bourgogne, le 21 novembre 1670, Henriette avait passé « comme l'herbe des champs [2]; » elle était morte depuis six mois. La tragédie de Corneille, *Tite et Bérénice*, fut représentée la semaine suivante sur le théâtre de Molière. Elle fut mal jouée et tomba. La belle élégie de Racine reçut un meilleur accueil.

Bajazet parut en janvier 1672, à l'hôtel de Bourgogne, en « habit turc. » Pendant une des représentations, Corneille dit à Segrais: « Je me garderois bien de le dire à d'autres que vous, parce qu'on diroit que j'en parlerois par jalousie; mais prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans le *Bajazet* qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople. » Tous les ennemis de Racine redirent que les Turcs de Racine n'étaient pas de vrais Turcs. Ils touchèrent, tels qu'ils étaient, et *Bajazet* se soutint au théâtre. Certes,

1 Mme de La Fayette, *loc. cit.*
2 Bossuet, *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*.

Corneille n'était pas jaloux, mais il voyait sans faveur ces ouvrages nouveaux qui occupaient tout l'hôtel de Bourgogne, y attiraient la foule des spectateurs et le forçaient de porter ses tragédies au Marais, où on les jouait mal et où le public ne venait pas. Nous avons vu que Racine supportait impatiemment le sourcil froncé de ce grand vieillard. Il en parlait sans doute un peu trop légèrement. Mais à quinze ans de là, après cette nuit d'octobre qui emporta Corneille, Racine fit à l'Académie l'éloge de cet homme illustre, avec une hauteur d'admiration qui n'a jamais été surpassée.

La tragédie de *Mithridate*, donnée à l'hôtel de Bourgogne en janvier 1673, fut bien accueillie.

Racine entra à l'Académie française le 12 juillet de la même année, et s'assit en cette compagnie dans le fauteuil de La Mothe Le Vayer. C'est vers cette époque que le poète dut à la faveur de Colbert la charge de trésorier de France en la généralité de Moulins. Un trésorier général prenait le titre de chevalier et avait droit d'être enterré avec des éperons dorés. Louis XIV, qui avait assisté à la conquête de la Franche-Comté, donna pour son retour des fêtes à Versailles, dans l'été de 1674. Ce fut sur un théâtre dressé pour ces fêtes, sur l'avenue de l'Orangerie, qu'*Iphigénie* fut jouée pour la première fois. La scène représentait une longue allée de verdure ornée de grottes rustiques et de fontaines avec des vasques de marbre et des tritons d'or [1]. La cour applaudit. A six mois de là, *Iphigénie* se montra à la ville, qui fut du même goût que la cour, et bien des larmes coulèrent. Racine était à l'époque la plus brillante de sa vie. Ses ennemis semblaient vaincus; il avait pour lui le public, Condé, les Mortemart, le roi; il avait pour lui Boileau et la raison.

Mais, pendant qu'il s'occupait à faire paraître sa *Phèdre* au théâtre, on préparait en haut lieu la ruine du poète. Le complot se tramait à l'hôtel de Bouillon. Une Mancini y régnait, orgueilleuse, turbulente, dominatrice. « Elle savoit,

1 Félibien. Dans les *Œuvres* de Molière, publiées par M. Pauly, t. V.

parloit bien, disputoit volontiers et quelquefois alloit à la botte [1]. » La duchesse de Bouillon se piquait de faire et de défaire les poètes. Le duc de Nevers, son frère, était un bel esprit; il rimait de petits vers de grand seigneur que madame de Sévigné jugeait les meilleurs du monde. La sœur et le frère étaient du parti de Segrais et de Benserade. Ils regardaient Boileau comme un ennemi; ils goûtaient peu Racine et résolurent de le faire tomber. Madame des Houlières, leur vieille Muse, leur avait donné un poète pour le remplacer: Pradon. Ce Pradon, petit génie, naturellement envieux, avait, dans la préface d'un *Tamerlan*, porté à Racine un insolent défi. C'était l'homme qu'il fallait: on lui commanda une *Phèdre;* il se hâta, on l'aida, en quelques semaines on fut prêt. On n'avait pas la Champmeslé; tant mieux après tout! Racine, s'il était applaudi, ne devrait son succès qu'à sa comédienne. Mademoiselle du Pin prit le rôle, et la *Phèdre* de Pradon fut donnée, le 3 janvier 1677, par la troupe de Guénégaud, deux jours après la première représentation de la *Phèdre* de Racine à l'hôtel de Bourgogne. La nièce de Mazarin, habile à l'intrigue, avait retenu les loges pour les six premières représentations des deux pièces. Cette manœuvre coûta quinze mille livres à la duchesse, mais elle fit perdre à Racine d'utiles spectateurs et rendit l'issue de la lutte douteuse. La guerre continua par des sonnets. On en fit un, après souper, à l'hôtel de Bouillon; les amis de Racine le retournèrent, sur les mêmes rimes, contre le duc de Nevers, avec une ingénieuse cruauté qui servit fort bien le poète. Le duc répondit, encore sur les mêmes rimes, par des menaces de coups de bâton. Le bruit courut même que Boileau avait été bâtonné dans la rue par des laquais. Alors le prince de Condé se fâcha, il déclara que Racine et Boileau étaient de ses amis et « qu'il vengerait les offenses qu'on s'aviserait de leur faire ». L'hôtel de Bourgogne rentra dans le silence. La *Phèdre* de Racine resta sur la scène, et celle de Pradon ne put s'y tenir.

1 Saint-Simon, *Mémoires*.

Pourtant les ennemis du poète l'emportaient. Racine renonçait au théâtre. Il avait toujours été sensible, irritable, prompt à se contrister. La moindre critique lui avait toujours causé plus de chagrin que toutes les louanges ne lui avaient fait de plaisir. Il était ulcéré; il ressentait cette amertume, ce grand mal de cœur, ce dégoût des choses qui vient aux meilleurs, à ceux qui travaillèrent avec le plus d'amour. Les hommes qui firent les œuvres les moins vaines sont ceux qui voient le mieux la vanité de toutes choses. Il faut payer par la tristesse, par la désolation, l'orgueil d'avoir pensé.

D'ailleurs, Racine était chrétien. Les jansénistes l'avaient nourri. Maintenant que sa jeunesse était passée, emportant les belles apparences qui flottent au seuil de la vie, les désirs et leurs images décevantes, les voluptés neuves, il se sentit seul, enveloppé par un Dieu terrible, et la peur, la peur salutaire le prit. N'avait-il pas donné à la dernière de ses créations profanes, à sa Phèdre, tous les troubles, tous les désespoirs d'une âme chrétienne à qui la grâce a manqué?

Le poète voulut se faire chartreux. Il disait comme Rancé: « Je ne vois point d'autre porte à laquelle je puisse frapper pour retourner à Dieu que celle du cloître; je n'ai d'autre ressource, après tant de désordre, que de me revêtir d'un sac et d'un cilice en repassant mes jours dans l'amertume de mon cœur. » Son confesseur le détourna de cette résolution et lui conseilla de faire un mariage chrétien. Racine épousa, le 1er juin 1677, en l'église Saint-Séverin, mademoiselle Catherine de Romanet, fille de Jean-André de Romanet, maïeur de Montdidier et trésorier de France. Boileau et Nicolas Vitart furent les témoins du mari. Mlle de Romanet n'avait pas lu les tragédies de Racine; c'était une personne d'une humeur douce et d'un esprit égal.

Puisque Racine, tout en réformant sa vie, n'imitait point madame de Longueville et Rancé dans leur pénitence et ne mourait pas au monde, il était naturel, si l'on y songe, qu'il restât à la cour et qu'il s'attachât au roi plus encore qu'il n'avait fait jusque-là. Servir le Roi Très Chrétien, c'était

encore servir Dieu. Faire sa cour, c'était une façon d'être dévot. Les louanges du roi n'étaient pas des louanges profanes. Bossuet les proclamait assez haut dans le lieu saint, ne craignant point d'unir les noms de David et de Louis comme ceux de deux figures sensibles du Roi des Cieux. Quand Racine, à la fin de l'année 1677, fut, avec Boileau, nommé, par la faveur de madame de Montespan, historiographe du roi, il crut sans doute avoir à montrer la conduite de la Providence dans les actions du roi et à raconter les victoires que Dieu avait remportées par le bras de Louis.

Ce n'est pas que le poète à la cour ne fût plus d'une fois embarrassé par des soins qui n'étaient pas ceux de son salut. Cet art inné de prendre aisément le ton de toutes les compagnies, le don de plaire, une agréable souplesse, une aptitude à toutes choses faisaient de ce tendre janséniste un homme utile et l'engageaient dans mille intrigues, plus avant qu'il n'aurait voulu. « Il était de mise partout, jusqu'au chevet du lit du roi; la duchesse de Bourgogne était ravie de l'avoir à sa table [1]. » Il plaisait à madame de Montespan. Il lui fallut continuer de plaire, entreprendre un opéra qu'il n'eut point le courage d'achever; il lui fallut orner de madrigaux les *œuvres diverses* du duc du Maine, âgé de sept ans; il lui fallut faire des jaloux, avoir encore et partout et toujours des ennemis.

Les fonctions d'historiographe le forçaient à suivre le roi dans ses campagnes. Il fit la promenade de Gand en 1678, le voyage d'Alsace en 1687; il assista aux sièges de Mons et de Namur et enfin à la campagne des Pays-Bas. Il écrivait à Boileau, du camp devant Mons, le 21 mai 1692, après une revue des armées du roi et de M. de Luxembourg: « Je me laissois conduire à mon cheval sans plus avoir d'attention à rien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyois eussent été chacun dans leur chaumière ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons, avec ma famille. »

1 *Mémoires inédits* de Spanheim, cités par M. Paul Mesnard.

Racine eut de Catherine de Romanet sept enfants : deux garçons et cinq filles. L'aîné de tous, Jean-Baptiste, fut de bonne heure un petit homme tout à fait raisonnable. Mais le poète eut en sa fille aînée une chère image de lui-même. Marie-Catherine avait l'âme inquiète et tendre. La douce austérité de la maison paternelle, la religion qu'on lui enseignait, mêlée d'amour et de terreur, firent naître en elle le désir du cloître et de ses extases. Elle entra à seize ans aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Le père en fut affligé, malgré sa piété. Elle tomba gravement malade dans sa cellule et revint au foyer natal, mais pour y méditer sa retraite à Port-Royal, où elle entra en effet; elle n'y put rester. Les solitaires ne permettaient plus à personne de prendre l'habit. Elle écrivait à son père des lettres qui *le troublaient et le déchiraient*. Enfin elle reparut sous le toit paternel, affaiblie par les austérités, résolue à ne point remettre ses habits du monde et à ne voir personne. Peu à peu, par une faiblesse touchante, elle reprit ses ajustements, son sourire et cette délicate volupté d'esprit si naturelle à une fille de Racine. Son père put la marier quelques mois avant de mourir.

La fille cadette du poète, la plus jolie, Anne, Nanette, comme l'appelait son père, prit, elle aussi, chez les Ursulines de Melun, où elle avait été placée très jeune, le goût de la vie religieuse, et ce goût devint une vocation fermement suivie. Elle fit profession à seize ans et trois mois. Le père assistait à la cérémonie ; il pleurait à genoux sa fille, qui n'osait tourner la tête vers lui de peur d'être attendrie pendant qu'elle livrait sa belle chevelure aux ciseaux de l'évêque de Sens. Racine pleurait; mais n'avait-il pas lui-même conduit par la main son enfant dans le chemin du sacrifice jusqu'à cet autel où il la voyait s'offrir ?

S'il avait vécu un peu plus longtemps, il aurait vu deux de ses trois plus jeunes filles, Babet et Fanchon, prendre le voile à leur tour et mourir au monde. L'ombre terrible du Dieu de Jansénius enveloppait ces jeunes têtes. Et pourtant que de trésors de joie intime et d'innocence heureuse dans

la famille du poète ! Il y avait des processions dans lesquelles les petites filles étaient le clergé; Louis, qu'on nommait Lionval, était le curé, et l'auteur d'*Athalie* chantait en portant la croix. Un écuyer vint chez lui, un matin, lui dire qu'il était attendu à dîner à l'hôtel de Condé. Le père de famille fit apporter de l'office une carpe d'un écu : « Jugez vous-même, dit-il, si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres enfants qui ont voulu me régaler aujourd'hui et n'auraient plus de plaisir s'ils mangeaient ce plat sans moi. Je vous prie de faire valoir cette raison à Son Altesse Sérénissime. » Boileau recevait parfois la petite famille à Auteuil. Après un dîner délicat, il menait Madelon, la plus jeune des filles, qui était fine et moqueuse, et son frère Lionval, en promenade au Bois de Boulogne ; il menaçait de les perdre et il riait avec eux.

Racine, douze années après qu'il eut renoncé au théâtre, composa la tragédie d'*Esther* pour madame de Maintenon, fondatrice de la maison de Saint-Cyr, où elle élevait des filles nobles « rassemblées de tous les endroits du royaume [1] ». Madame de Maintenon voulait « divertir ses petites filles et le roi [2] ». Elle demanda à Racine une pièce avec des vers qu'on pût mettre en musique. Il fallait que le sujet fût pieux ; on avait fait réciter *Andromaque* aux petites filles et elles avaient joué leurs rôles avec trop d'ardeur. Racine apporta son *Esther*. Le sujet était habilement choisi. Représenter Esther conduite par la Providence au lit d'un roi qu'elle engage dans les intérêts de la sagesse et de la vérité, la faire paraître entourée des filles de Sion, qu'elle met *son étude et ses soins à former*, c'était présenter aux regards de madame de Maintenon un miroir d'une assez flatteuse magie. La première représentation d'*Esther* fut donnée à Saint-Cyr, le mercredi 26 janvier 1689. On avait choisi, pour en faire un théâtre, le grand vestibule des dortoirs, au second étage du grand escalier des Demoiselles. Des gradins adossés aux murs des deux côtés

1 Préface d'*Esther*.
2 Madame de La Fayette, *Mémoires*.

de la scène avaient été réservés aux petites filles de la communauté, qui portaient, selon leur âge, des ceintures rouges, vertes, jaunes ou bleues. Un espace était ménagé entre les gradins pour les spectateurs du dehors. Au premier rang des sièges était le fauteuil du roi. Les actrices portaient de belles robes à la persane, ornées de perles et de diamants, qui avaient autrefois servi au roi dans ses ballets. Des lustres de cristal éclairaient la salle; les décors avaient été peints par Borin, décorateur des spectacles de la cour. Les musiciens du roi accompagnaient les chœurs, et Nivers, organiste de Saint-Cyr, tenait le clavecin. Racine, qui disait bien les vers, avait instruit ces innocentes actrices. Elles se mettaient à genoux pour dire le *Veni Creator* avant d'entrer en scène. Une d'elles, qui jouait le rôle d'Elise, manqua de mémoire. Le roi était là. « Ah! mademoiselle, dit Racine, quel tort vous faites à ma pièce! » La jeune fille pleura. Racine courut à elle, essuya ses larmes avec son mouchoir et pleura avec elle.

Bossuet assistait à cette représentation. Il revint à la dernière qui fut donnée dans la saison et que vit Mme de Sévigné. Elle écrivit: « Racine s'est surpassé; il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. » Tout plut dans *Esther*: le sujet, les vers, la musique, les actrices et surtout mademoiselle de Vilette, dont le visage trop touchant, le jeu trop aimable inquiétèrent la directrice de Saint-Cyr. La cour accorda à ces représentations tout le prix que Louis XIV et Mme de Maintenon y donnaient. Ce fut la grande chose de l'année. Les ministres quittaient leurs affaires les plus pressées pour aller entendre les demoiselles de Saint-Cyr.

Racine fit une nouvelle tragédie pour Saint-Cyr: *Athalie*. Mais les fêtes d'*Esther* et cet éclat mondain jeté sur des pensionnaires élevées dans la piété avaient blessé les directeurs spirituels de Mme de Maintenon. Les ennemis de Racine criaient au scandale. Le roi vieillissant devenait plus attentif aux conseils des dévots. Les jeunes filles récitèrent *Athalie* deux ou trois fois à Versailles dans la chambre de Mme de Maintenon, avec les habits de Saint-Cyr ornés à peine de quelques rubans et de quelques perles, devant le roi, les

princes du sang et un très petit nombre de personnes considérables. On fit quelques récitations plus nues encore et plus discrètes dans la *Classe bleue*; et ce fut tout. La pièce ainsi étouffée fut raillée par les ennemis du poète, et le public ne la connut pas.

Racine, en réformant sa vie, s'était réconcilié avec ses vieux maîtres. Il avait eu d'abord le pardon de Nicole, parce que c'était Nicole qu'il avait le plus offensé. Il était tombé aux pieds d'Arnauld, et le grand docteur s'était mis à genoux pour embrasser le poète repentant. Il allait souvent à Port-Royal, il y menait tous les ans sa famille à la procession du Saint-Sacrement; il assista à la translation du cœur d'Arnauld mort en exil, il quitta Versailles au premier bruit que Nicole était frappé d'apoplexie; il était chargé des affaires délicates de la communauté, écrivait pour les religieuses et conférait avec l'archevêque de Paris.

Cet attachement à des hommes que le roi considérait comme des esprits superbes et comme des rebelles passait pour scandaleux à la cour; Mme de Maintenon n'était pas femme à protéger un janséniste. S'il est vrai que Boileau, qui ne cachait rien, ne cachait pas son respect pour les solitaires, cet homme morose ne pouvait fâcher les gens par des façons rudes, puisque c'était ces façons mêmes qu'on attendait de lui, qu'on aimait en lui. Mais la moindre indépendance dans la conduite ou dans les paroles surprend et irrite comme une trahison quand elle part d'un esprit qui avait jusque-là trouvé constamment des ressources pour être agréable.

Racine donna à Louis XIV un autre sujet de mécontentement: celui-là, resté longtemps dans l'ombre, comme un secret d'Etat, ne nous est connu que par une tradition de famille. Le poète avait fait, à la demande de Mme de Maintenon qui le savait apte à toutes choses, un mémoire sur la misère du peuple que les guerres avaient causée. Elle le lisait lorsque le roi entra chez elle, le prit, en parcourut quelques lignes et demanda qui en était l'auteur. Elle répondit d'abord qu'elle avait promis le secret, mais Louis XIV se faisait obéir, même des femmes qu'il aimait.

Quand il sut que c'était Racine qui avait écrit le mémoire: « Croit-il tout savoir, dit-il avec colère, et, parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre? »

Le coupable, averti de ne pas se montrer pendant quelque temps, écrivit à Mme de Maintenon une lettre suppliante, l'épia, la vit furtivement dans une allée de Versailles. Elle lui dit: « C'est moi qui suis cause de votre malheur. Laissez passer ce nuage, je ramènerai le beau temps. » Racine répondit avec une tristesse résignée et cette sorte de divination douloureuse des hommes dont la vie est usée et va finir. On entendit le bruit d'une calèche. « Voici le roi! dit vivement Mme de Maintenon, cachez-vous. » Le malheureux courtisan se sauva dans un bosquet. Ce fut la dernière blessure que reçut ce cœur si habile à la souffrance et à l'inquiétude. Dans l'automne de l'année 1698, Racine sentit une douleur au côté droit. Une tumeur se forma près des côtes. Un matin qu'il lisait dans son cabinet, il eut un grand mal de tête: il descendit dans sa chambre et dit à ses enfants: « Je crois que j'ai un peu de fièvre, mais ce ne sera rien, je vais pour quelque temps me mettre au lit. » Il ne se releva plus. La maladie fut longue. Cet homme, dont le moindre malaise irritait les sens délicats, supporta cette fois avec une douce patience des douleurs aiguës. Bien qu'il eût eu jusque-là cette peur de mourir qui tourmente surtout les êtres d'une imagination vive, il vit la mort sans effroi quand il la vit de près. C'est là un exemple de ce que les prêtres nomment la *grâce d'état*. Il avait la foi. C'est dans la mort que triomphe le christianisme. Comme il ne conduit tous les actes de la vie qu'en vue du dernier, il a pour celui-là d'assez grandes ressources.

Racine, en prévision de sa fin prochaine, prit soin d'assurer quelque argent à sa famille et voulut qu'on réclamât la pension de Boileau en même temps que la sienne. Il dit à cet ami en l'embrassant: « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. » Il pria Rollin de veiller sur l'éducation de son fils Louis. Les médecins, qui n'avaient pas été prompts à reconnaître la nature du mal, résolurent d'ouvrir l'abcès. Quand le fils aîné du mourant lui dit qu'on

le sauverait par une opération: « Dieu est le maître, répondit Racine, mais je puis vous assurer que, s'il me donnait le choix ou de la vie ou de la mort, je ne sais ce que je choisirais; les frais de ma mort sont faits. » L'opération ne réussit pas, soit qu'elle fût tentée trop tard, soit que la nature de l'abcès la rendît inutile. Un prêtre de Saint-André-des-Arcs donna à Racine les derniers sacrements; les saintes huiles touchèrent les yeux, la bouche, les mains et les pieds de celui qui avait aimé et senti tant de belles et de douces choses dans la vie, qui avait eu l'orgueil d'un poète et les faiblesses d'une nature délicate. Il expira dans son logis de la rue des Marais, le 21 avril 1699, entre trois et quatre heures du matin. Il était âgé de cinquante-neuf ans et quatre mois.

Racine avait demandé à être inhumé dans le cimetière de Port-Royal-des-Champs, au pied de la tombe de M. Hamon. Le cercueil fut mis au-dessus de celui de M. Hamon; il n'y avait pas de place au-dessous. Après la violation des tombes de Port-Royal en 1709, les restes de Jean Racine, arrachés à leur terre d'élection, furent transportés dans l'église Saint-Etienne-du-Mont, où ils reposent encore, entre ceux de M. de Sacy et de M. Antoine Lemaistre.

Cette paroisse conserve aussi la pierre brisée qui porte l'épitaphe de Jean Racine, surmontée du cimier de chevalier et de l'écu portant le cygne héraldique.

Jean Racine vécut au moment où le génie français atteignait sa plénitude, où la langue, entièrement formée, gardait encore toute sa jeunesse, à l'âge d'or. Il fit des poètes anciens son étude et ses délices et se rattacha étroitement à cette tradition grecque et latine, toute de raison et de beauté, qui créa les formes de la poésie, ode, épopée, tragédie, comédie. La tendresse, la sensualité du poète, ses ardeurs, ses curiosi-

tés, ses faiblesses même le disposaient à connaître les passions qui sont la matière de la tragédie et à exprimer la terreur et la pitié.

Ainsi son temps, son éducation, sa nature conspiraient à faire de lui le plus parfait des poètes français et le plus grand par la continuité de sa grandeur.

Alain-René Le Sage

Il travailla pour vivre. Voilà la vie de Le Sage contée en quatre mots dans le goût de ce docteur Zeb qui fit tenir l'histoire universelle en une ligne.

Alain-René Le Sage naquit à Sarzeau, dans l'île de Rhuys, le 8 mai 1668, de maître Claude, qui y avait un présidial, et de demoiselle Jeanne Brenugat, femme légitime de maître Claude.

Dès qu'Alain fut d'âge à apprendre, il fut mis au collège de Vannes sous le recteur Brochart, ex-jésuite, bon pédagogue. Il n'avait pas dix ans quand, en 1677, son père le prit par la main pour conduire la bonne Jeanne Brenugat, décédée le 11 septembre, jusqu'à la chapelle de Kerlen, dans l'église paroissiale de Sarzeau, où elle fut inhumée. Puis, tout vêtu de noir, l'enfant retourna à Vannes, et après cinq années consumées sur les institutions de Quintilien et les vies de Plutarque il dut reprendre le chemin de la chapelle de Kerlen, où maître Claude allait rejoindre sa femme.

Le défunt laissait quelques biens à son fils unique; mais l'administration fut remise à Gabriel Le Sage, frère de feu Claude, qui ruina son pupille.

L'orphelin vint à Paris vers 1690 pour suivre, à l'Université, les cours de droit et de philosophie. Nous le perdons dans la grande ville. On peut croire qu'il ne s'occupa pas que du *Praticien français* et des règles du syllogisme. Il avait l'esprit alerte, le corps dispos, la mine aimable. On dit qu'une dame de qualité s'aperçut de tout cela. On parle de galanteries; mais en somme on ne sait rien de ses fredaines d'écolier. S'il les avait contées, elles seraient dans toutes les

mémoires, et quelques jolies figures de pécheresses, bien simples et pourtant immortelles, sortiraient pour nous d'un vieux livre à tranches rouges. Mais les hommes qui, comme Le Sage, s'oublient sans cesse, n'écrivent point leurs confessions. Il y a bien de l'orgueil à s'humilier publiquement.

D'ailleurs, il en finit de bonne heure avec les aventures de jardins publics. Un amour sérieux le prit pour le garder pendant toute sa vie.

Tandis qu'il demeurait dans cette rue du Vieux-Colombier où La Fontaine, Chapelle et Racine se réunissaient chez Boileau, le jeune Alain-René faisait de fréquentes visites chez certain bourgeois de la Cité, père d'une belle et honnête jeune fille. Elle se nommait Marie; il l'aima et fut aimé d'elle. Le reste du roman veut être conté simplement. Tous les épisodes en seront tirés des registres des paroisses.

Le 17 août 1694, Le Sage obtint de l'archevêque de Paris une dispense de publication de bans pour épouser Marie-Elisabeth Huyard, fille d'André Huyard, bourgeois de Paris, et de Marie Carlos, demeurant l'un et l'autre sur la paroisse Saint-Barthélemi.

En vertu d'une nouvelle dispense, accordée le 27 septembre de la même année, le mariage fut célébré le jour suivant dans l'église Saint-Suplice, devenue à cette date la paroisse des Huyard, comme c'était déjà celle de Le Sage.

Marie avait vingt-deux ans, Alain-René vingt-sept ans. Il était avocat au Parlement. Il n'avait point de cause, et, grâce à l'oncle Gabriel, pas un sou vaillant. Marie avait apporté en dot sa jeunesse, sa beauté, sa vertu. Ils étaient bien obscurs, ces deux pauvres enfants, et tellement perdus dans le royaume, au milieu de la foule des bourgeois vêtus de brun, qu'il est impossible aujourd'hui de retrouver leur trace. Danchet, camarade d'Alain-René à l'Université, l'ami Danchet, bon humaniste, excellent cœur, fréquenta le jeune couple; mais, besogneux aussi, il s'en fut professer à Chartres.

On croit qu'Alain-René s'en alla avec sa femme du côté de Vitré et qu'il y fut secrétaire d'un fermier général dans les aides ou dans les gabelles. Ce qui est certain, c'est qu'il

était de retour à Paris en 1698, et logé proche cette église Saint-Sulpice où il s'était marié et où il fit baptiser, le 24 avril, son fils Jules-François. Il trouva un protecteur en M. de Lyonne, abbé de Marmoutier et de Châlis, et prieur de Saint-Martin-des-Champs, qui lui donna quelque aide ou du moins quelques encouragements et lui fit passer la Seine pour l'avoir plus près de lui; et c'est à Saint-Eustache que Le Sage fit baptiser son troisième fils, François-Antoine, le 23 février 1700.

Deux ans après, il eut une fille. Bref, il était chargé d'une femme et de quatre enfants, et toute sa fortune était dans sa tête, qu'il avait bonne et bien meublée.

Il avait taillé sa plume dès l'année de son mariage, pour tirer de son encrier quelque honneur et surtout quelque profit. N'ayant trouvé rien de mieux que de traduire les lettres du rhéteur Aristénète, il en avait fait un mince volume que son ami Danchet fit imprimer à Chartres. Personne ne prit garde à cette copie infidèle d'un assez mauvais original. Il fallait chercher un autre filon, ouvrir une autre veine. C'est, paraît-il, l'abbé de Lyonne qui montra à son ami la mine à creuser. Il lui conseilla d'apprendre l'espagnol, afin de pouvoir transporter en France la littérature d'au-delà des Pyrénées. Le prieur de Saint-Martin-des Champs avait sans doute en vue les grandes pièces de cape et d'épée des émules et des successeurs de Calderon. Le Sage n'eut pas d'abord la main heureuse. Il traduisit trois ou quatre tragédies et un roman, sans aucun succès. Enfin, l'année 1707 rompit le charme. Cette année-là, il donna aux comédiens deux comédies: une grande, *Don César Ursin*, et une petite, *Crispin rival de son maître*. La grande, qui était une traduction, réussit à la cour, et la petite, tout originale, réussit à la ville. Cette même année, il publia, chez Barbin, le *Diable boiteux*, roman dont le cadre était pris à l'Espagne, mais qui était tout français par la seule chose qui compte, le style.

Tous ceux qui savaient lire voulurent lire le *Diable boiteux*. On trouvait dans ce livre une manière neuve et piquante de

peindre la nature humaine, un génie pour saisir le vif des choses, qui intéressa tout le monde. Il n'y eut pas jusqu'au petit laquais de Boileau qui, dans la maison d'Auteuil, ne se mît à dévorer ce roman en cachette. Boileau le menaça de le mettre à la porte s'il ne rendait le livre aussitôt où il l'avait pris. Le bonhomme Boileau ne voulait pas dormir une seule nuit sous le même toit que le *Diable boiteux*. C'est un indice bien favorable pour un livre récent, qu'il déplaise aux vieux critiques. Comptez, s'ils l'approuvent, qu'il ne contient rien de nouveau, et pensez, au contraire, s'il les fâche, qu'il est original et mérite qu'on le lise. La seconde édition de celui-ci, publiée dans l'année fut enlevée plus rapidement que la première. Deux jeunes seigneurs s'en disputèrent le dernier exemplaire, et dégainèrent sur les degrés de la Sainte-Chapelle. Ce fut du pain pour la famille. Mais, quand ce pain fut mangé, il fallut avoir encore de l'esprit; Le Sage donna *Turcaret* aux comédiens. Comme la pièce était un chef-d'œuvre, ces gens-là voulurent qu'on la refît à leur idée et dédaignèrent de la jouer. Ils abreuvèrent Le Sage de dégoût et le lassèrent du théâtre. *Turcaret* attaquait au vif la société du temps. C'était la satire des financiers. Les successeurs des Montauron et des La Sablière tenaient le haut du pavé. Ils volaient partout, payaient tout, et avaient tout.

Turcaret fut lu dans les salons. Madame de Bouillon, qui tenait bureau d'esprit, voulut l'entendre. Le Sage, retenu fort avant dans l'après-dîner au palais, par un procès qu'il avait perdu, arriva en retard chez la duchesse, qui le reçut d'un air froid, avec des mots aigres. « Madame, lui dit le bon Le Sage, je vous ai fait perdre deux heures, il est bien juste que je vous les fasse regagner. Je ne vous lirai point ma comédie. » Il mit son manuscrit dans sa poche et sortit sans qu'on pût le retenir.

L'année 1715 vit la mort de Louis XIV et l'apparition de *Gil Blas*. Cette comédie aux cent actes divers (pour l'appeler comme celle de La Fontaine) a pour scène l'Espagne: courtisanes en mantille, seigneurs magnifiquement gueux, mendiants armés d'escopettes y jouent leur rôle à souhait. Mais

elle a pour sujet l'homme qui est, au fond, le même en Espagne et en France. Ici comme là le faste de quelques-uns couvre la misère de tous et les coquins abondent. Le *Gil Blas* à la main, que nous sommes loin du *Francion*, du *Roman comique*, du *Roman bourgeois!* La décence, la politesse, le bon ton règnent d'un bout à l'autre du chef-d'œuvre de Le Sage; et peut-être voudrait-on que le style y fût moins soutenu, la verve moins retenue et que, non point le burlesque, mais le picaresque y parût quelquefois.

Le Sage était sourd quand il fit ce beau livre où les plus légers murmures de l'amour-propre et des passions sont exactement notés. Et ce livre est d'un homme qui travaillait pour vivre. Cet oncle Gabriel, qui ruina son neveu, est bien l'oncle de *Turcaret* et de *Gil Blas*.

Le Sage a quarante-sept ans; il a produit deux ou trois chefs-d'œuvre, il a accompli le miracle du roman. Il faut que de sa tête, dont un monde est sorti, il tire encore de quoi faire vivre les siens. Il travaille et travaillera pour la foire. Là, il n'a pas à subir l'ineptie superbe des comédiens. Là on consomme des pièces; il en produira. Il fabriquera la satire au gros sel qu'Arlequin, Colombine, Scaramouche et Pierrot débiteront sur les tréteaux aux laquais et aux chambrières, entre la boutique de la marchande d'éventails et le char de l'opérateur. A l'aide de quelques bons compagnons, il aura fait vingt, trente, quarante, soixante, soixante-dix arlequinades. Cela se débite. Pour faire rire la foule, l'on sait de quoi il faut parler. Il y a des sujets qui ont le don d'égayer. Parfois, dans les couplets de la foire, la rime, inexacte à dessein, suggérait au spectateur le mot propre, c'est-à-dire le gros mot. Le mot propre échappa une fois à la comédienne, qui alla passer quelques jours à la Salpêtrière. Le Régent, qui avait de l'esprit et point de préjugés, voulut entendre à son aise ces choses-là et fit venir au Palais-Royal les comédiens de la foire.

Après tout, l'on ne voit pas pourquoi on rit des maris trompés ni de tout ce qui concerne le petit train conjugal, mais on voit encore moins pourquoi l'on n'en rirait pas.

Il faut bien croire qu'il y a dans l'animal humain un fond de ridicule. C'est même en quoi il diffère le plus sensiblement des bêtes.

Voltaire imprima que *Gil Blas* était traduit de l'espagnol. Il le croyait sans doute, et l'on ne saurait penser qu'il le dit pour se venger d'un méchant calembour d'Arlequin qui, ramassant un livre sur les planches, s'écrie: « Je prends *mon vol terre à terre* (mon Voltaire à terre). » Mais Voltaire a pu se tromper, et l'on n'a jamais montré l'original espagnol de *Gil Blas*.

Ce n'est pas assez pour vivre honnêtement que de faire parler Scaramouche et Cassandre. Le Sage vieillissant traduit, imite, combine. Il donne *Roland amoureux* de 1717 à 1721, *Guzman d'Alfarache* et les *Aventures de M. Robert, dit Beauchesne*, en 1732. Dès ce moment le public devine qu'il se fatigue. Un curieux écrit en janvier 1733 dans le journal qu'il tient:

« Le Sage, auteur de *Gil Blas*, vient de donner la vie de M. de Beauchesne, capitaine de flibustiers. Ce livre ne sauroit être mal écrit, étant de Le Sage, mais il est aisé de s'apercevoir, par les matières que cet auteur traite depuis quelque temps, qu'il ne travaille que pour vivre et qu'il n'est plus le maître, par conséquent, de donner à ses ouvrages du temps et de l'application. Il y a six ou sept ans que la Ribou lui a avancé cent pistoles sur son quatrième volume de *Gil Blas* qui n'est pas encore fini et ne le sera pas de si tôt. »

Non, il n'était plus le maître de donner à ses ouvrages de l'application et du temps. Il publia en 1734 l'histoire d'*Estevanille Gonzalès*; l'année suivante, *Une journée des Parques*; en 1736, le *Bachelier de Salamanque*. Il vidait son sac et il était bien près, le pauvre grand homme, d'en trouver le fond. En 1740, dans la *Valise trouvée*, il reprit les *Lettres d'Aristénète* qu'il avait traduites, étant jeune, sans assez d'expérience. Enfin il fut réduit, en 1743, à éditer un recueil de bons mots *(Mélange amusant de saillies d'esprit)*. Pourtant il avait la réputation méritée d'un grand écrivain, et tous ceux qui le connaissaient l'aimaient, car il était aussi bon qu'intelligent.

Sa conversation offrait tant d'agrément que, lorsqu'il se tenait dans son café accoutumé de la rue Saint-Jacques, les assistants faisaient le cercle autour de lui et que plusieurs, pour l'entendre, montaient sur les chaises, sur les tables. Cependant il restait pauvre. Il n'avait pu doter sa fille, qui ne s'était pas mariée et devait mourir à l'hôpital. Son second fils était chanoine. Les deux autres, comédiens; il ne les voyait plus. Le plus jeune, Pitténec, jouait dans les foires. L'aîné, Montménil, se faisait applaudir à la Comédie-Française, dans les rôles de valets et de paysans. Estimable par le talent et le caractère, il se rapprocha de son père et, peu de temps après cette réconciliation, mourut subitement dans une partie de chasse à la Villette (8 septembre 1743), âgé de quarante-huit ans. Ce fut un rude coup pour son père. Le Sage, « trop vieux pour travailler, trop haut pour demander, trop honnête pour emprunter, » dit Voisenon, qui le connaissait bien, se retira avec sa femme à Boulogne-sur-Mer, chez son fils le chanoine. Une lettre, écrite à près de quarante ans de distance par le chevalier de Tressan à un correspondant inconnu, nous fait assister aux derniers jours de ce bon vieillard.

« Paris, ce 20 janvier 1780

» Vous m'avez prié de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre auteur de *Gil Blas* et de plusieurs ouvrages estimés. Voici, monsieur, les seuls que je puisse vous donner. Après la bataille de Fontenoy, à la fin de 1745, le feu roi n'ayant nommé personne pour servir sous les ordres de M. le maréchal de Richelieu, les événemens et de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne-sur-Mer, où je restai commandant en Boulonnois, Ponthieu et Picardie.

» Ayant sçu que M. Le Sage âgé d'environ quatre-vingts ans, et son épouse à peu près du même âge habitoient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir et de m'assurer par moi-même de leur état présent. Je les trouvai logés chez leur fils, chanoine de la cathédrale de Boulogne, et jamais la piété filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner et à embellir les derniers jours d'un père et d'une mère qui n'avoient presque aucune autre ressource que les médiocres revenus de ce fils.

» M. l'abbé Le Sage jouissoit à Boulogne d'une haute considération.

Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches le rendirent cher à monseigneur de Pressy, son digne évêque, à ses confrères et à la société.

» J'ai vu peu de ressemblances plus grandes que celle de l'abbé Le Sage avec le sieur Montménil, son frère; il avoit même une partie de ses talens et de ses dons les plus aimables; personne ne lisoit des vers avec plus d'agrément; il possédoit l'art si rare de ces tons variés, de ces courts repos qui, sans être une déclamation, impriment aux auditeurs le sentiment et les beautés qui caractérisent un ouvrage.

» Je regrettois et j'avois connu le sieur Montménil; je me pris d'estime et d'amitié pour son frère; et la feue reine, sur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de sa position et de son peu de fortune, lui fit accorder une pension sur un bénéfice.

» On m'avoit averti de n'aller voir M. Le Sage que vers le milieu du jour; et ce vieillard me donna l'occasion d'observer, pour la seconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmosphère peut faire sur nos organes dans les tristes jours de la caducité.

» M. Le Sage s'éveillant le matin, dès que le soleil paraissoit élevé de quelques degrés sur l'horizon, s'animoit et prenoit du sentiment et de la force à mesure que cet astre approchoit du méridien; mais, lorsqu'il commençoit à pencher vers son déclin, la sensibilité du vieillard, la lumière de son esprit et l'activité de ses sens diminuoient en proportion; et, dès que le soleil paraissoit plongé de quelques degrés sous l'horizon, M. Le Sage tomboit dans une sorte de léthargie dont on n'essayoit pas même de le tirer.

» J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les temps de la journée où son intelligence étoit le plus lucide et c'étoit à l'heure qui succédoit à son dîner; je ne pouvois voir sans attendrissement ce vieillard estimable qui conservoit sa gaieté, l'urbanité de ses beaux ans, quelquefois même l'imagination de l'auteur du *Diable boiteux* et de *Turcaret*; mais un jour, étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis avec douleur que sa conversation commençoit à ressembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, et je me retirai.

» M. Le Sage étoit devenu très sourd; je le trouvois toujours assis près d'une table où reposoit un grand cornet; saisi quelquefois par sa main avec vivacité, il demeuroit immobile sur sa table lorsque l'espèce de visite qu'il recevoit ne lui donnoit pas l'espérance d'une conversation agréable: comme commandant dans la province, j'eus le plaisir de le voir s'en servir toujours avec moi; et cette leçon me préparoit à soutenir bientôt la pétulante activité du cornet de mon cher et illustre confrère et ami, M. de la Condamine.

» M. Le Sage mourut dans l'hiver de 1746 à 1747. Je me fis un honneur et un devoir d'assister à ses obsèques avec les principaux officiers sous mes ordres. Sa veuve lui survécut peu de temps. L'abbé Le Sage fut regretté quelques années après par son Chapitre et la société éclairée dont il avoit fait l'admiration par ses vertus.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

»LE COMTE DE TRESSAN,
» Lieutenant général des armées du Roi;
de l'Académie françoise et de celle des Sciences. »

Le Sage mourut le 17 novembre 1747, après une vie de travail, innocente comme son âme, belle et simple comme son génie, et dure comme la nécessité, qu'il combattit sans cesse et qu'il ne put jamais vaincre.

Les Aventures de l'Abbé Prévost

La petite ville d'Hesdin, assise dans la vallée de la Canche, eut jusqu'en 1639 de cruelles aventures de guerre: aussi portait-elle prudemment une ceinture de remparts et de fossés. Il n'y avait pas longtemps qu'Hesdin était réuni à la France par le traité des Pyrénées. Ses bourgeois, laborieux comme sont les gens du Nord, fabriquaient du savon, tannaient le cuir ou faisaient des bonnets, puis se promenaient en famille, les jours fériés, dans des chemins verts, entre des champs de froment et de colza. Ceux qui avaient un jardin y plantaient des arbres et faisaient sagement.

Lievin Prévost était procureur du roi dans le bailliage. Il maintenait l'ordre public dans l'étendue de son ressort, intervenait dans les causes des églises et des mineurs et était fort entendu en chicane. Ayant épousé demoiselle Marie Duclaie, il eut de ce mariage cinq fils, qu'il éleva de son mieux, occupé qu'il était tout le jour des affaires du roi.

Antoine-François, le second des cinq frères, venu en ce monde, où il devait avoir tant d'aventures, le 1er jour d'avril de l'an 1697, dut être à sa naissance l'occasion de plus d'une épaisse plaisanterie parmi les bonnes gens du bailliage. On ne manquait pas en ce temps-là de donner des poissons d'avril; le Trévoux le dit. Il grandit et fut mis, quand il eut l'âge, au collège d'Hesdin, qui était alors dirigé par les jésuites. Il apprit tout ce qu'on voulut et usa comme il faut du *Novus apparatus* et des autres livres du P. Jouvency, alors dans leur nouveauté. Les petits pères, voyant qu'il était intelligent,

voulurent se l'attacher. Ils lui enseignèrent les Vies des Saints de l'ordre et l'histoire des Missions, lui remplirent la tête de miracles et de supplices. Ils furent insinuants, persuasifs, selon leur coutume; ils caressèrent et menacèrent à propos et gagnèrent l'enfant. M. le procureur, qui entendait que son fils fût instruit aussi bien qu'aucun autre, l'envoya à Paris pour qu'il doublât sa rhétorique au collège d'Harcourt. La fleur des écoliers du royaume y venait s'initier aux plus beaux secrets de l'éloquence latine, et ce n'était pas la faute des régents du lieu si tous leurs écoliers ne faisaient pas de petits Quintiliens. Antoine devint quelque chose d'approchant.

Il avait quinze ans quand il quitta Paris, emportant toute son innocence, et se rendit à la Flèche pour faire son noviciat, avec l'agrément de son père. Il était de flamme pour le Gésu. Il y a de ces natures ardentes; elles brûlent sans cesse; mais leur feu change d'aliment. Au bout de six mois, le jeune néophyte partit sans demander son congé et reparut devant son père surpris. La petite ville d'Hesdin ne lui donna probablement pas tout ce qu'il attendait de la vie et des femmes. M. le procureur le traita assez sévèrement, on parla même de démêlés fort vifs qu'ils eurent ensemble. Enfin, à seize ans, il était dégoûté du monde et frappait de nouveau à la porte des jésuites. Ceux de la Flèche ne voulurent pas le recevoir: ils désespéraient de le garder, ou plutôt, le sachant obstiné, ils voulaient affermir sa vocation en y opposant quelques difficultés. Il s'entêta en effet, résolut d'aller demander l'ordre au général et partit bravement pour Rome, tout seul et bien jeune pour un si grand voyage. Il n'était pas encore hors de France qu'il tomba malade. Sa bourse était plate, messieurs les aubergistes l'ayant vidée sans peine. Par l'obligeance d'un officier, il entra à l'hôpital, où, fortifié de quelques bouillons, il redevint bientôt alerte et vaillant. L'officier, le voyant tel, jugea qu'il serait dommage qu'un si beau garçon ne servît pas le roi. On sait comment les sergents racoleurs recrutaient alors les hommes pour l'armée. Ils les faisaient boire à la santé du roi, les coiffaient du cha-

peau du régiment, et leur apprenaient ensuite qu'ils étaient soldats et ne manqueraient pas, s'ils vivaient, de devenir un jour sergents et capitaines. Ils donnaient à la nouvelle recrue l'argent de son engagement et l'invitaient à bien employer cet argent-là en buvant avec eux au drapeau. L'officier qui avait mis Prévost à l'hôpital fit encore moins de façons; il déclara n'avoir donné d'argent à l'enfant que parce que celui-ci s'était engagé. Prévost, bon gré, mal gré, était soldat. On le fit marcher; on lui donna l'uniforme blanc; on lui boucla les cheveux sur l'oreille et on les lui renferma par derrière dans une bourse noire. Il fit l'exercice au mousquet, mangea la soupe dans la gamelle, coucha sur le lit de camp, fut de corvée. On l'eût envoyé en guerre, car on se battait encore. Il était furieux et déserta [1].

La paix faite, le roi mort, le duc d'Orléans régent, le jeune déserteur fut amnistié; il sortit de sa cachette et rentra au couvent. Il y fut reçu les bras ouverts. Point de reproches, mais des sourires, des caresses et de douces larmes. Les bons pères comprenaient qu'on ne prend pas les mouches du siècle avec le vinaigre de la pénitence. L'enfant prodigue, ému de tant de bonté, pleurait sur le veau gras que ses pères spirituels avaient tué pour lui. Dans le premier élan de son zèle, il composa une ode latine en l'honneur de saint François-Xavier, apôtre des Indes. Assurément il eût composé des odes pour tous les saints de la Compagnie de Jésus, qu'il eût tous non seulement célébrés, mais encore imités; il eût

1 A cet endroit, je m'en rapporte, non sans quelque défiance, à un donneur de nouvelles: l'auteur du *Journal de la Cour de Paris* (*Revue rétrospective* 1836). Je n'ai pas pris garde à ce que M. Ambroise-Firmin Didot conte, sur la foi de François Didot, son bisaïeul, d'une lutte qu'il y eut dans un escalier entre le procureur et son fils. On ne sait trop à quelle époque placer cette scène; d'ailleurs François Didot ne connut l'abbé que quand celui-ci était déjà âgé. (Voyez *Encyclopédie du XIXe siècle*, article *Typographie*). J'ai suivi volontiers, dans toute cette notice, l'essai anonyme qui est placé en tête des *Œuvres choisies de l'abbé Prévost*, Amsterdam et Paris, 1703. Cet essai est attribué, par Œttinger, à Pierre-Bernard d'Héry, né en 1756 à Auxerre. C'est à l'irréprochable travail de M. Henry Harisse que j'emprunte ce renseignement. (*Bibliographie de Manon Lescaut*, Paris, D. Morgant et C. Fatout, 1877).

vécu en apôtre, il fût mort à Siam, à Canton ou plus loin encore, en odeur de sainteté, s'il n'y avait pas eu de femmes dans le royaume. Mais ce gros garçon, de vive humeur et de complexion sanguine, était enclin à l'amour. L'hypocrisie n'était pas son fait; ne s'accommodant pas de servir en même temps Dieu et les demoiselles, il sauta par-dessus les murs et s'en alla mener joyeuse vie avec toutes les Manons qu'il rencontrait. Il leur plaisait autant qu'elles lui plaisaient, car il avait une belle figure, des yeux noirs fort expressifs et le diable au corps.

Ainsi rentré dans le monde, il jugea, non sans apparence, que décidément l'habit à revers bleu lui convenait mieux que la soutane, et il retourna au régiment. Il servit cette fois, à ce qu'il a dit depuis, avec plus d'agrément et d'avantage que la première. Cela veut dire qu'il était officier; sa naissance lui permettait de l'être. Il vit le feu, fit la guerre et l'amour; la fête fut complète. Mais tous les mousquetaires n'étaient pas de bonne compagnie. Plusieurs de ceux qui jouaient avec lui dans les cabarets étaient des coquins, qui lui vidaient sa bourse en deux tours de cartes et s'esquivaient ensuite, le laissant fort embarrassé de payer l'écot. Il se mettait parfois quelque méchante affaire sur les bras. M. le procureur, qui était d'humeur rigide, se fâcha tout rouge de la nouvelle equipée de son fils. Celui-ci ne jugea pas opportun de l'aller trouver et passa en Hollande. Il y rencontra une jeune fille, qui lui parut la plus belle du monde. Il l'aima tout d'un coup, avec toute l'ardeur imaginable. Elle le trompa. Il se crut l'homme le plus malheureux du monde, et il l'était en effet, puisqu'il croyait l'être. Il pensa qu'il ne se consolerait jamais, en quoi il se trompait. Dans son désespoir, il renonça à sa maîtresse, aux Hollandaises, à toutes les femmes, aux plaisirs du monde, et courut s'enfermer dans un couvent de l'ordre des bénédictins de Saint-Maur. Il avait vingt-deux ans, avait été deux fois soldat et deux fois jésuite.

Les bénédictins, qui étaient alors en querelle avec les jésuites, le reçurent comme un butin fait sur l'ennemi. Ce

fut un cri de joie à son entrée. Songez qu'ils enlevaient une brebis au bercail de saint Ignace. Prévost disait: « Je suis mort. Voici ma tombe. » On ne peut avoir plus de candeur. Il fit un noviciat d'une année, pendant lequel personne n'eut de ses nouvelles. M. le procureur croyait son fils au diable où il l'avait envoyé, pendant que le fils, prosterné dans une cellule, usait ses lèvres sur un crucifix.

Après un an révolu, Antoine Prévost prononça avec la solennité requise et dans la forme ordinaire, les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Il fut couché sous un drap noir, et l'office des trépassés fut récité sur lui.

La congrégation de Saint-Maur, dont le général résidait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, poursuivait depuis longtemps d'immenses travaux d'érudition. Chaque couvent était pourvu d'une bibliothèque; tous les moines écrivaient, tandis que des frères lais apprêtaient les légumes et nettoyaient les salles. Les plus doctes moines étaient dispensés d'assister régulièrement aux offices, afin qu'ils ne perdissent pas en *oremus* un temps mieux employé à des recherches savantes. Mais les jésuites jetèrent le trouble dans cette cité des livres, en soutirant, jusque dans les alcôves, des lettres de cachet contre les plus illustres bénédictins.

Le jeune Prévost entra dans la congrégation au moment où le feu de la querelle s'allumait: sa présence l'attisa. N'était-il pas, aux yeux des petits pères, un félon, un transfuge, un apostat passé diaboliquement, du sein, du cœur même de Jésus, dans un atelier de mensonges, dans une officine d'hérésies? Car les jésuites accusaient de jansénisme leurs rivaux, ce qui était le meilleur moyen de les envoyer pourrir à la Bastille ou tout au moins finir de misère à Cologne ou à La Haye. Mais peut-être, après tout, y avait-il quelque chose de fondé dans cette accusation. L'hérésie est insidieuse, et les docteurs eux-mêmes ne sont pas toujours à l'abri de ses séductions. *Tradidit mundum disputationibus eorum.* Ce n'est point notre affaire.

Dom Prévost, revêtu du scapulaire noir des enfants de Benoît, fut envoyé par le général à l'abbaye de Saint-Ouen,

à Rouen. Il y avait alors dans cette ville un père jésuite nommé Brun, comme l'ours du vieux roman et aussi mal léché. Ce Brun flaira le jeune bénédictin et grogna contre lui. Prévost répondit honnêtement aux libelles malhonnêtes de son adversaire. Ce n'était pas le moyen d'en finir. Le Brun haussa le ton. L'autre, qui avait la tête vive, comme il a déjà paru, se fâcha et répondit avec emportement dans un *factum* qu'il porta à l'imprimeur. Mais il eut aussitôt regret de sa violence et redemanda son manuscrit au libraire, qui eût bien voulu ne pas le rendre, car les libelles, en tout temps, se vendent bien quand ils diffament bien, et il ne déplaît au prochain d'être scandalisé. Dom Prévost jeta la pièce au feu. C'est ainsi que l'injurieux jésuite, ayant affaire à un honnête homme, parla le dernier et put proclamer qu'il avait réduit son adversaire au silence.

De Saint-Ouen, dom Prévost se rendit à Amiens pour y être ordonné prêtre. Il s'avança vers l'autel vêtu de l'amict, de l'aube, de l'étole et du manipule, la chasuble pliée sur le bras gauche, un cierge dans la main droite. Et l'évêque lui dit: « Recevez le joug du Seigneur, car son joug est doux et son fardeau léger. » — « Je suis doucement lié par une chevelure blonde et des bras délicats », s'écrie un élégiaque latin. Qu'importe le lien! mais il faut qu'on l'aime, il faut qu'on l'aime toujours.

Dom Prévost fut ensuite envoyé au Bec, près Bernay, pour faire un cours de théologie dans la chaire d'Anselme et de Lanfranc. Au vieux temps d'Anselme, la philosophie était la servante de la théologie: *philosophia, ancilla theologiæ*. Cette hiérarchie commençait à se défaire quand vint dom Prévost. Si pieux qu'il fût, le nouveau docteur n'était point de force à résister aux entraînements du siècle. Mais peu importe ce qu'il enseigna, dans une abbaye en ruines, à quelque tonsurés. Du Bec, il se rendit au collège de Saint-Germer, où il professa les humanités. Sans doute il mit dans son enseignement cette politesse et cette décence qu'on trouve dans tout ce qu'il écrivit depuis. Les gens d'Evreux, ayant besoin de prédicateur, en demandèrent un aux bénédictins, qui donnèrent dom Prévost. Celui-ci prêcha le carême dans l'église cathédrale. Il parla des voluptés du monde et des faiblesses de la chair en homme qui s'y connaissait, et les dames d'Evreux prirent plaisir à entendre un moine de si bonne mine parler si bien du péché.

C'est ainsi que, pendant la sainte quarantaine, dom Prévost vit du haut de sa chaire tant d'yeux bleus ou noirs, tous attendris, tous humides, se tourner vers lui, sous des boucles poudrées, des dentelles, des fontanges. Ce spectacle promettait à un moine fait comme lui plus d'un de ces rêves auxquels on dit que les plus pieux solitaires sont sujets. Il eut dans sa cellule sa part de ces rêves-là. Des images voluptueuses et terribles le hantaient, et plus tard il ne put s'empêcher de raconter ces cauchemars dans ses romans. Jeune, robuste, portant sur l'oreiller monacal le souvenir encore chaud des nuits de Hollande, comment n'eût-il pas vu défiler sur sa couche tout le cortège de la tentation de saint Antoine?

Les visions impures, c'est, de tout temps, en tout lieu, la terreur du bon moine. Il prie pour les conjurer; il veut les prévenir par le jeûne, le fouet, le cilice. En vain. Il s'alarme, il se trouble quand vient le soir. Les hymnes du bréviaire expriment cette angoisse. A l'heure de vêpres, quand le soleil décline, les moines supplient ensemble le ciel, dont la lumière visible les abandonne, de leur épargner les tentations de la nuit.

Repelle a servis tuis
Quidquid per immunditiam
Aut moribus se suggerit,
Aut actibus se interserit.

Ces prières ont-elles été entendues? Non. Les moines se réveillent le lendemain pleins de honte et de dégoût; ils ont hâte de secouer le coupable sommeil. « Que la pureté revienne! » C'est le premier souhait, à l'heure de matines:

Ne corpus adsit sordidum.

L'aube seule a pu mettre en fuite l'escadron de l'enfer, *caterva dœmonum*. Trempés dans la première fraîcheur, dans la première clarté du jour, les religieux chantent l'hymne des laudes:

Aurora jam spargit polum,
Terris dies illabitur,
Lucis resultat spiculum:
Discedat omne lubricum,
Phantasma noctis discedat.

Ils secouent les fantômes de l'ombre, mais les fantômes reviendront avec l'ombre.

Prévost était chrétien, et, bien que son *Cleveland* ait passé pour une apologie de la religion naturelle, bien qu'on l'ait accusé de s'être fait protestant en Hollande, je ne crois pas qu'il ait eu en réalité une heure de doute dans sa vie. Ah! s'il croyait! sa foi était pleine et d'autant plus solide que la réflexion ne l'avait jamais ébranlée. Avec beaucoup d'imagination, il était le moins réfléchi, le moins philosophe des hommes. Il croyait aux sacrements, aux mystères, aux miracles, à l'enfer; il croyait tout ce qu'on lui disait; il était persuadé que les songes contiennent des avertissements du Ciel, il ne doutait pas de la vertu d'un pansement secret qui consistait, entre autres pratiques, à réciter le second verset de l'hymne *Vexilla Regis* en faisant trois signes de croix aux trois mots *mucrone diro lanceœ*; il estimait qu'une certaine poudre peut disposer les yeux de manière à voir un ours là où il y a un homme; il était certain qu'on arrête les chevaux avec la cendre d'un foie de loup, enfin il adorait les histoires de revenants et n'en trouvait pas d'assez extraordinaire.

Son carême prêché, il passa aux Blancs-Manteaux de Paris, où il prêcha derechef et fort bien, dit-on. De là, il entra à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui était le chef-lieu de l'ordre et où l'on réunissait les moines les plus savants. On l'y employa à rédiger la *Gallia Christiana*, vaste compilation d'histoire ecclésiastique commencée en



1715 et parvenue alors à son quatrième tome. Il se mit à la besogne avec cette ardeur qu'il dépensait en toute occasion, compulsa, compila, rédigea, usa sa plume jusqu'aux barbes, tarit son encrier et ajouta un volume presque entier à la collection, un de ces in-folio d'impression compacte comme on n'en faisait pas tous les ans, même chez les bénédictins. On ne dit pas que ce tome vaille plus ou moins que les autres. La *Gallia Christiana* est un fort savant livre.

Prévost se reposait d'écrire du latin en écrivant du français. Il faisait un roman dans sa cellule, ou plutôt vingt romans. Car les *Mémoires d'un homme de qualité* contiennent assez d'aventures pour remplir vingt romans ayant chacun un commencement et une fin. L'infatigable Prévost ne sentait pas alors qu'il est nécessaire qu'un livre finisse. Il semait dans le sien les louanges les plus hautes de la morale et de la religion; mais il y accumulait les peintures profanes et y poussait par intervalles de terribles cris de passion. Le goût du monde lui revenait. Ce n'était donc pas assez, pour tuer le vieil homme, de l'avoir enseveli dans la poussière d'une bibliothèque monacale.

Vaines précautions! cruelle destinée!

comme dit Racine, le poète préféré de l'abbé Prévost. Il s'était fait moine par désespoir; le désespoir était parti et le froc lui restait.

Sous ces impressions, il écrivit à un de ses frères une lettre où il dit:

« Je connois la faiblesse de mon cœur, et je sens de quelle importance il est pour son repos de ne point m'appliquer à des sciences stériles, qui le laisseroient dans la sécheresse et dans la langueur; il faut, si je veux être heureux dans la religion, que je conserve dans toute sa force l'impression de la grâce qui m'y a amené. Qu'on a de peine à reprendre un peu de vigueur quand on s'est fait une habitude de sa faiblesse, et qu'il en coûte à combattre pour la victoire quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre! »

Cela n'est-il point d'un chrétien sincère mais que la grâce abandonne? Les théologiens disent bien que la grâce est capricieuse et fait de ces coups; elle lâche son homme. Puis, il faut savoir, et on sait, depuis Pascal, qu'il y a plusieurs sortes de grâce. Il y a notamment la grâce suffisante, qui ne suffit pas. Il ne restait plus que celle-là, sans doute, au pauvre Prévost.

Comme il avait le talent d'imaginer des aventures extraordinaires et de les bien conter, souvent, dans les soirées d'hiver, il faisait des récits aux moines pour les divertir. Une fois, le jour vint à poindre que les bons pères l'écoutaient encore. Prévost se livrait à son imagination, Prévost devenait un mauvais moine. Quelque vieux prieur, blanchi sous le froc, s'en aperçut, gronda, châtia et ne fit en somme que dégoûter davantage celui qu'il voulait ramener. S'il était tourmenté par ses pères spirituels, il n'avait pas non plus à se louer de ses frères en religion, qui ne lui épargnaient ni intrigues, ni jalousies, ni espionnages. Ils le prenaient en haine, sentant qu'il n'était pas de leur nature. Il faut le dire, il était trop franc pour eux. Comme vous pensez bien, il ne s'aperçut que fort tard de la malveillance qui l'entourait. Mais, quand il l'eut découverte, le couvent lui devint tout à fait intolérable. Il avoua son état à quelques amis et les consulta sur ce qu'il avait à faire. Ses vœux étaient formels; il ne pouvait songer à s'en faire relever. Le seul remède qu'on trouva fut d'obtenir que dom Prévost pût passer à Cluny, où la règle était moins sévère qu'à Saint-Maur. On agit à Rome, qui est parfois accommodante. Rome envoya secrètement un bref de translation à l'évêque d'Amiens pour qu'il le fulminât, et il l'eût fulminé. Mais il ne se hâta pas assez. Un jour le pénitencier d'Amiens, homme austère et gallican de vieille roche, étant entré dans le cabinet épiscopal, vit par hasard le bref sur une table, le lut, demanda à quel propos ce bref était là, et, sur la réponse de Monseigneur, il fronça les sourcils: « Rome, dit-il, est prodigue de grâces; le monde sera rempli de moines dégoûtés de leur état pour peu qu'on les écoute. On connaît le goût de dom Prévost pour l'indépendance et la frivolité.

S'il a de meilleures raisons à alléguer, on l'entendra. Mais il ne faut rien résoudre auparavant. » Le pénitencier de Monseigneur ayant parlé très haut, Monseigneur, qui était ennemi des querelles, mit le bref dans un tiroir, où il peut bien être encore.

Pendant ce temps, l'impatient Prévost se disait: « Si le bref n'est pas encore fulminé, il le sera bientôt. Monseigneur d'Amiens est de mes amis. Faisons notre paquet. » Et, sur ce raisonnement, il écrivit trois lettres pour donner les raisons de son départ, une au père général, une autre au père prieur, la troisième à un autre religieux. Il les laissa dans sa cellule, traversa le potager sans souci de marcher dans les plates-bandes, sauta par-dessus les murs, rejoignit les amis qui l'attendaient dans le jardin du Luxembourg, ôta sa robe et son scapulaire, revêtit les habits qu'on lui avait apportés, respira et alla se réjouir au cabaret avec les complices de son évasion. Il n'en sortit que le lendemain matin pour aller voir l'évêque d'Amiens, qui était alors à Paris. Monseigneur, qui le reçut avec beaucoup d'embarras, l'instruisit, en douceur, des difficultés que le bref avait soulevées. Il devait à sa mitre d'admonester un moine défroqué. Il le fit avec toute la bénignité de son âme. « On parle en tous lieux de votre humeur légère, mon fils, dit-il; vous ferez sagement de retourner à Saint-Germain-des-Prés; en vous observant mieux, vous ferez taire les mauvais propos. » Prévost fut étonné.

Point de bref pour excuser son évasion. Son cas était grave; il pouvait être appréhendé et puni. Mais, de l'humeur qu'il était, un voyage ne lui coûtait guère. Il fit son sac et s'enfuit en Hollande. Il connaissait déjà cette terre de refuge. Il y vécut comme il put, fut d'abord garçon de café, puis loua une boutique et y donna la comédie. Il était à la fois directeur, auteur et acteur. Voilà un homme de ressources! Tout son bien se composait alors de ce gros manuscrit qu'il avait fait, pendant les nuits, à Saint-Germain-des Près. Il y donna les derniers coups de plume, et les *Mémoires d'un homme de qualité* furent imprimés à Paris et lus partout. Mlle Aïssé, qui dévora, comme tout le monde, ces six volumes de roman,

y pleura du commencement à la fin et dit ensuite que le livre n'était pas bon. Cette jeune sauvage adorait les récits extraordinaires, comme était celui-là, mais Mmes du Deffand et de Tencin lui avaient donné des leçons de goût, et la pauvre enfant n'osait plus admirer ce qu'elle aimait. Le public fit comme elle : il lut le livre, mais se refusa, avec quelque raison, à ranger l'auteur parmi les bons écrivains.

Pendant que les *Mémoires d'un homme de qualité*, plus lus qu'approuvés et décriés par les moines de toute robe, faisaient leur chemin dans le monde, leur impétueux auteur, établi à La Haye, battait le pavé de brique des rues, au son des carillons, et suivait les quais qui bordent les canaux, l'œil en éveil, le nez au vent de la mer. Il fit par hasard la rencontre d'une jolie demoiselle qui se trouva être bien née, sage et spirituelle. Prévost devint amoureux : il le fût devenu à moins. Cette demoiselle était pauvre, et, bien qu'elle s'efforçât de cacher sa détresse à un étranger, il apprit qu'elle venait de perdre une partie de la modique pension dont elle vivait. Il est doux de faire du bien à ce qu'on aime. Il fit des offres en homme qui craint d'être refusé, avec tant d'honnêteté et de délicatesse qu'il ne fâcha point la jeune Hollandaise.

Elle n'osa pas affliger par un refus un homme généreux, pauvre comme elle. Mais comment ne pas aimer un bienfaiteur quand il est aimable ? Et Prévost l'était. Elle ne lui cacha pas ce qu'elle sentait pour lui, et lui dit, un jour, avec beaucoup de candeur : « Epousez-moi. » Etant de la religion réformée, elle trouvait la chose peu embarrassante et fort simple. Un humble ministre, dans un temple de village, les unirait pour le bien comme pour le mal, sans leur demander d'où ils venaient. Mais Prévost, fort songeur, se disait qu'après avoir prononcé des vœux à Saint-Germain-des-Prés et reçu l'ordre de la prêtrise à Evreux, épouser une protestante à La Haye serait le fait d'un mécréant. Il fit part de ses scrupules à la demoiselle, ajoutant que s'il l'épousait il se fermerait irrévocablement l'entrée de la France, qui était son pays, qu'il aimait et où il comptait bien mourir. Elle

lui répondit : « Vous avez raison. Mais je vous aime et je ne vous quitterai pas. » Et, comme il partait pour l'Angleterre, elle l'y suivit.

Il laissait quelques dettes à La Haye. Il les avait contractées, non pour pourvoir à ses besoins qui n'étaient pas grands, mais pour secourir des compatriotes malheureux. Il n'avait pas manqué d'en connaître en Hollande. Il leur donna ce qu'il avait et plus qu'il n'avait. On le lui reprocha dans les gazettes.

Prévost, débarqué en Angleterre, se sentit dans le pays qui lui convenait. Laborieux comme il était, il trouva à s'employer chez un peuple laborieux. Il était propre à tout emploi : il fut d'abord gouverneur d'un jeune homme de qualité. L'Angleterre lui plut. C'est la patrie des imaginations sombres. Là, des prairies sous un ciel brumeux. La mélancolie flotte avec les vapeurs du matin sur l'herbe épaisse, sur l'herbe des cimetières où le pasteur Hervey promène sa tristesse, où le jeune Thomas Gray crayonne ses élégies. Prévost mène dans ces paysages les songes d'une âme affectueuse et triste, qui ne peut se lasser, mais qui se trouble aisément et s'emplit d'idées noires. La tâche quotidienne, le travail pour la vie le rappellent dans la cité. Il coudoie dans un parc un homme déjà mûr, ridé, agité d'un tremblement nerveux et insensible à tout ce qui se passe en dehors de sa tête. On le heurte, personne ne prend garde à lui. Il est vêtu comme un marchand, et c'est en effet un pauvre imprimeur de la Cité, mais il porte dans son cerveau des figures qui charmeront tout un siècle ; il imagine Paméla, Lovelace, Clarisse et Clémentine. C'est Samuel Richardson.

Prévost publia à Londres son deuxième roman : l'*Histoire de Cleveland, fils naturel de Cromwell*. C'est la plus sombre histoire qu'on ait jamais imaginée. Des cavernes sauvages, des îles affreuses, des festins de cannibales, une vieille femme s'ouvrant la veine du bras avec un mauvais couteau pour nourrir de son sang une petite fille. Prévost s'effrayait lui-même à créer tant d'horreurs et jouissait de son effroi.

Heureusement, il changea d'humeur et composa peu de temps après, en quelques semaines, un petit roman qu'il ajouta aux *Mémoires d'un homme de qualité*, apparemment pour le faire lire. Il faisait peu de cas d'un récit aussi simple: c'était l'*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Manon aime toute sa vie et reste huit jours fidèle. Il lui faut des chiffons et des soupers; elle respire la volupté; jusque dans la charrette qui la transporte à l'Hôpital elle est charmante, et il faut bien l'aimer! Ce jeune chevalier qui se fait grec pour elle et fait sauter la carte dans sa manchette inspire vraiment de la pitié. Ces deux enfants sont bien fripons, mais ils s'aiment; attendez qu'ils soient fortement éprouvés, vraiment malheureux, et vous les verrez sublimes. C'est que le même amour fait les héros et les infâmes. Quand la mort frappera dans un désert la jolie tête de Manon, quand il ne restera plus d'elle qu'un souvenir, ce souvenir sera plein de charme et d'attendrissement. Beaucoup diront en fermant le livre: « Oh! Manon, comme je t'aimerais si tu vivais! » Tout est naturel, tout est vrai, tout est juste dans ce petit livre. On n'y pourrait pas changer un mot. Quand Prévost eut fait le plus simplement du monde ce miracle d'art, il écrivit deux pages de morale pour les mettre devant. C'est comme un fichu jeté sur les épaules de mademoiselle Manon. Il se flatte dans ce petit morceau d'avoir écrit un ouvrage utile aux mœurs [1]. Je le veux bien.

1 Voici ce morceau dans son entier:

« Le public a lu avec beaucoup de plaisir le dernier volume des *Mémoires d'un homme de qualité*, qui contient les Aventures du Chevalier des Grieux et de Manon Lescot. On y voit un jeune homme, avec des qualités brillantes et infiniment aimables, qui, entraîné par une folle passion pour une jeune fille qui lui plaît, préfère une vie libertine et vagabonde à tous les avantages que ses talens et sa condition pouvoient lui promettre; un malheureux esclave de l'amour, qui prévoit ses malheurs sans avoir la force de prendre quelques mesures pour les éviter; qui les sent vivement, qui y est plongé, et qui néglige les moyens de se procurer un état plus heureux; enfin un jeune homme vicieux et vertueux tout ensemble, pensant bien et agissant mal; aimable par ses sentimens, détestable par ses actions. Voilà un caractère bien singulier. Celui de Manon Lescot l'est encore plus. Elle connoit la vertu,

Mais c'est quand votre livre fut fini, l'abbé, que vous eûtes ces belles idées. En agitant votre plume, vous fûtes seulement inspiré par le souvenir de vos premières ardeurs. C'est ainsi que le romancier grec, ayant vu dans un bois sacré des nymphes, raconta une histoire d'amour.

Mais il faut vivre: c'est à quoi principalement s'occupait l'auteur de *Manon Lescaut*. Il imagina à cet effet de fonder une gazette littéraire. Les feuilles de ce genre, rédigées, pour la plupart, par un seul auteur, recevaient alors un accueil favorable. On avait vu paraître successivement les *Nouvelles de la république des lettres*, le *Journal de Trévoux*, la *Bibliothèque universelle* de Leclerc, le *Journal littéraire* de Salengre, l'*Histoire des ouvrages des savants* de Basnage, la *Bibliothèque*

elle la goûte même, et cependant elle commet les actions les plus indignes. Elle aime le Chevalier des Grieux avec une passion extrême; cependant le désir qu'elle a de vivre dans l'abondance et de briller lui fait trahir ses sentimens pour le Chevalier auquel elle préfère un riche Financier. Quel art n'a-t-il pas fallu pour intéresser le Lecteur et lui inspirer de la compassion, par rapport aux funestes disgrâces qui arrivent à cette fille corrompue! Quoique l'un et l'autre soient très libertins, on les plaint, parce que l'on voit que leurs déreglemens viennent de leurs foiblesses et de l'ardeur de leurs passions, et que d'ailleurs ils condamnent eux-mêmes leur conduite et conviennent qu'elle est très-criminelle. De cette manière, l'auteur, en représentant le vice, ne l'enseigne point. Il peint les effets d'une passion violente qui rend la raison inutile lorsqu'on a le malheur de s'y livrer entièrement; d'une passion qui, n'étant pas capable d'étouffer entièrement dans le cœur les sentimens de la vertu, empeche de la pratiquer. En un mot, cet ouvrage découvre tous les dangers du déreglement. Il n'y a point de jeune homme, point de jeune fille, qui voulût ressembler au Chevalier et à sa maîtresse. S'ils sont vicieux, ils sont accablez de remords et de malheurs. Au reste, le caractere de Tiberge, ce vertueux ecclesiastique, ami du Chevalier, est admirable. C'est un homme sage, plein de religion et de piété; un ami tendre et généreux; un cœur toujours compatissant aux foiblesses de son ami. Que la piété est aimable, lorsqu'elle est unie à un si beau naturel! Je ne dis rien du style de cet ouvrage. Il n'y a ni jargon, ni affectation, ni réflexions sophistiques: c'est la nature même qui écrit. Qu'un auteur empesé et fardé paroit pitoyable en comparaison! Celui-ci ne court point après l'esprit, ou plutôt après ce qu'on appelle ainsi. Ce n'est point un stile laconiquement constipé, mais un stile coulant, plein et expressif. Ce n'est par tout que peintures et sentimens, mais des peintures vrayes et des sentimens naturels. »

française de Camusat, le *Nouvelliste du Parnasse* de Desfontaines, l'*Année littéraire* de Fréron, etc., etc. L'abbé Prévost intitula sa gazette: *Le Pour et le Contre*. Par ce titre, il promettait d'être équitable: il tint parole, et, bien qu'il eût des ennemis, il ne se laissa induire en aucun excès de langage. La vie ne l'avait pas gâté; il était encore l'honnête homme qu'on vit à Rouen, quand, insulté par un jésuite, il se tut plutôt que de répondre sur le ton de son adversaire. Mais, s'il avait de la politesse, il n'avait pas de régularité. La gazette en voulait; il se lassa de la gazette, et, dès le second tome, il chargea Lefebvre de Saint-Marc de l'écrire pour lui. Lefebvre de Saint-Marc avait grand besoin de travailler pour vivre. Pauvre officier, pauvre précepteur, pauvre publiciste, il se remuait et ne faisait que changer de misère. Il n'y avait pas longtemps qu'il rédigeait *Le Pour et le Contre* quand les abonnés, voyant la différence des styles, invitèrent Prévost à reprendre la plume. Il s'exécuta de bonne grâce dès la troisième feuille du tome III, assez content, en somme, de ne pouvoir être remplacé si aisément qu'il avait cru.

Sa gazette ayant réussi, il fut déchiré dans toutes les autres. L'abbé Lenglet Dufresnoy raconta dans la sienne que l'abbé Prévost était un Médor qui enlevait les filles et dupait les aubergistes. Prévost se défendit avec beaucoup de modération et de goût. Il avait alors trente-huit ans et commençait à porter sur son visage les traces de ses fatigues. Il menait une vie retirée, travaillait obstinément et passait quelquefois des semaines entières dans son cabinet. Il avait l'humeur douce, un peu triste. Il fuyait les bals et les fêtes; une heure d'entretien avec un ami de bon sens était sa plus grande volupté.

Mais il regrettait la France. Il fut tenté plus d'une fois d'y rentrer secrètement; on lui représenta qu'il risquait d'y être inquiété. Il prit le parti de solliciter ouvertement son retour. Le cardinal de Bissy et le prince de Conti l'appuyèrent, et il fut permis à Prévost de reparaître dans le royaume sous l'habit ecclésiastique séculier. Il n'en demandait pas davantage. Le prince de Conti, voulant l'obliger, le demanda pour

aumônier. La place était bonne, mais Prévost eut d'abord scrupule de l'accepter. Il fit part à Son Altesse de l'empêchement qu'il voyait:

— Je ne dis jamais la messe.

— Je ne l'entends jamais, répondit Son Altesse.

Prévost accepta. Son ministère, comme on peut croire, lui laissait des loisirs. Il écrivait du soir au matin. Il composa sans relâche des romans et des histoires qui étaient aussi des romans.

Il donna, en 1736, le *Doyen de Killerine*, qu'il annonça lui-même comme une « histoire ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable. » L'abbé n'était point fat et ne tirait pas vanité de ses livres; mais, comme il écrivait beaucoup, il voulait être beaucoup lu. Il avait la conscience d'être un bon ouvrier en littérature, et pendait, ainsi qu'on voit, une belle enseigne à sa boutique, qui était bien pourvue. Il en sortit successivement l'*Histoire de Marguerite d'Anjou*, l'*Histoire d'une Grecque moderne*, les *Campagnes philosophiques de Moncal*, l'*Histoire de la jeunesse du commandeur de* ***, l'*Histoire de Guillaume le Conquérant*, une *Vie de Cicéron*, traduite de Middleton, une traduction des *Lettres de Brutus* et des *Lettres familières*, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mémoires d'un honnête homme*. J'en oublie. Prévost composait si facilement qu'il pouvait prendre part à une conversation sans s'interrompre d'écrire. Sa plume le menait.

Il vivait tranquille, dans son cabinet, quand un folliculaire, dont je ne sais pas le nom, vint lui demander des secours et des conseils. L'abbé, qui ne savait rien refuser, paya de sa bourse et de sa plume. Or, il advint que le journal dans lequel il avait si bonnement trempé déplut au pouvoir et fut saisi. Les gens de police trouvèrent de l'écriture de Prévost dans les papiers du malheureux folliculaire; ils eussent fort bien mené Prévost à la Bastille s'ils l'avaient trouvé. Le prince de Conti lui fournit les moyens de gagner Bruxelles, où, par bonheur, il n'attendit pas longtemps que cette méchante affaire fût arrangée.

Revenu dans ses foyers et remis de cette dernière tribulation, il commença une grande entreprise. Le chancelier Daguesseau l'invita à rédiger une *Histoire générale des voyages*. On commençait alors en France à s'intéresser aux découvertes des navigateurs; on voulait savoir comment vivent les peuples qui ne vivent pas comme nous. Le siècle précédent s'était montré peu curieux à ce sujet: il s'était contenté des notions les plus vagues sur les Levantins, comme on disait. Les Turcs mêmes étaient peu connus. C'est a peine si, dans les dernières années du siècle, les relations de Tavernier, de Bernier et de Chardin firent passer dans le public quelque idée de la Perse et de l'Inde. A l'époque où Prévost vieillissait, on se prit d'amour pour les sauvages. On se sentait vieux et corrompu; on les croyait innocents et jeunes. On disait: « Ces nègres, ces Indiens n'ont point de gazettes; ils ne vont point à l'Opéra; ils sont tout nus: c'est admirable! Ils ne se marient point par contrat, et ne sont point trompés. Parlez-nous de leurs huttes, de leurs pirogues, de leurs vertus. » On se figurait que l'empereur de la Chine était philosophe; on eût demandé des lois aux Hurons.

Le bon Prévost n'était pas allé aux grandes Indes, mais son roman de *Robert Lade* prouvait qu'il savait parler convenablement de marine et de géographie et peindre d'une façon très saisissante les mœurs des peuples barbares. Il se mit à rédiger une *Histoire générale des voyages*. On en faisait alors une en Angleterre, et, bien que la France fût en guerre avec cette nation et que, sur mer, les deux pavillons ennemis ne se rencontrassent point sans des coups de canon, l'amirauté britannique ne cessa pas de faire tenir à la chancellerie de France les feuilles de l'*Histoire des voyages* à mesure qu'on les imprimait. Daguesseau les communiquait à Prévost, qui ne faisait guère que les traduire. Malheureusement ce secours lui manqua bientôt. La rédaction anglaise, comme autrefois la muraille de Carthage, resta interrompue. L'abbé dut poursuivre seul ce grand travail: il compila, compila, compila et vint à bout de l'Amérique. Un fermier général faisait les fonds de l'entreprise, qui dévora quatre mille louis

d'or. Prévost rédigea quinze volumes in-4º sans accepter un denier. Les biens de la terre ne le séduisaient pas: « Un jardin, une vache et deux poules me suffisent », disait-il.

Il avait une naïveté d'enfant et s'abandonnait en toute ingénuité à François Didot, son libraire, qui lui payait ses livres à raison d'un louis la feuille. Le prix sans doute était élevé, mais j'aime à croire que François Didot trouvait son compte au marché. On signait les traités dans un cabaret au coin de la rue de la Huchette, qui était le lieu consacré à ces sortes d'affaires, et les livres étaient vendus dans la boutique du quai des Augustins, à l'enseigne de la *Bible d'Or*.

Au demeurant l'abbé Prévost se trouvait à l'abri du besoin. Pensionné par le prince de Condé et pourvu d'un prieuré de plus de vingt mille livres annuelles, il habitait, à Saint-Firmin, près Chantilly, une maison appartenant à la veuve d'un avocat en parlement, et y traitait fort bien les amis que son esprit gracieux y attirait en grand nombre.

Pendant ce temps, le vieux Samuel Richardson avait publié à Londres *Clarisse Harlowe* et *Grandisson*. Prévost, familiarisé dès longtemps avec la littérature anglaise, traduisit ces beaux romans, si touchants, qui inspirèrent à Rousseau la *Nouvelle Héloïse* et qui faisaient pleurer Diderot. Ce bon Diderot, on le voyait mélancolique; on lui demandait: « Qu'avez-vous? Que vous est-il arrivé? », on l'interrogeait sur sa santé, sa fortune, ses parents, ses amis. C'était Clarisse Harlowe qu'il avait quittée en danger et qui lui donnait de l'inquiétude. Je ne sais si Prévost rendit mieux que Letourneur le texte anglais. Je soupçonne bien un peu l'abbé d'avoir, tout en abrégeant les détails, allongé l'ensemble. Il écrivait d'abondance, et ce qui est écrit vite n'est pas toujours ce qui se lit vite. Il n'importe: Prévost et Letourneur, en faisant connaître Richardson à la France, donnèrent Clarisse et Clémentine pour amantes à tous les hommes capables de lecture, de rêverie, d'émotion pure [1]!

1 Voyez comme plus tard, tout à la fin du siècle, ces touchantes figures de femmes seront encore vives et fraîches dans les imaginations. André

Clarisse et *Grandisson*, ces livres d'un vieillard, traduits par un autre vieillard, représentent ce qu'il y a de plus pur dans la jeunesse. Clarisse et Clémentine paraissent plus innocentes, plus aimables, présentées au monde par ces deux vieux parrains, Richardson et Prévost.

Richardson mourut en 1761; l'âge venait pour Prévost et la gravité avec l'âge. Il écrivit à soixante-sept ans le *Monde moral*, livre sérieux que je n'ai pas lu. Il n'abandonna pas la littérature anglaise. C'est à Saint-Firmin qu'il traduisit l'histoire de *Miss Radulphe Almoran et Hamlet* et les *Lettres de Mentor*. Il préparait des livres de piété, des traités destinés à confondre les incrédules; car, je l'ai dit, il n'était point du parti des philosophes et n'avait jamais préféré que les femmes à Dieu.

Chénier, peignant en beaux vers les rêves d'un solitaire, y mêlera à Julie les deux héroïnes anglaises et dira:

> Il revoit près de lui, tout à coup animés,
> Ces fantômes si beaux, à nos pleurs tant aimés,
> Dont la troupe immortelle habite sa mémoire:
> Julie, amante faible et tombée avec gloire;
> Clarisse, beauté sainte où respire le Ciel,
> Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
> Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure;
> Clémentine adorée, âme céleste et pure,
> Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
> Ne perd point l'innocence en perdant la raison.
> Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
> Accourent occuper ses belles rêveries;
> Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
> Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
> A vos persécuteurs il reproche leur crime,
> Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
> Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs!
> Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
> Ne sont peut-être, hélas! que d'aimables chimères,
> De l'âme et du génie enfants imaginaires.
> Il se lève, il s'agite à pas tumultueux;
> En projets enchanteurs il égare ses vœux:
> Il ira, le cœur plein d'une image divine,
> Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
> Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
> La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

Le vendredi 25 novembre 1763, l'abbé Prévost, ayant été trouvé gisant inanimé sur la route de Senlis à Saint-Firmin, fut porté à Courteuil, dans le presbytère, où l'on essaya vainement de le rappeler à la vie. Le corps, exposé dans l'église, durant la nuit, fut transporté le lendemain dans une maison du village pour être ouvert par les chirurgiens qui trouvèrent « dans la poitrine un épanchement très abondant de sang causé par la rupture de l'aorte et autres gros vaisseaux ».

Les bénédictins, à l'ordre desquels il appartenait, donnèrent à dom Antoine Prévost une sépulture en l'église du prieuré de Saint-Nicolas d'Acy.

Bernardin de Saint-Pierre

Un ciel humide et doux, l'Océan, couvert de brumes épaisses ou légères, expirant sur une plage de galets, au pied des falaises; un port abritant les vaisseaux du roi, avec leur tableau doré, leurs agrès et leurs pavillons; la campagne normande, des pommiers dans les clos et les bœufs paissant les grasses prairies; la maison de ville avec son courtil, et, tout autour, la population agitée et changeante d'un port de commerce, voilà ce que vit dès sa première enfance Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, né le 19 janvier 1737, au Havre-de-Grâce, entre une terre heureuse, facile à la vie, et une mer qui attire les ambitions, conseille les aventures. Nicolas, son père, se disait issu du fameux bourgeois de Calais, Eustache de Saint-Pierre. Et, comme il lui était impossible de prouver cette origine, il la proclamait avec violence. Il avait peu de bien. Henri-Bernardin était l'aîné de deux frères et d'une sœur. Il fut élevé avec quelque mollesse et un peu à l'aventure par une mère pieuse, simple, et qui devait mourir jeune. Henri-Bernardin était un enfant sensible, ombrageux, tranquille, mais non pas très docile. A huit ans il cultivait un petit jardin. Il aimait les animaux, pleurait de leurs souffrances, les soulageait comme il pouvait. Ce goût des bêtes qu'on n'a guère que dans les grandes villes, il le nourrissait avec une ardeur attendrie. Il n'avait pas neuf ans quand son père l'emmena à Rouen et lui montra la flèche de la cathédrale. — « Comme elles volent haut! » dit l'enfant, qui ne voyait que les hirondelles. Dans sa neuvième année, il s'exalta à lire dans un gros volume les vies des Pères du Désert.

Un matin qu'il avait quelque raison de craindre d'être fouetté à l'école, il s'en alla dans la campagne, avec son déjeuner dans son panier. Il marcha jusqu'à l'orée d'un petit bois qu'il jugea être un désert, et il résolut d'y vivre en ermite, à l'exemple des saints Paul et Jérôme. Il comptait bien que Dieu lui enverrait le lendemain des vivres par un corbeau. Une servante qui courait en larmes le trouva dans son bois, le soir, quand déjà les oiseaux étaient couchés.

On le mit en pension à Caen, chez un curé qui instruisait des enfants dans un joli presbytère, aux portes de la ville. Ce qu'Henri-Bernardin y accomplit de plus remarquable fut de dérober très ingénieusement des figues dans un verger gardé par deux chiens et une servante. Il n'aimait pas le latin du curé. Il regrettait sa mère, sa sœur et sa bonne, et songeait avec des larmes au bonheur du peroquet et du chien qui vivaient dans la maison pour lui perdue. Il était malheureux. Au bout de dix mois, sa marraine, le voyant pleurer, obtint qu'on le tirât du presbytère. Cette marraine se nommait Bernardine de Bayard; avec ce grand nom et un fier visage, elle était pauvre. Elle avait vécu à la cour. Par elle, par les récits qu'elle aimait à faire, l'enfant toucha au siècle de Louis XIV. Bernardin n'était pas depuis longtemps rendu à sa maison, à son jardin, à son livre des Pères du Désert, quand un capucin du voisinage, frère Paul, l'emmena en tournée par le pays normand. La chère fut bonne, car l'enfant était joli et les dames lui donnaient des friandises. Le pays était nouveau et la route égayée par les contes de frère Paul, qui contait bien. Bernardin résolut de se faire capucin. A peu de temps de là, il lut *Robinson*, que lui avait donné sa marraine. Dès lors tout s'effaça de ses yeux. Il ne vit autour de lui qu'une île déserte, des lamas, des perroquets et Vendredi. Il bêchait la terre vierge, plantait des arbres, élevait des palissades. Ce fut un long enchantement. Mais, quand il atteignit sa douzième année, sa solitude imaginaire lui causa un premier mal de cœur. Il y rêva des amis, des femmes, qu'il gouvernait, car il était ambitieux. Il devait recommencer toute sa vie ce rêve d'enfant et, philanthrope

insociable, promulguer jusqu'au bout des lois chimériques à des êtres imaginaires. Pendant qu'Henri-Bernardin rêvait ainsi, son oncle, le capitaine Godebout, équipait un vaisseau pour la Martinique. L'adolescent supplia qu'on le prît à bord. Son père céda. Bernardin s'embarqua plein d'illusions et certain d'avance d'être roi dans quelque île. Le mal de mer, la lenteur monotone du voyage, la rudesse du capitaine Godebout le rebutèrent. Il revint dégoûté de la marine. M. Nicolas ne savait que faire de ce fils ardent et mobile. La marraine de Bernardin obtint qu'on l'envoyât aux jésuites de Caen.

Les lettres édifiantes, les relations des missionnaires et les actes de leur martyre furent sa nourriture quotidienne. Son imagination s'enflamma: les jésuites l'attisèrent. Bernardin, tout en feu, se voyait déjà voguant d'île en île, apaisant les tempêtes, convertissant les sauvages. Les tigres lui léchaient les pieds; les dauphins lui rapportaient du fond de la mer son crucifix. Enfin, il déclara à son régent qu'il voulait être un voyageur et un martyr. Le père l'écouta sans trop sourire et lui promit de le mettre en voie d'être l'un et l'autre. M. Nicolas, craignant quelque folie, rappela son fils, qu'on décida, sans trop de peine, à rentrer au collège de Rouen, où il fit sa philosophie et obtint le premier prix de mathématiques en 1757.

La maison natale lui était désormais fermée. Sa mère était morte; M. Nicolas s'était remarié et ne donnait plus d'argent à son fils. Le jeune chevalier, ainsi qu'on le nommait, sollicita, après un an d'études à l'école des ponts et chaussées, du service dans le génie militaire. On était en guerre. Il se rendit à Versailles avec un camarade. Ils n'étaient pas recommandés, mais le ministre à qui on avait écrit en faveur de deux jeunes hommes crut que c'était ceux-là et signa tout de suite deux brevets.

Le chevalier fut attaché à l'état-major, aux appointements de cent louis et toucha une gratification de six cents livres. Il avait vingt-trois ans; il partit en campagne avec de grandes espérances, se rendit à Dusseldorf, où le comte de Saint-Germain formait une armée, et, commandé pour des recon-

naissances, vit des champs défoncés, des villages brûlés. Il n'avait pas imaginé, d'après ses régents et Tite-Live, que la guerre fût si laide. Une charge de cavalerie le culbuta, dans une victoire. Ce fut pis quand le chevalier du Muy, qui remplaça le comte de Saint-Germain, vint apporter au camp le désordre et la défaite. Saint-Pierre, jeté avec toute l'armée dans la Dymel, se sauva à la nage sous la mousqueterie. Les rochers et le fleuve étaient couverts de cadavres en uniformes bleus et blancs. Ce jeune officier ne plaisait pas à ses chefs, qui lui reprochaient sa désobéissance. Il fut suspendu de ses fonctions et renvoyé en France.

Le repos de la maison paternelle lui eût été doux, mais sa belle-mère lui fit sentir qu'il était importun. Il reprit la route de Paris avec douze louis qui lui restaient. L'île de Malte était alors (1761) menacée par les Turcs. Il se rendit à Malte, sans commission et sans brevet. Les officiers du génie ne le reconnurent pas pour un des leurs. Il dut vivre à ses frais, dans l'île, seul et furieux. On le crut fou et on se moqua de lui. Au reste les Turcs ne vinrent point.

Il s'embarqua sur un vaisseau danois qui faisait voile pour Marseille. Après avoir louvoyé longtemps, le vaisseau fut arrêté par le calme, en vue des côtes de Sicile, dans une mer où la coque risquait de toucher le fond. Puis le vent, la pluie, la foudre, les lames fondirent sur lui. Il donnait de la bande et ne gouvernait plus. Le lendemain, la mer était belle et bientôt on découvrit les côtes de Provence. Saint-Pierre pleura en voyant des oliviers. Il se rendit à Paris et prit une chambre dans cette rue des Maçons où Jean Racine avait autrefois logé avec sa femme et ses enfants. Il fit des visites, écrivit des lettres, sollicita de toutes les manières, en vain. Il envoya un mémoire au ministre pour lui proposer d'aller seul en barque lever le plan de toutes les côtes d'Angleterre. On n'y fit pas attention. Son hôtesse menaçait de le renvoyer et le boulanger ne voulait plus lui vendre de pain. Comme il désespérait d'être jamais un ingénieur du roi, l'idée le reprit de fonder une république, de devenir un Orphée et d'établir sur les bords du lac Aral la police du *Télémaque*. A cet effet,

il emprunta quelques louis, vendit ses habits, prit avec peu de bagage la diligence de Bruxelles et s'arrêta à La Haye.

Il alla voir, dans cette ville, l'ambassadeur de Hanovre, le vieux baron de Sparken, à qui il remit une lettre de recommandation. Mais il se trouva que le baron, occupé alors à rechercher la pierre philosophale, ne connaissait en aucune manière la personne qui avait signé cette lettre. Le chevalier, congédié par le baron, qui le soupçonnait d'être alchimiste et de faire de l'or sans vouloir le dire, était réduit au plus entier dénuement. Dans son embarras, il errait par la ville quand il rencontra d'aventure un M. Muztel, gazetier et homme de bien, qui fumait sa pipe de porcelaine, en famille, sous une tonnelle. Il se trouva que cet homme étiat le frère d'un régent de collège que Bernardin avait eu. M. Muztel, dans sa candeur, offrit au chevalier la main d'une parente et mille écus pour écrire dans la gazette. Mais le chevalier ne fut point détourné de sa république par l'espoir de dire en famille la vérité aux Hollandais. Il n'accepta de M. Muztel qu'un peu d'argent pour se rendre à Lubeck. Il y alla et y emprunta encore deux cents livres. On ne craint pas de s'endetter quand on va fonder un Etat.

C'était le temps où Catherine, la jeune femme de Pierre III, entrée dans les complots de la princesse Daschkoff, prenait, après le meurtre de Pierre, la couronne de czarine. Catherine, libre d'esprit, avait vécu comme une serve, confondue dans le troupeau des concubines, sous le fouet d'un czar ivre. Pendant sa jeunesse opprimée elle fit une expérience que font rarement les têtes royales. Elle connut la condition du vulgaire et le poids de la servitude. Comme à Frédéric, la misère lui donna des leçons d'empire.

En France, les philosophes saluèrent l'avènement de l'impératrice qui devait abolir la torture et préparer l'affranchissement des serfs. Toutes les ambitions qui languissaient dans les greniers sans feu de Paris se réveillèrent, se tournèrent vers la « Sémiramis du Nord ». On voit que le chevalier de Saint-Pierre ne fut pas des derniers à rouler ses plans et à boucler sa maigre valise. S'étant embarqué pour Pétersbourg,

il trouva à bord des comédiens, des danseurs et des perruquiers qui allaient, comme lui, chercher fortune dans la nouvelle cour. Philosophes et coiffeurs mettaient également leur espoir en cette impératrice encyclopédiste et libertine. Sainte-Pierre craignait déjà qu'on lui volât sa république et que des cités importantes s'élevassent sans lui sur les bords de l'Aral. Déposé sur le quai de la Néva, il s'y trouva bien seul, au milieu de ces hommes à longue barbe qui rentraient gravement dans leurs maisons. Il n'avait que six livres dans la poche de sa veste, et l'impératrice était allée à Moscou pour son couronnement. Mais le chevalier avec ses beaux yeux bleus et ses grands projets se fit des protecteurs. Il partit pour Moscou parmi la suite d'un général, dans un traîneau qui versa plusieurs fois sur la neige, fut aux trois quarts gelé, mangea du pain qu'on coupait avec une hache. Une meute de loups suivait les voyageurs en poussant des cris plaintifs. Alors il songeait aux champs et aux coteaux de France. Enfin il vit les coupoles dorées de Moscou. Après quelques misères, il obtint d'un général français au service de la Russie une sous-lieutenance dans le corps du génie et put porter un habit écarlate à revers noirs, une veste ventre de biche, des bas de soie blancs et un beau plumet. Un autre Français, M. de Villebois, promit au sous-lieutenant de le présenter à Catherine.

Bernardin relut son plan de république, se fortifia dans l'idée qu'une colonie fondée sur l'Aral rouvrirait au commerce de l'Empire l'ancien canal des richesses de l'Inde. Il chercha en outre dans Plutarque quelques bons endroits qu'il comptait bien réciter à l'impératrice. Le jour tant souhaité vint enfin. Le sous-lieutenant fut conduit dans une galerie magnifique, au milieu de seigneurs éblouissants d'or, de cordons et de pierreries. Une porte s'ouvrit, un grand silence se fit et l'impératrice parut. Elle tendit à l'officier d'aventure une belle main qu'il baisa, un genou en terre, comme il convenait. Elle lui dit quelques mots gracieux et elle passa; il n'avait pas ouvert la bouche; c'en était fait de son Atlantide et de l'âge d'or qui y devait régner.

Il demeura quatre ans en Russie, au service d'un gouvernement qu'il ne voulait pas servir, aigri, impatient et nourrissant de nouvelles chimères. Enfin, il rendit son brevet et gagna la Pologne. Catherine voulait donner pour roi aux Polonais un amant dont elle était lasse, Poniatowski. Ce choix plaisait à Frédéric de Prusse, par cela même qu'il humiliait la Pologne. Les seigneurs polonais résistèrent à la volonté étrangère. Radziwil, palatin de Wilna, un géant, un sauvage, vêtu de la peau d'un ours qu'il avait étouffé dans ses bras, sortit des forêts de Lithuanie et appela à la liberté la patrie dont il semblait l'image héroïque. Saint-Pierre, tombé à Varsovie, y vit quelques seigneurs étincelants de soie et de fourrures répandant un éclat oriental au milieu de leurs janissaires, de leurs spahis et de leurs uhlans. Il vit, couchés la nuit, dans les escaliers des grands, par troupes, des gentilshommes à moustaches, pauvres et vains et tout à l'entour, sur la glèbe, des serfs stupides de misère. A Varsovie, où il n'y avait ni pavés ni lanternes, une parente de Radziwil, la jeune princesse Marie Miesnick, ouvrit sa maison à l'officier de fortune. C'était une de ces filles de Pologne « joueuses comme des chattes, blanches comme la crème, avec des yeux brillants comme des étoiles ». Elle avait de plus un esprit charmant et la sagesse d'Horace, qui était de mise alors. Saint-Pierre vivait près d'elle au milieu des starostines et des palatines, dans ce monde qui joignait la vivacité de l'Europe à la magnificence de l'Asie. On dansait la polonaise, on buvait les vins de Hongrie; on jouait des tragédies de Racine. Saint-Pierre était Achille, et la princesse Cunégonde était Iphigénie. Mais, quand, sorti des salons, des jardins illuminés de girandoles pour les bals et les soupers, il regagnait sa petite chambre qu'il avait louée cinquante ducats, il songeait amèrement à sa fortune qui n'était pas faite. Autant pour l'établir que pour plaire à la princesse Marie Miesnick, il se lança étourdiment, avec un seul compagnon, à travers le pays tenu par la cavalerie de Poniatowski, à la rencontre de Radziwil, qui, retranché alors entre Nierwitz et Stuck, n'avait nul besoin d'ingénieur. Ce plan de campagne, arrêté

par la princesse après quelque souper, était absurde. Dès la première nuit, Saint-Pierre fut arrêté par des uhlans. Il dut, pour être relâché, s'engager à ne point porter les armes pendant l'interrègne. La princesse Miesnick, touchée de cette folie et aussi de la bonne mine du jeune Français, l'emmena dans son château. Un jour, dit-on, qu'il se promenait seul et mélancolique dans le parc, le hasard, celui qui préside aux romans et aux comédies, lui fit rencontrer son hôtesse dans un sentier bordé de fraises et de violettes comme un bois de France. Ils se disaient déjà tous deux de vagues et douces choses, quand un orage, versant l'ombre et la pluie, les jeta dans un pavillon rustique. Ce fut pour eux la grotte de Didon. Ils avaient peut-être un peu songé par avance à cette grotte virgilienne; car la princesse Marie était femme à lire les beaux endroits de l'*Enéide*.

C'était, paraît-il, une bonne, intelligente et gracieuse créature. Elle se montrait humaine à ses serfs. L'humanité était alors une mode de France, comme la poudre et les mouches. Le bon ton était d'être sensible. Il passait en ce temps sur l'Europe féodale un large souffle de bienveillance, de tendresse humaine. Le chevalier goûta d'abord assez raisonnablement son heureuse fortune. Incapable d'une passion qui l'arrachât à lui-même, lui ôtât son naïf égoïsme et ses folles ambitions, il était enclin à la volupté comme un poète, et vain autant que le commun des hommes. Cette jolie femme, qui était une princesse, caressait son orgueil et ses sens. Il trouvait dans ses voyages une oasis parfumée et il s'y reposait. Marie ne fut guère prudente tant qu'elle aima; elle le devint tout à coup quand elle n'aima plus, ce qui advint un an environ après l'orgage virgilien et la scène du pavillon rustique. Elle découvrit alors soudainement que son ami n'égalait point en discrétion saint Jean Népomucène, patron de la Bohême, de la Hongrie et de la Pologne, et que leur secret était la fable de Varsovie. Elle fit part au chevalier de sa découverte, elle parla de sa mère qu'on avait un peu oubliée depuis un an et dont les reproches venaient allumer à propos le repentir de Marie. Saint-Pierre, en ce

moment, était las de la Pologne. Poniatowski, qu'il avait voulu combattre, mais auquel il avait peu nui, était devenu roi, comme on eût dû s'y attendre. Il offrait au jeune officier un emploi dans l'artillerie. Mais l'emploi n'était que de quatre cents ducats. Saint-Pierre jugeait la récompense maigre et se sentait humilié. Il voulait prendre du service en Autriche, espérant beaucoup de Vienne, qu'il ne connaissait pas.

La séparation ne fut pas trop cruelle. La princesse le congédia doucement, en personne bien née. Elle lui écrivit même à Vienne des lettres polies, mais qu'il fallait comprendre. Le chevalier, n'ayant pas trouvé de service à Vienne, revint morose à Varsovie, où la princesse donnait des fêtes. Il n'y avait pas d'apparence qu'elle eût quitté le chevalier pour s'ensevelir dans un ermitage. Mais le chevalier n'était pas d'humeur à goûter agréablement la joie d'autrui. Il ne put supporter ces violons, ces girandoles, qui semblaient célébrer joyeusement son absence. Il entra dans la fête sans y être prié, se promena d'un air hagard parmi les invités, resta indiscrètement le dernier et imposa à Marie, quand elle fut seule, l'entretien le plus fastidieux. Il apprit clairement cette fois qu'on ne l'aimait plus. Il n'avait jamais été follement épris, mais il était furieux de perdre une amie agréable et utile. Une jolie femme est une chose en soi-même chère et précieuse, et celle-là obligeait Saint-Pierre de quelque argent qu'il lui rendait et d'un grand nombre de lettres de recommandation.

Enfin il résolut, dans sa mauvaise humeur, de prendre du service en Saxe, contre la Pologne, ne fût-ce que pour porter le fer et le feu dans le château de Marie. Il trouva à Dresde non un brevet de capitaine, mais une aventure galante qui lui fournit un plus doux moyen de vengeance. Il oublia la Sarmate infidèle dans les bras d'une Saxonne qui imitait à sa manière notre Ninon. Puis il se rendit à Berlin, où il ne vit que des soldats dans les rues et des guêtres aux fenêtres. Il visita Potsdam, magnifique caserne. Il demanda un grade de major que Frédéric lui refusa, et il refusa une place dans le génie que Frédéric lui offrit. Il refusa aussi la main d'une

jolie fille qui se nommait Virginie et qu'un excellent bourgeois voulait lui donner, quitta Berlin et revint en France après tant de vaines agitations, et n'ayant rien atteint parce qu'il n'avait rien poursuivi.

Au Havre, sa vieille servante se leva devant lui, posa sa quenouille et dit : « Ah ! monsieur Henri, les temps sont bien changés. Votre père est mort, vos frères sont aux Indes, votre sœur est au couvent. Je suis seule ici. » Et elle s'essuya les yeux avec le coin de son tablier de serpillière. Pendant que l'officier de fortune mangeait une omelette avec du pain bis et buvait un pot de cidre, ils parlaient des vies des Pères du Désert et du petit garçon qui s'était fait ermite à l'orée du bois.

Puis Saint-Pierre reprit la route de Paris, la route des chercheurs de fortune. Il loua une chambre chez le curé de Ville-d'Avray et vécut au village, avec son chien, loin des hommes, dont le contact le froissait et le blessait. Toutefois, n'étant pas bien distant de Versailles, il y envoyait des mémoires qu'on ne lui demandait pas et réclamait des dédommagements auxquels il n'avait pas droit. Mais il était pauvre et voulait vivre ; il sentait vaguement en lui la force d'accomplir des œuvres peu communes. De là sa grande inquiétude, ses supplications impérieuses dans les bureaux et, à tout propos, ses lamentations hautaines.

M. de Breteuil, qui l'avait connu à Pétersbourg et lui voulait du bien, lui remit un brevet d'ingénieur du roi pour l'île de France, en l'avertissant que sa destination effective était Madagascar, où il relèverait le fort Dauphin. On lui donna à entendre qu'il aurait tout pouvoir de civiliser à sa manière cette grande île encore sauvage et infestée par des guerres de races. On le présenta au chef de l'entreprise, colon de l'île de France, chevalier de Saint-Louis, homme abondant en maximes philosophiques. Il fallut qu'une lingère donnât des chemises à crédit au législateur des Africains. Enfin, le *Marquis de Castries*, vaisseau de six cents tonneaux, mit à la voile. Saint-Pierre était à bord avec Favori, son chien, ses livres et ses compas. Exalté par l'idée de porter l'Evangile

et l'Encyclopédie aux naturels de Madagascar, il roulait dans sa tête la république promise autrefois au lac Aral et maintenant assurée à l'île africaine. L'or, source de tous les maux, en serait banni. Les saisons et les travaux des champs seraient marqués par des fêtes. Un temple de verdure s'étendrait au pied du fort. Là, se réuniraient, dans la concorde, tous les peuples de l'île, et bientôt ceux de l'univers. Toutefois il était contrarié de voir que les colons emmenés avec lui fussent tous des chanteurs et des danseuses. Il pensa du moins les employer à rendre la vertu aimable aux sauvages. Mais, quand le chef de l'expédition lui confia qu'il était colonisateur seulement en apparence et que son but véritable était de prendre des noirs pour les vendre, Saint-Pierre tomba foudroyé. On lui volait ses citoyens, ses sujets, de la vertu !

Il n'aimait pas la mer. La traversée fut mauvaise. Dans le canal de Mozambique un coup de foudre brisa le grand mât ; le scorbut ravagea l'équipage. On mettait les malades au soleil sur le pont, et ils mouraient en parlant. L'île de France, qu'il avait rêvée si belle, lui parut d'abord aride, trop rocheuse et trop âpre pour sa molle imagination. Il n'en voyait que le Port-Louis. Il demanda à y rester, et, comme sa commission était en règle, on le garda. Son grand mécontentement le reprit. Il voyait maintenant le bonheur sur une petite terre, dans une petite maison, aux portes de Paris. Puis, sous le soleil d'Afrique, il souhaitait les glaces de la Finlande, « les forêts agitées par d'éternels aquilons ». Cette inquiétude est vieille comme l'humanité même. « Tu changes vite et ne te réjouis de rien, a dit Euripide ; ce qui est devant toi ne te plaît pas, et tu préfères ce qui est loin... La vie des hommes est tout entière douloureuse... Et nous sommes vainement agités par des mensonges. » Il vit à Port-Louis M. Poivre, homme pacifique, mutilé par la guerre, alors intendant des îles de France et de Bourbon où il avait introduit les épices. Son administration était bienfaisante ; mais, soit que la bonté effective de M. Poivre fît quelque honte au législateur chimérique, soit que Saint-Pierre eût dès

l'abord, selon la pente de son esprit, trop attendu de l'intendant, il se brouilla avec cet homme dont l'amitié l'eût honoré. Il était chagrin, il se lamentait, il écrivait des lettres amères, il gémissait sur ses comptes de dépenses. Il ne pardonnait pas à M. de la Bourdonnais d'avoir accru le prix des denrées en même temps que le commerce de l'île. Les effroyables misères des noirs esclaves offensaient sa vue, augmentaient son malaise. La nature le reposa des hommes. Il fit le tour de l'île, à pied, avec deux noirs, longeant les grèves bordées de chiendents et de mangliers, passant les rivières à gué, gravissant les mornes, goûtant les voluptueux paysages, s'arrêtant à considérer çà et là le port élégant d'un palmiste, les ailes bien musclées d'un épervier, les formes végétales d'un madrépore, content, charmé. Dans son amour pour cette terre ardente, il ôta ses bottes pour marcher pieds nus, comme les noirs, sur la grève humide. Ce retour à la nature lui valut un coup de soleil et une cruelle nuit de fièvre. Il remit ses bottes sitôt qu'il put. Durant cette excursion, il soupait au hasard, dans les habitations. Quand les femmes et les fruits y étaient agréables, il souhaitait d'y vivre, d'y mourir. Et il passait.

Le souvenir de Marie lui revint dans l'île de France. Il devait plus tard associer les Pamplemousses à des images d'amour.

Quand après deux ans de séjour dans l'île il revint à Paris, il fit imprimer le journal de son voyage, livre de science facile, d'imagination attendrie, plein de descriptions vraies et sensibles. Ce livre, que le public ne lut guère, ouvrit à l'auteur le salon des Encyclopédistes, où régnait Mlle de Lespinasse. D'Alembert, illustre dès lors, avait porté le manuscrit au libraire, mais, quand Saint-Pierre vint réclamer les mille francs qui lui étaient dus, le libraire, dont les affaires allaient mal, couvrit d'injures le malheureux auteur et ne le paya pas. Mlle de Lespinasse eut le tort léger de rire de cette aventure. L'opinion de quelques philosophes était que Saint-Pierre devait bâtonner le libraire. Saint-Pierre s'excusa sur sa philanthropie de ne l'avoir pas fait. Mlle de Lespinasse

lui tendit sa bonbonnière. « Tenez, dit-elle, vous êtes doux et bon. » Une autre aventure faisait sourire avec plus de malice Mlle de Lespinasse, qui était aussi railleuse que tendre. La femme d'un fermier général envoya un jour son mari solliciter à Versailles en faveur de Saint-Pierre; et en même temps elle manda Saint-Pierre et lui donna à entendre qu'elle l'aimait. Soit qu'il répugnât à trahir un homme qui le servait, soit qu'il eût peur, si la chose était sue du fermier, de perdre en lui un ami utile, soit par toute autre raison, Saint-Pierre s'enfuit en laissant son manteau. Le malheur fut qu'il conta cette aventure avec trop de complaisance. Elle amusa les philosophes. Mlle de Lespinasse ne manquait pas de la demander au héros quand l'assemblée était nombreuse. Il la contait. Mais, lorsqu'il touchait au moment de faire éclater sa vertu, Mlle de Lespinasse l'interrompait en souriant: « Croyez-moi, disait-elle, ne parlons pas de cela. »

Saint-Pierre fut piqué et se retira. D'Alembert tenta de le ramener par une lettre affectueuse, caressante, pleine de ces choses qu'on dit aux malades. Il y louait Bernardin de n'avoir pas cassé la tête au libraire. Il protestait des bonnes intentions de Mlle de Lespinasse, alors souffrant de la fièvre. « Ce serait bien mal juger d'elle, disait-il, que de croire qu'elle vous eût fait un tort de votre mélancolie. » Mais rien ne fit, et Saint-Pierre resta fâché. D'ailleurs, des dissentiments profonds le séparaient des encyclopédistes; ils n'estimaient guère sa science, qui était incertaine, tout obscurcie de songes; ils sentaient mal en lui un génie rêveur et délicat. Et, qui plus est, il expliquait Dieu et s'instituait contre eux le défenseur de la Providence. Il les quitta, s'isola et devint insociable.

N'espérant plus fonder une république au bord d'un lac ou dans une île, il résolut, comme il le dit, de puiser de l'eau dans son propre puits. Il se proposa de composer un grand livre sur la nature et commença de l'écrire dans une chambre meublée de la rue de la Madeleine. En 1781, il loua un petit donjon dans la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont.

C'était une rue silencieuse et tout égayée par des jardins. Rollin y avait eu sa maison et son verger. Ce bon prêtre, qui se nourrisait de la fleur des lettres antiques et qu'on nommait l'Abeille, avait vu là les abeilles se nourrir des fleurs de ses arbres, il avait craint pour ses pêchers et ses abricotiers le froid de la nuit qu'il n'eût point senti sans cela, avait vécu en paix, était mort dans l'espérance. Saint-Pierre venait à son tour vivre, penser, désirer, souffrir dans ce quartier traditionnel des bonnes mœurs et de l'étude. On franchissait, pour l'aller voir, une porte cochère verte. On prenait dans la cour, à droite, un petit escalier qu'on montait jusqu'à ce qu'on en trouvât la fin. Le logis était propre et bien en ordre, mais le locataire morose craignait, dans les mauvais jours, d'être emporté d'un coup de vent avec son donjon qui branlait. « Pour peu que les chaleurs de la canicule soient fortes, je ne peux pas manquer d'y être rôti, disait-il. Et, si j'évite ce malheur, j'y serai infailliblement gelé au mois de janvier. » Et il engageait M. Hennin, son protecteur, à le venir voir dans la saison tempérée. M. Hennin, premier commis aux affaires étrangères sous M. de Vergennes, venait, content ce jour-là d'être échappé de Versailles. Assis à la table de noyer chargée d'un repas citadin, on ne parlait que de laitage et de fruits, parce qu'on aimait alors à se faire berger et que la reine était fermière à Trianon. Après le dîner, Saint-Pierre faisait le punch en marin, il s'oubliait, devenait bon et simple. Sur la fenêtre, d'où l'on voyait un jardin, fleurissait un fraisier.

L'hiver finissant, à la première violette, le solitaire quittait son donjon dès l'aube et s'en allait à pied à Versailles rendre visite à M. Hennin. Et dans cette promenade il mêlait au souci de ses propres affaires l'amour de la nature et le sentiment des choses. Il avait choisi à l'avance la nuit où la lune l'éclairerait pour le retour. Parfois elle se voilait, le trahissait, et le mettait en danger de choir dans une ornière ou de se perdre dans les ténèbres. Il lui advint plusieurs fois de rentrer au logis trempé jusqu'aux os. Légère disgrâce, sans doute. Mais les coups les plus faibles aussi bien que les plus rudes

accablaient cette âme sensible. Le malheur de son frère Dutailly, qui s'était fait mettre à la Bastille pour une méchante affaire, le troubla profondément. Dutailly perdait dans son cachot le peu de raison qu'il avait. Saint-Pierre lui écrivit, pour l'éclairer, une lettre dans laquelle il lui parla de Xénophon et des Caduziens, du Nouveau-Monde, des fruits du calebassier et de Putiphar. Car l'histoire de Joseph lui tenait au cœur. Cette lettre formait un assez beau manuel de philosophie stoïcienne, et il est certain que, si le pauvre fou s'en fût pénétré, il eût égalé Épictète en vertu.

En ce temps, Saint-Pierre s'engoua de Jean-Jacques Rousseau, qui, pour vivre, copiait de la musique dans son pauvre logis de la rue de la Plâtrière. Ce fut une extraordinaire amitié. Ils se brouillaient à toute heure. Bernardin envoya du café à Jean-Jacques. Jean-Jacques lui écrivit : « Comme je ne suis point en état de faire des cadeaux, mon usage est, pour éviter la gêne des sociétés inégales, de ne point voir les gens qui m'en font ; vous êtes le maître de laisser chez moi ce café ou de l'envoyer reprendre ; mais, dans le premier cas, trouvez bon que je vous en remercie et que nous en restions là. » Bernardin avait trouvé son maître. Quand ils étaient raccommodés ils se promenaient aux Prés-Saint-Gervais et sur le Mont-Valérien, discourant de la Providence, de la vertu, de la nature. Puis ils se taisaient pour mieux voir le soleil se coucher dans les nuages.

Cependant, du fond de sa solitude, Saint-Pierre accablait M. Hennin de sollicitations. Il voulait être indemnisé et il disait de quelle façon il entendait l'être, puis il refusait avec orgueil ce qu'il avait demandé avec importunité. Ces refus n'étaient que pour la forme et cédaient aux prières. Car cet homme terrible obtenait qu'on le priât d'accepter l'argent du roi. Quand M. Hennin, accablé d'affaires, les yeux brouillés et aux trois quarts perdus, restait quelques jours sans lui répondre, Saint-Pierre se lamentait, accusait son protecteur, l'accablait de reproches mêlés à des pardons et à des adieux plus intolérables que les reproches. Tout autre que l'affectueux et sage M. Hennin eût perdu patience. M. Hennin lui

écrivit un jour: « Vous êtes bon, simple, modeste, mais il y a des moments où vous semblez avoir pris pour modèle votre ami Jean-Jacques, le plus vain des hommes. »

Saint-Pierre ne voyait autour de lui que noirceurs et trahisons. A l'en croire, le baron de Breteuil, qui l'avait obligé, le persécutait maintenant. Ç'avait été un père, c'était un ennemi. La mode était d'être malheureux. On croyait, d'après Rousseau, que la vertu et le malheur sont inséparables. Delisle de Salles, se figurant Orphée à peu près comme un Turgot lointain, disait: « Orphée avait des vertus: il fut persécuté. » Saint-Pierre disait de lui-même: « Je passe mes jours loin des hommes que j'ai voulu servir et qui m'ont persécuté. »

Enfin sa raison se troubla. Il fut frappé d'un mal étrange. Des éclairs lui passaient sur la vue. Il voyait tous les objets doubles et mouvants. Il lui arriva de voir à l'horizon deux soleils. Il était saisi d'épouvantes sans cause. Il ne pouvait traverser la Seine en bac sans frissonner, ni passer dans un jardin devant un bassin plein d'eau. Il lui était tout à fait impossible de rester dans un appartement où il y avait une compagnie nombreuse, surtout si les portes et les fenêtres étaient fermées. Quand il traversait un jardin public, il lui semblait que les promeneurs le regardaient avec malveillance, le raillaient, voulaient sa perte. Mais, assis dans les Tuileries, sur les buis du fer à cheval, il regardait jouer les enfants, et leurs cris clairs le calmaient. « Toutes les fois que l'esprit mauvais du Seigneur saisissait Saül, le petit berger David prenait la harpe et la touchait de sa main, et Saül était soulagé, car l'esprit mauvais se retirait de lui. » Un mal sublime travaillait cet autre promeneur solitaire, le mal d'un cœur trop plein qui s'efforce d'épandre au dehors mille formes charmantes. Saint-Pierre enfantait alors, dans un grand travail, les pages vivantes, animées, de ses *Etudes de la nature*. C'était le temps de la crise. Il dit plus tard, en pensant à ces jours-là: « Il y a des moments où j'ai entrevu les cieux, éprouvant, à la vérité, dans le monde, des maux inénarrables. »

Le manuscrit des *Etudes* fut rejeté par plusieurs libraires. L'auteur résolut de le faire imprimer à ses frais. Il était véritablement pauvre alors. Au mois de juin (1784) il portait un habit d'hiver et allait couvert de laine comme un mouton. Il emprunta ce qu'il fallait à ses amis, car il n'en manquait pas. Cet homme chagrin, ce malade avait sa grâce, son charme. Les *Etudes* parurent en 1784. Bernardin de Saint-Pierre, obscur la veille, fut subitement illustre. Il avait alors quarante-sept ans.

C'était le livre qu'il fallait, la lecture attendue. Le monde de Louis XVI admirait la nature dans les jardins anglais, goûtai la mélancolie des saules penchés sur les ruisseaux artificiels; il construisait dans les parcs des ruines toutes neuves. Ce beau monde trouva dans les *Etudes* des paysages et des sentiments conformes à ses goûts, une nature qui ne s'éloignait pas trop de celle de la Muette et du petit Trianon et autant d'arbres exotiques qu'il convenait au temps de l'abbé Raynal et de M. Poivre.

On vantait l'empereur de Chine qui célébrait la fête de l'agriculture. On voulait des bosquets où il y eût de jolies filles et des gazettes; on aimait les tombeaux dans des îles. Celui de Jean-Jacques, à Ermenonville, semblait délicieux. On en lisait avec attendrissement l'épitaphe que Ducis avait composée:

Entre ces peupliers paisibles
Repose Jean-Jacques Rousseau.
Approchez, cœurs droits et sensibles;
Votre ami dort sous ce tombeau.

Saint-Pierre refaisait ce tombeau *sur un écueil*. « Voulez-vous, écrivait-il, entendre des passions et des sentiments sortir du sein des rochers? Qu'au milieu de cet écueil s'élève le tombeau d'un homme vertueux et infortuné, et qu'on y lise ces mots: ICI REPOSE J.-J. ROUSSEAU. » Il faisait aussi le tombeau de Philoctète, mort, « abandonné des Grecs qu'il avait servis ».

Puis, ces études qu'il avait faites sans instruments, loin des cabinets d'histoire naturelle, des laboratoires et des

bibliothèques, chacun pouvait les suivre et les refaire pour son agrément. Les amoureux, en se promenant ensemble dans un parc, se remémoraient les beaux endroits du livre sans se distraire de leur amour. Bernardin montrait tout un monde dans son fraisier de la rue Saint-Etienne-du-Mont. Quel charme! Désormais toute personne sensible pouvait contempler, en robe de chambre ou en pierrot, une merveille de Dieu sur sa fenêtre.

Il y avait dans ce livre nouveau une science plus plaisante aux femmes que celle de l'Encyclopédie, des systèmes faciles à développer et des nouveautés amusantes. Bernardin vantait l'ignorance et toutes ses douceurs: il se disait lui-même un ignorant, et il édifiait les théories les plus hasardeuses. Il attribuait les marées à la fusion mensuelle des neiges polaires, et la fusion de ces neiges à la chaleur de la lune. Il ne voulait pas que la terre fût aplatie aux pôles; il ne croyait pas à l'attraction. Il sembla piquant, dans les salons, d'être avec lui contre Maupertuis et contre Newton.

Enfin il était déiste. Naturellement religieux, il s'instituait professeur de déisme. Fénelon avait voulu prouver l'existence de Dieu par le spectacle du ciel et des prairies. Bernardin s'ingéniait à prouver Dieu au moyen des coléoptères, des madrépores et des bourgeons. Il exposait le plan divin par le menu avec un infatigable attendrissement et des lumières constantes. Il faisait éclater la sagesse divine sur la peau huileuse des nègres. La Providence lui était démontrée par le seul fait que les animaux, ne sachant pas allumer de feu, ne risquent point de se griller entre eux dans les bois. Il donnait la raison de toutes choses, et entrait fort avant dans l'exposé des causes finales. On apprenait avec lui que les dattes ne poussent aux palmiers que dans l'intention d'être mangées. Bien que Buffon, dans son livre des *Epoques*, publié depuis six ans, eût donné une idée des forces cosmiques, Bernardin voulait que le monde eût été créé d'un coup, avec des chênes séculaires, des volcans éteints et des coquilles marines au sommet des montagnes. Ce fut sa fortune; tous les déistes allèrent à lui. Le clergé même lui fit

des avances et pensa un moment se l'attacher. Bernardin, dans sa candeur, eût bien accepté une pension de l'Eglise, mais les évêques, ayant un peu réfléchi, comprirent qu'il eût valu autant avouer Jean-Jacques et le *Vicaire savoyard*.

En 1788, il joignit aux *Etudes de la nature* un petit roman pastoral, une sorte de *Daphnis et Chloé* moderne, une idylle toute suave qu'il nomma *Paul et Virginie*, et c'était l'histoire de deux enfants. Il avait lu *Paul et Virginie* chez M. Necker, alors ministre et fort populaire parce qu'il faisait des finances sentimentales. Mme Necker, Buffon, l'abbé Galiani, Thomas assistaient à la lecture. Buffon avait regardé sa montre et demandé ses chevaux avant la fin, Thomas s'était endormi, Mme Necker avait trouvé des longueurs, une morale ennuyeuse. Saint-Pierre était parti découragé. Mais le public ne trouva ni longueurs ni ennui. Il fut dans l'enchantement. Il pleura.

C'est en effet une bien touchante histoire que celle de ces deux enfants d'Europe qui s'aiment avec innocence sur une terre vierge. Bernardin fit un nid, à ce couple qui ne devait point s'unir, dans un ravin de l'île de France. C'est l'île de France, non pas telle qu'il la vit, d'abord, dans son mécontentement, au milieu des misères de l'esclavage, mais évoquée cette fois dans sa splendeur virginale et douce, animée par une imagination de poète, vivifiée par un lointain souvenir, par un tardif regret, par l'attendrissement de la chose perdue. Les paysages y sont embellis de la beauté des êtres qui y vivent. L'âme des deux enfants s'est répandue sur toute la nature et l'a charmée. C'est la grande magie de Bernardin. Le vieillard qui, par une fiction de l'auteur, conte l'histoire de Paul et de Virginie n'est point un simple colon; il parle comme Raynal ou Rousseau et il semble avoir passé par le salon de mademoiselle de Lespinasse. Mais il sent la nature et la fait sentir. Paul lui-même n'est point un petit sauvage; il a lu des romans. Le vieillard, en l'absence de Virginie, prend mille peines pour le dissuader de se faire publiciste à Paris. « Les talents coûtent cher, dit le colon à l'enfant; on les acquiert par des privations de tout genre, par une

sensibilité exquise qui nous rend malheureux en dedans. » Mais cet enfant aime, et son amour est pur et sain comme un parfum des bois. Virginie est une belle demoiselle, mais une véritable ardeur est en elle et ses yeux bleus sont marbrés de noir. Sa vertu délicate n'est pas de celles qui fleurissent sans culture dans les champs. Elle meurt pour ne pas se montrer nue. Cette pudeur est une des fleurs les plus fines de cet arbre que nous montre Diderot, de l'arbre de la morale, « où les vertus les plus légères, s'il en est de telles, sont attachées comme des feuilles au rameau qu'on déshonore en l'en dépouillant ».

Comment se souvenir encore de tout ce que le donjon de la rue Saint-Etienne renferma d'absurde ou d'injuste? Comment ne pas oublier les misères de l'homme quand cet homme a tiré de lui deux figures à jamais charmantes? N'eût-il jamais aimé que sa Virginie, il aima, il fut bon; il charme encore le monde.

Bernardin, désormais célèbre, pourvu d'un peu d'argent, quitta son donjon. Son rêve avait été de se faire un ermitage. Il acheta au fond d'un quartier perdu, dans la rue de la Reine-Blanche, proche la barrière des Gobelins, une petite maison avec un jardin, qu'il paya cinq mille livres, sans compter les lods et ventes, deniers royaux et réparations. Il fit blanchir les murs à la chaux et mettre des jalousies aux fenêtres et dessina trois carrés dans le jardin: un pour les fleurs, un autre pour les légumes et le troisième pour les arbres fruitiers.

Les lettres, les visites abondèrent dans cet ermitage. Mme de Genlis y mena les enfants du duc d'Orléans. Mmes de Coislin, de Gramont, de Chabannes, la princesse Lubomirska y allèrent; Mme de Krüdener y courut. Elle trouva l'ermite dans son jardin entre une ruche et une volière.

Il continuait d'écrire à M. Hennin parce qu'il l'aimait et aussi parce qu'il n'avait pas perdu le goût de solliciter. Mais toutes ses demandes n'étaient pas sans grâce. Il exigea un jour du premier commis quelques graines de pied-d'alouette, « afin, disait-il, que le beau bleu de cette fleur lui rappelât celui des yeux de Mme Hennin ».

Les femmes, dont beaucoup étaient romanesques alors, furent toutes plus ou moins amoureuses de l'homme sensible qui avait fait *Paul et Virginie*. Une demoiselle de Lausanne lui écrivit pour lui offrir sa main. Elle était protestante et exigeait qu'il le devînt, afin que, réunis dans le ciel, ils pussent s'y aimer éternellement. Bernardin lui répondit non sans finesse qu'avant de s'aimer dans l'éternité il faut se voir et se connaître dans ce monde. L'affaire en resta là. Ce n'est pas la seule proposition de mariage qu'on lui fit alors. En 1788, l'abbé Fauchet lui offrit sa nièce. Cette nièce était sans bien, elle avait dix-huit ans; elle sortait, disait Fauchet, des mains de la nature. Bernardin ne fut pas aussi tenté qu'on pourrait croire, bien qu'il eût depuis quelque temps l'intention de se marier. Il aimait certes la nature, mais, s'il faut surprendre l'aveu qu'il fit deux ans auparavant à M. Guys, de Marseille, il n'était pas trop effrayé de l'idée de prendre, à l'occasion, une femme « dans le temple de la fortune »; non point qu'il fût cupide, mais ce n'est pas à cinquante ans et plus qu'on tente, de gaieté de cœur, les aventures de la pauvreté.

A deux ou trois ans de là, il entendait, sous les arbres des promenades publiques, des mères, des nourrices par centaines qui disaient: « Paul, soyez tranquille... Venez là, Virginie. » Il était le parrain de toutes ces Virginies et de tous ces Pauls dont il avait fait pleurer les mères.

Enfin la reine Marie-Antoinette, étant à dîner chez la comtesse de Polignac, son amie, parla des *Etudes de la nature*, à propos de ces oiseaux que décrit Bernardin et qui ont des poitrines rouges dans la saison des amours. Ainsi, semant partout les images les plus aimables, il recueillait les plus beaux sourires. On le proclamait digne de la table des dieux et du lit des déesses. Par un contraste mieux fait encore pour piquer que pour déplaire, il était grognon, boudeur sous tant de caresses. Etant venu avec son chien à la Malmaison, chez madame Lecoulteux de Moley, il y gémissait. Son chien fut malade; on le drogua, il mourut. Un jour, Bernardin n'étant point descendu pour le déjeuner, on envoya dans sa chambre. On y trouva un billet où il disait qu'on avait tué son chien et

qu'il était parti. Les dames s'attendrirent; elles firent au chien, à l'ami du sage, des funérailles et un tombeau, dans le jardin, sous un saule.

En 1789, il reçut du roi une pension de 1200 livres. *Paul et Virginie* l'eût enrichi sans les contrefaçons, qui furent innombrables.

Au mois de septembre de la même année, il publia les *Vœux d'un solitaire*. Ces vœux n'avaient rien de bien précis. Il demandait que le roi gardât la sanction des lois, il réclamait en faveur des paysans dépouillés par l'impôt et des nègres des colonies. Pour le reste il s'en tenait aux lois de Minos. La Bastille était prise, Bailly était maire de Paris, l'Assemblée constituante fonctionnait. Il croyait la révolution finie. Il vaticinait le retour de l'âge d'or et une longue ère de bonheur.

En 1792, il fut nommé, après la mort de Buffon, intendant du Jardin du roi. Ses affaires étaient désormais assurées, il songea à se marier. Hors ses névroses et ses rhumatismes qui donnaient du moins un sujet à ses plaintes constantes, il était sain et portait bien ses cinquante-cinq ans. Il épousa la jeune demoiselle Félicité Didot, de la famille des imprimeurs. Elle avait du goût pour lui, mais c'était presque une enfant. Il fut avec elle, à ce qu'il semble, paternel et sentimental, un peu morose, mais bonhomme au fond. Il menait son idylle pendant la Terreur, qui était venue sans qu'il s'y fût attendu. Il eut deux enfants: un garçon qu'on nomma Paul et une fille qu'on nomma Virginie. Un des effets du nouveau régime fut le pillage du Jardin du roi, devenu Jardin national. Les citoyens, pour exercer leur liberté récente, arrachaient les plantes dans les carrés. Avisé par Bernardin, le ministre invita les citoyens du faubourg Saint-Marceau à faire devant les grilles « une garde fraternelle, la baïonnette au bout du fusil ». Cette fraternité armée rétablit un peu l'ordre. Mais l'intendance fut supprimée.

En 1793, Bernardin sollicita le gouvernement révolutionnaire avec cette humilité impérieuse qui lui était naturelle. Il n'avait pas d'ennemis trop acharnés dans les comités. Ses vertus, dont il parlait souvent, sa mauvaise humeur

tant exhalée sous l'ancien régime, ses cheveux blancs, son amour de la nature, ses déclamations contre les monuments des rois, par-dessus tout la mémoire de Jean-Jacques dont il avait été l'ami, le garantissaient un peu de la suspicion. Certains journaux le comparaient même à Caton et à Aristide. Mais Bernardin ne manquait pas de prudence. Il se méfiait de ce gouvernement violent. Au reste, ses mœurs étaient douces; il avait horreur du sang. Il prit le bon parti. Il alla se cacher à la campagne, dans la maison d'Essonnes, qui lui avait été apportée en dot.

Des citoyens armés de piques l'inquiétèrent bien un peu d'abord et ne le laissèrent pas coucher dans ses propres draps parce qu'il n'avait pas de certificat de civisme. Mais Bernardin imagina une chose très forte, d'un excellent effet. Installé au cabaret, en face de sa maison, lui, l'auteur des *Etudes de la nature* et de *Paul et Virginie*, il se fit écrivain public et il rédigea les pétitions des citoyens d'Essonnes. Cet artifice parut une simplicité de mœurs antique et républicaine. On permit à Bernardin d'entrer dans son logis: il y écrivit les *Harmonies*. La guillotine, les massacres et la famine n'avaient aucunement dérangé ses systèmes, il continuait d'annoncer le retour à la nature et l'avènement d'Astrée.

En 1794, Bernardin fut nommé professeur de morale à l'Ecole Normale, récemment fondée.

Monté dans sa chaire: « Je suis père de famille, dit-il, et j'habite la campagne. » Cette parole fut couverte d'applaudissements frénétiques. Il se retira après la première leçon pour chercher ce qu'il aurait à dire et ne remonta plus en chaire. L'année suivante, l'Institut fut créé et Bernardin appelé à la classe de morale. Il essaya d'y professer son déisme, qui devenait de plus en plus fade et larmoyant. Il avait vieilli; les temps étaient changés; sa science, toute chimérique, paraissait d'un autre âge. Lavoisier, Laplace et Berthollet étaient venus.

Sa jeune femme, emportée par la consomption, lui laissait pour héritage les procès les plus inextricables. Resté veuf à

soixante-trois ans avec sa petite Virginie âgée de quatre ans et son Paul qui n'avait que huit mois, il remarqua dans un pensionnat de demoiselles, ouvert à sa renommée vertueuse, Mlle Désirée de Pelleporc, jeune fille rêveuse qui avait appris à l'aimer dans *Paul et Virginie,* au milieu de ses petites rivales de classe. Elle avait dix-huit ans; il l'épousa. Il était alors ce beau vieillard aux cheveux blancs, longs et bouclés, aux yeux bleus, qui semblait n'avoir pas d'âge. Ses disciples et les femmes, qui l'aimaient jusqu'aux larmes, le voyaient comme entré déjà dans l'immortalité. Son petit bien lui avait été emporté par la banqueroute d'un banquier. Il put tirer de sa créance une maison dans le village d'Eragny, sur la berge de l'Oise. Il y planta des vernis du Japon et maria aux pommiers de Normandie les bégonias fleuris de rouge. Là, il faisait épeler le *Télémaque* à son Paul, et il écrivait des pages où ses disciples voulaient voir le testament d'un sage; il était vénéré. Il croyait et faisait croire à sa longue familiarité avec le Dieu de Fénelon. Maintenant, on imaginait sans trop d'effort que les fleurs des Champs-Elysées naissaient sous les pieds de ce juste et qu'une lumière immortelle l'enveloppait comme un vêtement: « Cette lumière, a dit Fénelon, n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière.... Elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. » Telle est aussi la lumière d'un beau génie.

Bernardin, malgré son goût pour la nature, ne quitta jamais tout à fait Paris, où le retenaient les affaires de sa gloire et de son bien, qu'il ne méprisait pas. Ses fenêtres s'ouvraient sur la cour du Louvre, en face de celle de Ducis. Ce vieux Ducis était plein d'amour; il avait le cœur héroïque. Si Bernardin répandait son âme dans ses livres, Ducis gardait pour ses amis le meilleur de la sienne.

Louis et Joseph Bonaparte allèrent voir l'auteur des *Etudes* et le couvrirent de caresses. Le général Bonaparte l'alla voir aussi, après Marengo, et prit soin d'oublier sur

la cheminée un rouleau de vingt-cinq louis; il obligeait un confrère, car il était aussi de l'Institut. Bernardin refusa une place sous l'Empire, mais il accepta des pensions. Il nommait Napoléon un « héros philosophe ». Il compara, dans un discours académique, les jacobins aux « renards arctiques acharnés sur des cadavres ». Et il ajoutait: « Enfin le ciel nous envoya un libérateur. Ainsi l'aigle s'élance au milieu des orages. » Bernardin vieillissant ne distillait plus qu'un miel insipide. Il ne sentait plus le goût du temps. Quelque mauvaise humeur lui vint de n'avoir pas été mis sur la liste des sénateurs, mais ses forces tombaient. Il ne faisait plus que de courtes et lentes promenades, et il sollicitait encore. C'était pour sa fille, qui fut placée à Ecouen, et pour son fils, qui entra comme boursier dans un lycée: tous deux soumis ainsi à cette éducation publique condamnée autrefois par leur père. Il s'appesantissait alors sur sa malheureuse théorie des marées; ce fut sa dernière chimère. L'apoplexie le frappait à coups répétés. Dans les premiers jours de novembre 1813, il put encore gagner sa maison des champs. Il revit la forêt de Saint-Germain dépouillée par l'hiver. Près de s'éteindre, il se fit porter dans son jardin et regarda son rosier de Bengale; les feuilles en étaient jaunes et près de s'envoler. Le 21 janvier 1814, la terre état couverte de neige; à midi, le soleil sourit dans la brume et entra dans la chambre; Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, entouré de sa famille tardive, soupira: *Mon Dieu!* et mourut dans la soixante-dix-septième année de son âge. S'il faut l'en croire, il allait, comme Socrate, visiter Phtia la fertile.

Il emportait avec lui les misères, les erreurs d'un esprit qui avait trop souvent mal senti la vie et les hommes; mais il laissait au monde, parmi bien des pages vaines, de belles visions, à jamais fraîches, des tableaux d'amour et quelques traits de cette Vénus qu'il avait su voir dans la nature.

Chateaubriand

I

LA JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND

François-René de Chateaubriand grandit au milieu des bruyères, des friches et des champs de blé noir, dans un château breton, sous les yeux froids de son père, vieux gentilhomme qui séchait là d'orgueil et d'ennui.

Combourg élevait les toits en poivrière de ses tours au-dessus des chênes, au bord d'un étang. La tristesse et l'âpreté de la terre bretonne s'étendaient alentour. Négligé par une mère chagrine, René traîna son enfance dans cet air sauvage, devant le foyer triste. Il s'attacha à la quatrième de ses sœurs, enfant maladive, délaissée comme lui, comme lui rêveuse.

Le frère et la sœur ne rencontraient qu'une seule figure affectueuse dans la maison féodale: celle d'une vieille servante, la Villeneuve, qui, plus mère que la mère, se tenait plus près qu'elle des enfants, leur consacrait toutes les forces de son humble cœur. René fut un adolescent silencieux.

Sa belle tête carrée travaillait dans la solitude, amassait des images et s'éprenait des formes de ses rêves. Il fit dans sa province, sous de vieux régents de collège, à sa guise, des mathématiques, de l'escrime et du latin. Il avait un génie hautain, quelque chose d'âpre dans le goût, une mémoire infaillible, une imagination riche et de l'avidité pour la gloire.

Au sortir du collège, il revint porter à Combourg sa mélancolie précoce. Il était triste jusqu'à la mort, car, s'il faut se fier à son propre aveu, un jour, dans les bois, il appuya sur son front le canon de son fusil de chasse.

Ce n'est pas la foi qui le retint au bord du suicide: il avait peu de religion alors, et celle qu'il se donna depuis ne pénétra jamais dans l'intimité de ses actes et de ses pensées. Mais il dut avoir, au moment décisif, une vue confuse, une brusque intuition de son éclatante destinée. Il fallait bien que René vécût. D'ailleurs sa mélancolie n'était pas sans attraits; son ennui était un ennui enchanté. Si tous les feux de l'adolescence le consumaient dans la solitude, il savait parfumer le brasier de toutes les essences de la poésie. Quand il s'étendait sur l'herbe ou dans une barque, un livre à la main, l'étang et la lande se peuplaient de voluptueuses images; il y voyait les héroïnes des poèmes et des romans qu'il lisait; il voyait surtout la Délia de Tibulle, la Pécheresse du sermon de Massillon et cette figure d'immortelle ardeur qui, de son bois de myrtes virgiliens, enchante à travers les âges l'élite des adolescents.

Hic, quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles et myrtea circum
Silva tegit...
... Phœnissa recens a volnere Dido
Errabat silva in magna : quam Troïus heros
Ut primum juxta stetit adgnovitque per umbras
Obscuram, qualem primo qui surgere mense
Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam...

Heureux qui frissonne aux miracles de cette poésie! Il y a au monde un millier, peut-être, de vers comme ceux-là. S'ils périssaient, la terre en deviendrait moins belle.

Mais la vie est un travail, et l'on ne peut contempler toujours. Les cadets de familles malouines se faisaient d'ordinaire marins. René consentit d'abord, puis se refusa brusquement à cette vieille coutume. A dix-neuf ans il prit le coche et alla chercher fortune à Paris. Versailles l'éblouit; il sentit qu'il était un sauvage à la cour: il fit de sa sauvagerie une attitude; ce fut la première coquetterie de cet homme qui devait les avoir toutes. Il suivit un jour la chasse du roi et ne parut plus à Versailles. Il lui arriva, à trois ans de là,

en 1790, quelque chose de considérable qui lui fit battre le cœur. Une idylle de sa composition et portant sa signature fut insérée dans l'*Almanach des Muses:* voilà une grande aventure de jeunesse. Cette idylle célébrait l'*onde enchanteresse*. C'était un morceau dans le goût de Léonard.

Le jeune poète y disait:

Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.
Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire;
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux;
Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire;
« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau,
Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes;
Il la passa couché près de cette eau,
Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines. »

Il refit toute sa vie ce souhait d'une destinée obscure. En se poussant aux honneurs, il soupirait après la solitude et l'oubli. Il était sincère. Nos contradictions ne sont pas ce qu'il y a de moins vrai en nous.

En 1787, son frère aîné se maria avec la petite-fille de M. de Malesherbes.

Malesherbes portait avec bonhomie ses vertus et ses honneurs. Il conversait avec les savants et les philosophes, il jouait avec les petits enfants. Le jeune René fréquenta ce vieillard, lui fut attaché, mais n'apprit pas de lui la liberté d'esprit, la modération, la simplicité, toutes ces qualités si naturelles et si propres au bonheur des hommes, que Malesherbes avait en commun avec les génies philosophes de son temps. Malesherbes, une des têtes de son siècle, était tolérant, aimait la justice, honorait les métiers. Il pensait, avec Raynal et Diderot, qu'un homme ne vaut dans une société que par les services qu'il rend. Il sentait l'utilité des voyages, et sur ce point il eut quelque influence sur la destinée de Chateaubriand.

M. de Malesherbes, renvoyé du ministère, avec Turgot, en 1776, parcourut la France, la Hollande et la Suisse, à pied, à la façon vantée par son maître. « Voyager à pied, disait Jean-Jacques, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement et s'arracher à l'examen de richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. »

M. de Malesherbes, qui était philosophe, ne voyagea pas d'une autre manière. Mais depuis lors, vieilli, retenu en France par l'intérêt du royaume, les habitudes, les travaux, la famille et l'âge, il faisait, de son fauteuil, des navigations au long cours; il suivait, sur la carte, les itinéraires de Drake, de Bougainville, de Lapérouse. Lapérouse, arrivé à Botany-Bay en 1788, ne donnait plus de nouvelles. D'Entrecasteaux était parti à sa recherche; le public s'occupait avec anxiété des deux frégates perdues. Un jeune homme de la société de M. de Malesherbes, André Chénier, écrivait ces vers, connus seulement de quelques amis:

> J'accuserai les vents et cette mer jalouse.
> Qui retient, qui, peut-être, a gardé Lapérouse.
> . . . .

Et dans cet amour des grands voyages, dans cet intérêt pour les découvertes des marins, dans cette avidité à lire les relations des navigateurs, il y avait la grande idée de favoriser ce qui est utile au bonheur commun. Ces hommes nourris de l'Encyclopédie se disaient qu'il importe de bien étudier notre planète dans sa figure entière afin de ne rien ignorer de ce qui y peut servir à l'homme. On voulait ouvrir des routes nouvelles aux échanges. M. de Malesherbes poussa Chateaubriand à visiter l'Amérique. Il le recevait le matin, se penchait avec lui sur les cartes, supputait les distances du détroit de Behring au fond de la baie d'Hudson et souhaitait avec chaleur qu'on cherchât un passage par terre de l'Amérique aux Indes dans la direction du nord-ouest. Enfin, il détermina son jeune ami à tenter l'entreprise. Il ne fondait

pas, à la vérité, grand espoir de découvertes sur un explorateur qui ignorait la botanique et ne savait se servir ni de la boussole ni du compas, mais il estimait que les grands voyages sont profitables aux jeunes gens; il jugeait à propos en outre d'éloigner de France un fils de famille, sous-lieutenant dans un régiment du roi, à la veille d'une révolution qui devait éprouver cruellement tous ceux qui y prendraient part.

Chateaubriand, au printemps de 1791, s'embarqua à Saint-Malo pour Baltimore. Il visita quelques villes de l'Amérique septentrionale et quelques lacs du Canada, s'avança peu avant dans le Nord, et revint en France, rapportant dans sa tête une vision confuse des savanes et des fleuves, de grandes et vagues images, une forêt de fantaisie, où bercer ses chimères dans des réseaux de lianes. La solitude n'était pas son fait. Pour qu'il se plût au désert, il aurait fallu que la foule vînt l'y admirer, comme les fidèles abondaient jadis dans la grotte des ermites de la Thébaïde. Il en avait fini avec les Yankees et les Canadiens en huit mois, et il parlait des Natchez comme s'il avait fumé le calumet dans leurs tentes pendant vingt ans. Il ne trouvait plus la terre assez grande pour contenir son ennui. Il se drapait dans son manteau de voyage. D'ailleurs il n'entendait rien à la géographie. M. de Malesherbes, qui n'était pas rêveur, jugea le voyage manqué. Le jeune homme ne lui apportait pas un pépin de fruit exotique. Il paya de promesses, jura de repartir et de rester neuf ans, cette fois, dans le nouveau monde. Ils se quittèrent et ne se revirent plus. M. de Malesherbes était bien près alors de défendre devant la Convention la vie d'un roi dont il méprisait l'intelligence et blâmait la politique, et d'être porté à l'échafaud par une révolution dont il avait préparé l'avènement et embrassé le génie. René devait bientôt partir pour l'armée des Princes.

Sa sœur Lucile lui fit faire en hâte un mariage de convenance, et il partit. Toutefois il tira beaucoup de littérature de son voyage. Il fit un gros manuscrit dans lequel il y avait entre autres choses une épopée en prose et un petit roman.

Le roman se nommait *Atala*; il le caressait. Il le mit dans son havresac de soldat gentilhomme, le mena au siège de Thionville. *Atala* reçut deux balles au passage de la Moselle. *Atala* ne devait pas encore être ornée en ce temps-là de toutes les fleurs de piété qui la surchargeaient quand elle parut au jour. Le volontaire de l'armée des Princes n'avait qu'un goût médiocre pour le christianisme. Il émigra en Angleterre: ce furent de noires années de misère, de maladie et de labeur, pendant lesquelles il conçut un livre amer, violent et désordonné, profondément irréligieux: tel est en effet l'*Essai sur les révolutions*. Il en avait imprimé le premier volume quand il apprit que sa mère et une de ses sœurs étaient mortes. A cette nouvelle, il devint subitement chrétien. « Je pleurai, dit-il, et je crus. » Nous voyons que la grâce frappe ainsi ses coups: elle agit soudainement et tombe comme la foudre. Mais elle ne détruisit pas le vieil homme en M. de Chateaubriand; elle fut bénigne; elle lui laissa ses belles imaginations profanes, ses désespoirs impies et brillants, toutes les ombres enveloppées de myrtes qui peuplaient sa pensée:

Secreti celant calles et myrtea circum
Silva tegit...

Il imagina une apologie du culte chrétien toute de pompe et d'apparat. Il écrivit le *Génie du Christianisme*, qui certes ne vaut pas l'*Essai sur les révolutions*. Ce livre vint à propos, à l'heure du Concordat, quand la société française se réconciliait avec l'Eglise.

L'impiété, si lestement portée, vingt ans auparavant, par les talons rouges sur les tapis des salons, était devenue odieusement jacobine et révolutionnaire. Les sans-culottes l'avaient démodée pour longtemps. La société impériale, qui se formait sous le Consulat, voulait un culte. On trouvait à la piété une odeur d'aristocratie, un parfum de cour. Les femmes allèrent à la messe avec engouement. Toute la jeunesse s'y attendrissait avec elles. Les sanctuaires, dévastés et restés si longtemps déserts, avaient l'attrait des ruines. Le goût du

gothique date de là. Il est si naturel de regretter les choses passées! Tout ce qui était jeune et rêveur fit comme Chateaubriand, pleura et crut.

La fortune du *Génie du Christianisme* fut prodigieuse. Le roman d'*Atala* entrait sans trop d'efforts dans ce livre si agréablement pieux. Il en fut détaché et parut dès 1801 dans le *Mercure de France*. Le vieux Malesherbes, couché maintenant avec les suppliciés sur un lit de chaux, dans le cimetière de la Madeleine, n'avait pas prévu que son jeune parent rapporterait du Canada un roman catholique.

Atala lui aurait assurément déplu par le langage et par les pensées. « Le Vicaire savoyard, eût-il dit, parle plus naturellement et avec plus de philosophie que votre père Aubry, qui n'est qu'un fanatique. » C'est à peu près ce que les philosophes dirent d'*Atala*. Mais ils étaient d'un autre âge. Ils avaient fait la révolution; c'en était assez, c'en était trop. Ils survivaient à leur œuvre, à eux-mêmes. Chateaubriand avait pour lui les femmes qu'il faisait pleurer et les jeunes hommes qu'il enchantait par la magie d'un style prestigieux, d'une imagination brillante et capiteuse. Il montra dès l'abord cette beauté démesurée, ces défauts éclatants, ces erreurs impérieuses, qui attirent les admirateurs et les disciples en foule.

Si Chateaubriand rapporta *Atala* de son rapide séjour dans l'Amérique du Nord, il tira du château de Combourg le roman de *René*. Ce *René* fut, par un artifice audacieux, inséré dans le *Génie du Christianisme*. L'auteur l'en détacha depuis. Le René romanesque, c'est René de Chateaubriand: le nom même n'est point changé. René s'était si longtemps miré dans l'étang du vieux manoir! Il n'est tel que Narcisse pour peindre Narcisse. Et si René a esquissé, à côté de sa propre figure, celle d'une sœur aimable, croyons qu'il l'a dessinée telle qu'il la rêvait vaguement dans la tendresse et la cruauté de son égoïsme, et non telle qu'elle fut dans la réalité.

Le secret de René, de son ennui plein de fantômes, de ses nuits que ses songes et ses veilles troublent également, n'est que le manque d'amour dans une âme assez avide pour en demander au monde entier et trop froide pour en donner à

personne. Le génie est toujours jeune. La jeunesse d'un homme tel que Chateaubriand dure presque autant que sa vie. Nous nous arrêterons pourtant à l'époque du *Dernier Abencérage*. René, à plus de quarante ans, visita l'Orient pour y chercher des images et de la gloire. Il revint par Grenade et l'Alhambra. Une femme aimée l'y attendait, et, comme Aben-Hamet, il écrivit deux noms sur le mur de la salle des Deux-Sœurs. C'est lui-même qui a soulevé, depuis, un pan de ce mystère. La belle inspiratrice du grand homme mourut folle et désolée. Quant à lui, il traversa son siècle avec toutes sortes de gloires, et il assista comme un demi-dieu à la première moitié du nôtre; mais on dit qu'il ne put jamais chasser de sa poitrine cet ennui qui fait sa proie des cœurs vides.

II

LUCILE

Elle vint au monde à Saint-Malo, dans l'étroite et sale rue des Juifs, par une triste journée de l'an 1764 [1], et ne fut point la bienvenue. Le cadet qu'on voulait naquit quatre ans après. Ce fut René.

Lucile crût en liberté, à l'odeur de la mer. Mme de Chateaubriand s'occupait peu de ses filles. Lucile était délaissée. Enfant trop grande pour son âge, chétive, le cou soutenu par un collier de fer garni de velours brun, on lui donnait les robes de ses aînées. Son corsage à pointes lui déchirait la peau. Cette rigueur de costume est tout ce que lui rapportait son rang. Ses cheveux, retroussés sur le haut de la tête et coiffés d'une toque, achevaient de la rendre misérablement laide. Une intendante vieillie dans la maison, la Villeneuve, prenait soin d'elle.

On la conduisait tous les matins avec son frère René chez les demoiselles Coupart, deux sœurs bossues qui montraient

1 Et non en 1766, comme Chateaubriand l'a dit, sans doute pour la rapprocher de lui par l'âge comme par le sentiment. Voici l'acte de baptême de Lucile:

« Lucile-Angélique-Janne de Chateaubriand, fille de haut et puissant René-Auguste de Chateaubriand, chevalier, comte de Combourg, seigneur de Gaughes, Godhen, Boulet et Malletroit à Dol, et de haute et puissante dame Apolline-Janne-Suzanne de Bédée, son épouse, née le 7 août 1764, baptisée le jour suivant par nous, messire Pierre-Henri Nouail, grand chantre, chanoine de l'église cathédrale de Saint-Malo; a été parrain haut et puissant Théodore-Jean-Baptiste de Ravenel, chevalier, seigneur de Boisteilleul, de Boisfaroge et autres lieux, conseiller au Parlement de Bretagne, et marraine haute et puissante dame Marie-Angélique-Fortunée-Cécile de Ginguené, dame Bédée de la Bouëtardaye, qui signent, et le père et plusieurs autres. »

(Suivent les signatures.)

à lire aux enfants. Ils lisaient mal, étaient grondés et lisaient plus mal. Pendant ce temps, M. le comte de Combourg remportait des prix au collège de Saint-Brieuc. Lucile et René se sentaient accablés et devenaient stupides. Mais, après tout, c'étaient des enfants. Ils s'échappaient, couraient sur la plage; les piliers d'un vieux gibet leur servaient à jouer aux quatre coins. Ce trait, comme tous ceux que je reproduis ici, appartient à Chateaubriand et révèle une imagination terriblement romantique.

D'ordinaire, M. le Chevalier vagabondait dans les falaises avec tous les polissons de la ville. Il revenait en loques et sans chapeau. La nuit, Lucile, aidée de la Villeneuve, rapiéçait la veste et les culottes; mais elle n'empêchait pas que René fût fouetté le lendemain. Elle tombait dans cet abattement des enfants à qui rien ne réussit, parce qu'ils n'eurent pas le sourire de leur mère. Ses ardeurs contenues se répandirent toutes sur ce frère intelligent et sauvage qui souffrait comme elle d'un cruel abandon. René protégeait sa sœur, griffait, mordait les gens qui la battaient; et Lucile, chérissant un défenseur si petit et si courageux, éprouvait pour lui tous les troubles, tous les accablements de la tendresse.

Dans le château de Combourg où elle fut élevée, Lucile traînait une existence d'une monotonie mortelle. Elle déjeunait dans sa chambre, venait, à la cloche de midi, dîner dans la grand'salle, où M. de Chateaubriand siégeait, plus muet, plus froid que les murailles. On restait là, devant lui, par convenance, jusqu'à deux heures. Lucile alors changeait de solitude en s'enfermant dans sa chambre. L'été, après le souper de huit heures, elle regardait le ciel et les bois, à côté de son frère, pendant que M. de Chateaubriand tirait des chouettes. L'hiver elle restait tapie au coin du feu, près du chevalier, tandis que sa mère gémissait sur une chaise longue. Le maître du lieu se promenait régulièrement d'un bout à l'autre de la grand'salle, sec et droit, dans sa robe de ratine blanche. Il s'enfonçait bien loin dans l'ombre, puis il revenait vers le foyer, comme un spectre, glacial, figeant à chaque apparition les paroles sur les jeunes lèvres. A dix heures



précises il prenait son bougeoir d'argent, se laissait baiser sur ses joues sèches et montait dans sa tour. Alors Lucile s'animait, babillait à son aise avec René, puis elle se retirait pour la nuit, tremblante, prise de frayeurs vagues.

Les martinets, dit le roi Duncan, ne nichent que dans un air salubre. Les martinets s'enfonçaient, l'été, dans les murs de Combourg. Lucile était devenue grande et belle avec son visage d'un blanc mat décoré d'une chevelure noire. Mais, au gré de son frère, elle avait surtout une beauté d'expression. Ses yeux, chargés de langueur ou de flammes, cherchaient autour d'elle quelque chose d'inconnu. Mordue par ses propres chimères, elle pleurait. Elle avait, dit Chateaubriand dans ses *Mémoires*, des élans de piété; elle dévorait des livres de dévotion, elle soupirait après l'ombre du voile et la paix du cloître. Le soir, elle allait prier au pied d'une croix dressée sous un peuplier, au départ de deux routes.

Ses nerfs s'ébranlèrent; elle eut des hallucinations. Une douce et bizarre folie soufflait en elle par bouffées. Assise seule, sa lampe à la main, dans l'escalier d'une tour, elle épiait sur le cadran de l'horloge la conjonction des aiguilles à minuit, et elle entendait alors des bruits lointains, des soupirs de victimes. René, par qui nous savons toutes ces choses, fit tout ce qu'il put pour nous faire croire qu'il était la cause de ces troubles et que cette sœur adorable était comme Phèdre *malgré soi incestueuse*. Comment ne pas reconnaître Lucile dans l'*Amélie* de *René*? Ces sentiments restent le secret du vieux château de Combourg.

A vingt ans la solitude de Lucile devint complète. Le chevalier, qui n'avait pas voulu entrer dans la marine du roi, boucla sa maigre valise et partit chercher fortune à Paris. C'était en 1786; on entrait dans l'automne: le 6 de septembre, au moment où la cloche sonnait pour le repas du soir, M. de Chateaubriand tomba frappé d'apoplexie. Il eut une mort selon son caractère, une mort brusque et sans l'attendrissement des adieux. Son corps fut inhumé dans les caveaux de l'église de Combourg.

Reçue chanoinesse au chapitre de l'Argentière, Lucile

désirait passer dans celui de Remiremont. Ces canonicats laïques étaient des manières de dotation pour les cadettes titrées. Remiremont, *Romarici mons*, abbaye du diocèse de Toul en Lorraine, faisait remonter à l'an 620 sa fondation par saint Romaric. Les dames de Remiremont, au nombre de soixante-douze, religieuses jusqu'à la fin du XVIIe siècle, furent ensuite sécularisées. Afin de se perpétuer les prébendes, elles présentaient les demoiselles nobles qu'elles adoptaient pour nièces. Ces nièces prenaient la place de leurs tantes spirituelles quand celles-ci se mariaient ou mouraient. L'abbesse seule était vouée au célibat. L'accès du chapitre était difficile. Lucile, en attendant son transfert, restait à Combougr. Ses sœurs vivaient sur les terres de leurs familles d'alliance, à Fougères. Mais la troisième, Julie, devenue Mme de Farcy, qui détestait la Bretagne, alla à Paris montrer son esprit charmant et ses bras adorables. Elle emmena Lucile. René, qui était revenu à Combourg après la mort de son père, les accompagna.

A Paris, les deux sœurs vécurent en bonne intelligence: elles ne se ressemblaient nullement. Mme de Farcy, mondaine, animée, se composa une cour de gens de lettres. Delisle de Salles, Ginguené, Parny, Chamfort fréquentaient son salon. Lucile inspira à Chamfort un amour d'une saison.

Un vieillard dominait tout ce monde de l'autorité de son âge et de son nom, M. de Malesherbes, qui avait marié sa petite-fille au frère aîné de Lucile. Savant et bon, il se montrait aux siens dans la majesté touchante d'un père de famille de Greuze ou de Diderot, avec un plus grand ton et une bonhomie plus fine.

Mme de Farcy tomba malade et devint pieuse. Elle s'écria, dans la nouveauté de sa dévotion:

« Que répondrai-je à Dieu quand il me demandera compte de ma vie? je ne sais que des vers! »

Julie savait les vers de Léonard et Parny; elle savait aussi les vers plus mélancoliques de l'école anglaise. On aimait alors les jardins anglais et la poésie empreinte de la brume légère des lacs. Elle traduisit quelques pages des *Saisons* de Thomson. Lucile faisait courir en secret sa main sur le papier et écrivait avec grâce.

Elle gardait dans cette société brillante sa timidité, sa tristesse et son humeur un peu farouche. Pourtant on put la décider à jouer un rôle dans une petite pièce composée pour la fête de M. de Malesherbes: quelque jolie bergerie, sans doute, ayant les grâces attendries de l'époque. Un doigt de vin de Champagne, qu'on lui fit prendre, l'enhardit: elle fut touchante et ravit le bon vieillard, qui s'intéressa à elle et employa son crédit à la faire entrer dans le chapitre de Remiremont. On exigeait à Remiremont les preuves de seize quartiers et il fallait, pour les faire, remuer bien des parchemins, et trouver ensuite une tante adoptive parmi les dames chanoinesses. C'est au moment où l'ancien régime allait s'écrouler qu'ils s'agitaient ainsi pour un canonicat. Nous ne savons jamais ce que nous poursuivons, et nous courons après des ombres.

Tout le monde alors annonçait une révolution. « C'est l'âge d'or qui renaît, disait-on, nous revenons à la nature. Le fanatisme expire. La tolérance, l'humanité, la paix universelle vont régner. Restaurons les vertus antiques et les lois de Minos. »

Au fond de la Normandie, dans la verte retraite de Marigny, où Mme de Farcy se reposait, Lucile apprit les nouvelles: le pillage de la maison Réveillon, l'ouverture des Etats généraux, le serment du Jeu de Paume et les premiers travaux de la grande assemblée. Elle revint à Paris, avec sa famille, au printemps de 1789. L'impatience ou le devoir ramenait cette société dans l'agitation de la ville.

Ils se logèrent dans un hôtel meublé de la rue de Richelieu, près du Palais-Royal. Plus de carrosses dans la ville: on les arrêtait comme aristocratiques: les fiacres tenaient seuls le pavé. Partout des queues aux portes grillées des boulangeries; le pain manquait. Le 14 juillet, Lucile était aux fenêtres avec Mme de Farcy, René et quelques Bretons, quand ils virent venir d'un bout de la rue une troupe hurlante de gens en guenilles; ils se penchaient pour voir; ils cherchaient à deviner ce qu'il y avait au-dessus des deux piques qui dominaient cette foule. Ils reconnurent tout à coup deux têtes humaines.

C'étaient les têtes de Berthier et de Foulon. Lucile tomba à la renverse.

La famille bretonne quitta aussitôt la rue Richelieu et loua le petit hôtel de Vilette, au cul-de-sac Férou, dans l'ombre des tours de Saint-Sulpice.

A cette époque, le chevalier de Chateaubriand tournait au mauvais sujet. Un sien ami, le chevalier de Châtenet, prétendait à la main de Lucile. Le chevalier lui écrivait à ce sujet sur le ton d'un Lovelace et d'un Valmont et d'un style qui rappelait *Atala* plutôt qu'il n'annonçait *René*: « Ménage-la, si tu la séduis, mon cher Châtenet: songe que c'est une vierge. » Don Juan a de même deux visages et deux langages.

Le chevalier se maria en mars, courut jouer dans un tripot le peu qu'il possédait et alla prendre à Coblentz l'habit bleu, la veste rouge, les culottes jaunes et les boutons à fleurs de lis des volontaires de l'armée des Princes. Les prisons regorgeaient. Des inquiétudes incessantes, des crises d'effroi ébranlèrent la constitution de Lucile. En septembre, à la nouvelle des massacres dans les prisons, elle tomba dans cet état nerveux dont elle avait ressenti les premiers symptômes à Combourg. Elle vit des signes dans l'air, entendit des voix. On disait autour d'elle qu'elle avait des pressentiments certains et qu'elle prophétisait les malheurs. En vertu de la loi des suspects, votée le 17 septembre 1793, trois cent mille personnes furent incarcérées. Tout parent d'émigré était suspect; suspect quiconque n'avait pas une carte de civisme. Lucile dut se cacher. Mme Ginguené lui donna asile. Les femmes étaient admirables de courage. « Ce sont des femmes qui ont caché la plupart des hommes. » Mais il n'y avait pas de retraite sûre. Les délations couraient, et les visites domiciliaires ne cessaient pas. A chaque coup de marteau de porte, on était dans des transes affreuses. Les alentours du cul-de-sac Férou, les rues Cassette, de Vaugirard, des Fossoyeurs et des Aveugles, peuplées d'ecclésiastiques, étaient particulièrement surveillées; on y était sans cesse soupçonné et inquiété. Les gardes de la municipalité visitaient les toits, les greniers, les égouts, les cheminées, forçaient les secrétaires

et enfonçaient les baïonnettes dans les matelas. Puis ils prenaient leurs aises, buvaient volontiers un verre de vin, parlaient avec bonhomie. Il y en avait qui ne savaient pas lire et déclaraient tel papier compromettant.

La fuite était difficile; les barrières, le fleuve étaient gardés. Pourtant Lucile trouva moyen de sortir de Paris et gagna la Bretagne. Elle s'enferma dans un couvent de Rennes avec sa belle-sœur. Il y avait eu des massacres dans la province, et la terreur y régnait. Lucile eut pour la jeune femme un dévouement de sœur aînée. A Paris, M. de Malesherbes, Mme la présidente de Rosambeau, sa fille, Mme la comtesse de Chateaubriand, sa petite-fille, et le comte de Chateaubriand, son petit-gendre, furent guillotinés le même jour, sur le même échefaud. La vieille mère de Lucile fut traînée du fond de la Bretagne dans une prison de Paris, Lucile jetée avec la jeune Mme de Chateaubriand dans un cachot de Rennes. Le 9 thermidor les sauva.

Le 15 thermidor an IV (2 août 1796), Lucile épousa devant la municipalité de Rennes M. Caud ou de Caud, autrefois avocat au parlement de Bretagne, puis garde du roi et présentement l'un des capitaines de la troupe nationale auxiliaire [1]. Il n'était pas âgé de moins de soixante-neuf ans et c'est un asile que le vieillard offrait à la jeune infortunée.

[1] Jacques-Louis-René Caud, fils de Pierre-Julien Caud, seigneur de Basbourg, avocat au parlement, et de Jeanne-Rose Baconnière, né à Rennes le 19 juin 1727, inscrit au tableau des avocats du parlement de Bretagne le 7 août 1749. Il prit plus tard la carrière des armes. On le retrouve à partir de 1758 garde du roi, pensionné par les Etats, chevalier de Saint-Louis, capitaine des gardes du commandant de la province, colonel, commandant le bataillon de garnison du régiment de Monsieur, commandant pour le roi des ville et château de Fougères. Lors des troubles du 10 mai 1788, le chevalier de Caud donne sa démission de capitaine des gardes. Au mois d'août 1789, il était l'un des capitaines de la troupe nationale auxiliaire, et l'assemblée municipale de Rennes demandait au comte Thiard de le rétablir dans le commandement de la compagnie de ses gardes. Le 15 thermidor an IV, le citoyen de Caud épousa à Rennes Lucile de Chateaubriand qu'il laissa veuve le 26 ventôse an V. Le chevalier de Caud était cousin de Poullain du Parc et de Poullain de Saint-Foix. (Communiqué par M. Saulnier, archiviste de Rennes.)

Cette union fut de peu de jours: Mme de Caud devint veuve le 15 janvier 1797 et perdit bientôt après sa mère et sa sœur Julie.

Solitaire et sans appui, elle rentra dans la société de son frère, qui, revenu en France, rayé de la liste des émigrés, avait publié le *Génie du Christianisme*, était illustre et exerçait de hautaines séductions. Lucile vit dans le salon de la rue Neuve-du-Luxembourg une élite d'esprits et y noua de précieuses amitiés avec M. Joubert et avec Mme Pauline de Beaumont. Mme de Beaumont n'était qu'un souffle, mais un souffle amoureux; M. Joubert la comparait « à ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans l'air, à peine enveloppées d'un corps. »

Dans la société de Chateaubriand chacun avait son surnom. Mme de Beaumont était l'Hirondelle, M. de Fontanes le Sanglier et c'était un sanglier d'Epicure, Mme de Vintimille Mauvais-Cœur, le jeune Guéneau de Mussy, le Petit-Corbeau. On voulait le distinguer de René, qui était le Grand-Corbeau. Il y avait encore un autre Corbeau, M. de Chênedollé. Lucile le vit pour la première fois dans l'automne de 1802.

Charles-Julien Lioult de Chênedollé naquit à Vire, le 4 novembre 1769, d'une famille de gens de robe. Sa mère était une femme d'imagination, « ingénieuse à se troubler elle-même, une de ces âmes qui ne vivent que d'angoisses et d'alarmes ». Il lui ressembla. Dès l'âge de neuf ans, il trouvait que les champs étaient très beaux à regarder quand il y avait du soleil. A douze ans, il fut envoyé chez les oratoriens de Juilly.

Quand il revint à Vire, en 1789, il vécut dans l'enchantement. Il y avait une harmonie entre ce ciel normand qui semble avoir, à de certains heures, une beauté intelligente, et cette âme aussi fraîche que le paysage. Il lisait dans l'herbe la *Nouvelle Héloïse* et les idylles de Gessner. La Révolution l'arracha à ses blés et à ses livres. Il alla, comme René, servir dans l'armée des Princes. L'armée de la République le jeta, avec ses compagnons débandés, sur les glaces de la mer de Hollande. Il alla se reposer à Hambourg, où les roués de l'ancien régime étaient réunis et disaient des

impertinences. Rivarol jetait ses dernières fusées. Chênedollé fut ébloui. Il admira M. de Lally, échappé à la Révolution et soupant: « J'ai vu tomber cette tête. Voulez-vous me passer une aile de poulet? »

Il connut aussi à Hambourg le poète Klopstock, qui avait ouvert un monde à l'imagination, mais un monde de brumes. Lui-même, il mit quelques odes de sa façon dans le *Spectateur du Nord* et resta modeste, de complexion mélancolique: la maladie d'Obermann l'avait atteint. Rentré en France, il songea à un grand poème sur le génie de l'homme; il n'avait de hâte pour rien, il attendait une place dans la diplomatie ou des travaux de plume et attendait patiemment.

Chênedollé vit Lucile et l'aima. Ce fut une tendresse triste et pure, une sympathie profonde. Lucile, plus âgée que lui, fut touchée. Mais elle ne l'aima pas. Elle refusa de l'épouser, mais elle lui promit de ne jamais épouser un autre que lui. L'idée d'un sacrifice l'avait tout de suite tentée, et il y avait en elle des aspirations qu'une fortune tout unie et ordinaire n'aurait point satisfaites.

« Je suis désintéressée de mon bonheur, lui dit-elle; l'engagement que j'ai pris avec vous de ne point me marier a pour moi du charme, parce que je le regarde presque comme un lien, comme une espèce de manière de vous appartenir. »

Elle partit l'été pour Saint-Aubin-du-Cormier, à quatre lieues de Fougères, sur la route de Rennes. Elle demeurait là chez Mme de Chateaubourg, sa sœur aînée. Elle n'aurait pas eu où reposer sa tête; elle était aussi pauvre qu'on peut l'être. Mais il fallait peu de chose pour la contenter. Elle sentit une joie d'enfant quand on lui donna, à Lascardais, un petit jardin où elle pouvait lire et rêver sans être vue.

Dès qu'elle fut loin de Chênedollé, elle voulut le voir; elle lui fit un appel de détresse. Il dut venir avec mystère; elle craignait les taquineries de Mme de Chateaubriand. Il vint. Elle lui dit:

« Monsieur de Chênedollé, ne me trompez-vous point? m'aimez-vous? »

Elle reprit vivement:

« Ne croyez pas au moins que je veuille vous épouser. Je ne ferai jamais mon bonheur aux dépens du vôtre. »

Sans doute ces nobles esprits trouvèrent alors des paroles d'apaisement et de générosité. Il dit avec résignation:

« Je serai heureux d'avoir passé un instant à côté de vous dans la vie: il me semble avoir passé à côté d'une fleur charmante dont j'ai emporté quelques parfums. »

Puis il y eut de nouveaux élans, de nouvelles prières. Lucile fut vaincue. Il emporta cette parole d'elle:

« Je ne dis pas non. »

Il retourna dans son beau jardin de Vire, avec ses espérances et ses craintes. De là, il régna, plein d'inquiétude, sur cette âme incertaine et charmante. Il exprimait dans ses lettres une idolâtrie fervente et des jalousies délicates. Il voulait que les petits contes que Lucile écrivait avec tant d'agrément fussent pour lui seul et qu'on ne les livrât pas brutalement à la foule dans une feuille publique comme on avait fait en imprimant, dans le *Mercure*, l'*Arbre sensible* et l'*Origine de la rose*. Lucile répondit d'abord, puis cessa tout à coup d'écrire. Que s'était-il passé? On ne le saura peut-être jamais. Pendant ce temps, Chênedollé, impatient, désolé, errait entre Vire et Paris. Mme de Beaumont l'appelait l'Ours des ours. Quand il s'approchait d'une fenêtre, ses amis disaient: « Il va s'y jeter. » Enfin il courut à Rennes, où elle était. Ainsi poursuivie, elle se plaignit à son frère, avec une dureté qui surprend, de ce qu'elle nommait les impertinences de M. de Chênedollé. C'était une feinte, car elle sourit de le revoir. Elle craignait qu'il ne se fût détaché d'elle. C'était la nuit. Comme elle l'avait reconduit sur le palier, elle se pencha, une lampe à la main, sur la rampe de l'escalier, et le regarda partir avec une expression inoubliable de douleur, de regret et d'effroi. Lui, s'en allant, navré, dans la rue toute noire, sous une lourde pluie, eut le presentiment qu'il ne la reverrait plus.

Lucile écrivit, le 4 octobre, à son frère, alors secrétaire de la légation française à Rome:

« L'amitié que j'ai pour toi est bien naturelle; dès notre enfance tu as été mon défenseur et mon ami; jamais tu ne

m'as coûté une larme, et jamais tu n'as fait un ami qui ne soit devenu le mien... »

Une douleur vint encore la surprendre à Rennes. Elle y apprit la mort d'une amie. Mme de Beaumont, consumée d'hectisie, avait écrit du Mont-Dore à M. Joubert: « Je tousse moins, mais il me semble que c'est pour mourir sans bruit. » Elle alla s'éteindre à Rome. Ce deuil augmenta l'égarement de Lucile. Elle ne pouvait pas croire à la mort de son amie; son imagination éperdue inventait un enlèvement, une disparition. Elle se croyait persécutée. De noirs pressentiments l'assaillaient.

Elle écrivait des pensées qu'elle jetait ensuite au feu; puis elle lisait Fénelon et elle copiait ce qu'elle y découvrait selon son cœur; un jour, elle copia ceci:

« Nous retrouverons bientôt ce que nous avons perdu. Nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourons: ce que nous aimons vit et ne mourra point. »

Par une inconstance de malade, elle abandonna Rennes et Fougères, pour venir à Paris, dans l'automne de 1804. Elle eût aimé vivre auprès de René, mais elle avait blessé Mme de Chateaubriand de bien des manières et notamment en semblant approuver l'intimité de René et de Mme de Beaumont. Chateaubriand loua à sa sœur, dans la rue de Caumartin, un appartement dont elle ne voulut pas. Elle alla demeurer aux Dames Saint-Michel, rue du Faubourg-Saint-Jacques. Mme de Navarre, la supérieure, lui donna une cellule qui avait vue sur le jardin où les religieuses se promenaient entre les carrés de légumes.

Dans ses longues journées de réclusion, elle criait cent fois: « Seigneur, hâtez-vous de m'exaucer, car mon esprit tombe dans la défaillance! »

Elle écrivit à son frère une lettre désolée. « Ma vie, y disait-elle, jette sa dernière clarté. » Elle y rappelait les années de leur enfance et de leur première jeunesse, avec une secrète crainte d'être seule à se les rappeler si bien.

Il vint la voir et la trouva qui se promenait dans le jardin

avec Mme de Navarre. Elle monta dans sa chambre pour l'y recevoir. Il fut effrayé: c'était une fatigue pour elle de ressaisir, d'assembler ses idées; elle avait, par intervalles, un mouvement convulsif des lèvres.

« Je crois, dit-elle, que le couvent me fait mal. » Elle parlait de prendre un logement isolé près du Jardin des Plantes. Ce fut le dernier désir de la malade.

Elle reçut encore une fois la visite de René, qui partait avec sa femme pour Vichy. Elle le reconduisit sur le palier et le regarda descendre, pendant qu'il lui disait: « Adieu! chère sœur; soigne-toi bien. Ecris-moi. J'espère que l'hiver prochain tu consentiras à vivre avec nous. »

Mais ils savaient bien tous deux que c'était impossible. Au reste, il n'était plus permis à Lucile de pousser si loin ses projets.

Elle mourut à trois mois de là, le 9 novembre 1804, dans sa quarante et unième année, sans parents, sans amis, assistée d'une femme de chambre et de Saint-Germain, le domestique octogénaire de Mme de Beaumont. Son frère était loin de Paris. C'est lui qui l'avait soutenue de quelque argent dans les derniers jours. Elle eut le convoi des pauvres, et son corps fut mis dans la fosse commune.

Quand Chênedollé apprit cette fin, il eut un soupçon qui rendit sa douleur plus affreuse. L'idée que Lucile était morte volontairement lui traversa l'esprit. C'était donc qu'il ne croyait pas qu'elle eût des sentiments religieux. Il la connaissait. Pour moi, après avoir rapporté à peu près tout ce qu'on sait aujourd'hui de cette femme presque célèbre, je me déclare tout à fait incapable de distinguer un seul trait de son caractère; elle me demeure, je l'avoue, complètement inconnue.

Xavier de Maistre

XAVIER DE MAISTRE, né à Chambéry en 1764, était fils du président du Sénat savoisien et frère, comme on sait, d'un jeune sénateur qu'on regardait dès ses débuts comme la gloire de la famille. Cadet de bonne maison, n'ayant que son épée et son pinceau, il servait dans l'armée sarde et peignait des paysages à ses heures de loisir. J'imagine que ces paysages étaient modérés de sentiments et délicats de touche, un peu pauvres d'effet et tristes de ton comme les lacs et les montagnes qu'ils représentaient. Tels qu'ils étaient, les amateurs en faisaient cas.

Les Savoisiens sont probes, fidèles, industrieux, bons soldats et enclins à l'étude des curiosités naturelles que leur sol renferme en abondance.

Xavier de Maistre fut un vrai Savoisien: il aimait ses montagnes, resta fidèle à son roi et s'occupa de chimie. Il n'avait pas ce superbe entêtement, ce génie étroit et fort, cet aveuglement invincible qui fit du comte Joseph l'adversaire de tout son siècle; mais il avait des mœurs douces, un esprit ingénieux, une intelligence étendue, prompte et facile. Il lisait: ce n'est pas là une façon de s'occuper très en usage parmi les jeunes militaires. A vingt-six ou vingt-sept ans, comme il se trouvait avec le régiment de marine, en garnison à Alexandrie de la Paille, il eut une affaire d'honneur à la suite de laquelle il fut mis aux arrêts pour quarante-deux jours. Combien ses camarades, à sa place, eussent bu, fumé, bâillé! Xavier trouva d'autres ressources contre la solitude. Il réfléchit à mille choses, capricieusement, puis il

écrivit ses réflexions. Descartes, quand il était au service de Maurice de Nassau, remplissait par les mêmes moyens, mais avec une incomparable gravité, le vide de ses journées de soldat. « N'ayant par bonheur, dit-il, aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurois tout le jour enfermé seul dans un poêle où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées. »

Xavier de Maistre, qui n'avait non plus, ce semble, ni soins ni passions, commença d'écrire *un voyage autour de sa chambre*. Le sujet était ingénieux et permettait de tout dire à propos de rien.

Quelques chapitres furent faits pendant les quarante-deux jours d'arrêts. Le reste vint ensuite, sans hâte, et le tout fut couché dans un tiroir, car Xavier n'était pas un écrivain de profession; il n'avait pas songé à faire un livre pour le public: il était modeste, et l'idée d'être imprimé, d'être vendu chez les libraires et lu dans les compagnies l'eût assurément effarouché. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il croyait avoir écrit des sottises.

En 1793, étant allé voir, à Lausanne, le comte Joseph son frère, il lui donna à lire son manuscrit. Le comte Joseph, qui en fut content, le fit imprimer l'année suivante à Turin.

La Révolution française était déjà vieille en 1794; le livre du jeune officier était nouveau, on en parla; il était court, on le lut. On en goûta fort l'esprit. On s'écria: « C'est du Sterne! »

Oui, mais du Sterne un peu trop innocent. L'on n'est point abeille si l'on n'a point d'aiguillon. Il faut bien le dire: Xavier de Maistre est trop sage. C'est un tort que de n'avoir jamais tort. Il a celui-là. L'on voudrait qu'il allât plus avant dans les choses. Il en effleure beaucoup et n'en pénètre aucune.

Le ton du *Voyage autour de ma chambre* passe d'un enjouement modéré à une mélancolie tempérée, sans jamais aller aux extrêmes. C'est pour cela que ce petit livre plaît à tant de personnes. Pour moi, ce qui me le rend agréable, c'est qu'on entre, en le lisant, dans l'intimité d'un homme de

cœur, c'est que l'on apprend à connaître, à chaque page, une âme bienveillante et modeste. Je n'aime guère la métaphysique amusante de l'auteur; sa fantaisie de *l'âme et la bête* semble fade après les badinages mieux assaisonnés de nos philosophes du XVIIIe siècle. Mais je suis touché de la délicatesse de son esprit et de la candeur de son âme.

Xavier de Maistre est sans fard. Il est vrai avec lui-même; il est vrai avec les autres. C'est le maître indulgent du bon Joanetti, c'est l'ami fidèle de la pauvre Rosine engraissée et vieillie sur son coussin, c'est l'amant discret de l'imaginaire dame de Hautcastel.

Il a le don de s'attendrir à point. Il s'égaie et pleure en même temps. Et après tout ce sourire mouillé ne déplaît pas sur le visage de la petite muse de Chambéry!

Peu après la prise de Turin par les armées austro-russes, avant de quitter cette ville, Xavier de Maistre écrivit l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*. Ce second opuscule, plus court encore que le premier, n'est ni moins délicat ni moins agréable. Il va, peut-être, d'une allure plus ferme et marque plus de maturité dans les idées. L'exemple est rare d'une suite ajoutée à un livre sans le gâter.

Benjamin Constant

ADOLPHE

Le roman d'*Adolphe* fut publié pour la première fois en 1815, à Londres, où Benjamin Constant s'était réfugié après les Cent-Jours. La célébrité de l'auteur, son renom d'homme à la mode, l'éclat de ses aventures mondaines durent éveiller vivement les curiosités autour d'une œuvre qui passait déjà pour une autobiographie.

Voici ce que Sismondi, alors en Italie, en écrivait à la comtesse d'Albany :

Il n'y a point de livre que je désire voir comme le roman de M. de Constant. Il y a fort longtemps que j'en entends parler, même plus de deux ans avant qu'il ait songé à l'imprimer. Et quoiqu'il l'ait lu à une moitié de Paris, quoique nous ayons beaucoup vécu dans la même société et que je lui sois réellement fort attaché, je n'ai jamais été d'aucune de ces lectures. J'ai lieu de croire qu'il y a plusieurs portraits d'originaux que j'ai vus, et qu'il ne se souciait pas de m'avoir pour témoin prêt à juger de leur ressemblance.

Il est probable que Sismondi ne se trompait pas et qu'en effet Benjamin Constant avait craint d'admettre parmi ses auditeurs un ami trop initié aux secrets de sa vie intime. Une seconde lettre de Sismondi à la comtesse d'Albany vient d'ailleurs justifier les craintes qu'il inspirait, car elle contient toutes les révélations que l'on redoutait sans doute de sa part :

J'ai profité du retard pour lire deux fois *Adolphe* ; vous trouverez que c'est beaucoup pour un ouvrage dont vous faites assez peu de cas, et dans lequel, à la vérité, on ne prend d'intérêt bien vif à personne. Mais l'analyse de tous les sentiments du cœur humain est si admirable,

il y a tant de vérité dans la faiblesse du héros, tant d'esprit dans les observations, de pureté et de vigueur dans le style, que le livre se fait lire avec un plaisir infini. Je crois bien que j'en ressens plus encore, parce que je reconnais l'auteur à chaque page et que jamais confession n'offrit à mes yeux un portrait plus ressemblant. Il fait comprendre tous ses défauts, mais il ne les excuse pas, et il ne semble point avoir la pensée de les faire aimer. Il est très possible qu'autrefois il ait été plus réellement amoureux qu'il ne se peint dans son livre; mais, quand je l'ai connu, il était tel qu'*Adolphe*, et, avec tout aussi peu d'amour, non moins orageux, non moins occupé de flatter ensuite et de tromper de nouveau, par un sentiment de bonté, celle qu'il avait déchirée. Il a évidemment voulu éloigner le portrait d'Ellénore de toute ressemblance. Il a tout changé pour elle, patrie, condition, figure, esprit. Ni les circonstances de la vie ni celles de la personne n'ont aucune identité: il en résulte qu'à quelques égards elle se montre dans le cours du roman tout autre qu'il ne l'a annoncée; mais, à l'impétuosité et à l'exigence dans les relations d'amour, on ne peut la méconnaître. Cette apparente intimité, cette domination passionnée, pendant laquelle ils se déchiraient par tout ce que la haine et la colère peuvent dicter de plus injurieux, est leur histoire à l'un et à l'autre.

Cette ressemblance seule est trop frappante pour ne pas rendre inutiles tous les autres déguisements.

L'auteur n'avait point les mêmes raisons pour dissimuler les personnages secondaires. Aussi peut-on mettre des noms en passant. Le père de Benjamin était exactement tel qu'il l'a dépeint. La femme âgée avec laquelle il a vécu dans sa jeunesse, qu'il a beaucoup aimée et qu'il a vue mourir, est une madame de Charrières, auteur de quelques jolis romans. L'amie officieuse qui, prétendant le réconcilier avec Ellénore, les brouille davantage, est Mme Récamier. Le comte de P... est de pure invention, et en effet, quoiqu'il semble d'abord un personnage important, l'auteur s'est dispensé de lui donner aucune physionomie et ne lui fait non plus jouer aucun rôle.

D'autres contemporains, toutefois, furent moins affirmatifs que ne l'avait été Sismondi, et quelques-uns, dont s'inspira plus tard M. de Loménie, crurent reconnaître en Ellénore une certaine Mme Lindsay avec laquelle Benjamin Constant avait eu, dans sa jeunesse, une liaison passagère.

« Elle était, écrit Chateaubriand, Irlandaise d'origine, d'un esprit sec, d'une humeur un peu cassante, élégante de

taille, agréable de figure; elle avait de la noblesse et de l'élévation de caractère; les émigrés de mérite passaient la soirée au foyer de la dernière des Ninons. »

Il est fort possible que quelques traits soient empruntés à cette figure, d'ailleurs indistincte pour nous, mais le drame qui se déroule dans *Adolphe*, ce n'est certes point elle qui en fut l'héroïne.

La femme tumultueuse et emportée, incapable de résignation, qui nous est dépeinte, ne saurait être une indépendante que les libertés de sa vie obligeaient à une attitude moins impérieuse. Et, si quelque reproche pouvait atteindre ce roman si parfait, il nous semble que c'est précisément sur ce point qu'il porterait.

Ellénore, qui se montre douce, réservée, soucieuse de l'opinion, rejette bientôt tout ce qui faisait l'attrait modeste de son caractère. Un manque d'unité se trahit entre la femme discrète qui figurait au début du livre et la victime bruyante dont le désespoir s'étale sans mesure pour finir dans la mort. Il est visible qu'à un certain moment, alors que la situation devient tout à fait poignante, la vérité éclate sous la fiction qui devait la contenir et la dissimuler. Derrière le masque un peu terne et indistinct d'Ellénore, nous devinons un visage connu, marqué de traits précis et autour duquel flotte le souvenir de joies trop courtes et d'infinis dégoûts. La première image, celle de la maîtresse résignée et touchante, s'efface alors complètement devant l'autre, qui nous apparaît toute frémissante, armée d'une torche vengeresse et poursuivant de sa colère passionnée celui qui ne l'aime plus.

Il y a tout près d'un siècle que parut *Adolphe*, et les générations changeantes qui depuis lors se sont succédé n'ont guère varié à l'égard de cette œuvre singulière. Le livre a gardé toutes les admirations; le héros est resté en butte à toutes les sévérités. Depuis tantôt cent ans, la sécheresse de cœur d'Adolphe, sa dureté, l'ingratitude qu'il oppose au dévouement de l'incomparable Ellénore n'ont cessé d'indigner les âmes bien nées. D'où vient donc que, pour notre part, en relisant cette histoire d'amour, nous ayons été pris d'une

immense pitié pour ce prétendu bourreau et qu'il nous soit apparu comme la plus lamentable des victimes? Ce sentiment nous serait-il inspiré par quelque illusion perverse, ou ne se pourrait-il pas, au contraire, que l'on eût étrangement méconnu un caractère que sa sensibilité vive, ses scrupules infinis mettaient à la merci d'une femme impérieuse et passionnément égoïste? Pauvre, pauvre Adolphe, qui jeta sa jeunesse, sa vie, la paix de son âme en pâture à cette maîtresse insatiable qui le dévore tout entier! Elle l'aime, sans doute, mais de quel amour féroce, implacable, insupportable! Combien peu de résignation, combien peu de pudeur discrète, combien peu de fierté « qui craint d'être importune » chez cette héroïne au déclin, qui s'impose, et s'obstine et s'acharne, ignorant que l'amour a des ailes et qu'on ne saurait le mettre en pénitence pour lui faire réciter la leçon qu'il ne veut pas dire. Il y a dans le Journal de Benjamin Constant un passage sur des revendications de procureur faites en vers alexandrins, qui est comme le commentaire des plaintes d'Ellénore.

Que l'on est loin déjà du XVIII[e] siècle, de ses façons plaisantes, de sa charmante légèreté, de son élégance et de son scepticisme! et les vieillards d'alors, qui, dans leur jeunesse, sous l'ancien régime, avaient lu les *Liaisons dangereuses*, ne devaient-ils pas songer qu'après tout Valmont, qui était gentilhomme, disait à la maîtresse qu'il n'aimait plus: « On se lasse de tout, mon ange. » Il fallait bien alors que l'ange se résignât, se consolât, ou, s'il était inconsolable, s'en allât mourir sans bruit dans quelque coin, comme fit la présidente. Il n'y a pas à dire, ces gens-là avaient bon air, du courage, de la tenue; ils n'assourdissaient pas tout un siècle de leurs cris et de leurs gémissements. Ils pouvaient être légers et libertins, ils ne furent jamais lâches. Mais le coup de pistolet de Werther fit école, et l'amour devint une chose tragique dont il convenait de mourir bruyamment.

Après avoir abreuvé d'amertume, de dégoûts et d'humiliations le malheureux Adolphe, Ellénore se décide à trépasser, afin de lui léguer d'éternels remords. Benjamin Constant,

qui était galant homme, a bien fait les choses; il s'est sacrifié, il a laissé le beau rôle à l'héroïne. Mais son impatience est parfois plus forte, ainsi que sa rancune; elles se trahissent à chaque instant. C'est qu'en cette âme troublée, que désolaient tant de souffles arides et dans laquelle aucun fruit ne pouvait plus mûrir, une vertu vivait encore: la sincérité. Cet homme, que la misère de sa vie obligeait à tromper sans cesse, ne se ment jamais à lui-même. Il se juge sans faiblesse, sans merci, sans aucune de ces complaisances à étaler les plaies du cœur si fort à la mode aujourd'hui. Il ne met nulle fatuité à nous dire ses fautes; il ne juge pas que son cas est unique, ses souffrances d'un ordre et d'une beauté extraordinaires, ses défaillances des raretés psychologiques à ravir les amateurs. Il est très simple et très sévère à lui-même: c'est pourquoi nous sommes tentés de lui être indulgents. Oui, sans doute, Adolphe fut une âme sans force, avide à saisir le bonheur, inhabile à le retenir. Ardent et stérile, les images à peine apparues se flétrissaient en lui. L'obstacle l'exaltait, irritait son désir; le succès ne lui laissait plus que lassitude et dégoût. Du moins fut-il toujours sa première victime et n'eut-il jamais ni la cruauté froide du libertin ni l'inconscience plus cruelle encore de l'amant que son rêve a quitté. Il est tout plein d'angoisse, tout bourrelé de remords, et la douleur de celle qu'il n'aime plus retentit en lui et le torture.

Répétons-le encore: cet amoureux au cœur sec, ce malheureux prisonnier d'un amour éteint, nous apparaît comme le martyr de la compassion et de la patience, et toute notre pitié va à lui et non à la tyrannique personne qui l'enserre et l'opprime.

« Les sentiments de l'homme sont confus et mélangés; ils se composent d'une multitude d'observations variées qui échappent à l'analyse, et la parole toujours trop grossière et trop générale peut bien servir à les désigner, mais ne sert jamais à les définir. » C'est ainsi que s'exprime Adolphe, et certes nulle âme mieux que la sienne ne semble, dans sa mobilité et sa confusion, faite pour déconcerter l'observateur.

Tout y paraît fuyant, passager et contradictoire. La passion y éclate, et tout à côté le calcul s'y montre. Après avoir écrit : « Malheur à l'homme qui dans les premiers moments d'une liaison d'amour ne croit pas que cette liaison doit être éternelle ! » il ajoute, à peine trois pages plus loin : « Je sentais que nous ne pouvions être unis pour toujours. » Et, quand il conseille la prudence à sa maîtresse, ce conseil est déjà dicté par son ennui.

Cependant, l'âme qui est le théâtre de ces mouvements si divers est observée par un esprit sagace, pénétrant, incorruptible. Dans cette âme déchirée et obscurcie, l'esprit reste net; et il semble que deux génies se heurtent en cet homme; que, placé aux confins de deux siècles, il en subisse les courants si contraires; qu'il ait gardé le scepticisme sous la passion et ne puisse jamais être ni sincèrement passionné ni froidement sceptique.

Voici, d'ailleurs, de quoi nous renseigner :

« J'avais, dans la maison de mon père, adopté sur les femmes un système assez immoral. Mon père, bien qu'il observât strictement les convenances intérieures, se permettait assez fréquemment des propos légers sur les liaisons d'amour; il les regardait comme des amusements, sinon permis, du moins excusables. » Et plus loin : « Toutes les femmes, aussi longtemps qu'il ne s'agissait pas de les épouser, lui paraissaient pouvoir sans inconvénient être prises pour être quittées. »

Qu'on se figure donc un jeune homme nourri de ces maximes, tout pénétré d'incrédulité à l'âge où la plupart gardent encore la foi, et jeté dans l'atmosphère brûlante et chargée d'orages du XIXe siècle. Oui, il y eut en lui plus d'ardeur que de force, plus d'enthousiasme que de constance; tous les mouvements qui emportent et exaltent, joints à une clairvoyance qui vient glacer l'élan, et c'est là, peut-être, la moitié du secret de l'âme d'Adolphe, une des plus troublées qui furent jamais. Cette nature est trop complexe pour pouvoir tenir dans une seule formule, trop souple et trop mobile pour se fixer en traits précis, trop agitée pour rester semblable à elle-même.

« Quiconque aurait lu dans mon cœur, en son absence, écrit Adolphe, m'aurait pris pour un séducteur froid et peu sensible; quiconque m'eût aperçu à ses côtés eût cru reconnaître en moi un amant novice et passionné. On se serait également trompé dans les deux jugements : il n'y a point d'unité complète dans l'homme, et presque jamais personne n'est tout à fait sincère, ni tout à fait de mauvaise foi. »

On a beaucoup reproché à notre héros cette sorte d'impuissance qui le condamnait à ne s'attacher à rien, à ne renvoyer, ainsi qu'un miroir brisé, que des images mutilées; on a fait peser sur lui comme une disgrâce et une malédiction cette fatalité de son caractère. Mais est-on bien sûr qu'il n'y ait pas dans cette disgrâce même la preuve d'une distinction rare de l'esprit, qui prend en dégoût les vulgarités, les sottises, les misères triviales qui tôt ou tard se trahissent et éclatent en toute chose ?

Adolphe ne sut pas, comme ce René, son illustre contemporain, feindre avec lui-même et se donner le spectacle d'une éclatante comédie; il n'eut point le génie prestigieux, le lyrisme de l'auteur d'*Atala* et des *Natchez*; mais son goût fut plus sûr, son sens plus net, sa conscience plus sincère. L'abbé Morellet, ce dernier représentant du vieux goût français, n'aurait rien trouvé à reprendre aux pages irréprochables d'*Adolphe*. Et sans doute ce fut aussi le goût qui souvent se trouva froissé chez ce délicat, ce furent les déclamations, les formules théâtrales, l'emphase, qui déplurent à cet esprit tout pénétré de l'élégance sans apprêt de notre race.

Littérairement, *Adolphe* restera un chef-d'œuvre. La forme en est limpide, vive et délicate; rien n'y trahit la recherche; la subtilité de la pensée n'y trouble jamais la simplicité du style. Et puis rien n'y révèle l'homme de lettres, et cela nous paraît tout à fait délicieux. Car l'homme de lettres a beau être de génie, il est du métier, et son œuvre en garde les façons.

Sainte-Beuve poète

On nous a représenté Lamartine lisant, dans les premières années de la Restauration, le *Lac* à d'anciens émigrés qui portaient perruque et bas de soie, et à des douairières poudrées en robes à ramages. Le tableau est frappant et bien contrasté. Mais il ne faudrait pas ajouter que l'auditoire fut touché, car la chose serait peu croyable. Ces vieillards durent trouver que Florian et Parny s'entendaient mieux que ce jeune homme à tourner les vers. Ils s'en allèrent sans doute en disant que cela passerait comme *Atala* et le reste. Nous sommes tous ainsi faits: nous n'aimons, nous ne lisons que les poètes de notre jeunesse. Mais quand les *Méditations* parurent, en 1820, tout ce qui était jeune admira et pleura; jamais livre n'eut plus belle destinée. Il plongea les hommes dans un trouble délicieux, et toutes les femmes aimèrent le poète.

Le charme était rompu, les langues se déliaient; la poésie coulait à flots. Ce furent d'abord, mais discrètement répandus, les *Poèmes antiques et modernes* d'Alfred de Vigny, puis les *Odes et ballades* de Victor Hugo et les vers des deux Deschamps, sans compter Delavigne pour les moins délicats et Béranger pour tous.

Au milieu de cette magnifique éclosion, si dans la foule des admirateurs se trouvait quelque jeune poète en espérance, il était en même temps enthousiasmé et découragé. Il désespérait de se faire entendre après de si grandes voix et de si heureuses. C'était le cas pour lui de soupirer ce refrain du vieux temps:

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés...

En effet, il était déjà difficile, vers 1826, à un poète nouveau de parvenir à la célébrité. Tous les lieux communs (on n'est jamais célèbre que par des lieux communs) étaient ou devaient être bientôt épuisés par les Lamartine et les Hugo. Tout ce qui emplissait alors les têtes: Napoléon, la chute des trônes, la mélancolie, l'amour triste et la religion sentimentale, tout cela était déjà dit.

Il y avait place encore, il est vrai, pour un poète intime, contenu, familier, sachant à fond les choses et les traitant par le menu avec une familiarité élégante.

C'est le lot d'un Horace ou d'un La Fontaine: le meilleur peut-être, à tout prendre, bien que les jeunes gens d'ordinaire en soient peu envieux. Mais ce poète-là, s'il venait, avait lui-même peu de chances de percer. S'il faut de la poésie à tout le monde, il en faut peu à chacun. Le public prend la plus grosse, celle qu'il a vue de plus loin, et il est satisfait.

Assurément nous aimons la poésie en France; mais nous l'aimons à notre manière: nous tenons à ce qu'elle soit éloquente, et nous la dispensons volontiers d'être poétique.

Depuis la Révolution, le Français est devenu terriblement emphatique. Ce sont les mots sonores et non les sentiments profonds qui le touchent. La poésie des choses lui échappe; il lui faut un drame. Un poème qui ne peut pas être récité sur un théâtre est chez nous un poème perdu. Enfin, nous ressemblons dans nos admirations pour les vers à ces amateurs de musique qui ne comprennent que la musique militaire. Dans tous les genres, il nous faut des *Marseillaises*.

Au milieu de cette génération, fille de Bonaparte et de la Révolution, libérale et royaliste, chrétienne et désespérée, ardente, troublée, mais surtout ambitieuse, se formait à Paris un jeune homme fort instruit, très timide, insinuant, sensible, irritable, et si intelligent qu'en lui la faculté de comprendre devait étouffer toutes les autres. Roux, laid,

robuste, bien portant, sensuel d'instinct et sceptique d'intelligence, ayant noué le tablier blanc des internes d'hôpital, il était homme de peu de foi; mais il avait à certaines heures des retours attendris vers la religion et des poussées mystiques. Il aimait la littérature par-dessus tout: c'était Sainte-Beuve. Comme on voit, il n'était pas tout simple, tout uni.

Attaché vers 1826 au journal libéral *Le Globe* par son ancien professeur de rhétorique, M. Dubois, il s'exerçait dans le camp des doctrinaires; mais son esprit se distinguait du leur par beaucoup de souplesse et tout un arrière-fond d'idées, par un sens littéraire plus fin et plus hardi, et par un goût de rêverie, un penchant à la tristesse.

C'est une chose éternelle que cette tristesse du matin de la vie des poètes. Il y a là un moment de crise qui n'est ni sans péril ni sans attrait. On n'en voyait alors que l'attrait, la grâce morbide. Le ton du siècle restait au désespoir, et c'était un désespoir doré d'illusions, irisé des mille nuances d'une poétique rêverie. Quoi de plus charmant que le dégoût de vivre qu'on puise à vingt ans dans de beaux livres, comme *Werther* ou *René*? Les poètes savent orner leur mélancolie, la rendre aimable, inoffensive pour eux. Olympio fut triste aussi; par bonheur, il n'en mourut pas.

Sainte-Beuve eut le spleen aussi sincèrement que les autres. Plus tard, il rechercha jusque dans les circonstances les plus secrètes de sa naissance la raison de cet état d'esprit.

> Ma mère a perdu mon père la première année de son mariage; elle était enceinte de moi, elle m'a donc portée dans le deuil et la tristesse; j'ai été abreuvé et baigné de tristesse dans les eaux mêmes de l'amnios; eh bien, j'ai souvent attribué à ce deuil maternel la mélancolie de mes jeunes années et ma disposition à l'ennui [1].

Mais comment éclaircir ces mystères délicats? Une autre mère, d'ailleurs, inocula à Sainte-Beuve la maladie du siècle. Cette mère est la Révolution. C'est elle qui légua à ses fils un sublime mécontentement, le désir d'une beauté mal définie,

1 Lettre à M. de Fabière, 25 juin 1862. (*Correspondance de Sainte-Beuve*. Calmann-Lévy, éditeur).

le malaise des appétits inassouvis. Depuis 89, toutes les bornes du possible étant renversées, l'inquiétude et ses angoisses devinrent infinies [1].

Telles sont les circonstances dans lesquelles Sainte-Beuve, journaliste et carabin, pourvu de science, de philosophie et d'art, et ayant déjà fait le tour des idées de son temps, composa dans un grenier, à la chandelle, les poésies qu'il publia en 1828.

Ce sont des élégies, et ce ne pouvait être autre chose. Il s'y mêle quelques pièces de facture qui furent ajoutées au dernier moment, lorsque le jeune poète fut admis dans le cénacle, j'allais dire dans l'atelier, et vit Hugo travailler les mots.

Le débutant, pour donner à ses poésies un attrait plus sensible, un charme plus touchant, eut recours à un artifice dont Mérimée donna, dans son *Théâtre de Clara Gazul*, un autre exemple. Le livre fut présenté au public comme l'œuvre posthume d'un jeune poète, Joseph Delorme, mort de consomption. Pour donner un corps à cette fiction, l'auteur véritable fit précéder le livre d'une vie de l'auteur supposé.

L'occasion était belle de se confesser publiquement, sous un nom étranger, et de montrer au monde tout ce qui bouillonnait d'idées, de passions et de sentiments dans la tête d'un jeune bourgeois d'élite, voyant et comprenant tout, n'étant rien et vivant avec vingt-cinq sous par jour.

Et qu'est-ce aussi que ce Joseph Delorme, sinon le jeune Sainte-Beuve, arrangé, apprêté, orné avec toutes les coquetteries lugubres de l'époque? Mais il faut distinguer en lui ce qui est de mode et de tradition, et ce qui tient à la nature essentielle, au vrai fonds de Sainte-Beuve.

Joseph Delorme ressemble beaucoup à ses parents littéraires, à Werther, à René, à Adolphe, surtout à Obermann.

1 « Alors paraît la maladie du siècle, l'inquiétude de Werther et de Faust, toute semblable à celle qui, dans un moment semblable, agita les hommes il y a dix-huit cents ans. Je veux dire le mécontentement du présent, le vague désir d'une beauté supérieure et d'un bonheur idéal, la douloureuse aspiration vers l'infini. L'homme souffre de douter et cependant il doute; il essaye de ressaisir ses croyances, elles se fondent dans la main. »
(Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. III).

Toute sa vie était tracée d'avance par Sénancour en ces quelques lignes: « Il n'a pas eu des malheurs éclatants; mais, en entrant dans la vie, il s'est trouvé sur une longue trace de dégoûts et d'ennuis; il y est resté, il y a vécu, il y a vieilli avant l'âge, il s'y est éteint. »

Mais l'originalité de Joseph est d'être franchement bourgeois, sans reste aucun de chevalerie. Il est bourgeois de fait et d'esprit; sa poésie sera bourgeoise comme lui et consacrée presque exclusivement à peindre la vie moyenne.

Sa biographie est un morceau traité avec beaucoup d'art. Nous sommes tentés aujourd'hui de sourire au récit de ses malheurs, bien plus imaginaires encore que lui-même. Nous sommes, nous autres, moins troublés, et nous ne compliquons plus ainsi la vie. Cet étudiant en médecine, interne d'hôpital qui, protégé par de vieux savants, s'aperçoit qu'il est exploité et tombe dans une sombre et hautaine mélancolie, nous paraît peu sensé.

A peine eut-il accepté la charge d'une fonction subalterne et se fut-il placé, à l'égard de ses protecteurs, dans une position dépendante, qu'il ne tarda pas à pénétrer les motifs d'une bienveillance trop attentive pour être désintéressée. Il avait compté être protégé, mais non exploité par eux. Son caractère noble se révolta à cette dernière idée... Ces trois ou quatre mois furent sa ruine.

Le cas de ce Werther carabin est remarquable, mais est-il inventé à plaisir? Non, certes; et, depuis le pauvre grand Rousseau, la folie des persécution ravageait le cerveau des plébéiens d'élite. Ce trait de la vie de Delorme est bien choisi et le rattache à Jean-Jacques.

Il aime, bien entendu, à sa façon, qui n'est ni la plus simple ni la plus pratique; il est aimé, la mère l'agrée, la jeune fille l'attend et soupire. Mais il est trop de son temps pour se contenter d'un bonheur vulgaire. Il se taira, il restera seul. « J'ai comme un signe au front, » s'écrie-t-il.

Cela même ne semblait pas outré. L'air et les bottes de Werther étaient alors de mise à la Chaumière. J'entendis, l'autre jour, un très grave et très excellent homme, contem-

porain de Joseph Delorme, conter, en petit comité, quelque légère aventure de jeunesse. Il nous dit très simplement qu'il se promenait sous le balcon de sa belle, une tête de mort à la main. Il ajouta que, la fenêtre ayant tardé à s'ouvrir, il mit le crâne dans le fond de sa malle pour ne plus l'en tirer qu'à bon escient.

Sainte-Beuve lui-même, environ ce temps, reçut, une nuit, la visite d'une jeune et très illustre dame: elle lui remit une tête de mort préparée pour l'étude. Le crâne scié formait couvercle et s'ouvrait sur charnières. Elle avait mis dedans une mèche de ses cheveux: « Vous remettrez cela à A***, » dit-elle.

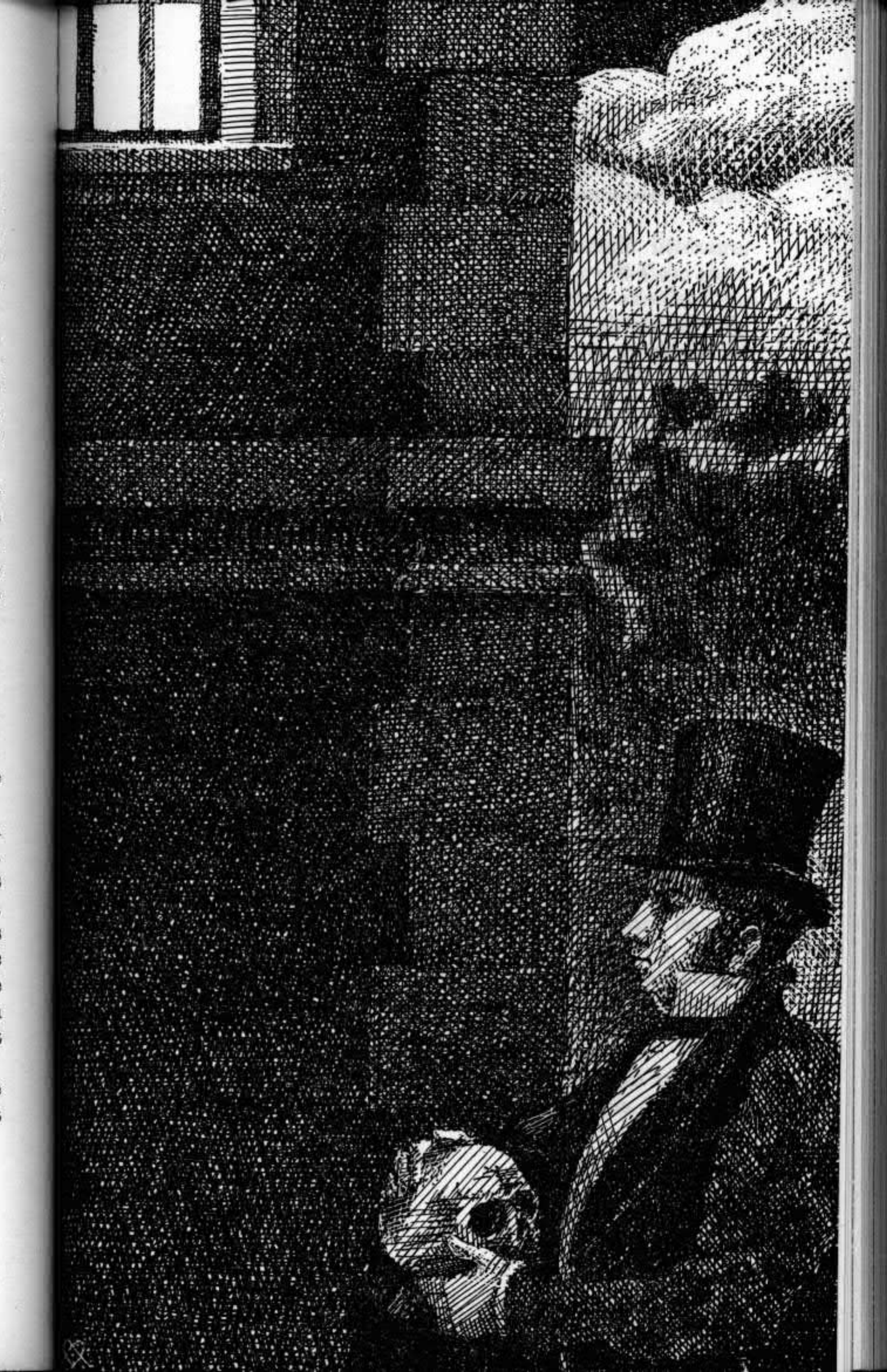
Et, pour passer de la vie à la poésie, je retrouve l'inévitable tête de mort dans une épître adressée par Sainte-Beuve à Fontanay. Le poète y décrit la chambre ménagée dans quelque abbaye ruinée. Un escalier tournant y mène; elle est discrètement éclairée par une fenêtre à ogives et pleine de recoins. On y voit un vieux fauteuil et une table de sapin.

> Des papiers, des habits, un portrait effacé
> Qui fut cher autrefois, un herbier commencé,
> Pinceaux, flûte, poignards sur la même tablette,
> Un violon perclus logé dans un squelette.

Pourtant, Sainte-Beuve, il faut le dire, ne donna guère dans cette mode et la quitta vite.

Une indication complète le caractère de son Joseph Delorme et le rattache à toute la bourgeoisie de 1828. Sainte-Beuve nous le représente comme un libéral très sincère, mais très modéré, juste milieu dans sa fièvre même, comme M. Auguste Barbier se montra un peu plus tard dans les *Iambes*. Joseph vécut assez pour voir M. de Martignac aux affaires et mourut alors un peu rassuré. Ce trait donne bien la mesure de cette bourgeoisie d'alors, qui préparait son avènement et devait bientôt commencer son règne de dix-huit années.

Quant à la phtisie dont mourut Joseph Delorme, elle n'effleura jamais Sainte-Beuve, qui, pour tout dire, était



bien un Joseph Delorme, mais un Joseph Delorme qui sait ce qu'il faut prendre des choses et ce qu'il faut en laisser, et qui, tout pesé, consent très volontiers à vivre.

Ce fantôme bourgeois coula dans le monde littéraire, admiré par les uns, moqué par les autres. Il y eut à son sujet scission au *Globe*. M. Guizot trouva le mot excellent de *Werther jacobin et carabin*. « C'est immoral, » disait Mme de Broglie. Une autre, plus sensible, fut touchée et s'écria en soupirant : « Si je l'avais connu, je l'aurais consolé ! » Sainte-Beuve, en homme avisé, la prit au mot.

En somme, cette création est venue à son heure ; elle ferme, avec l'*Emile* de M. de Girardin, le cycle des jeunes ténébreux.

Les poésies de Joseph Delorme, bien que très mêlées de sentiment et d'inspiration et très diverses de ton, sont des poésies familières : ce fut leur originalité. Sainte-Beuve est novateur en quelque manière ; c'est le menu paysage, c'est l'élégie détaillée qu'il apporte.

Sa nature et son instinct sont d'accord pour pousser aussi avant que possible dans le précis et le particulier. Son parti est si résolûment pris que, s'il chante l'Italie, il n'évoquera pas d'ombres héroïques. S'adressant à quelque humble et belle paysanne, il lui dira :

Que m'importent à moi les souvenirs antiques...
Et l'éternel laurier auquel je ne crois pas !
Mais conte-moi longtemps, jeune Napolitaine,
Les noms harmonieux des arbres de ces bois ;
Nomme-moi les coteaux avec chaque fontaine
Et les blanches villas qu'à l'horizon je vois.

Et il voudra savoir mille autres détails encore, mille petits faits dont chacun n'est rien, mais qui, en s'ajoutant les uns aux autres, sont toute la vie.

Il voulut rendre intime et domestique l'ode même, qui, jusque-là, civique ou princière, s'était toujours montrée noble et déroulée avec pompe : « *Quand ton poêle s'éteint* », dit-il dans son ode au sculpteur David.

Dans l'élégie, il se sentit mieux à l'aise et poussa au détail avec toutes sortes de raffinements. Ni Lamartine, ni Vigny,

ni Hugo, ni aucun autre poète français n'avait encore tenté rien de pareil; Sainte-Beuve avait pris ailleurs ses modèles. Philarète Chasles, très versé dans la littérature du Nord, lui avait, dit-on, indiqué tous ces poètes anglais de génie à la fois simple et rare. Sainte-Beuve les connut et les aima. Il entra dans la familiarité des Shelley, des Wordsworth, des Crabbe et des Cowper, de tous ces poètes vrais, purs et naturels, qui créèrent une poésie à la mesure de l'homme nouveau, une poésie empreinte de toutes les délicatesses du sentiment moderne.

Il n'oublia pas plus tard ce qu'il leur devait: « Les Anglais, écrivit-il en 1861 à M. l'abbé Constantin Roussel, les Anglais ont une littérature poétique bien supérieure à la nôtre et surtout plus saine, plus pleine... Je n'ai été, poète, qu'un ruisselet de ces beaux lacs poétiques, mélancoliques et doux. »

Ruisselet, puisqu'il le veut, et parfois même un peu mince et tortueux, mais qui rend un murmure qui plaît en surprenant, en inquiétant même, et qu'on ne peut oublier!

Je me rappellerai toujours, pour ma part, ce beau souhait modeste:

> Voir ma vigne courir sur mon toit ardoisé!

Et, dans cette même veine des lakistes, ce trait de nature si précis et qui fait symbole:

> L'arbre a blanchi le sol de fleurs à peine écloses.

Et encore cette comparaison étrange, inattendue, qui ouvre brusquement dans un tableau d'intérieur un large pan d'idéal. C'est à propos d'une belle jeune femme, ayant la tête penchée:

> Et dans ses blonds cheveux ses blanches mains errantes,
> Tels deux cygnes nageant dans les eaux transparentes...

Enfin, c'est un agrément que de savoir par cœur et de se rappeler parfois ce chef-d'œuvre de la poésie intime:

> Toujours je la connus pensive et sérieuse.
> . . . .

Ce qui est encore très intime, mais non plus très anglais, c'est le goût de Sainte-Beuve et son art de peindre chez les femmes le désir sans la passion, la grâce lascive, qui est une grâce encore, et la volupté qui monte à fleur de peau. Je songe moins ici à Rose et à « ses cheveux déboucles » qu'à certain bal qui finit dans une atmosphère très chargée.

Tout n'est pas pur dans les aspirations de Sainte-Beuve. Il y a loin de la petite rivière de l'Ouse, où Cowper promenait ses rêveries d'enfantine volupté et de fine innocence, à la chambre d'étudiant de la rue Monsieur-le-Prince, où bien des convoitises étaient remuées. Le vrai fonds de Sainte-Beuve est âcre, trouble, tourmenté.

On trouve dans Joseph Delorme une pièce très singulière que tous les lecteurs ont tour à tour marquée de l'ongle et sur laquelle il faut bien que je m'arrête un instant. Vous devinez que je veux parler des *Rayons jaunes*. Sainte-Beuve lut un jour dans les lettres de Mlle Volland une observation neuve et féconde comme ce magnanime bavard de Diderot en jeta toute sa vie à tous les vents. Voici ce passage que Sainte-Beuve prit soin lui-même d'indiquer: « Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons une couleur, le jaune, par exemple: l'or est jaune, la soie est jaune, la paille est jaune; à combien d'autres fils ce fil ne répond-il pas?... Le fou ne s'aperçoit pas qu'il en change: il tient un brin de paille jaune et luisante à la main, et il crie qu'il a saisi un rayon de soleil. » Là-dessus, Sainte-Beuve imagina une sorte d'élégie en strophes dans laquelle il assembla des souvenirs et des rêves liés ensemble par ce fil jaune que Diderot indique. Partant d'un rayon de soleil couchant qui traverse sa chambre, il rejoint l'église où, dans son enfance, il voyait les *lampes jaunes* et le *front jauni* du vieux prêtre, puis le *jaune ivoire* du crucifix et le *jaune missel* qui consolent les croyants, puis les *cierges jaunes* au lit de mort de sa vieille tante, puis le *poêle jaunissant* des mariés qui ne sera pas étendu sur sa tête condamnée (il ne dit pourquoi) à une morne solitude, enfin la rose qui ne *jaunira* pas sur sa tombe désertée. La succession

des idées n'a rien de forcé: elle devrait paraître naturelle et produire l'impression d'une rêverie involontaire. Il n'en est rien pourtant. Le poème manque de naturel; il est pénible et affecté. La raison en est facile à découvrir. Nous ne nous laissons conduire d'une idée à une autre par des analogies de forme, de couleur ou de parfum, qu'à la condition de ne pas nous apercevoir du fil qui nous mène ou plutôt qui nous égare. Dès que le lien nous apparaît, nous le brisons. Sainte-Beuve, au contraire, s'est obstiné à montrer son fil conducteur. En s'acharnant à marquer que ceci est jaune et que cela aussi est jaune, il semble nous dire: « Voyez comme je passe ingénieusement d'un jaune à un autre jaune. » Eh bien, ce n'est pas là laisser flotter sa pensée; c'est gagner péniblement une gageure. Il eût été mieux inspiré si, en assemblant des images de nuance pareille, il avait imité l'homme dont parle Diderot, l'insensé qui ne s'aperçoit pas qu'il change d'idée, le fou que chacun de nous est à son heure.

Puisque le volume est ouvert à l'endroit des rayons jaunes, je ne tournerai pas le feuillet avant d'avoir fait encore une remarque. Après que le poète a rappelé l'ensevelissement de sa vieille tante, il songe:

Elle m'aima pourtant... et ma mère aussi m'aime,
Et ma mère à son tour mourra.

Cette pensée choque chez un élégiaque[1]; elle est ici bien durement exprimée. Il m'est impossible de ne pas y voir un souvenir très direct de ces vers de François Villon:

1 C'est au poète et seulement au poète que je fais une querelle. Mme Sainte-Beuve mourut le 17 novembre 1850, à l'âge de quatre-vingt-six ans. On voit, par un fragment de lettre à l'abbé Barbe, que Sainte-Beuve ressentit profondément cette perte:

» Je la quittais (ma mère) gaie et riant, à six heures et demie. — Une demi-heure après, la douleur revenait plus vive et suspendait en un clin d'œil la circulation de la vie. — Je me croyais seul auparavant, et je m'aperçois, d'aujourd'hui seulement, que je suis vraiment seul et que je n'ai plus personne derrière moi.

« Je n'ai, non plus, personne devant moi, ayant laissé passer la saison du mariage et de ces liens qui renouent avec l'avenir... »

(*Les jeunes années de Sainte-Beuve*, Lettre XVI. Didier, éditeur).

Si ne suis, bien le considère,
Filz d'ange, portant dyadème...
Mon père est mort, Dieu en ayt l'ame,
Quant est du corps, il gyst soubz lame.
J'entends que ma mère mourra,
Et le filz pas ne demourra.

François Villon, né dans un siècle dur et sombre, dans le siècle des *danses macabres*, n'était pas fort enclin à la douceur. C'était un mauvais garçon; mais il se montre, en ce cas particulier, plus sensible de cœur et plus délicat d'expression que son moderne imitateur. S'il se dit que sa mère mourra et s'il s'arrête à cette idée, ce n'est pas parce qu'un rayon jaune lui a traversé le cerveau; c'est parce qu'il songe en chrétien que toute la race d'Adam est vouée à la mort, et il ne sépare pas, dans sa pensée, la mort de sa mère de sa propre mort: *Et le filz pas ne demourra.* Ce trait touchant manque à la strophe de Sainte-Beuve. Mais c'est trop entrer dans le détail et trop céder au plaisir, que sentait si bien Sainte-Beuve, au plaisir de noter les nuances. Il faut me résumer. A part la veine anglaise, à part ces petits poèmes assez purs et déjà curieux, fins de sentiment et finis d'expression, les *Poésies de Joseph Delorme* manquent de calme, de sérénité. L'expression en est contournée comme la pensée. Le vers se tortille, mais son allure, bien que pénible et choquante, n'est pas vulgaire. Toute cette poésie-là boite; du moins elle ne rampe pas. Si l'on veut que je m'explique autrement, c'est une liqueur fermentée, d'un goût âcre et piquant, mais qui a bien aussi son bouquet et sa rare saveur.

Il y a dans le premier recueil de Sainte-Beuve un morceau de facture sur la *rime* et une ode au nouveau *cénacle*, c'est-à-dire à l'assemblée des apôtres du romantisme. C'est que Victor Hugo avait déjà mis sa griffe sur le jeune rédacteur du *Globe*. Leur liaison datait des premiers jours de l'année 1827. Sainte-Beuve avait publié dans le *Globe*, les 2 et 9 janvier, un article sur les théories et les poésies de Victor Hugo. Le critique n'y montrait aucune tendresse pour l'esthétique du romantisme; il reconnaissait à Victor Hugo « un talent

supérieur, » mais gâté par l'enflure. Il lui reprochait les « comparaisons outrées, » les « écarts fréquents, » les « métaphores mal suivies, » de « l'impropriété dans les termes, » etc., etc. Je ne défile que quelques grains du chapelet. Victor Hugo alla remercier le critique. Il faut avoir monté plus d'un de ces escaliers-là pour devenir pape. Sainte-Beuve vit l'homme et fut vaincu, dompté. Hugo eut désormais un disciple de plus, j'allais dire un fidèle, mais il faut compter avec l'inquiétude d'une intelligence toujours émue. Lors de la publication de *Joseph Delorme,* Sainte-Beuve avait déjà son coin dans le salon du chef d'école, ou, pour mieux dire, son prie-dieu dans la chapelle, derrière Vigny, les Deschamps et le peintre Boulanger [1]. Le charme du lieu agit sur son esprit.

Joseph Delorme se survécut si bien qu'il eut, après sa mort, une suite dite *Poésies du lendemain ou dans le même ton.* Dans cette existence posthume, il se raffine et veut que ses poèmes sentent leur *anthologie.* C'est dans le moment où il est le plus intime, le plus familier, qu'il entend rappeler Callimaque ou Méléagre. La prétention pourrait être plus mal fondée. Ce n'est pas en faisant du grec qu'on ressemble le plus aux Grecs. Les Grecs étaient peu archéologues et ignoraient tout ce qui n'était pas eux-mêmes. Ils ne haussaient pas le ton mal à propos et savaient garder la mesure. A cet égard, tel vers tout français, juste de sentiment et de diction, naturel d'allure, peut avoir pour les vrais doctes plus de parfum antique que telle tirade sur les Atrides. La familiarité noble, la liberté décente, la beauté facile furent si bien choses

1 « Entre les amis les plus assidus de la maison, deux venaient presque tous les jours: M. Louis Boulanger... et M. Sainte-Beuve, causeur aussi charmant qu'éminent écrivain... On venait finir la soirée rue Notre-Dame-des-Champs. M. Victor Hugo, prié par ses deux amis, disait les vers qu'il avait faits dans la journée. Ou c'était lui qui en demandait à M. Sainte-Beuve, lequel, contraint de s'exécuter et confus d'occuper de lui, recommandait à la petite Léopoldine et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ils se gardaient d'obéir, et l'on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations.* »
(*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* t. II, p. 180-181).

grecques qu'on ne peut les rencontrer dans un autre climat sans leur trouver un air de Grèce.

Il n'y avait pas un an que *Joseph Delorme* était lancé, quand l'auteur donna, en décembre 1829, sous son nom cette fois, un nouveau recueil de poésies, *Les Consolations.* Tout le livre respire la piété la plus vive et la plus tendre pour Victor Hugo. Sainte-Beuve était tourmenté à cette époque d'un grand besoin de communier et d'épouser. Son mariage mystique dans le sanctuaire de la rue Notre-Dame-des-Champs, près duquel il avait sa cellule, est un des phénomènes psychologiques les plus curieux. La dédicace des *Consolations* est une oraison jaculatoire dont on ne peut comprendre aujourd'hui le sens et la portée. J'imagine que, tout attaché qu'il était alors à l'auteur de *Cromwell,* Sainte-Beuve était heureux par-dessus tout d'alambiquer des tendresses dans le style de sainte Thérèse ou de sainte Catherine de Sienne. Dans le fait, il n'imita pas ce maître tant vénéré. Il ne donna jamais dans le flamboyant et se garda comme de la peste de toute la défroque du Moyen Age romantique. Les *Consolations* sont des élégies intimes; une conversation, une promenade, une lecture, ou quelque autre incident domestique fait le fond de ces petits poèmes d'une inspiration douce et assez pure, malgré des pointes de mysticisme sensuel. On y trouve un goût de piété bien contraire à la véritable piété.

La religion est, pour lui, un assaisonnement qui donne à la volupté plus de saveur. Qu'on me permette de répéter ici, très à propos, ce que j'ai écrit ailleurs: « Quand M. de Saint-Cyran disait, dans la maison où tout appuyait ses paroles, que Virgile s'était damné pour avoir écrit ses beaux vers, il devait, aux yeux d'un écolier sensible, répandre sur l'ombre de Didon un charme mélancolique et délicieux. La religion offre aux âmes voluptueuses une volupté de plus: la volupté de se perdre. » Chateaubriand savait tout le prix que le remords ajoute au plaisir, lui qui peignit si amoureusement les souvenirs pénitents et délicieux de l'amant de Velléda. George Sand montra dans un même sentiment le moine Magnus à

côté de Lélia. Ces mélanges se font aux époques de foi douteuse, dans les âmes aux trois quarts affranchies. Sainte-Beuve y excella [1]. Que de fois dut-il, dans sa chambre, le soir, se plonger dans la lecture des *Confessions* de saint Augustin, pour s'imaginer qu'un baiser l'avait damné ou mis en péril! Sous cette double teinte mystique et sensuelle, les *Consolations* sont d'une délicate et pénétrante poésie. La première, à Mme V. H***,

Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,

est peut-être ce que la poésie intime a donné en France de plus vrai dans la mélancolie.

Rappelez-vous cette femme heureuse et qui soupire, et ce poète qui songe que

Ce ciel restera bleu quand nous ne serons plus,

et qui cherche une pensée qui « console au milieu du bonheur.»

Il faut retenir aussi ce souhait:

Naître, vivre et mourir dans la même maison,

et tout ce qui suit. Rien n'est plus doux ni plus sage.

La troisième *Consolation*, consacrée au souvenir des humbles ancêtres, est aussi d'un ton simple et grave. En somme, le livre est excellent. Il fut composé, c'est l'auteur qui nous l'apprend, sous d'heureuses influences. Sainte-Beuve aimait alors. Il écrivit de Paris, le 18 décembre 1831, à l'abbé Barbe, son ami d'enfance, qu'il respectait jusqu'à le craindre:

« J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je

1 Trente ans après, Sainte-Beuve vieilli, ayant « chassé tous les nuages », traitait fort légèrement son ancien mysticisme. Il avoua tout net à Mme Hortense Allart de Méritens que ses parfums de sacristie allaient droit aux femmes:

« J'ai fait, dit-il, un peu de mythologie chrétienne en mon temps; elle s'est évaporée. C'était pour moi comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer au plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. »

n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie; elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceur, et un devoir de sacrifice qui aura son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature [1]. »

Plus tard, sur le déclin, il se plaisait à rappeler les six mois célestes de sa vie qui lui firent faire les *Consolations*.

Ses mois étaient d'ordinaire plus terrestres. Puisque certaines faiblesses tinrent tant de place dans sa vie et dans son œuvre, il faut bien effleurer ce point délicat.

Il nous parle, non sans grâce, de ses premières amours, de ses Béatrices de Boulogne-sur-Mer. N'eus-je pas, dit-il,

... n'eus-je pas ma Camille,
Douce blonde au front pur, paisible jeune fille
Qu'au jardin je suivais, la dévorant des yeux?
N'eus-je pas Nathalie, au parler sérieux,
Qui remplaça Camille, et plus d'une autre encore?

Çà et là il confesse des amours moins enfantins et tout aussi peu fidèles.

Sainte-Beuve était laid: sa grosse tête rouge et sa face poupine prêtaient à la moquerie. Il n'était pas taillé pour séduire, ou du moins pour avoir l'air de séduire, et il en souffrait, car il y avait du Lovelace en lui. La belle mine d'un Byron ou d'un Chateaubriand eût servi ses appétits en éveil: il dut se contenter de sourdes aventures et mener des triomphes sournois. N'eut-il pas pourtant son heure auprès de quelqu'une des plus belles et des plus désirées? On le dit, et la raison suprême de ces sortes de rencontres est: Pourquoi pas?

Quelques années se passèrent sur le succès tranquille mais heureux des *Consolations*, et le poète reparut avec une physionomie nouvelle. Les *Pensées d'août* furent publiées en 1837.

1 *Les jeunes années de Sainte-Beuve.* — M. François Morand, auteur de ce très curieux livre, pique, à l'endroit que je détache, la note que voici: « Cette passion n'est pas restée tout à fait un mystère dans la vie de Sainte-Beuve à cette époque. Mais il n'y avait pas l'aveu ». L'aveu écrit et publié, s'entend. Les confidences abondaient.

C'était à son retour de Genève: l'amour terrestre et l'amour divin s'étaient taris ensemble dans son âme, le printemps était passé; il descendait la côte. Bien des choses étaient mortes en lui, mais non son admirable faculté de comprendre. Lui-même il disait en parlant de son âme: « L'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte. »

Il y a peu de souhaits et de confidences, et pas d'amour, dans les *Pensées d'août*. Le poète ne se plaint plus; il raconte. Sainte-Beuve disait plaisamment en parlant des *Pensées d'août*: « J'avais donné *Joseph Delorme* et les *Consolations*; il ne me restait plus qu'une queue de rat. Je l'ai tortillée à ma façon. » Queue de rat ou queue de castor, la queue est en effet curieusement tortillée.

Les *Pensées d'août* côtoient la prose; Sainte-Beuve rendit, comme il le dit, son vers « simple à plaisir; » il crut avoir trouvé la *musa pedestris*, un ton de sage vieillissant. Mais le public se révolta cette fois et fit au livre, comme dit l'auteur, un accueil véritablement sauvage.

Le plus gros poème du recueil, *Monsieur Jean*, surprit et blessa les délicatesses du public.

Ce monsieur Jean est un fils naturel de Jean-Jacques Rousseau, devenu magister de village et resté simple, naïf dans ses mœurs et dans sa foi. Il s'efforce d'expier par les pratiques d'une humble piété et l'exercice des vertus obscures la gloire scandaleuse de son père. Le poète imagina cette vie en puritain et le conta avec familiarité. Son récit, d'une teinte grise, est triste et pénible. On le suit avec cet indéfinissable sentiment d'ennui, de mélancolie, et aussi de charme triste qu'on éprouve en cheminant dans un pays pauvre, sous un ciel pluvieux, le long d'une route creusée d'ornières. Mais le beau monde se fâcha: « Que cela est aride et rocailleux! » disait-on. « Ces aspérités sont semées à dessein, répondait Sainte-Beuve; mon vers vous blesse l'oreille, mais il est harmonieux à sa manière; vous n'entendez rien à mes assonances ni à mes allitérations. » — « Mon Dieu! s'écriaient les académiciens, les journalistes et les femmes d'esprit, que votre maître d'école est insipide et rebutant! » Et Sainte-

Beuve ne se rendait pas. Ce magister de hameau, c'était son *Jocelyn*, non un *Jocelyn* idéal et romanesque, mais un *Jocelyn* particulier, précis, un homme, et des plus ordinaires. Le poète savait bien ce qu'il voulait, et il le fit exactement. Il voulait, pour prendre ses propres expressions, arriver « à cette particularité et à cette précision qui fait que les êtres de notre pensée deviennent tout à fait nôtres et sont reconnus de tous [1]. » En somme, il y arriva. Il fallait bien aussi sortir du nuage et prendre pied quelque part. La poésie flottait trop et se perdait dans le vague. Nous le sentons à cette heure. Dans le fait, il avait trouvé là un genre de poésie qui a été fort goûté depuis et dans lequel quelques-uns excellent aujourd'hui sans fâcher personne.

Sainte-Beuve s'est donné carrière dans ce dernier recueil. Il complique à plaisir ses idées. Il se demande ce que Royer-Collard et Boileau eussent dit ensemble des poètes modernes; il suppose Voltaire assistant au cours de M. Patin. Le style, tourmenté à l'excès, est souvent d'une étrangeté qui déconcerte. On avait déjà remarqué, dans *Joseph Delorme*, des ellipses un peu fortes, comme celle-ci:

Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir.

Et cela est classique encore auprès de vers tels que celui-ci, qu'on trouve dans les *Pensées d'août*:

Mais sa *taille bondit et chasserait le renne.*

A quelques pages de distance, je remarque un *maillot vagissant*. Le pis est que toutes ces audaces sont minutieusement calculées. Parmi les plus fâcheuses manies de sa dernière manière, il faut noter la suppression de l'article, l'emploi de comparatifs ne se rapportant à rien:

... Ce Pline au goût sûr et *meilleur*.
André Chénier en proie à sa flamme *moins belle*.
... Les rayons de cette ombre *plus sûre*.

1 M. Deulin avait fait aussi son Jocelyn, *l'Ange tentateur*, que Sainte-Beuve trouvait trop lamartinien.

(*Correspondance*, t. I, p. 177).

Il aime beaucoup trop les verbes sans complément et dont le sens se trouve ainsi suspendu :

Despréaux l'éternel que toujours on oppose.

Notons encore une sorte de jargon qu'il a créé, et qu'on ne peut comprendre sans quelque sagacité. Que dites-vous des *souvenirs retraçants* et des *souvenirs sortants*, du *désert qui reçut les écoliers plus courants*, et de la *miette finissante* d'un pain ? Tout cela a rebuté le lecteur, qui n'a pas voulu chercher, au milieu de ces étrangetés disgracieuses, les vers fins et charmants qui abondent. Il y en a de fort bons dans *La Fontaine de Boileau* et dans les *Epîtres* à Villemain et à M. Patin. Et, d'ailleurs, les *Pensées d'août* ne contiennent-elles pas le délicieux sonnet sur cette jeune Genevoise « aux beaux regards contrits » et les strophes d'une grâce exquise et singulière sur un portrait de Gérard ? Si le trésor n'est pas pur, ce n'en est pas moins un trésor.

En résumé, *Joseph Delorme*, les *Consolations* et les *Pensées d'août* marquent les modes divers d'une même nature. Nous y voyons Sainte-Breuve identique à lui-même sous trois aspects différents. Ainsi de nous tous : nous ne restons pas un instant les mêmes, et pourtant nous ne devenons jamais autres que nous ne sommes. Nous nous agitons, mais nous ne changeons pas. Sainte-Beuve se montre dans ses trois manières poétiques l'homme sensuel, perspicace et tourmenté, qu'il ne pouvait cesser d'être qu'en cessant d'être Sainte-Beuve. Le reste est accidentel et dépend des circonstances. Nous le voyons dans *Joseph Delorme* fouetté d'âpres désirs et gardant de sa première jeunesse l'illusion du malheur. C'est celle qu'on chasse la dernière. On croit longtemps qu'on est comblé d'infortunes rares et doué de magnifiques tristesses. Puis on reconnaît un jour qu'on se flattait et que, même en douleur, on mène un train fort ordinaire. Les *Consolations* marquent ce moment de la vie. Sainte-Beuve s'y montre aussi tranquille qu'il peut l'être, presque apaisé, presque satisfait. C'est pourquoi son sentiment s'est purifié et son expression adoucie. Mais le désir qui seul donnait la

beauté aux choses s'éteint avec l'âge. Rien ne sourit plus. Adieu les mystères charmants et magnifiques qui remplissaient pour nous la nature et nous faisaient vivre dans un monde enchanté ! On se lasse ; on ne se donne plus. On se retire, on est trahi, et, ce qui est plus cruel encore, on trahit. C'est alors qu'on se sent envahi par un grand dégoût de soi et des autres. Mais l'intelligence reste debout et règne sur les ruines des passions. On ne s'attache plus qu'à comprendre et à expliquer. On ne prend plus la parole que pour raconter en curieux, sans flamme et sans émoi, et l'on donne les *Pensées d'août*.

C'est ainsi qu'en suivant le poète on retrouve tout l'homme. Aussi ne faut-il rien rejeter de cette poésie dans laquelle se peint l'âme la plus curieuse, la plus sagace et la plus compliquée qu'une vieille civilisation ait jamais produite.

Albert Glatigny

C'ÉTAIT un grand et maigre garçon à longues jambes, terminées par de longs pieds. Ses mains, mal emmanchées, étaient énormes. Sur sa face imberbe et osseuse s'épanouissait une grosse bouche, largement fendue, hardie et affectueuse. Ses yeux, retroussés au-dessus des pommettes rouges et saillantes, restaient spirituels, quoique bien usés. Quand je le vis, il était tout à fait décharné. Sa peau, que la bise et la fièvre avaient travaillée, s'écorchait sur une charpente robuste et grotesque. Avec son innocente effronterie, ses appétits jamais satisfaits et toujours en éveil, son grand besoin de vivre, d'aimer et de chanter, il représentait fort bien Panurge. En fait de joyeusetés, il en savait, comme dit Brantôme, plus que son pain quotidien; ce qui, à vrai dire, eût été assez peu, car il jeûna plus d'un jour. C'était Panurge, mais Panurge dans la lune. Cet étrange garçon avait la tête pleine de visions. Tous les héros et toutes les dames de la Renaissance et du romantisme se logèrent dans sa cervelle, y vécurent, y chantèrent, y dansèrent; ce fut une sarabande perpétuelle. Il ne vit, n'entendit jamais autre chose, et ce monde sublunaire ne parvint jamais que très vaguement à sa connaissance. Aussi n'y chercha-t-il jamais aucun avantage et n'y évita-t-il aucun danger. Pendant qu'il traînait en haillons sur les routes et que le froid, la faim, la maladie le ruinaient, il était perdu dans un rêve enchanté; il se voyait en pourpoint de velours, il buvait dans des coupes d'or et contemplait les éblouissements d'une féerie romantique. Ce pauvre diable avait un bon et grand cœur. Au milieu

de ces prodigieuses illusions, il était enflammé de toutes sortes de belles amitiés. Il se montra toujours reconnaissant envers les poètes, auxquels il emprunta son gai savoir et la révélation de son génie, envers les amis qui s'inquiétaient de son incroyable dénuement dont il ne s'apercevait pas lui-même, et enfin envers l'admirable femme qui lui révéla, à la dernière heure, l'amour le plus noble et le plus pur et qui donna à sa fin des consolations indicibles. Chemin faisant, il fit des vers joyeux, brillants, spirituels, tournés avec un art à la fois savant et facile, et qui sont d'un poète. C'en est assez, ce semble, pour qu'on rappelle en quelques pages la vie de ce Don Quichotte de la poésie romantique, qui fut bon, dévoué, généreux, et n'eut que le tort, peu commun, de voir des lis dans des champs de luzerne.

Albert Glatigny fut nourri dans quelque demeure rustique du Calvados, à l'odeur du cidre, sous les jambons pendus à la poutre enfumée.

Il était pauvrement et honorablement né d'un brave gendarme et d'une vaillante paysanne[1]. La souche était

1 Ici, dès l'abord, se dresse devant nous une étrange difficulté. Je ne puis tenir pour l'acte de naissance de mon héros (puisse ce nom de héros contenter l'ombre d'Albert Glatigny !) l'acte désigné comme tel dans le livre intitulé *Albert Glatigny, sa vie, son œuvre, par Job-Lazare*, Paris, Bécus, 1878, in-18. — Cette pièce, que je copie d'après la transcription de M. Job-Lazare, porte :

MAIRIE DE LILLEBONNE. *Du vingt-huitième jour du mois de juin, l'an mil huit cent quarante-trois, à onze heures du matin, acte de naissance d'un enfant qui nous a été présenté, et qui a été reconnu être du sexe masculin, au domicile de ses père et mère ci-après nommés.*

Fils de Isidore-Clément Glatigny, âgé de vingt et un ans, contre-maître, et de Louise-Victorine Leber, son épouse, âgée de dix-huit ans, demeurant ensemble à Lillebonne, et mariés en cette ville, le douze mars mil huit cent quarante-deux. Lequel enfant a reçu les prénoms de Ernest-Albert...

Enfin, les lettres qui firent part de la mort du poète portent cette mention expresse : « *MM. Glatigny (Joseph-Sénateur), Mme Glatigny (Rose-Alexandrine) ; M. Glatigny (Arthur) et leur famille ; Mme Glatigny (Emma) ; M. Victor Garien, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M. Glatigny (Albert-Joseph-Alexandre),... décédé le mercredi 16 avril 1873, à l'âge de trente-quatre ans, en son domicile, 11, avenue de Bellevue, à Sèvres.* Ce document, rédigé sous les yeux de la mère et de la veuve du poète par son beau-frère, contredit

bonne, et il fallut plus d'une bise et plus d'une gelée pour flétrir le rejeton. Albert Glatigny, dès qu'il porta culotte, fut envoyé à l'école et y reçut, avec tous les gars du village, « la manne de bonne doctrine » qui est uniformément distribuée à tout petit Normand. Mais le jeune Albert y ajouta une miette d'ambroisie. Agé de quinze ans à peine, il explora le grenier de la maison paternelle. Les greniers sont en province et à la campagne des réduits pleins de mystère où les garçons curieux font de merveilleuses découvertes. Je n'en veux pour exemple que Jean-des-Figues et la malle du cousin Mitre. « On l'avait reléguée, cette malle, au *plus haut*, sous les combles pêle-mêle avec les buffets vermoulus, les tableaux sans cadre et les vieux fauteuils hors d'usage. C'était la malle du *Pauvre Mitre*[1]. » Jean-des-Figues l'ouvrit et y trouva diverses choses, telles que gants, pantoufles et portraits de femme, pipe turque et lettres d'amour, qui firent de lui, pour le reste de ses jours, un fou et un poète. Albert Glatigny fit dans le grenier du gendarme une de ces trouvailles qui, comme la lampe merveilleuse d'Aladin et la malle du cousin Mitre, prédestinent celui qui les fait à une destinée singulière. Albert Glatigny trouva, au milieu des vieilles caisses, un livre, et ce livre n'était pas, comme on pourrait le croire, le *double* ou le *triple Liégeois*, le *Messager boiteux*, l'*Histoire d'Estelle et de Némorin*, la *Clé des Songes*, les *Quatre fils Aymon*, la *Cuisinière de la ville et de la campagne*, la *Biographie du général Cavaignac*, l'*Invention de la vraie Croix*, livres à l'usage des bons villageois ; c'était un tome dépareillé des *Œuvres de messire Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois*. Cet illustre bouquin, sorti en 1560 des presses de Gabriel Buon, dormait là dans la poussière, après

l'acte donné par M. Job-Lazare sur trois points essentiels : 1° les prénoms des père et mère du défunt ; 2° les prénoms du défunt lui-même (qui sont ici *Albert-Joseph* et non plus *Ernest-Albert*) ; 3° la date présumée de sa naissance qui se trouve ramenée à l'année 1839.

L'acte de naissance publié par Job-Lazare doit être celui d'un cousin du poète.

1 Paul Arène, *La Gueuse parfumée*, p. 23.

trois siècles d'injure et d'oubli, dans un silence troublé seulement par les grignotements des rats et les miaulements des chats. Le jeune Albert Glatigny ouvrit le livre, et, chose merveilleuse! il comprit ce vieux et fier langage, ce beau parler latin, ces façons galantes, ces bravoures de rythme, ces images antiques, ces figures de dames et de dieux, toute cette lyre enfin qui sonna si haut sur la France des Valois. Ce garçon de village, dévorant les odes du prince des vieux rimeurs français, montre sa noble origine et prouve qu'il était poète de race. J'affirme qu'il n'y avait pas alors en France, dans les universités et dans les académies, vingt personnes capables de lire Ronsard comme le lisait ce petit paysan[1].

Mais qu'allait-il devenir? Un jeune campagnard, sachant, comme lui, l'arithmétique et l'histoire sainte, fait le plus souvent connaissance avec la charrue et la faux paternelles. S'il a des goûts supérieurs à sa condition, une bonne conduite et pas de bien, il entre au séminaire et se fait curé. Il y a aussi, dans les villes, des industries qui tentent les gars qui ne sont point manchots. C'est, par exemple, un joli métier que celui de sculpteur de meubles. L'art rustique des armoires et des buffets à fleurs se perd; c'est dommage! Mais, quand on a de l'esprit au bout des doigts, on peut encore gagner sa vie à sculpter en plein chêne des bouquets d'églantines et de marguerites. Est-ce cela qui tenta Albert Glatigny? Devait-il à Lisieux, comme jadis maître Adam à Nevers, manier le rabot et la varlope en composant des chansons? Non; il était d'humeur vagabonde, et, s'il se fit clerc d'huissier (il ne manque pas d'huissiers en Normandie), ce fut uniquement pour sauter tout le jour les ruisseaux et porter par le chemin le plus long les assignations aux pauvres gens. Je ne sais dans quelle rue de petite ville brillaient au soleil sur le mur de pierre grise les panonceaux de l'officier ministériel qui, pour ses péchés, prit comme petit clerc le fils du gendarme; mais

1 Cette histoire du *Ronsard* trouvé dans le grenier a été contée par Albert Glatigny au poète José-Maria de Heredia, de qui je la tiens.

j'imagine qu'il soupira d'aise quand, un beau matin (ce devait être un beau matin), il ne vit pas reparaître dans son étude l'espèce de faune en délire auquel il avait imprudemment confié la signification de ses exploits. Le petit clerc avait, comme le petit Poucet, chaussé les bottes de sept lieues et fait une belle enjambée. Il était entré comme apprenti dans une imprimerie.

L'imprimerie était à Pont-Audemer, et Glatigny, coiffé d'un bonnet de papier et travaillant sur la *casse*, compléta son instruction par la lecture du journal de Pont-Audemer.

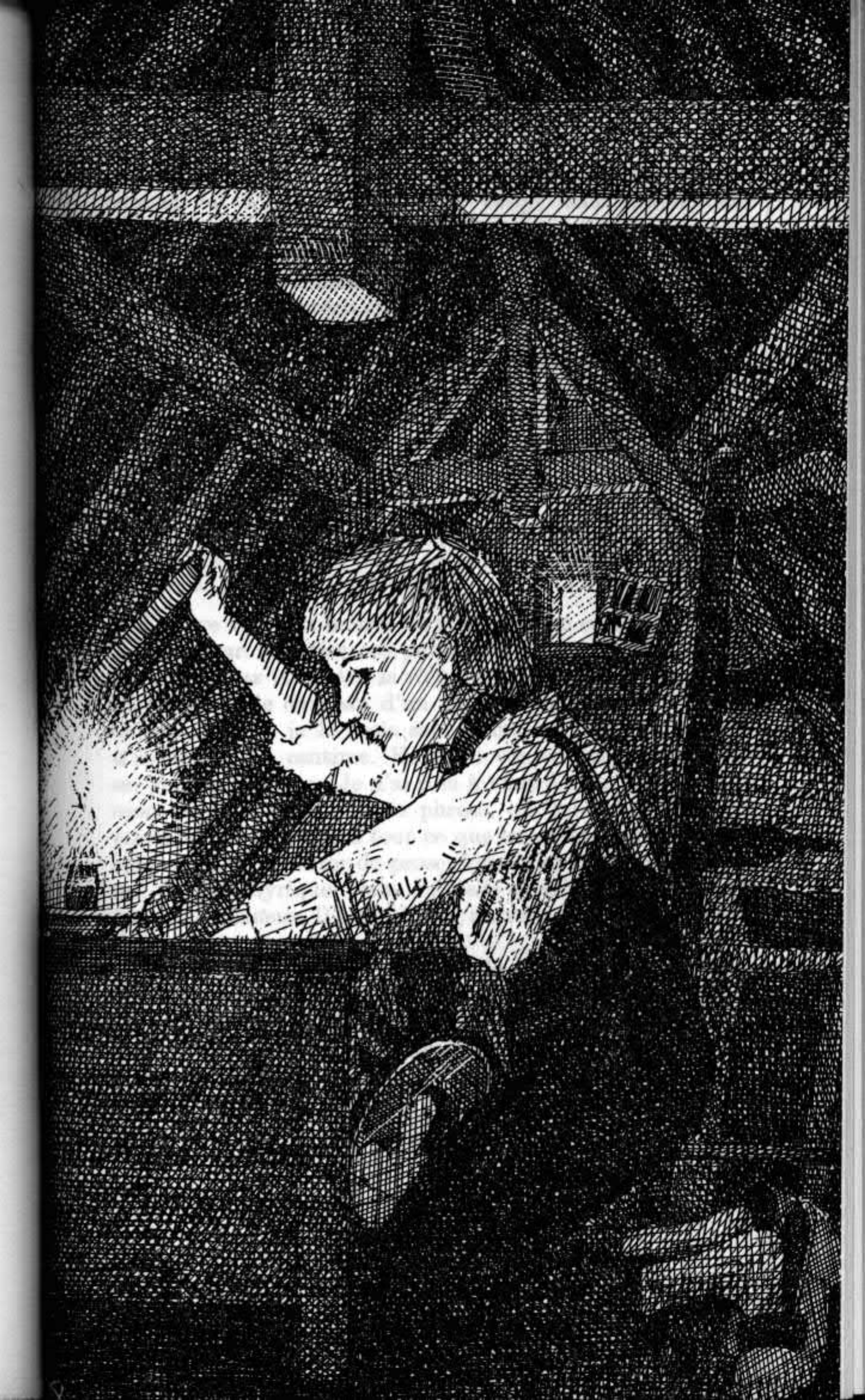
Il tournait à l'homme de lettres, quand il assista aux représentations données à Pont-Audemer par une troupe de comédiens ambulants. Que vit-il à la lumière des quinquets? Des pauvres diables jouant les grands seigneurs, des meurt-de-faim en bottes molles, des loques, des grimaces? Non pas, certes! Il vit un monde de splendeurs et de magnificences. Ces paysages tachés d'huile, ces ciels crevés lui révélaient la nature qu'il voyait avec ravissement pour la première fois. Ces grands mots mal dits lui enseignaient la passion; ses yeux étaient dessillés; il voyait, il croyait, il adorait. C'est avec l'ardeur d'un néophyte qu'il reçut le baptême de la balle et qu'il entra dans la confrérie. MM. les comédiens furent bons princes et estimèrent que l'apprenti imprimeur saurait les souffler aussi bien qu'un autre. Quant à lui, son ambition n'était pas de s'enfariner le visage, d'avoir sur la nuque un papillon au bout d'un fil de fer et de recevoir agréablement des coups de pied, mais de porter le feutre à plume, de se draper dans la cape espagnole et de traîner la rapière funeste aux traîtres. Or sa face de carême, son corps long comme un jour sans pain, ses pieds interminables, qui le précédaient de longtemps sur la scène, faisaient de lui un personnage fort différent de Mélingue et tout à fait incongru sous le velours et la soie. Quand vous saurez que, doué du plus pur accent normand, du parler traînard de Bernay, il était en outre affecté d'un bredouillement qui lui faisait manger la moitié des mots, vous reconnaîtrez qu'il fut sifflé et hué en toute justice. Il alla de Pont-Audemer à Falaise, de Falaise à

Nevers, de Nevers à Epinal, d'Epinal à Belfort, de Belfort je ne sais où, et de Paris à Bruxelles. A Bruxelles en 1866, il était pitoyable. Il se voyait sublime. Que voyait-il qui ne fût sublime?

Son roman comique fut complet. En plein hiver, habillé tout du long de nankin, il s'éprit d'amour pour une princesse de théâtre dont il brigua les faveurs comme si elle ne devait pas rencontrer, chemin faisant, des secrétaires de préfecture et, dans chaque ville, messieurs les membres du cercle agricole et commercial. Il se croyait Destin; il voyait en elle mademoiselle de l'Etoile. Le malheur fut que cette étoile-là n'entendait rien aux amours poétiques. L'infortuné Destin, abîmé de désespoir, voulut se plonger son canif dans le cœur, se fendit le pouce et n'en resta pas moins un détestable comédien.

La poésie lui réussit infiniment mieux. C'est à Alençon, dit-on, que les *Odes funambulesques* de Théodore de Banville lui tombèrent sous les yeux. Ces poèmes lyriques et moqueurs, pleins de grâce capricieuse, de joie spirituelle, de fantaisie charmante; ce livre, qu'on lit comme une bluette et qu'on relit comme un chef-d'œuvre, finit l'initiation commencée par le vieux Ronsard. Ces arbres bleus, ces ciels roses, ce grand nombre de lis et de cytises; ces courtisanes spirituelles, ces hommes de lettres disloqués et souriants, ce monde absurde et charmant qui est une fête de fous et dans lequel les imbéciles n'ont d'autre fonction que d'amuser les gens d'esprit, ce monde où tout rit, étincelle et s'en va en fumée, c'était précisément le monde réel comme le comprenait notre Glatigny, qui voyait de ce même bleu et de ce même rose, mais qui ne savait pas dire encore et qui épela en écolier généreux les *Odes funambulesques* et, sans désemparer, les poésies de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Charles Baudelaire et de Leconte de Lisle.

Il acheva de se déniaiser à Paris, aux abords de la brasserie des Martyrs, en compagnie de Baudelaire, de Monselet, de Malassis, de Charles Bataille. C'est alors qu'il donna les *Vignes folles*. Il avait dix-huit ans.



Comme il avait deviné Ronsard, il devina Paris à première vue et fut Parisien du premier coup; mais son humeur vagabonde l'emporta et il reprit sa vie errante.

Comment conter ce roman comique comme il le sentit, avec toutes les illusions d'un halluciné qui vit dans un rêve perpétuel ? Le récit en serait magnifique, mais il faudrait, pour le faire, une imagination d'une trempe singulière. Devrai-je, par contre, m'arrêter à toutes les misères, à toutes les humiliations qu'il n'a pas soupçonnées lui-même ? Ma relation serait bien triste et bien monotone. Et à quoi bon ? Ce trait seul ne suffira-t-il pas ? C'était aux environs de 1864; Glatigny, déjà malade et crachant le sang, écrivait à son ami Jules de Prémaray :

« ... Je jouerai le rôle du souffleur ; je ne puis sortir du trou et monter sur la scène que dans les pièces qui ne sont pas en habit noir, parce qu'alors on me fournit le costume [1]. »

J'arrive vite aux heures de gloire. Notre comédien les eut à Paris, car la gloire est parisienne. Il joua aux Bouffes, dans les *Deux Aveugles*, le rôle du passant. Ce passant met un sou dans le chapeau d'un aveugle, ne dit rien et passe. On raconte, et je le crois sans peine, qu'un soir Glatigny n'avait pas un centime. En cette conjoncture, il retourna ses goussets et dit : « Je n'ai rien à vous donner aujourd'hui, mon brave homme. » Cette phrase, qui lui valut une forte amende, fut à peu près tout ce que les spectateurs parisiens lui entendirent réciter de prose. Vers le même temps il joua, au Théâtre-Lyrique, dans l'*Othello* d'Alfred de Vigny, le *troisième sénateur*. Il avait à dire un vers et demi et touchait deux francs par soirée.

J'ai gardé, pour finir, le trait le plus mémorable de sa carrière dramatique. C'était dans je ne sais quelle sous-préfecture. On jouait *Andromaque*, pour le malheur de Racine. Glatigny tenait le rôle modeste de Pylade, et il n'y

1 Cette lettre a été publiée par M. Félix Franck, peu de temps après la mort de Glatigny, dans un article que j'ai sous les yeux et qui a été découpé de telle sorte que le titre et la date du journal ont disparu.

brillait pas. Mécontent de son succès et persuadé, en bon romantique, que Racine était ridicule, il se laissa aller à une très grosse, mais très innocente plaisanterie. Dans la scène II de l'acte III, annonçant l'entrée d'Hermione (je ne sais quelle était cette Hermione; le ciel lui accorde de ravauder en paix les bas de sa famille!) le Pylade de basse Normandie récita les trois vers écrits par l'auteur d'*Andromaque* et en ajouta deux autres tout à fait étrangers au texte. « Gardez, dit-il,

« Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate:
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate:
Oubliez votre amour. Elle vient, je la *vois*,
Et, si *celle* du sang n'est point une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère. »

L'effet de ces deux vers de Legouvé, soudés au texte de Racine, trompa complètement l'attente du Pylade goguenard. L'aristocratie de la petite ville, loin de soupçonner une malice, fut saisie des transports de l'admiration la plus vive, et les autorités donnèrent le signal des applaudissements.

Glatigny eut toutefois sur les planches, non comme acteur, mais comme improvisateur, un succès mérité. Dans je ne sais quel café-chantant de Paris, l'Alcazar, m'a-t-on dit, il donna des séances où il fut merveilleux. Il paraissait sur le tréteau après la chanteuse ou le ventriloque et faisait des vers sur les rimes que le public lui jetait. Il laissa loin derrière lui Pradel dans ce genre d'exercice, et son habileté à donner une apparence de sens et d'esprit, un agrément de rythme, une suite saisissable à ces vers construits à l'improviste sur des consonances assemblées au hasard, surprit les rares connaisseurs, amusa un instant le public et sera notée comme un fait unique. Mais ce qu'il importe de ne pas oublier, c'est que Glatigny ne souffrit jamais qu'un seul feuillet de ces bouts-rimés restât aux mains des curieux et pût être publié. Il savait, lui qui faisait des vers, que ce n'en était pas. Avant d'en finir avec son existence vagabonde, ses *erreurs*, comme on dit d'Ulysse, je dois nommer un personnage que le poète a lui-même immortalisé dans un sonnet.

Glatigny fut suivi dans toutes ses courses par une compagne qu'il adorait. Cette amie était de race douteuse et de mine commune, mais elle avait beaucoup d'esprit et de cœur. Elle se nommait Cosette et marchait à quatre pattes, car ce n'était pas une chienne savante. On ne pouvait voir Glatigny sans Cosette, et André Gill, qui fit le portrait du poète, ne manqua pas d'y ajouter Cosette pour compléter la ressemblance. Cosette avait des passions et elle y cédait.

Glatigny courroucé lui jetait cette parole foudroyante: « Qu'est-ce que Monselet pensera de vous? » Dans une lettre où Glatigny raconte avec gaieté les souffrances et les mauvais traitements qu'il a endurés, il ajoute: « Ma pauvre petite chienne a reçu un coup de pied dans le ventre qui a failli la tuer. Pour le coup j'ai pleuré. » Les circonstances dans lesquelles Cosette fut traitée avec cette brutalité sont singulières et méritent d'être rappelées.

Le 1er janvier 1869, après bien des aventures de grand chemin, Glatigny, qui se trouvait alors à Bocagnano, en Corse, fut arrêté par un gendarme et mis au cachot, où il resta enfermé quatre jours sous l'inculpation d'avoir assassiné un magistrat. Le gendarme, doué d'une imbécillité audacieuse, l'avait pris pris pour Jud, qu'on cherchait partout et qu'on ne trouva nulle part. Le gendarme de Bocagnano était comme les chiens de garde: il n'aimait pas les gens mal habillés, et ses soupçons s'éveillèrent au seul aspect des braies et de la veste délabrées du poète-comédien. C'est du moins ce que révèle le procès-verbal d'arrestation, pièce notoire dans laquelle on lit des phrases comme celle-ci: « Nous avons remarqué cet individu, dont son aspect nous a paru fugitif. » Mais ce qui est plus incroyable et tout aussi vrai, c'est qu'il se trouva un juge suppléant pour écouter cette mâle éloquence, répondre ce seul mot: « Effectivement » à toutes les lumineuses observations de la gendarmerie et faire mettre l'inculpé dans un cachot, d'où M. le procureur impérial le fit sortir, comme on pense bien, en toute hâte.

Glatigny montra en cette circonstance beaucoup d'esprit et de bonne humeur. Il se vengea innocemment de son gen-

darme et du juge suppléant en relatant leurs actes et paroles dans un petit livre très divertissant. Il lui eût été facile et profitable de déclamer, de prendre la chose de haut, au point de vue social, au point de vue politique, mais j'ai dit que Glatigny avait beaucoup d'esprit. De plus, il était sans fiel et incapable de rancune. Cette œuvre de bêtise, cette incroyable arrestation fut d'autant plus odieuse que la victime, épuisée par plus de dix ans de jeûne et de misère, était alors dans un état lamentable de délabrement. Aux trois quarts aveugle, perclus de rhumatismes, brûlé de maux d'estomac, consumé de phtisie, Glatigny avait usé son pauvre corps jusqu'à la dernière fibre.

Voici ce qu'il écrivait de Santa-Lucia, en octobre 1869, à celui de ses amis, qui se cache sous le nom de Job-Lazare:

« Je crains bien de ne plus avoir à vous écrire. Il m'est impossible de quitter la Corse, faute d'argent, aucun des journaux à qui j'ai envoyé de la copie ne m'ayant répondu. D'un autre côté, je suis plus malade que jamais; pas de médecin, rien, isolement complet, et la poitrine dans un état qui me fait croire que ça ne durera pas longtemps. Portez-vous mieux que moi. Je m'arrête pour cause d'éblouissement dans les yeux.

» Votre ami bientôt *feu*, » A. G. »

C'est dans cet état que, vers les premiers jours de 1870, l'enfant normand, prodigue de sa vie, vint, en se traînant, jusqu'à la maison paternelle et tomba, brisé et souriant, sur la bancelle, devant le feu de branchages de la grande cheminée. Bientôt il put s'asseoir au banc du seuil, sous la maigre vigne, le dos appuyé au mur tiédi par le soleil humide du printemps, et là rimer, songer, regretter peut-être les brasseries du quartier latin et les cabarets des grandes routes. Mortellement atteint, il goûtait des heures de rémission, quand la guerre éclata. Les armées allemandes, en s'étendant sur Paris, chassèrent devant elles, entre autres fugitives, une jeune orpheline, Américaine de naissance, Française d'éducation, qui, deux ans auparavant, avait connu le poète

vagabond à Nice, où elle vivait avec son frère. Quand Mlle Emma Dennie s'installa à Beaumesnil, Glatigny en sortit. Nous saurons tout à l'heure le secret de cette fuite, nous verrons que le pauvre garçon pouvait dire comme le héros de son ennemi Racine:

Si je la haïssais, je ne la fuirais pas!

Je ne sais rien de plus touchant que l'histoire du mariage de Glatigny, telle qu'on la trouve dans les lettres qu'il écrivit à M. Garien, frère de l'orpheline. Je transcris ces lettres d'après les originaux qui m'ont été communiqués gracieusement par M. Garien lui-même.

« *Beaumesnil, 14 décembre 1870*

» Mon cher Garien,

» Il vient de se passer un grand événement. Nous nous sommes aperçus, Emma et moi, que nous nous aimions, et le premier confident de cet amour, c'est vous. Elle veut bien être ma femme. Je suis tout étourdi de ce bonheur qui m'arrive. Je le mérite si peu! Mais elle veut bien de moi tout de même. C'est en parlant de vous que nous nous sommes fait notre confidence. C'est en de bien tristes circonstances. Nous attendrons, pour nous marier, que vous soyez revenu près de nous et que je sois guéri tout à fait, ce qui ne tardera pas. Quelle joie de se sentir un amour honnête et pur! Vous la comprenez, vous qui avez une fiancée. Moi, je ne savais pas ce que ça pouvait être. J'ai dit la chose à ma mère. Elle en est contente. Personne de nous n'humiliera l'autre avec sa richesse. C'est ça qui va me faire travailler comme je ne l'ai jamais fait. Je veux devenir quelque chose pour ce cher être dont le cœur se partage entre nous deux. Nous n'aurons pas besoin de nous quitter. Quand vous serez marié, on pourra mêler les deux ménages. C'est notre rêve. Répondez-moi vite, mon cher frère. Dites-moi que cela ne vous fera pas de peine et que vous croyez que je rendrai Emma heureuse comme elle doit l'être. Je ne suis plus seul. Et je me voyais déjà vieux garçon, inutile. Trouver une femme bonne et douce. Ecrivez-moi vite. Je ne sais pas ce qui se passe ici. Je n'ai qu'Emma dans le cœur et la tête, tant que vous ne m'aurez pas répondu...

» ALBERT GLATIGNY »

« *Beaumesnil, 19 décembre 1870*

» Avez-vous reçu nos lettres ? se sont-elles égarées dans le tohu-bohu d'il y a huit jours ? Les nouvelles se font rassurantes de notre côté. Les voitures vont jusqu'à Saint-Germain, mais il ne s'agit pas de cela. Avez-vous reçu la lettre que je vous ai envoyée à Lisieux et où je vous dis que nous nous aimons, Emma et moi, et que nous attendons votre retour pour nous marier ? C'est en parlant de vous, cher frère, que nous nous le sommes dit. Elle pleurait en se voyant éloignée de vous. C'est à ce moment que je me suis aperçu de la profondeur de mon amour pour elle. Sans ces désastres, je ne me serais rien avoué à moi-même. Je puis vous dire sûrement que je la rendrai heureuse, car ce n'est pas un coup de tête qui m'a fait tomber à ses genoux. Le doux sentiment réfléchi que j'ai pour elle a poussé mystérieusement ses racines depuis longtemps. Je me laisse aller à ce charme que je n'aurais pas soupçonné autrefois. Jamais il ne m'était arrivé d'éprouver cette immense joie d'aimer une femme honnête, bonne, pure, que l'on respecte. Comment a-t-elle voulu de moi ? Cela me passe. Je n'ai rien de séduisant. Je suis laid et je n'ai jamais su parler qu'à des cabotines. Comme je vais travailler à présent, et avoir du talent ! Nous parlons de vous tous les jours et de votre fiancée. Notre bonheur ne va pas sans le vôtre. Mes parents savent tout, car je n'aurais pas voulu qu'un seul mauvais soupçon pût courir sur Emma. Je l'aime, si vous saviez !... Et je vous le dis comme je n'ose pas le lui dire à elle-même. Tout est changé en moi. Je vois la vie autrement. Quelle belle chose qu'un amour sain et pur ! que c'est charmant et bon ! Je pleure d'attendrissement en voyant ce doux être qui me transforme d'une si heureuse manière et que ma mère appelle sa fille. Tous nos malheurs vont finir bientôt. Alors vous reviendrez. Vous me ferez connaître ma petite sœur de Nice, dont Emma me parle avec son bon cœur. C'est cet amour délicat qu'elle a pour vous qui m'a fait l'aimer. Quelle femme que cette sœur ! Mais vous la connaissez. Je m'arrête. »

Le reste de la lettre est relatif à la défense de Bernay. Rien de plus brave ni de plus honnête au monde que les sentiments qui animent Glatigny en face des malheurs de la patrie. Seul avec un vieillard, il salue le drapeau français qui traverse Beaumesnil. Il bouillonne d'amour et de haine, il est farouche et généreux.

« *Beaumesnil, 24 décembre* 1870

» Mon cher Garien,

» ... Que nous conseillez-vous ! Attendre, pour nous marier, Emma et moi, que Paris soit libre, ou nous épouser tout de suite à Beaumesnil ? Vous auriez une permission pour venir. Ce dernier parti aurait cela de bon qu'Emma et moi avons besoin de soleil et que nous pourrions, le lendemain du mariage, aller attendre le printemps à Bayonne ou à Pau. Je peux partir avec ma femme et non avec ma fiancée... Elle m'a dit que vous saviez mon amour pour elle. Vous avez dû penser que j'étais un drôle d'amoureux. C'est que je l'aimais tant. Je ne suis resté aussi longtemps à Serquigny que parce que j'avais peur d'elle. C'était pour m'en éloigner que je voulais aller à Bruxelles. Je ne pouvais pas croire qu'elle pût m'aimer autrement que comme un bon garçon qu'on voit tous les jours. Jamais, sans la frayeur où je l'ai vue le jour où nous vous croyions à Pont-Audemer quand les Prussiens y sont venus, je n'aurais osé lui dire que je l'aimais. Avec quelle épouvante j'ai attendu sa réponse ! Jamais, même dans mes rêves, je ne l'ai vue autrement que ma femme. Aujourd'hui encore, après qu'elle m'a dit *oui*, je doute, je m'arrête ; j'en pleure de joie. Comme je veillerai avec amour sur ce bon petit être !

» Je vous embrasse.

» ALBERT GLATIGNY »

» *P.-S.* Le pays est tranquille pour quelque temps et, j'espère pour toujours, si cela continue. »

Ce frère respecté comme un père de famille, ce jeune homme austère et doux, soldat et fiancé, à qui on demandait avec tant d'ardeur et de déférence le consentement au mariage, put écrire enfin et envoyer aux fiancés une lettre que je n'ai pas, mais que je devine, et dont le sentiment affectueux et grave répondit admirablement à l'amour profond du poète et de la sœur. Qu'elle fut sage et bonne, cette lettre, cette double lettre (car il y avait une page pour l'un et une page pour l'autre), qu'elle fut bien venue ! La réponse que j'ai sous les yeux n'est qu'un cri de joie, une poussée de franche gaieté, un bon rire entre des larmes : la famille du fiancé était en deuil et Albert Glatigny pleurait son cousin Albert Dupont, pauvre enfant mort pour la patrie. Glatigny n'a

d'yeux que pour son Emma. Cette gracieuse Parisienne se mêla, à ce que je vois, de cuisine normande: elle voulut faire fondre du beurre dans un plat d'étain, c'est le plat qui fondit. Et voilà notre amoureux dans l'enchantement [1]. Comme c'est bien ainsi que vont les heures quand on s'aime! et comme il est vrai que les plus grandes amours sont composées, minute par minute, de petites aventures pareilles à celles du plat d'étain.

La lettre suivante exprime la même joie, mais réfléchie et méditée.

« *Beaumesnil, 7 janvier 1871*

» Nous attendions votre lettre avec impatience, afin de savoir où vous écrire. Ici, nous allons tous bien. La joie a fait pour moi plus qu'une année de remèdes. Emma boit de l'eau de goudron comme un ange, et ça lui fait un bien dont elle se ressent... »

Je m'arrête, et le lecteur s'arrêtera avec moi pour sentir tout ce qu'il y a de charmant et de pénible dans l'illusion de ces deux êtres excellents qui s'aiment, qui vont mourir, atteints du même mal, et qui, heureux l'un par l'autre, se croient l'un et l'autre sauvés. Mais se trompaient-ils tant, après tout? Est-ce que les heures d'amour ne sont pas les seules qui comptent dans la vie? Qu'importe que le temps nous soit mesuré, si l'amour ne nous l'est pas! Souhaitons pour chacun de nous que le songe de la vie soit, non pas long et traînant, mais affectueux et consumé de tendresse.

Je ne reprendrai pas la lettre où je l'ai laissée: j'y trouverais en chemin trop de colère civique, trop d'amertumes. Il faudrait, pour les excuser, rappeler les affres de l'année terrible et prouver qu'en fait d'imprécations tout alors était permis aux vaincus. Je m'en tiens aux choses intimes:

« ... Quant à ma chère Emma, je vous réponds de son bonheur. Je ne l'aime pas comme je l'aurais aimée à vingt ans. J'ai trente et un ans sonnés et je ne suis plus attiré par l'inconnu de la femme. Mon amour est doux et réfléchi, presque austère. Il a poussé ses racines

1 Lettre du 1er janvier.

lentement, à mon insu. J'en avais peur. C'est parce que je le sentais croître et que je n'osais pas espérer qu'Emma me le rendrait, que je m'étais sauvé à Serquigny et que je voulais partir de nouveau. Enfin! ce doux être a bien voulu m'aimer. Quelle reconnaissance je lui dois! Ce qu'elle m'apporte, ce n'est pas seulement une mignonne et charmante femme, c'est le calme, c'est la vie honorable et longue, c'est l'avenir... Elle va être ma femme, elle m'aime; elle me l'a dit devant les êtres chers qui font l'amour sacré et le changent en devoir. Ma mère l'appelle sa fille et j'ose à peine la regarder. Je suis heureux d'avoir été malade; cela me fait comme une seconde existence qui est tout à elle. »

Je suis heureux d'avoir été malade. J'ai retrouvé tantôt cette pensée exprimée avec une force bien douce par un grand écrivain qui eut ses âpretés et ses rigueurs, mais aussi ses chaudes effusions, et qui sentit bien profondément, lui aussi, l'amour dans le mariage. Michelet, malade à Nervi, écrivait dans des pages récemment publiées par sa veuve: « J'ai soupçonné toujours que ce qu'on nomme maladie ou dérangement des fonctions, cela même est une fonction. La maladie apporte avec elle bien des sentiments, des idées, qu'on n'eût jamais eus en santé; elle nous fait mieux voir bien des choses que l'entraînement de la vie, le cours rapide de l'action et l'éblouissement où elle nous jette nous empêchaient de distinguer [1]. »

Oui, nous devons à nos infirmités et à nos misères ce qu'il y a de meilleur dans la vie, le besoin d'aimer. Je me rappellerai toujours cette parole d'un grand vieux médecin: « Il n'y a de bon dans l'homme que sa faiblesse. »

« Ah! la belle et bonne chose qu'un amour honnête! Je vois tout sous un jour nouveau. Comme je vais travailler pour que ma chère petite femme soit fière de moi! A présent, il me faut un nom pour elle. Le temps des chansons en l'air est passé. Je sens que je peux faire des œuvres sérieusement belles, et je les ferai. Je lui dois cela pour la remercier de m'avoir régénéré... »

1 *Le Banquet*.

Après deux lettres qui témoignent d'une gaieté, qu'il avait soin de rendre bien bête pour qu'elle restât sourde et aveugle et ne se déconcertât de rien, après ces deux lettres je trouve un billet patriotique d'un accent âpre et fier. Pendant ce temps, les papiers nécessaires au mariage arrivèrent; le mariage fut célébré, sans cérémonie, non à l'église ni à la maison commune de Beaumesnil, mais dans la chambre où Glatigny était retenu par des douleurs lombaires qui n'avaient que trop de connexité avec sa maladie de poitrine. Des tubercules se développaient dans ses reins comme dans ses poumons. Effroyable et lente désorganisation, dont le patient n'a conscience que par la souffrance, qui n'est nullement d'ailleurs en proportion du désordre interne! Dans le cas présent une sorte de bravoure naïve faisait mieux encore que l'ignorance et donnait du cœur au malade. Quand on songe que cette douce et héroïque jeune fille, qui se donnait au poète malade, était malade elle-même et travaillée, moins cruellement mais non moins sûrement, par la même affection, on éprouve, je crois, un sentiment qui, tout en étant plus désolé, est moins amer. On se dit: Ils mourront ensemble.

« Mon cher frère,

» C'est fait. Avant-hier soir, le bon monsieur Benard m'a condamné au bonheur à perpétuité. Une douleur de reins, qui m'empêchait de marcher, a fait célébrer le mariage dans ma chambre. C'est M. Delaplace et Vannier qui servaient de témoins à Emma; M. Degousy et son beau-père étaient les miens. Mon cœur déborde de joie. Hier nous avons été assez égoïstes pour ne pas avoir le temps de vous écrire. Que le même bonheur vous arrive bientôt! Attendez-moi d'un moment à l'autre. Encore trois ou quatre jours de repos et nous allons vous sauter au cou. Chez nous on désire la paix, et je crois que la guerre ne serait que la continuation des désastres. Que cette horrible épreuve soit vite terminée! Je cède la place à Emma. Nous vous embrassons de toutes nos forces.

» Votre frère,

» ALBERT GLATIGNY »

Je pourrais transcrire ici la lettre de Mme Glatigny. Mais est-il besoin de nouveaux témoignages pour montrer au vif l'âme de cette généreuse créature? Malade, elle se fit guérisseuse. Son amour alla droit au poète souffrant, pour cela même qu'il était poète et qu'il se mourait.

La lettre qui suit est datée de Trouville, le 20 février 1871. Glatigny y parle gaiement de ses douleurs de reins qui n'ont pas cédé:

« ... Je jouis d'une chose qu'on appelle un zona. Ce n'est pas gai. Je ne sais rien d'atroce comme cette douleur qui a le privilège de vous rompre les reins. Ça n'attaque en rien les organes, c'est purement extérieur, mais extérieur à la façon d'une forte dégelée de coups de bâton. Enfin, ça va passer. Dussiez-vous en être indigné, je vous avouerai que plus je vais, plus je me sens amoureux d'Emma, et ça prend la tournure de continuer toujours comme ça. Quel trésor! Je suis obligé de me pincer pour me persuader que je ne dors pas quand je me dis que c'est ma femme. Cosette devient d'une exigence incroyable, par exemple! C'est la personne la plus importante du ménage. On ne peut rien faire sans sa permission...

» Nous vous embrassons bien fort.

» ALBERT GLATIGNY »

Glatigny écrivait constamment pendant sa maladie. Outre les odes et les drames qui lui tenaient en tête, il fit pour le *Rappel* des satires politiques fort imitées des *Châtiments*. Un petit acte de lui, *Le Bois*, avait été joué et applaudi à l'Odéon. Sa maladie, plus avancée, était moins douloureuse. Dans l'espoir de guérir, il partit pour Bayonne dans l'automne de 1872.

« *11 septembre 1872*

» Mon cher Victor,

» *Nous sons* sur notre départ. »

« *13 septembre (même année)*

» Mardi, 17, nous nous mettons en route pour la ville de Bayonne. J'emmène Javotte, Emma et Cosette. Cosette ira dans la cage; Javotte a un panier spécial. Quant à Emma, je crois qu'on pourra la laisser libre dans le wagon. Mes affaires sont à peu près arrangées à l'Odéon, et je crois que nous pourrons passer l'hiver tranquillement.

Depuis une dizaine de jours, je ne souffre plus ou du moins si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. J'ai hâte d'être en chemin de fer. Nous comptons rester à Bayonne jusqu'à la fin de mars. Si je pouvais en revenir complètement rétabli! J'emporte de la besogne à faire. Emma, à qui je demande si elle a quelque chose à faire dire, manifeste son mépris pour la manière dont je traduirais sa pensée, en me répondant qu'elle vous écrira *elle-même!* Voilà.

» Je vous serre la main à tous deux.

» ALBERT GLATIGNY »

Il écrivit de Bayonne:

« Mon cher Victor,

» Que devenez-vous? Depuis dix jours, nous attendons la lettre que vous nous avez annoncée. Bonnes ou mauvaises, donnez-nous de vos nouvelles... Chez nous, rien de neuf. Il pleut toujours à verse. Emma en profite pour laisser Cosette une demi-heure dehors tous les matins; après quoi elle s'écrie: Pauvre bête! Mais ça n'empêche pas Cosette d'être trempée. Je vais un peu mieux. Après tout, il ne fait pas froid. Berton ne m'a pas encore écrit. Je vais retirer mon manuscrit et le faire imprimer. Je vois bien que Duquesnel n'en veut pas et qu'il ne reprendra point le *Bois* ainsi qu'il me l'avait promis... Tâchez de voir Dumaine. Ça vous sera facile en allant au Châtelet, un soir. Vous lui direz qui vous êtes et lui demanderez des nouvelles de *Brizacier*. Il ne peut le prendre qu'à la condition d'avoir une pièce en trois actes pour marcher avec, aussi je n'y compte pas trop. Je vais lui proposer une traduction de *Cymbeline*. Ça aurait plus de chance... Emma vous embrasse ainsi que Modeste. Elle a retrouvé les romans de Mme de Montolieu chez un loueur de livres nommé Mocochain, et se grise avec cette littérature.

» Je vous serre la main.

» ALBERT GLATIGNY

» 19, *rue des Faures*

» *P.-S.* Dites à Lemerre de m'envoyer le livre de Silvestre et ce qu'il y a de réjouissant en nouveautés. »

A cette lettre était joint le billet que voici:

« Cher monsieur Salvador,

» Voulez-vous avoir l'obligeance de remettre le manuscrit de mon drame: l'*Illustre Brizacier*, que j'ai déposé à l'Odéon il y a cinq mois,

à M. Victor Garien, qui vous portera ce billet. Je vois bien que M. Duquesnel n'aura jamais le temps de le lire; il est donc inutile qu'il encombre ses cartons plus longtemps.

» Je vous serre bien cordialement la main.

» ALBERT GLATIGNY »

L'*Illustre Brizacier*, qu'il ne devait pas voir jouer et qui ne fut représenté qu'après sa mort dans une petite salle introuvable du faubourg Saint-Honoré, était son œuvre de prédilection, et on comprendra ce goût quand on saura que le héros de la pièce, cet illustre Brizacier, est un vieux comédien vagabond, sans talent, mais amoureux du théâtre comme Don Quichotte de la chevalerie, qu'en un mot, c'est Glatigny.

Glatigny avait composé dès 1868 un *Testament de l'Illustre Brizacier*, qui me touche beaucoup plus, je l'avouerai, que la pièce de théâtre. Le ton en est franc, le style âpre, le sentiment vrai [1]. On ne retrouve ni cette âpreté, ni cette franchise dans les tirades empanachées de la comédie.

Je vis Glatigny quelques jours avant sa mort, dans la petite maison située au pied du coteau de Sèvres, sur le bord d'un chemin en pente, raviné par les pluies, où il recevait les soins assidus de sa mère et de sa femme. Faible à ne pouvoir bouger, secoué par des accès de toux dans lesquels il pensait rendre l'âme, certain enfin de ne pas guérir, il imaginait de grosses plaisanteries pour égayer sa jeune femme. Je le trouvai qui faisait avec un soin minutieux un théâtre de carton pour un enfant. Il y avait de deux côtés de sa chambre des bibliothèques qui étaient en même temps, par un agencement ingénieux, des caisses pour le voyage et des tablettes pour le séjour. Dans ces demeures de bois habitaient des poètes vêtus honorablement. Tel recueil de Théodore de Banville était relié en maroquin bleu; tel livre de Victor Hugo était habillé de vélin blanc. Ces reliures si délicates, si craintives, qui avaient gardé leur fraîcheur à travers les plus

1 Voir le livre de M. Job-Lazare, p. 78 et suiv.

étranges aventures, témoignaient du soin fidèle gardé à ses maîtres par le pauvre vagabond revenu, hélas! de toutes ses courses.

Albert Glatigny mourut le 16 avril 1873, dans sa trente-cinquième année. Il avait écrit:

> ... Que l'on m'enterre un matin
> De soleil, pour que nul n'essuie,
> Suivant mon cortège incertain,
> De vent, de bourrasque ou de pluie.
> Car, n'ayant jamais fait de mal
> A quiconque ici, je désire,
> Quand mon cadavre sépulcral
> Aura la pâleur de la cire,
> Ne pas, en m'en allant, occire
> Des suites d'un rhume fâcheux
> Quelque pauvre dévoué sire
> Qui suivra mon corps de faucheux.

Ses amis le conduisirent au cimetière du village par une matinée de printemps, mêlée de pluie et de soleil.

Sa veuve lui survécut de peu de mois.

MISCELLANÉES

LES HEURES LATINES

par

SIMONE DE CAILLAVET

Préface

La jeune muse qui composa les vers recueillis dans ce volume est la fille de cet auteur dramatique adroit, aimable, heureux, toujours bien inspiré, habile à faire naître dans une salle charmée le rire et les larmes douces; qui durant quinze années assuma, avec un collaborateur fidèle, la tâche accablante, qui pourtant semblait leur être facile, de charmer le monde, et qui mourut jeune en pleine fécondité.

Gaston de Caillavet était dans le particulier un homme de beaucoup de sens et de beaucoup d'esprit, très simple et très bon. Entre ce père célèbre et une mère belle et spirituelle dont je m'interdirai de faire ici l'éloge, Simone de Caillavet grandit, comme il est dit dans les contes de fées, en grâce et en beauté. Tout enfant, tenue autant que possible à l'abri des vanités du monde, seule avec une gouvernante presque aussi petite et plus puérile qu'elle-même, elle écoutait le démon familier qui lui parlait à l'oreille, un petit démon moins raisonneur peut-être que celui de Socrate mais artiste et poète.

En sortant de ces entretiens secrets, elle gardait parfois devant ses parents un air mystérieux, hautain et « même un peu farouche ». On n'est pas en vain possédée par un génie mystérieux.

Simone à cinq ans écrivait des romans. Elle les écrivait d'une main ferme sur des cahiers d'écolier. On admire qu'elle les entreprît; ce qui est vraiment admirable c'est qu'elle les achevât. Elle allait jusqu'au terme de sa tâche. C'est la

marque d'un caractère fort. Le génie conçoit; la volonté seule exécute. Ne veut pas qui veut. Simone pouvait vouloir. Elle était née volontaire; cela se voyait à sa petite bouche bien encadrée, à son menton ferme, à sa tête portée droit et à toute son allure décidée.

Ses romans, elle en illustrait le texte de dessins aux trois crayons représentant des scènes touchantes ou pathétiques. J'ai sous les yeux un de ces ouvrages heureusement conservé. C'est, si l'on peut dire, une atlantide, l'histoire d'un peuple imaginaire, mais qui ressemble parfois aux peuples réels. Les rois, dit l'auteur, s'y laissent gouverner par d'indignes favorites.

Simone, en ce temps-là, faisait aussi des vers dont sa famille a gardé, je crois, quelque souvenir; des vers qui étaient libres sans le savoir et par pure innocence. Que la radieuse jeune fille d'aujourd'hui permette à un vieil ami des siens de sourire un moment à ces souvenirs qui, après tout, offraient d'heureux présages. Car l'enfant est prédestiné qu'un démon familier inspire et dispute à ses poupées. Ne regrettons pas de nous être arrêtés un moment à ces puérilités. Comme tout être vivant, animal ou plante, l'homme se développe sans changer de nature. La fleur annonce le fruit. Simone de Caillavet était née poète.

Depuis deux ou trois ans, dans des revues et des journaux, le plus souvent dans des journaux mieux pensants que ceux que je pratique d'ordinaire, on a lu çà et là des poèmes et des articles de sa façon. Je lui en fais compliment et je n'y vois aucun inconvénient pour elle. C'est un vieux préjugé de croire qu'on se gâte la main à écrire dans les journaux. On y acquiert au contraire de la souplesse, de l'aisance et cette facilité sans laquelle la phrase ne joue pas bien et ne sourit pas. C'est une bonne école, quoi qu'on ait dit. Au temps jadis on ne s'y mettait pas; mais on écrivait beaucoup de lettres et de longues lettres: les femmes surtout se livraient à un grand commerce épistolaire et s'y déliaient les doigts. Je ne vois pas qu'il soit plus mauvais de faire des chroniques, que d'écrire des lettres. Si la langue s'altère, ce n'est pas la faute

des journaux, mais celle du temps, « ce vieillard sans amour » qui détruit tout et de préférence ce qui est beau.

Les chroniques de M[lle] de Caillavet sont bien écrites; la raison s'y montre avec agrément; elles rappellent, par le ton, l'élégance et la bonne tenue, celles du vicomte de Launay dont certainement elle n'a jamais entendu parler.

Mais c'est la poétesse dont seule j'ai à vous entretenir ici. Elle écrit en vers à une époque de liberté poétique. Il fut des temps où des règles sévères, renfermées en un code unique, s'imposaient au peuple des rimeurs. Il fut d'autres temps où l'on pouvait choisir entre deux écoles, l'ancienne et la nouvelle; c'était une situation également fausse et difficile pour un jeune poète d'entrer dans l'ancienne école et pour un poète mûr de passer dans la nouvelle; et quiconque ne franchissait ni l'un ni l'autre seuil errait comme une ombre vaine dans des régions obscures. Rien de semblable à cette heure, autant qu'il me semble. Je puis me tromper car je vois ces choses d'un peu loin. Retiré depuis longtemps de la mêlée, assis sur les portes Scées avec ceux de mon âge, je ne distingue plus bien le mouvement des chars, les invectives des combattants, les éclairs des lances. Je ne sais plus bien enfin ce qui se passe dans la République des lettres où j'ai longtemps vécu. Mais il apparaît qu'en ce moment tout y est permis en poésie et qu'il n'est point de sorte de vers qu'il ne soit licite de faire, depuis le vers classique tel qu'il fut ordonné par Malherbe, jusqu'au vers libre soumis seulement aux lois mystérieuses de l'inspiration. Que dis-je? Une poésie naît qui confine au cubisme et consiste dans la direction des lignes et la proportion des lettres sur une page! De toutes ces manières lyriques aucune ne prédomine et la plupart subsistent. La preuve que le public, en cette matière, se montre fort éclectique, c'est que visiblement il partage, à l'heure présente, sa faveur entre deux poètes morts, Baudelaire et Verlaine, qui diffèrent l'un de l'autre autant qu'il est possible. Quel contraste! Le sobre Baudelaire à qui suffit pour exprimer ses imaginations les plus neuves le vieux vers de Boileau et Verlaine bizarre et musical, inventeur d'une prosodie nouvelle.

Cette anarchie (qu'on ne s'effraie pas du mot) a ses inconvénients, comme par exemple de donner aux poètes des facilités dont ils sont tentés d'abuser, s'il est vrai que « la loi du moindre effort » s'applique à l'art comme à toutes les formes de l'activité humaine. Elle offre aussi des avantages et le plus précieux de ces avantages est de rendre chacun libre de choisir la forme la mieux appropriée à son tempérament. Autrefois une poétique uniforme effaçait l'aimable diversité des tempéraments, deux poétiques rivales les portaient à des excès contraires et forçaient le naturel. Aujourd'hui chacun trouve sans peine la forme qui lui convient. Une nature facile glisse tout de suite au vers fluide et plastique; un génie vague assemble des mots semblables aux nuées; un esprit laborieux et constructeur adopte une technique savante.

L'âme de Mlle Simone de Caillavet se retrouve dans la forme et la substance de ses vers. Volontaire, obstinée, attirée par l'obstacle, elle est allée d'instinct à l'art difficile; elle a voulu les coupes nettes, la rime riche et rare, le vers respectueux des antiques lois. Elle a subi l'attrait des poèmes à forme fixe tels que le sonnet, le rondeau, les tierces rimes. Il lui plaît que la matière lui résiste et ne craint point de montrer sa force et son adresse. C'est, au sens noble du mot, une jeune ouvrière. Qu'elle accepte fièrement ce nom. Minerve ouvrière, ainsi les Athéniens appelaient leur déesse.

Mlle de Caillavet achève ses poèmes et veut que le travail en soit précieux; que ceux qui croient qu'on écrit en vers au pied levé et sans y penser lui en fassent un reproche.

Le tour de son langage, ses habitudes de style sont littéraires. En cela elle est sincère, naturelle et vraie. Peut-on oublier toutes belles lettres quand on est venue au jour en ce beau pays de France, au vingtième siècle de notre ère, et qu'on entend chanter derrière soi Musset, Racine, La Fontaine, Ronsard, Virgile, Homère et les flûtes de Sicile et les harpes de Sion et tout ce que les chants du Nord mêlèrent de plaintes à nos rythmes classiques? Conviendrait-il donc

de faire la bergère et d'affecter une impossible naïveté quand on succède à tant de générations harmonieuses, quand on a puisé à tant de sources, vu tant de temples divers, éprouvé l'effet de tant d'instruments et de tant de voix?

Ah! qu'elle fut heureusement inspirée, notre poétesse, en gardant le sens de la tradition, le goût de la connaissance d'un illustre passé. Elle aime les mots d'une beauté consacrée, les mots qui resplendissent et qui chantent, les mots qu'enseigna la Sirène aux premiers habitants de la Grèce et de la Sicile. Si parfois elle aime à l'excès les riches parures, ne craignez rien. Elle saura bientôt éteindre les couleurs trop vives et les sons trop éclatants. Qu'on en croie celui qui écrit ces lignes quand il loue le talent qui naît et qui s'élève au milieu des troubles et du tumulte de l'heure. Car celui-là, à mesure qu'il avance dans la vie, se tourne de plus en plus volontiers vers les âges classiques où il trouve plus de satisfactions données à la raison. Et même préfère-t-il de beaucoup à toutes les beautés modernes la beauté antique, telle du moins qu'il l'entrevoit; mais on ne peut vivre tout entier dans le passé.

Il est doux de sourire à la jeunesse, il est sage de faire confiance à l'avenir, et c'est une surprise délicieuse que de retrouver près de nous, sur des lèvres jeunes, quelques accents de ces muses que nous allons entendre si loin et avec tant de peines.

On rencontrera dans ce volume des poèmes sur la guerre. Comment, cette jeune âme n'aurait pas retenti d'un coup si formidable, si prolongé? Trois ans et plus, quel long espace d'une vie encore si nouvelle! La guerre, il faut le reconnaître, n'a pas toujours bien inspiré nos poètes et surtout nos poétesses. J'aime peu pour ma part ces furies à chevelure de serpents qui soufflent impétueusement, au risque de se rompre les veines du front, dans la trompette d'airain. Cette belle Grecque fut mieux avisée quand elle jeta la flûte qui lui enflait les joues. Oh! que notre poétesse, si emportée pourtant à ses heures et si irritable, fut heureusement inspirée dans la tourmente! Elle partagea toutes les espérances de la

Patrie, elle en épousa toutes les ardeurs et tous les orgueils, mais son chant se plut à charmer la souffrance et à pleurer la mort.

Ce que respirent surtout ces poèmes féminins, est-il besoin de le dire? C'est l'amour, l'amour commun à tout ce qui vit et qui prend en chaque être un caractère nouveau. Tous l'éprouvent. Peu savent l'exprimer. Heureux ceux-là! le monde recueille leurs paroles. D'abord l'amour dans le livre que voici, l'amour enfant se laisse deviner plutôt qu'il ne se montre; on le découvre en d'adorables espiègleries, en de charmants babillages. Tout à coup il éclate, chaste, farouche et tendre, habile à souffrir et qui craint la joie autant que la douleur.

Poésie trois fois heureuse! C'est la splendide nouveauté de la vie, c'est la naissance d'une nymphe divine éprise de sons, de couleurs, de mystère et qui reconnaît avec un effroi ravissant « le visage inconnu de l'amour ».

L'amour et la mort ne se peuvent concevoir ni sentir l'un sans l'autre. Les Grecs associent sur leurs sarcophages les deux Eros, celui qui donne la vie aux humains et celui qui la leur retire. On retrouve Eros et Antéros associés dans ce livre. On y lit sur l'*Heure de la mort* un poème profond. Il ne conviendrait pas d'insister ici sur ce qu'il offre de hardi ni de mettre à nu une pensée encore à demi voilée. Il faut pourtant bien admirer cette main qui jette, sur les doutes, les inquiétudes, les audaces de l'esprit, des fleurs qui les ornent et les parfument mais ne les cachent pas?

L'auteur de ce livre aime la gloire. Elle veut vivre, la noble enfant, dans la mémoire des hommes. Elle a retrouvé les mêmes aspirations en une jeune fille qui la précéda de bien des années dans l'existence et mourut jeune avec un désir inassouvi d'art et de beauté, et elle a salué en vers touchants Marie Bashkirtseff, cette sœur aînée. Gardez, Simone, gardez vos rêves généreux et vivez pour les accomplir.

PETITES HISTOIRES... AUX ENFANTS

par

ARIEL

(Mme Boas de Jouvenel)

Vous voulez, madame, que je mette une préface à vos contes... Mais cela n'aura ni grâce ni harmonie. Ce sera comme un fronton classique devant une chapelle d'un gothique flamboyant. Ce sera dur, ce sera lourd, ce sera opaque... Je vous le dis en vain. Vous n'écoutez pas. Vous demandez une préface. Vous serez obéie. Ce n'est point l'usage de vous dire non.

Encore faut-il savoir si vous entendez que ce discours liminaire s'adresse aux petits enfants pour lesquels vos contes sont écrits ou aux grands enfants qui sont leurs père et mère et tous autres ascendants. Car enfin on ne peut tenir aux uns et aux autres le même langage.

Si je parle aux enfants, je leur dirai: « Mes anges, ces contes que vous allez entendre sortent d'une bouche qui ne s'ouvre jamais sans qu'il en sorte des fleurs et des perles, elle reçut ce don d'une fée que sa maman lui choisit pour marraine. »

Voilà ce que je dirai sans ajouter un seul mot, car les enfants sont toujours très pressés; il leur faut des vérités simples. Et ceux d'entre eux qui ouvriront le livre seront trop bien avisés pour ne pas chercher tout de suite les pages animées et fraîches où tout est dit et peint pour le plaisir des cœurs et des yeux. Je suis bien sûr que pour comprendre et aimer ces contes ils n'ont pas besoin d'avertissement.

Et puisqu'on vous obéit aveuglément, madame, si vous ordonnez qu'on trace quelques lignes à l'intention des parents

qui liront ce petit recueil et qui y trouveront certainement plaisir et profit, voici ce que je dirai dans toute la sincérité de mon âme:

« L'humanité, dans sa radieuse jeunesse, créait des mythes; spontanément elle animait la nature entière, personnifiait, humanisait toutes choses. Elle donnait une émotion, une pensée, une voix à cette goutte d'eau, à cette plume, à cette feuille, que la froideur de notre raison nous fait paraître inanimées.

» Les poètes alors traduisaient en paroles humaines toutes les voix de l'univers, composaient ce que nous appelons la fable et qui est la plus vraie des vérités. Cette faculté charmante est depuis longtemps abolie dans la multitude des hommes. A peine en subsiste-t-il aujourd'hui quelques traces chez des êtres privilégiés qui se font de plus en plus rares. L'auteur de ces contes exerce cette faculté sans effort, naturellement.

» Les contes dont on a recueilli quelques-uns dans ce volume attestent ce don de créer des mythes, tout vit dans ces récits ingénieux et simples, la goutte d'eau, le nuage, le rayon de soleil; ce sont, dans toute la force du terme, des mythes comme ceux qui naquirent chez les peuples jeunes. Et ceux-ci diffèrent des mythes anciens en cela seul qu'ils expriment une morale plus haute, un sentiment plus pur: petits contes d'une naïveté véritable, d'une candeur infinie et qui contiennent les symboles d'une sagesse très douce et très ferme. »

STENDHAL

Environ le temps où l'on inaugura le monument de Stendhal dans le jardin du Luxembourg, un mien ami très cher, qui est stendhalien, me demanda si j'aimais comme il le fallait, de tout cœur, ce délicieux homme.

— C'est l'homme — lui répondis-je — le moins indifférent qui se soit jamais rencontré et le plus communicatif; et je me suis privé d'un grand plaisir en ne le fréquentant pas assez. Il se montre à nous avec un naturel qui est la plus grande des séductions. Il est toujours vrai, et, quand il ment, ce qui lui arrive quelquefois — il le faut bien: le mensonge est une des constantes nécessités de la vie; sans le mensonge, il n'y aurait au monde ni art, ni beauté, ni amour — eh bien! quand il ment, il est vrai encore, naturel et semblable à lui-même, intime, confidentiel et le plus galant homme du monde. Vous voyez que je l'aime. Je l'admire aussi, bien que l'admiration n'aille pas toujours avec l'amitié. L'amitié est familière et veut sourire et s'égayer; elle va aux visages épanouis, aux cœurs ouverts et se refuse aux âmes sombres et repliées; on admire Pascal, on ne l'aime pas. On aime Stendhal, et l'on se plaît à le parcourir comme le plus accidenté des esprits.

— Eh bien! pourquoi n'avez-vous pas dit cela? — me demanda vivement mon ami. — Pourquoi n'avez-vous jamais rien écrit sur Stendhal?

Je répondis qu'il était fort indifférent que j'eusse ou n'eusse pas parlé de Stendhal, que je n'étais pas capable de le faire pour la raison que je venais de dire: parce que je

l'avais trop peu pratiqué et qu'il fallait laisser le soin de le faire connaître à tant d'excellents écrivains qui l'avaient soigneusement étudié.

Enfin je donnai de bonnes raisons et il arriva cette fois, comme à l'ordinaire, qu'elles ne touchèrent pas mon ami. Les bonnes raisons n'ont jamais persuadé personne. Par faiblesse et par amitié, je cédai, me disant qu'après tout les quelques pages qu'on me demandait n'étaient pas une assez grande chose pour en disputer longtemps et qu'elles témoigneraient de mon attachement à la *Revue de Paris*. Il me faut tenir ma promesse[1].

Commencez, Piérides!

Dans le désordre de mon sacré délire, je célébrerai d'abord les mollets de mon héros.

Il me souvient qu'au siècle dernier, Arsène Houssaye nous dit un jour, non sans admiration, que Stendhal avait la jambe belle. Le fait est que, dans l'amusant portrait qu'Henri Monnier a mis, je ne sais pourquoi, en tête des *Soirées de Neuilly*, notre auteur, en frac et en culotte, montre un mollet superbe. Il prisait cet avantage et le faisait valoir par le choix qu'il faisait de ses culottes de cheval. Il s'afflige quand il a renversé une tasse de café au lait sur son beau pantalon neuf. Il n'en faut pas sourire. Une belle jambe, sous Louis XIV, était aussi estimée chez un homme que chez une femme, et Saint-Simon ne manque pas de noter que le chevalier de Rohan avait la plus belle jambe du royaume. Rigault, dans son portrait du roi, trousse le manteau pour faire valoir la cuisse. Au temps de Murat, de Junot, de Lassalle, le jarret était estimé. Pourquoi Beyle eût-il dédaigné ces présents de la nature? Notre société depuis lors s'est montrée, à cet endroit, un peu puritaine, mais les sports et l'athlétisme pourront bien nous ramener au culte de la beauté physique; et qui sait les avantages que réservent à nos beaux hommes les guerres que la folie des peuples, hélas! nous prépare? Beyle n'avait pas mauvaise grâce à se réjouir des

1 Ces lignes ont paru d'abord dans la *Revue de Paris*.

avantages que la nature lui avait accordés. Au reste ses portraits nous font paraître un visage gros et rond, mal gracieux et même un peu comique, éclairé par de petits yeux pétillants. Ce n'était pas ce qui pouvait lui nuire aux yeux des femmes, sur lesquelles il était furieusement porté. Les femmes, d'ordinaire, comptent peu la pureté des traits chez un homme. Il avait un défaut beaucoup plus grave: il était timide. Rien n'est plus fâcheux. Si vous voulez être beaucoup aimé, beaucoup et souvent, soyez borgne, bossu, boiteux, tout à votre aise, mais ne soyez pas timide. La timidité est contraire à l'amour et c'est un mal presque incurable.

Nous devons au très sagace M. Paul Arbelet, qui a apporté à la biographie de notre auteur d'abondantes et précieuses contributions, de connaître, par le menu et comme il faut, l'amour que Beyle ressentit à vingt ans pour Mlle Victorine Mounier. A cet âge, il disait, comme Chérubin, « Je vous aime », aux arbres, aux nuages, au vent. Ce qu'il y a de rare dans cette passion, qui dura cinq ans, c'est que, si l'amoureux entendit une fois celle qu'il aimait jouer du piano dans un concert, il ne la vit jamais. Il l'imaginait fine, un peu maigre. Un jour, il apprit d'un de ses amis qu'elle était épaisse et laide. Cette révélation l'étonna. C'est ainsi que le chevalier de la Manche, plein d'amour pour sa dame Dulcinée, demande à son écuyer comment il la trouve. « Elle a des yeux de perle », lui répond Sancho, ce qui jette don Quichotte dans une pénible surprise, et il demande si ce ne seraient pas les dents qui seraient de perle, car, si l'on y songe, des yeux de perle sont plus convenables à un poisson qu'à une dame. Le jeune Beyle usa de savants artifices pour émouvoir Victorine Mounier. Après avoir séché pendant cinq ans « dans les feux, dans les larmes », il la vit pour la première fois, ou la crut voir, et lui adressa une question banale à laquelle il lui sembla qu'elle répondit au moins par un geste. Il conjecture que son habit et ses manières d'élégant Parisien firent sur elle un grand effet, mais il ne sait pas si elle le reconnut. C'est ainsi que finit le grand amour de Beyle pour Victorine Mounier.

Nous devons encore à M. Arbelet, entre mille autres choses, de connaître le journal où l'on peut suivre les amours milanaises qui, après nombre d'années perdues, furent couronnées par la comtesse Angela Pietragrua, devenue moins jolie, mais plus majestueuse. Enfin, il fut aimé; M. Arbelet soupçonne qu'il ne le fut pas gratuitement. Angela était une coquine et son mari un ruffian. Beyle néanmoins jouit de son triomphe sans ombrage. Il était perspicace, mais ne l'était pas au-delà de ce qu'il est naturel de l'être, et c'est parce qu'il reste toujours dans la nature, qu'il nous plaît toujours. Tel qu'il nous apparaît, c'est un grand amoureux: « Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui. » Et il a une propension spéciale pour les servantes d'hôtel.

C'était beaucoup d'affaires pour un amoureux sujet à retomber dans sa timidité première. Heureusement qu'il s'enhardit par l'effort continu d'un caractère énergique. Cet avantage lui parut si considérable, qu'il l'érigea en système. Il professa qu'une femme peut toujours être prise d'assaut et que l'attaque, en ces rencontres, est une devoir auquel un homme ne saurait se dérober sans honte. Il enseignait la jeunesse sur ces graves matières et donnait aux jouvenceaux cinq minutes pour dire à une femme: « Je vous aime ». C'était la doctrine, mais, dans le particulier, il resta troubadour. Son ami Prosper Mérimée lui connut sur le tard deux amours-passions et ne le vit jamais qu'amoureux ou croyant l'être. Je ne sais pourquoi il me revient à l'esprit en ce moment une parole que M. Renan prononça un soir sous la rose: ayant comparé les mœurs des musulmans avec celles des chrétiens, cet homme sage nous dit: « Les Européens font preuve d'une déplorable indécision en tout ce qui concerne la conjonction des sexes. »

Il poussait les sentiments jusqu'à une violence inouïe. Sa mère, qu'il perdit encore enfant, lui inspira une passion qui alla jusqu'aux transports les plus ardents; il nourrit pour son père une haine implacable; la ville de Grenoble, où il était né, lui faisait horreur. A vingt ans, il embrassa la carrière

militaire avec une sorte de délire. Il alla en Italie, comme aide de camp du général Michaud. C'était le temps où Paul-Louis était canonnier à cheval. On gardait alors beaucoup de liberté sous les armes. Beyle y put vivre à sa guise et vagabonder à souhait. Il n'était pas meilleur soldat que Paul-Louis, mais il était plus brave et montrait au besoin du sang-froid et de l'intrépidité.

A Milan, durant les guerres, le hasard ingénieux trouva un motif de vignette dans le goût de Charlet, de l'amusant Charlet du *Mémorial*: il se plut à joindre dans une loge de la Scala un jeune officier joufflu, enluminé, râblé, le mollet tendu, à un vieux, long et mélancolique général d'artillerie, Henri Beyle à Choderlos de Laclos. Beyle, dès l'enfance, piochait les *Liaisons dangereuses* comme un manuel du bon séducteur. Or, nous savons par un disciple de Valmont, et l'un des plus fidèles, le comte de Tilly, que Laclos avait rencontré à Grenoble une Mme de Montmort qui lui avait servi de modèle pour la Mme de Merteuil des *Liaisons dangereuses* et Tilly assure que pour la dépravation l'original égalait la copie. Mais Mme de Merteuil devint borgne et si maltraitée de la petite vérole, que sa personne apparut aussi laide que son âme. C'est l'art qui l'exige et veut être moral. Mme de Montmort perd sa beauté avec le temps, comme toutes les femmes. Ce n'est pas une punition. Elle boite un peu, mais elle ne fait pas peur aux enfants à qui elle donne des noix confites. Elle est dans la nature, et la nature n'est pas morale; elle ne récompense ni ne punit. On voudrait savoir si Beyle, grand ami de la vérité, prit garde à cela quant il s'entretint avec Laclos. Il était déjà curieux de littérature, mais il ne savait pas ce qu'il deviendrait et ne s'appliquait encore qu'à l'art de vivre, qui est, après tout, le plus difficile et le plus utile des arts, incertain, à cette heure, s'il serait négociant ou fonctionnaire. Et, pour commencer l'œuvre de sa vie, qui était sa vie même, il voyageait en Italie. Et il voyageait dans la bonne manière du président de Brosses, d'abord pour connaître les hommes et principalement les femmes, puis la nature et les arts, mais avec cette différence

que le président serra ses observations comme un magistrat qui compte bien retourner à l'heure dite en sa ville de Dijon,

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage!

tandis que Beyle s'attarda, s'oublia sur cette terre de volupté et se fit cosmopolite.

Je suis concitoyen de tout homme qui pense.

Jouir des choses fut son unique soin, au cours de ses promenades dans le plus beau des pays. C'est la terre où l'on aime. Comment il y aima, nous l'avons assez fait entendre dans ce rapide griffonnage. Et pourtant, il ne fut pas épicurien, car ce n'est point l'être que de l'être, comme lui, avec emportement, avec fureur. Moins modéré, moins cultivé que le président de Brosses, moins doué pour les arts, ce qu'il goûta d'abord ce fut la musique italienne. Sans être musicien, il avait un sentiment très vif de la mélodie. Pourtant ce qu'il a écrit sur Rossini paraît aujourd'hui très vieux et fait sourire. Cela tient au sujet. Il est surprenant que cet art, qui est commun aux oiseaux et aux hommes et qui devrait chez l'homme comme chez l'oiseau présenter la stabilité des beautés naturelles, est au contraire le plus exposé aux révolutions du goût et aux vicissitudes du sentiment. Quoi! la musique n'est soumise qu'à la loi des nombres, elle devrait être fixe comme l'arithmétique et elle est à la merci de tous les caprices de la mode. Je voudrais bien qu'un musicien philosophe m'expliquât cette singularité. Enfin Stendhal parla congrûment de la musique. Il était moins bien doué pour la peinture; ses yeux n'étaient pas bons, il n'avait le sens ni de la couleur, ni du dessin. En s'appliquant, il arriva à jouir de la peinture. A force d'intelligence, d'esprit, d'attention et grâce à la hauteur de son esprit toujours tendu vers le beau, il devint connaisseur. Il a bien parlé du Corrège et il faut lui en savoir gré. Il a admiré Raphaël, qu'aujourd'hui le respect humain nous empêche de louer, parce que ce n'est pas un peintre assez difficile.

Un des grands torts de Stendhal est de croire que l'art

du peintre et du sculpteur a pour but unique d'exprimer les sentiments et de peindre les passions. Diderot donnait aussi dans ce travers. Devant un tableau, il voulait être ému. Il exigeait que Greuze lui fît verser des larmes et, si Greuze le laissait calme, il l'accablait d'invectives. Semblablement, Beyle demande à l'art des émotions et nulle autre chose. Ni la richesse de la couleur, ni la correction du dessin, ni le style de l'ouvrage, ni le caractère des figures ne l'intéressent. Le « faire » ne l'émeut pas. Il faut qu'un tableau lui arrache des sanglots, lui inspire de la colère, de l'amour, de la vénération, le fasse tomber en extase, sans quoi il est bon à mettre au grenier. Dans le même temps, lord Byron, à Milan, pleurait devant l'*Agar* du Guerchin. C'est que tous ces excellents esprits n'étaient pas bien avancés dans la connaissance de l'art. Ils étaient comme M. Poirier qui s'émeut à la vue d'un tableau où l'on voit un chien de Terre-Neuve sauvant un enfant; à quoi son gendre, le marquis de Presle, réplique qu'une peinture, représentant des oignons que l'on coupe, tire aussi des larmes. Beyle se fait de l'art une idée un peu vulgaire et commune. L'art ne doit émouvoir qu'en offrant le spectacle de la beauté. Dans ces dispositions, il n'était pas possible que notre curieux d'art sentît l'antique; il le trouvait froid et sans expression.

Nous dirions, s'il fallait l'excuser, que, de son temps, on n'était pas encore très avancé dans la connaissance de l'art hellénique. Winkelmann ne voyait rien au-dessus de l'*Apollon du Belvédère* et il ignorait les marbres grecs. Chateaubriand n'est pas en progrès sur lui. Dans son *Itinéraire*, il fait remonter les frontons du Parthénon à l'époque d'Hadrien. Aujourd'hui, ces chefs-d'œuvre sont à portée de tous les sots, qui les offensent de leur admiration.

Beyle avait son sculpteur; c'était un moderne, un contemporain, Canova, tout rayonnant alors d'une gloire européenne. Beyle professait pour lui de l'admiration et du respect. Canova avait la grâce et la noblesse. C'est pourtant une question de savoir ce que Beyle, amant de la nature, pensait au dedans de lui de ce zélé purificateur de la chair,

de ce statuaire moins voluptueux que Thorwaldsen lui-même, qui communiquait au nu plus de chasteté que n'en apportent d'ordinaire les voiles et les draperies et donnait à ses déesses une apparence de lampadaires.

Pour ce qui est de l'architecture, Beyle, en dépit de sa myopie, s'y plaisait et n'en raisonnait pas mal. Il y a beaucoup de raison et de sentiment dans ses descriptions de Saint-Pierre de Rome et de la colonnade du Bernin. Si l'on excepte le dôme de Milan qui, malgré sa beauté, a peu d'admirateurs, l'Italie ne possède, autant dire, pas de grands monuments gothiques. Notre connaisseur ne n'en plaignait pas. Il avait horreur de l'art chrétien. Il ne pouvait souffrir ce qui est triste et s'en tenait sur les cathédrales au sentiment de Fénelon qui, dans son *Dialogue sur l'Eloquence*, compare un mauvais sermon à une église gothique. C'est Mérimée qui lui apprit à distinguer l'arc roman de l'arc en tiers-point. L'archéologue qui étudia la Chaise-Dieu et Saint-Savin, le jeune Mérimée ironique et froid, montrant au gros homme rougeaud qui tend le jarret une abside romane ornée de têtes coupées, voilà encore un beau sujet de vignette! Celle-là, nous l'imaginons romantique, dans la manière cruelle et satanique des lithographies dont Eugène Delacroix illustra le *Faust* de Gœthe. Cette lithographie porterait pour légende en lettres gothiques de style 1830:

« Stend. Non, je n'aime pas l'art triste.
Ce qui amuse n'est pas triste. Voyez toute cette diablerie! »

Beyle, qui vieillissait, s'en tint à Percier et Fontaine et ne chercha pas une distraction aux ennuis de la vie dans l'étude de l'art chrétien.

L'art, l'amour, l'amitié, l'étude furent les amusements de ce galant homme. Sans être traversée de malheurs extraordinaires, sa vie ne fut pas exempte des maux attachés à la condition humaine et dont le plus terrible est de penser. Il ne fut pas sans éprouver des souffrances physiques et morales qu'il supporta avec ce courage habituel et ce stoïcisme souriant qui formaient le fond de son caractère.

Ce qu'il paraît avoir souffert le moins patiemment en ce monde, c'est le contact des sots. Il les craignait plus encore que les méchants. En quoi il était bien avisé. « Les sots, disait Lamennais, sont plus redoutables que les méchants. Ceux-ci se reposent parfois; les sots, jamais. » Oui, certes, le sot est plus redoutable que le méchant. C'est lui qui vous apporte la mauvaise nouvelle, c'est lui qui, juge intègre, condamne l'innocent, qui, médecin réputé, tue le malade, c'est lui qui cause les guerres et les pestes et sacrifie aux dieux cruels, c'est lui qui sur un tableau du Corrège efface le visage délicieux d'Io, c'est lui qui, bon époux, fait mourir à petit feu sa malheureuse femme. C'est l'ennemi naturel de la science, de la beauté, de la liberté. Si Stendhal à force d'adresse et d'énergie échappa quelquefois à la poursuite des sots, il est un hôte, hélas! qu'il n'a pas évité et qui fut le fléau de sa vie; cet hôte invisible et silencieux, c'est l'ennui, l'insupportable ennui, le pire de nos ennemis: auprès de lui, la tristesse, avec ses voiles ondoyants et le jeu de ses ombres, nous sourit presque; lui, il est nu, sans visage et sans forme et muet; et, dans notre vie d'un instant, il nous hante pendant des siècles. D'où vient que ce compagnon, qui s'attache à la plupart des hommes et préfère les esprits les plus cultivés, semble à tous si affreux? N'est-ce pas parce qu'il nous entretient de la condition humaine et nous révèle ce que nous sommes? Stendhal l'a connu autant et plus qu'un autre, mais assurément il n'en eût pas parlé, comme j'en parle ici, de peur de trop accorder à la mélancolie et de donner dans le Sénancour. Je dois cet hommage à son caractère. Disons enfin que du cruel ennui il se défendait en écrivant sur toutes choses et sur lui-même. Mais dans sa vieillesse, il eut deux ennemis qui lui amenaient le monstre par la main, la solitude et la pauvreté. Sa vie de fonctionnaire de Civita-Vecchia en fut empoisonnée.

Beyle est par le fond de ses idées un homme du XVIII[e] siècle. Disciple d'Helvétius et de Condillac, il se passait de Dieu dans sa philosophie aussi facilement que Laplace dans sa mécanique. Une dame disait d'André Chénier qu'il était

athée avec délices; Beyle l'était, pour le moins, avec satisfaction, sans ostentation aucune, et sans la moindre envie d'amener l'espèce humaine à cette créance. Il était aussi peu porté que possible à faire des prosélytes, et s'il eût cru avoir les mains pleines de vérités, il ne les eût pas ouvertes. Les opinions humaines lui inspiraient un mépris respectueux.

En matière de gouvernement, il fut toujours partisan de la révolution. Jacobin, dans sa première jeunesse, il vénérait Brutus et regardait Napoléon avec les yeux d'Arena. L'âge tempéra ces sentiments. On a de lui des fragments d'une histoire qui témoignent d'une vive admiration pour le vainqueur de Marengo. Mais, devenu fonctionnaire, il resta républicain et libéral, et fit, dans l'intimité, figure d'un Cadet-Gassicourt. Les Bourbons lui inspirèrent une aversion dont la constance est remarquable en ce temps où la versatilité des esprits devançait les vicissitudes de la fortune et qui fournit aux pamphlétaires la matière d'un *Dictionnaire des Girouettes* plus gros qu'un *Almanach royal*. Pendant le Gouvernement de la Restauration, il témoignait à Béranger et à Manuel une vive amitié, détestait les prêtres et dessinait des éteignoirs sur ses cahiers de notes, afin d'exprimer par cet emblème l'esprit de la congrégation. Il s'accommoda de la royauté de Juillet qui le décora comme fonctionnaire, ce qui lui fit un sensible plaisir. Ceux qui en douteraient donneraient à penser qu'ils ne connaissent guère les hommes, ou qu'ils croient que les grands esprits n'ont pas les faiblesses des petits: en quoi ils se tromperaient.

Un trait de son caractère est trop saillant pour n'être pas indiqué dans son portrait, même laissé à l'état de croquis rapide. Il était secret, caché, étrangement attentif à dissimuler ses actes. Engagé sans cesse dans des aventures d'amour, on conçoit qu'il usât de discrétion. Mais on s'aperçoit bientôt en déchiffrant ses papiers qu'il faisait comme beaucoup d'amoureux qui veulent tout taire et tout dire. Craignait-il la police, les espions, les sbires? Sans doute les gouvernements sous lesquels il vivait justifiaient de telles

inquiétudes. En 1820, la police autrichienne, le croyant affilié aux Carbonari, l'expulsa de Milan. Voilà de quoi sans doute prendre des précautions. Oui, sans doute, mais la cautèle de Stendhal est d'une sorte toute particulière, si puérile qu'elle a tout l'air d'un jeu et qu'on voit qu'il s'amuse. Est-il surprenant qu'un homme supérieur s'égaye ainsi? Il n'y a que les sots qui ne se permettent jamais d'enfantillages. Ce grand romancier, dans les lenteurs de son existence tranquille, se donnait l'illusion de courir, comme son Fabrice, les plus terribles périls. De là ces faux noms, ces initiales, ces pseudonymes, ces mots mystérieux, ces phrases anglaises ou italiennes, ces noms rayés à l'encre ou coupés au canif, tout cet appareil naïf de mystère enfin, qui rend si difficile le déchiffrement de ses cahiers et fait le désespoir et les délices de ses éditeurs; car un éditeur aime aussi les aventures. Nous aimons tous les aventures.

Il y a des hommes de génie qui intéressent plus que leurs œuvres, comme Leibnitz; il y en a d'autres qui n'intéressent que par ce qu'ils ont écrit, Le Sage, par exemple. Il me semble que, lorsqu'on lit Beyle, c'est Beyle qu'on cherche, et qu'on préfère l'homme qu'il fut aux plus belles inventions qu'il a laissées. C'est pourtant un incomparable essayiste et un très grand romancier, et très surprenant aussi, par son goût pour le romanesque et son mépris de la vraisemblance, qu'il a souvent sacrifiée à je ne sais quoi de plus grand. L'art de Beyle, si admirable dans *Le Rouge et le Noir* et dans *La Chartreuse*, ne fait pas prévoir l'art du romancier tel qu'il prévalut dans la suite du XIXe siècle; il se rapporte beaucoup mieux à celui de Richardson, de Jean-Jacques, de Laclos, de Benjamin Constant, de Gœthe, tout au moins par le soin exclusif de peindre les sentiments. Rien chez Beyle qui fasse penser à Balzac, plus jeune que lui de seize ans, mais plus précoce, à Balzac, si peintre et qui colorie si vivement les êtres et les choses; rien qui ressemble à Walter Scott leur aîné à tous deux, abondant décorateur, qu'il faut bien rappeler, puisqu'il était de leur temps en possession, dans le monde entier, de tous les esprits et de tous les cœurs.

Nous savons que Stendhal travaillait longuement son plan, mais qu'il n'a jamais essayé beaucoup d'amender son style et que ses livres furent tous écrits de premier jet. C'est ce qu'il fait entendre lui-même en disant qu'il compte sur l'ordre des idées et non sur la qualité des termes et ne se soucie point du style. En faut-il induire qu'il n'écrivait pas bien? Non point. Fénelon non plus ne travaillait pas son style, il ne corrigeait guère ses phrases et, quand il les corrigeait, il les gâtait. Or Fénelon était tenu par Stendhal pour le plus agréable écrivain du XVIIe siècle et c'est une opinion encore suivie par plusieurs. Nous voilà avertis que Beyle, comme Fénelon, n'estimait dans le style rien autre chose que le naturel. On en pourrait seulement induire qu'il n'était pas artiste, ou du moins qu'il ne l'était pas plus que Fénelon. De toute évidence, il l'était moins. Mais il y a bien des manières d'écrire et l'on peut y réussir parfaitement sans aucun art, de même qu'il arrive d'être un écrivain sans correction, à la façon de Henri IV dans ses Lettres et de Saint-Simon dans ses *Mémoires*.

Encore un coup, Beyle écrivait-il bien? Pressé de répondre à cette question tout net et sans barguigner, je dirai d'abord que personne au temps de Beyle n'écrivait bien, que la langue française était tout à fait perdue et que tout auteur du commencement du XIXe siècle, Chateaubriand aussi bien que Marchangy, tout auteur, dis-je, écrivait mal, à l'exception du seul Paul-Louis Courier, dont le cas était particulier. Paul-Louis Courier, s'avisant que la langue française avait péri, se fabriqua, pour son usage, un idiome avec des morceaux d'Amyot et de La Fontaine. C'est tout le contraire de ce que fit notre Milanais et ces deux auteurs sont aussi dissemblables qu'il est possible à des contemporains.

— Enfin — me poussez-vous — Beyle écrivait-il bien? écrivait-il mal?

— Eh bien! Cherchez le langage français dans un chapitre du *Pantagruel*, ou des *Essais* de Montaigne, ou dans une page de ce vieil Amyot, dont Racine désespérait d'imiter la grâce; et vous sentirez tout de suite qu'on ne retrouvera pas dans

les âges qui suivront une telle fleur, une telle vénusté. Passez vite, et abordez les grands siècles. Si vous prenez alors, comme exemple du bon style, la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Cannaye*, le *Roman comique*, les *lettres* de Racine *sur les Imaginaires*, les *Caractères* de la Bruyère, les *Souvenirs de* Mme de Caylus, Beyle n'écrit pas bien. Si vous prenez comme canon les *Lettres persanes*, l'*Essai sur les mœurs*, les *Contes* de Voltaire, les *Rêveries du promeneur solitaire* ou la *Lettre sur les aveugles*, Beyle n'écrit pas bien. Mais, si vous le comparez, comme il est équitable et juste, à quelqu'un de ses contemporains et aux meilleurs, aux plus habiles et aux mieux doués, vous trouverez qu'il écrit bien, qu'il écrit très bien, et vous vous assurerez qu'il l'emporte sur Chateaubriand pour la simplicité du discours et la probité du langage.

Le désastre de la langue, commencé dans la jeunesse de Mirabeau, grandit sous la Révolution, malgré ces géants de la tribune, Vergniaud, Saint-Just, Robespierre, auprès desquels nos orateurs d'aujourd'hui semblent des enfants criards; malgré Camille Desmoulins, rédacteur du dernier pamphlet bien écrit que devait lire la France. Le mal s'aggrava encore sous l'Empire et la Restauration; il apparut effroyable dans les ouvrages de Thiers et de Guizot.

En ces temps déplorables, les écrivains en qui subsistait encore le sens de l'exactitude et le goût de la forme, s'efforcèrent d'échapper au fléau; chacun, à l'exemple de Paul-Louis, se composa un langage à sa convenance et selon ses moyens, et l'on rechercha de toutes parts la singularité. L'originalité, que l'on ne goûtait au XVIIe siècle que dans le choix et l'ordre des idées, fut affectée dans les mots et les tournures de phrases, dans le vocabulaire et la syntaxe. Ce fut un mal si l'on considère que, le langage étant fait pour la communauté des oreilles, toute singularité en doit être bannie. Mais enfin, il fallait refaire la langue, et il se trouva, pour accomplir cette œuvre, de bons artisans; on en connut même de prodigieux. Par malheur une trop curieuse originalité nuisit parfois à la clarté du discours; trop d'apprêt et de

soins en altéra le naturel et la simplicité. Et l'indifférence de Stendhal pour le style est devenue dès lors plus apparente.

Toutes les décadences sont tristes. Il faut plaindre le sort d'un Boëce ou d'un Paul Orose. Craignons cependant de déplorer trop vite la ruine des lettres françaises. Tacite n'écrivait pas dans le siècle d'Auguste et pourtant nous le lisons avec plus de plaisir et d'émotion que Tite-Live. Voilà une belle fiche de consolation pour nos historiens. J'en offre une autre assez riche à nos romanciers et conteurs: qu'ils pensent à Pétrone, à l'élégant Pétrone, qui florissait sous Néron et que M. Salomon Reinach fait naître, si je ne me trompe, à une époque beaucoup plus basse encore.

Sur les poètes, qui ont leur langage propre, et dont le déclin ne fut pas régulier et continu comme celui des prosateurs, je ne dirai rien. Beyle m'a détourné d'eux; il n'entendait rien à la poésie. C'était un ennemi d'Apollon, un vrai Marsyas.

NAÏS AU MIROIR

par

NICOLAS SÉGUR

Préface

Nicolas Ségur, issu, comme André Chénier, de parents grecs et de parents français, fut nourri sur cette terre où naquit la sagesse et la beauté et qui flétrie, blessée, meurtrie, après une mort de tant de siècles, commence à renaître. Il vint jeune en France et rien ne lui resta étranger de nos idées, de nos luttes, de nos troubles et de nos méditations. Il se jeta dans la mêlée littéraire et y fut remarqué. Il nous donne aujourd'hui une peinture vraiment splendide des courtisanes grecques et des philosophes athéniens, *Naïs au miroir*.

Naïs, sa Naïs, est fille de la Naïs ou Thaïs qui suivit Alexandre en Asie; elle a pour père le fils de Philippe ou un bouvier de Thrace: on ne sait et il n'importe. Elle florissait à Athènes au temps où Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, recevait des Athéniens les honneurs dus à Pallas, protectrice de la ville et habitait le Parthénon retentissant du bruit des flûtes et des chants. Naïs comptait parmi les trois plus belles courtisanes de la ville et l'emportait même (c'est notre auteur qui l'affirme) pour la perfection des hanches. Et, de même que dans l'amphore c'est moins le col ou le pied que le ventre arrondi qui fait la beauté de l'ensemble, de même c'est par la magnificence des flancs qu'une femme l'emporte sur une autre. On peut dire que Naïs était la plus désirable des Athéniennes puisqu'elle avait les flancs d'une déesse

immortelle. Aussi les amants se pressaient-ils sur son seuil. Elle choisissait les plus beaux et les plus riches. Naïs était pieuse et nous la voyons consacrer à la déesse « son voile de safran, de vertes couronnes de lierre, son miroir d'argent tout moite encore de sa chaleur » comme Praxo qui faisait de multiples présents à Cypris.

Ce voile transparent, de mode lesbienne,
Praxo te le consacre, ô Cypris ouranienne!
Avec lui, ce miroir de bronze, égal et clair,
Ce réseau trois fois teint des couleurs de la mer,
Et ce peigne de buis que dans sa chevelure
Longtemps elle traîna d'une main lente et sûre,
Comme un pêcheur traînant un filet hors de l'eau;
Ce peigne, ce miroir, ce voile et ce réseau
Elle te les consacre avec joie, ô Déesse!
Car le rire amoureux, la facile richesse
Sous ta ceinture d'or ont leur secret autel
Et l'éclair est moins vif et moins doux est le miel
Que les plaisirs divins goûtés par ta servante [1].

Naïs aussi, experte à donner le plaisir, savait le prendre. Son historien nous l'assure, et c'est un grand point. Il faudra que l'habile Nicolas Ségur le traite un jour amplement.

Les Grecs cultivaient l'art d'aimer avec une étude et des soins inconnus à ces barbares auxquels passa après la mort du grand Pan l'empire du monde.

Leurs courtisanes recevaient, comme reçoivent encore aujourd'hui au Japon les geisha, une éducation vaste et savante.

Elles acquéraient sous les noms de gymnastique et de musique tout ce qui peut embellir le corps et l'esprit.

Aussi Nicolas Ségur se plaît-il à recueillir sur les lèvres de sa Naïs toutes les maximes qui peuvent nous initier aux mystères de la vraie volupté qui confine à la sagesse. « La vraie volupté ne découle pas seulement du corps: elle a besoin

1 FRÉDÉRIC PLESSIS. *La lampe d'argile*, p. 17.

du concours de l'âme et, plus exigeante, elle attire aussi à sa suite le cortège des arts, le faste de la poésie, le rythme et la musique [1]. »

L'épisode qui finit et couronne l'histoire de Naïs est l'amour qu'inspire la courtisane au sage Polémon. Ce Polémon, fils de Philostrate, a sa place dans l'histoire de la philosophie. Il était Athénien du dème d'Œé. Dans la première fougue de l'âge il s'adonna au plaisir. Un jour, accompagné de jeunes débauchés, il se précipita ivre, une couronne sur la tête, dans l'école du philosophe Xénocrate qui ne sembla pas les voir et continua d'enseigner. Polémon, touché par le maintien et la parole du maître, suivit ses leçons, devint son disciple et lui succéda dans l'enseignement. Il réforma ses mœurs et prit un tel empire sur lui-même que son visage ne montrait jamais aucune altération. Il vivait seul, enfermé dans son jardin et était paré, dit un ancien, de la pureté, de la gravité, de la sévérité de son maître.

Voilà l'homme que fit succomber Naïs.

Comment se termina l'aventure je me garderai bien de le dire. Quand vous aurez lu les pages voluptueuses et graves, philosophiques et comme inspirées qui vous l'apprendront; quand vous serez sous le charme d'un récit en qui l'on retrouve je ne sais quoi d'un mythe de Platon, il vous sera loisible de méditer sur Eros et Anteros, et peut-être direz-vous, avec une tristesse délicieuse, comme le vieil Héraclite: « La vie et la mort sont une même chose. »

1 *Naïs au miroir*, p. 157.

LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT

par

PIERRE LOTI

Préface [1]

M. PIERRE LOTI vient de nous donner un nouveau livre, *Le Livre de la Pitié et de la Mort*. C'est un recueil de morceaux très divers pour le sujet et le ton, mais qui sont tous empreints de ce sentiment de bienveillance désolée et de mélancolie tranquille qui est au fond de l'âme de cet écrivain si sincère et si vrai.

M. Pierre Loti avait déjà conté son enfance et livré quelques-uns des secrets de son âme. Il nous avait confié cette tristesse sans cause qui l'étreignit dès les premières heures, cet ennui qui semble lui venir de loin, de très loin, cet ennui de vivre qui est en chemin depuis l'origine des choses. « Il est étrange, dit-il, que mon enfance, si tendrement choyée, m'ait surtout laissé des images tristes. » Sans doute, il eut, comme tous les enfants, sa part d'indifférence paisible et de riante ignorance. Mais il était sensible aux influences secrètes du jour et de l'air; et ces mille souffrances émanant de toute la nature, qui sont la rançon des êtres sensuels, enclins à chercher leurs joies dans les formes et dans les couleurs, froissaient à chaque instant ses délicatesses de sensitive.

Il y avait pour lui, chaque soir, « une heure difficile à passer », l'heure où la nuit monte.

1 Cette étude d'Anatole France, placée en tête d'une nouvelle édition de l'ouvrage de Pierre Loti parue l'année même de sa mort (1923), avait été publiée dans le numéro du 8 août 1891 du journal *l'Univers illustré*, lorsque parut la première édition du *Livre de la Pitié et de la mort*. (Note de l'éditeur).

Le sentiment du néant universel le pénétra jusqu'aux moelles dès l'âge le plus tendre. Il nous conte qu'à six ans, ayant entendu lire je ne sais quelle histoire où il y avait un enfant orphelin, un jardin abandonné et une perle bleue, il eut mal affreusement. Cela lui donna « la conception de la fin languissante des existences et des choses, de l'immense effeuillement de tout ».

Il y a peu de livres qui m'attristent et me plaisent autant que le *Roman d'un Enfant*. Je viens de le relire encore. Je ne puis détacher ma pensée de ce petit être exquis, aux sens subtils, tendre et rêveur, d'une ingénuité sauvage, qui grandit dans une maison austère où, suivant l'usage des anciennes familles protestantes, le chef de la maison lit chaque soir à haute voix la Bible. En cet enfant rêveur et minutieux, solitaire, triste jusqu'à la mort, voluptueux, l'âme flottante, éparse dans les choses, vieux comme elles et renaissant avec elles, presque un peu conscient de ces antiques métamorphoses, et trouvant dans tout ce qu'il découvre l'air de choses déjà vues, certes en cet enfant, je vois poindre l'âme de l'auteur d'*Aziyadé* et de *Pêcheur d'Islande*. Je devine ce qui donnera un jour, comme on l'a dit, « aux petites phrases de Loti, leur immense frisson ». J'ai dit qu'il était minutieux, et rien n'est plus vrai. Il apporte en toutes choses de l'exactitude et de la précision. En art, il a des minuties de primitif, et c'est par cela même qu'il exprime mieux que personne le vague des sentiments et tout ce qui, dans la nature comme dans l'homme, est indéterminé, profond, mystérieux. Car, n'en doutez point, pour être expressif même dans le rêve, rien ne vaut l'exactitude et la sincérité.

Exact et sincère, Loti l'est autant et plus qu'aucune âme au monde. Et c'est à ces deux habituelles qualités qu'il doit le pouvoir de nous peindre, « dans les choses et dans l'air, ces indicibles désolations du rêve qu'à l'état de veille on est à peine capable de concevoir ».

Dans cette grave et simple maison de Rochefort, où les fleurs mêmes, cultivées par la tante Claire, exprimaient la douceur du devoir et la crainte de Dieu, Pierre Loti était

lui-même un petit huguenot très sage. J'ai sous les yeux une lettre où, confirmant les confessions qu'il a faites de son enfance, il m'écrit : « Ne me jugez pas plus sensuel et pervers que je ne suis. Je vous assure que j'ai, à peu près, tout dit dans ce livre d'enfance...

» Dans le milieu austère où j'ai été élevé, je suis resté longtemps un enfant très pur. »

Il fut longtemps un enfant très pieux, un bon petit huguenot qu'édifiait et qu'exaltait la Bible, et qui, dans le grand salon où l'on faisait chaque soir la prière en famille, offrait au Dieu terrible, comme le jeune Samuel, son âme innocente. Instruit de tout ce que ses ancêtres avaient souffert pour la religion, il se représentait avec enthousiasme les assemblées des Cévennes et, plein d'admiration pour les pasteurs du désert, il résolut de se faire lui-même, quand il en aurait l'âge, ministre de l'Evangile. Mais la foi devait se perdre de bonne heure dans cette âme si merveilleusement douée de l'instinct des choses naturelles. Il était un très petit enfant encore, lorsque se fit « une première imperceptible fissure par laquelle, goutte à goutte, une eau glacée commença d'entrer ». Ce fut à la mort de sa grand-mère. Il la vit sur son lit de parade, endormie, dans une attitude exacte, régulière et comme éternelle :

« N'ayant jamais vu de morts, je m'étais imaginé jusqu'à ce jour que, l'âme étant partie, ils devaient faire tous, dès la première minute, un grimacement décharné, inexpressif, comme les têtes de squelettes. Et, au contraire, elle avait un sourire infiniment tranquille et doux ; elle était jolie toujours, comme rajeunie, en pleine paix...

» Alors passa en moi une de ces tristes petites lueurs d'éclairs qui traversent quelquefois la tête des enfants, comme pour leur permettre d'interroger d'un furtif coup d'œil des abîmes entrevus ; et je fis cette réflexion : Comment grand-mère pourrait-elle être au ciel, comment comprendre ce dédoublement-là, puisque ce qui reste pour être enterré est tellement elle-même et conserve, hélas ! jusqu'à son *expression* ?... »

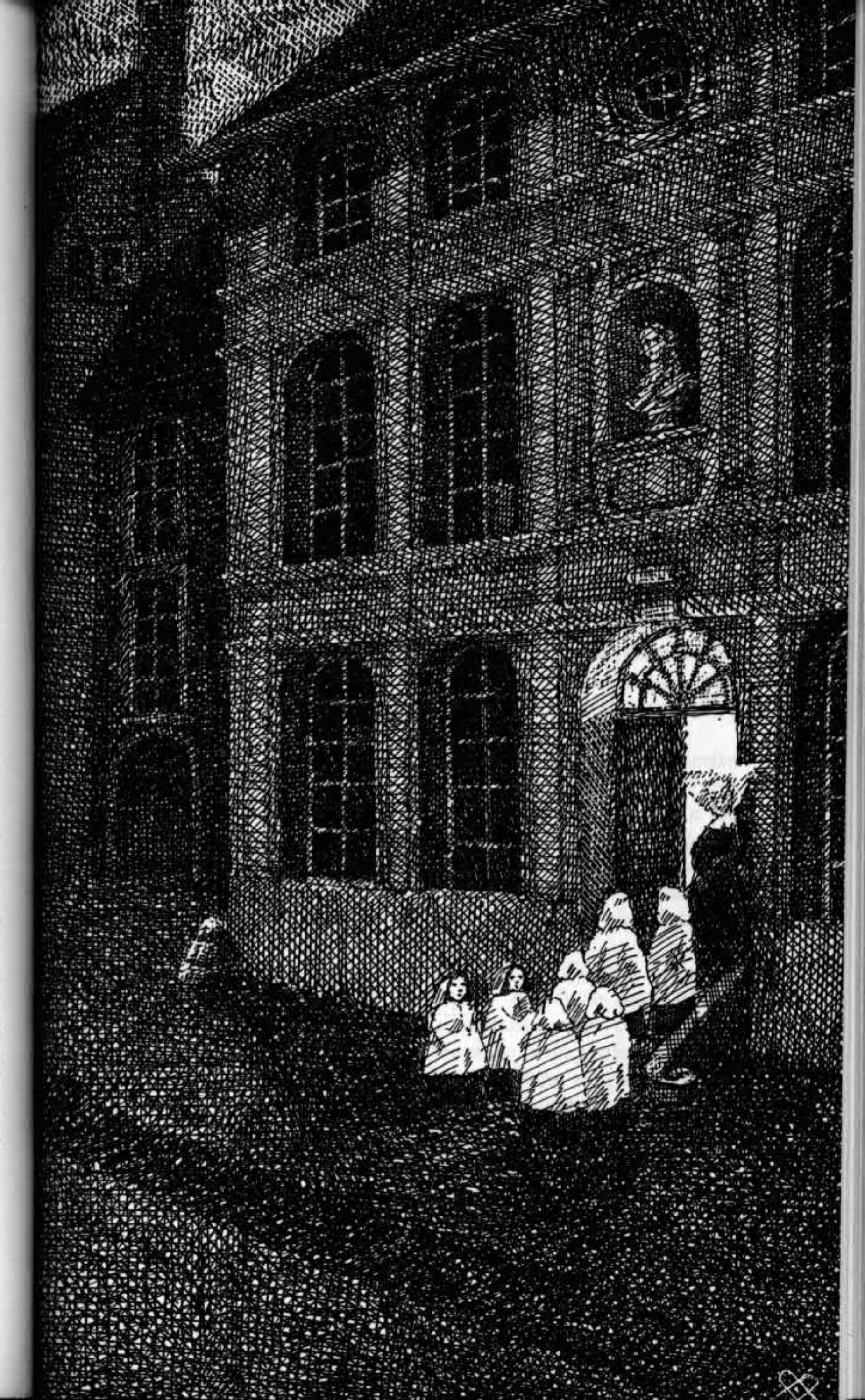
Ce ne fut, ce jour-là, qu'une goutte froide dans l'imperceptible fissure. Mais la lézarde devait s'étendre insensiblement jusqu'à ce que l'édifice des aïeux s'écroulât tout d'un coup.

Un soir, à Rochefort, un soir pluvieux de mai, un de ces soirs tristes et froids de printemps qui serrent le cœur prêt à s'ouvrir à la chaleur, Pierre (il avait alors onze ans) vit passer dans une rue longue et solitaire une procession d'orphelines vêtues de blanc:

« Après avoir fait un tour dans le quartier désert et avoir chanté une ritournelle mélancolique, la modeste procession, avec ses deux ou trois bannières, rentra sans bruit; personne ne l'avait regardée dans la rue, où, d'un bout à l'autre, nous étions seuls; le sentiment me vint que personne ne l'avait regardée non plus dans le ciel tendu de gris, qui devait être également vide. Cette pauvre petite procession d'enfants abandonnés avait achevé de me srreer le cœur, en ajoutant à mon désenchantement sur les soirées de mai, la conscience, de la vanité des prières et du néant de tout. »

Dès lors, la brèche était ouverte, une brèche impossible à boucher. Comme tous les hommes de génie sincère et d'originalité vraie, Pierre Loti est une revanche de la nature sur l'éducation, un beau triomphe de l'instinct sur la croyance un beau coup des forces mystérieuses qui forment les êtres. Sur l'arbre greffé par les saints et les martyrs, il croissait comme un sauvageon destiné à porter des fleurs d'un parfum troublant et des fruits délicieusement empoisonnés. Il est admirable et singulier que l'héritier des pasteurs du désert, l'enfant des réformés, ait inventé l'amour exotique et fourni au sensualisme de la vieille Europe des formes, des couleurs et des odeurs nouvelles.

Mais j'ai tort de dire que la pensée de Pierre Loti est un poison délicieux. Elle est désolée, mais elle n'est point mauvaise; elle a rejeté la foi, mais elle a conservé la pitié, la sainte pitié; elle est pieuse encore, elle a la religion de la souffrance et de la tristesse humaines. *Le Livre de la Pitié et de la Mort:* ce livre, dit M. Pierre Loti, dans son avertissement, « est encore plus moi que tous ceux que j'ai écrits



jusqu'à ce jour ». Et on peut l'en croire, car c'est le plus vrai des écrivains. Et je doute que, malgré son talent, ou plutôt à cause même de son talent, il soit capable, le voulût-il, d'exprimer des sentiments qu'il n'a pas éprouvés. Il n'est pas livresque; il n'a pas la moindre rhétorique; il est tout à fait étranger aux artifices oratoires et aux procédés d'école. C'est encore un point par lequel je le trouve très admirable et très aimable. Point de souvenirs littéraires, ni de préjugés savants entre la nature et lui. Il nous confie qu'enfant il ne lisait jamais et dédaignait beaucoup les livres. Et il montre, en toute rencontre, « pour les choses imprimées, un éloignement inné ». Loin de l'en blâmer, moi, dont l'esprit a dévoré en ce monde une suffisante quantité de papier noirci, je l'en félicite: il lit dans les choses et cela vaut mieux, pour un poète, que de lire dans les livres. Et puis, il est bon que, de temps à autre, un esprit indépendant nous étale la vanité de ce dont nous sommes si vains. Nous avons le préjugé de l'instruction, qui est fâcheux, car il tend à gâter la vie. Nous vivons trop dans les livres et pas assez dans la nature, et nous ressemblons à ce sot de Pline le Jeune qui étudiait un orateur grec pendant que sous ses yeux le Vésuve engloutissait cinq villes dans la cendre.

« Ce livre est encore plus moi que tous ceux que j'ai écrits jusqu'à ce jour. » Nous l'en croyons. *Le Livre de la Pitié et de la Mort* est un précieux supplément au *Roman d'un Enfant*. Il ne forme pas un tout complet et suivi: il est composé de morceaux détachés, mais qui tous (si toutefois on excepte le morceau sur l'*Œuvre de Pen-Bron* et la *Chanson des vieux époux*) sont des pages intimes, des feuillets de journal ou de mémoires.

Dans le livre de Loti, comme dans les *Fioretti* de saint François d'Assise, une grande part est faite aux bêtes. M. Loti a pour comprendre les animaux une pénétration merveilleuse, et, pour les plaindre, cette pitié profonde, cette belle sympathie qui est le lot des créatures exquises. Nous trouvons, dans ce seul volume, un chat, deux chattes, un moineau et un bœuf, de quoi faire une douzaine de fables

au temps du Chevalier de Florian. Mais M. Loti n'est pas fabuliste: il ne donne pas d'esprit à ses bêtes; il fait voir en elles une âme inachevée et mystérieuse, une pensée confuse, à la fois très voisine et très éloignée de la nôtre. Il excelle à montrer un éclair de sentiment dans le regard d'un bœuf, et toute une petite suite d'idées dans l'œil, le geste et la voix d'une chatte. Quant aux figures de ces animaux, je ne dirai point qu'elles sont peintes; peindre, c'est user d'artifice; elles sont la nature, la vie même. Voyez, par exemple, le portrait d'une chatte chinoise: « d'une couleur fauve de lapin sauvage, toute mouchetée de taches, comme un tigre, avec le museau et le cou blancs; laide, mais surtout à cause de sa maigreur maladive, et en somme plus bizarre que laide, pour un homme affranchi comme moi de toutes les règles banales sur la beauté. Assez différente, d'ailleurs, de nos chattes françaises, basse sur pattes, allongée en fouine, avec une queue démesurée; de grandes oreilles droites, avec un visage en coin de mur; tout le charme dans les yeux, relevés aux tempes comme tous les yeux d'extrême Asie, d'un beau jaune d'or au lieu d'être verts, et sans cesse mobiles, étonnamment expressifs. »

Mais c'est-à-dire la mort des bêtes, l'évanouissement de ces âmes inconnues de l'homme, que Loti montre le mieux peut-être son ingénuité divinatrice. Je ne citerai pas la mort de Moumoutte blanche et de cette Moumoutte chinoise. Ce sont des pages qu'il faut lire dans le livre, à leur place et dans la suite du simple et touchant récit. Le morceau le plus grave, je dirais le plus religieux, du recueil de *La Pitié et de la Mort*, est celui qui porte ce titre: « TANTE CLAIRE NOUS QUITTE ». L'auteur nous en parle dans ce chapitre avec une sorte de pudeur et de piété: « Je n'ai consenti, dit-il, à le livrer à aucune revue, de peur qu'il ne tombât sous les yeux de gens quelconques, sans que j'aie pu les avertir. D'abord je ne voulais pas publier ce passage. Mais j'ai songé à mes amis inconnus: un seul mouvement de leur sympathie lointaine, je regretterais trop de m'en priver... et puis j'ai toujours cette impression que, dans la durée, je recule les limites

de mon âme en la mêlant un peu aux leurs; quelques instants de plus, après que j'aurai passé, la mémoire de ces frères gardera peut-être vivantes de chères images que j'y aurai gravées.

« Ce besoin de lutter contre la mort est d'ailleurs — après le désir de faire quelque bien si l'on s'en croit capable — la seule raison immatérielle que l'on ait d'écrire. »

Je suis de ces amis inconnus, et j'ai lu avec un affectueux recueillement cette relation des dernières heures d'une femme de bien, récit le plus simple du monde et le plus pathétique, auquel on ne peut rien comparer, non pas même le chapitre où David Copperfield rappelle avec une sainte familiarité la mort de sa mère, ni le chapitre XXI des *Souvenirs de Tolstoï*: « Ce qui nous attendait à la campagne ». Ces pages, les dernières surtout, sont, plus que toutes, riches en douleur humaine: mais il s'agit dans l'une et dans l'autre d'une mère. Et c'est un sujet incomparable. Tenons donc les soixante-cinq feuillets de M. Pierre Loti pour uniques. Ils sont uniques, en effet, pour l'expression de la douleur simple et vraie. Nous connaissions déjà Tante Claire par les confidences du *Roman d'un Enfant*: « Tante Claire, dit Loti dans ce livre, était la personne qui me gâtait le plus. Et si soigneuse de mes petites affaires! » Elle donnait des pralines à son neveu. Il y avait dans la chambre de Tante Claire, sur un coin de la cheminée, un ours. C'était un ours de porcelaine, et creusé en forme de coupe. Suivant une convention passée avec Tante Claire, chaque fois que l'ours avait la tête tournée de côté (ce qui arrivait plusieurs fois le jour, après les repas), il avait au-dedans de lui des pralines pour l'enfant. Tante Claire habillait aussi des poupées qui étaient les personnages d'une féerie inventée par le petit garçon poète, une merveilleuse *Peau d'Ane*. Elle avait surtout l'entreprise de la coiffure des fées et des nymphes: « Sur leur tête de porcelaine, grosse comme le bout du petit doigt, elle posait des postiches de soie blonde, qu'elle frisait ensuite en boucles éparses au moyen d'imperceptibles fers. »

Puis, elle aidait l'écolier rêveur à faire ses devoirs. « Elle prenait en mains l'énorme dictionnaire qu'il fallait, et me

cherchait mes mots pour les thèmes et les versions. Elle s'était habituée même à lire le grec, afin de m'aider à apprendre mes leçons dans cette langue. Et, pour cet exercice, je l'entraînais toujours dans un escalier, où je m'étendais aussitôt sur les marches, les pieds plus hauts que la tête: deux ou trois ans durant, ce fut ma pose classique pendant la récitation de la *Cyropédie* ou de l'*Iliade*. »

Oui, nous la connaissions et nous l'aimions, l'excellente créature, la femme forte, qui consume sa vie dans des travaux augustes et familiers, et quand nous apprenons sa mort, bien qu'elle soit morte pleine de jours, au milieu des siens, nous sommes émus comme si un événement tragique était survenu dans notre propre famille.

SAGES ET POÈTES D'ASIE

par

PAUL-LOUIS COUCHOUD

Préface

I

M. PAUL-LOUIS COUCHOUD, ancien élève de l'Ecole Normale, agrégé de philosophie, docteur en médecine, a publié très jeune encore, en 1902, un livre où se découvre déjà le centre d'attraction de son esprit sans cesse emporté par d'ardentes curiosités, mais qui tourne autour d'un point fixe, en quoi il est harmonieux et vraiment encyclopédique. Ce livre est une étude sur Spinoza [1], conçue d'une manière originale. Tenant la doctrine d'un philosophe pour un événement historique, l'auteur a rattaché l'œuvre du juif excommunié d'Amsterdam aux circonstances extérieures qui peuvent l'expliquer; il nous fait connaître le milieu où Spinoza a vécu et déroule une suite de tableaux animés et vivants. Ainsi la vocation de M. Couchoud s'est manifestée dès la première heure. Il a fait depuis d'importantes études de psychiatrie, il a opéré des recherches de laboratoire et découvert même un bacille nouveau. Mais toutes les connaissances qu'il acquiert, il se promet de les mettre au service de la moderne Clio et se plaît à méditer l'histoire des idées morales qui constituent le fonds commun de chaque génération humaine.

1 Alcan, édit.

C'est ainsi qu'il a été amené à étudier les origines du christianisme. Ayant atteint le milieu splendide du chemin de la vie, il consacre les années de sa riche maturité à composer un livre qui présentera sous un aspect nouveau les obscurs commencements d'une religion qui a conquis une vaste partie du monde. Ce qu'il m'a été donné de connaître de cette œuvre en formation m'inspire un vif intérêt et cet enthousiasme que donne le pressentiment d'une grande chose:

Nescio quid majus nascitur...

Je n'achève pas: on manquerait de goût à prendre ce ton d'oracle. Cependant, les esprits attentifs, en Europe, en Amérique, voient l'exégèse, après trois siècles d'efforts, près d'aboutir aux résultats les moins attendus par la multitude ignorante... Qu'ils sont beaux et dignes de louanges, ces hommes qui, à grand labeur, à travers des obstacles presque insurmontables, au milieu de l'indifférence, ou de l'hostilité des foules, recherchent les vérités entre toutes nécessaires à la liberté des esprits et à la paix des cœurs!

II

Mais je n'ai pas caractérisé encore le docteur Couchoud si je ne vous ai pas découvert son démon familier, qui lui parle sans cesse à l'oreille, qui le mène à son gré. Ce démon, c'est celui qui poussa le vieil Hérodote à parcourir tout le monde connu des Grecs, à visiter les barbares, à observer leurs mœurs, et lui fournit la matière de ses récits, c'est le démon qui hante les esprits curieux et sincères, jaloux de peindre d'après nature, c'est le démon des voyages, qui conduisit Marco Polo chez le Grand Mogol, au prix de cruelles fatigues et d'innombrables périls. Aujourd'hui, on est un Marco Polo sans difficulté. Favorisé par le génie de son temps,

le docteur Couchoud avait, dès sa prime jeunesse, parcouru le monde. Le livre que je vous présente, *Sages et poètes d'Asie*, doit beaucoup à ce démon. Le titre, qui n'est pas des plus exacts, du moins nous promet un beau voyage; il ne nous trompe pas. En fait il est composé de quatre études dont trois sont consacrées au Japon où l'auteur a vécu et une à la Chine qu'il a visitée.

Que nous nous sommes lentement avancés dans la connaissance de la planète où nous vivons, l'une des plus petites pourtant du système auquel elle appartient, qui n'est pas lui-même un des plus grands systèmes du ciel! Hier encore pour l'Européen l'Extrême-Orient n'entrait pas dans la philosophie de l'histoire. Il n'a pas de place dans le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Le génie de Voltaire devina la Chine; mais il ne la connut point; c'était pour nous au XVIII[e] siècle une contrée inaccessible. Ernest Renan, d'un esprit pourtant si vaste et si curieux, s'en inquiéta peu. Personne dans ma jeunesse ne m'a averti de la grandeur et de la beauté des antiques civilisations orientales. La Chine ne nous était guère connue que par ses porcelaines dont on ignorait l'âge et le Japon par ses estampes que nous admirions sans discernement. La génération européenne à laquelle appartient M. Paul-Louis Couchoud a pu la première parcourir, étudier, méditer à loisir la Chine ouverte et le Japon transformé, vainqueur de la Russie, rival des Etats-Unis, entré dans le concert mondial et s'y rendant redoutable par sa flotte, son armée et sa diplomatie.

M. Couchoud, dès qu'il vit le Japon, l'aima, non pour son adresse et sa promptitude étonnante à prendre aux Européens des armes afin de les combattre, mais pour son goût fin de la beauté, sa politesse, son art exquis de vivre et un sentiment de la nature d'une pénétration sans égale. N'eût été sa curiosité universelle et le besoin de tout voir, de tout embrasser qui le dévore, il eût, comme Lafcadio Hearn, embrassé la vie japonaise et célébré pour le reste de ses jours, avec ce peuple ami du paysage, les fêtes de la première neige et des cerisiers en fleur.

III

Son livre commence par un article intitulé *Atmosphère japonaise* sur le sentiment de la nature au Japon et la place donnée à l'art dans ce pays où tout le monde est poète, dessinateur et musicien. On y peint et l'on y écrit avec le même pinceau, nous dit M. Couchoud, et la poésie n'y est pas savante. L'art est pour tous. La bûcheronne qui porte sur la tête un petit fagot y met quelques feuilles rouges. C'est le pays du dessin. D'un coup de pinceau on y fait vivre un animal. Ce qu'accomplit en Italie l'unique Pisanello s'accomplit constamment au Japon depuis des siècles. Notre auteur attribue cette habileté à peindre les animaux domestiques et les animaux sauvages au sentiment de sympathie pour tout être animé qui est naturel aux Asiatiques. Les Japonais ne se croient pas d'une autre essence que les bêtes. Que cela me les rend aimables! Ils n'ont pas rompu le lien qui lie l'homme à la nature animée, qui est la nature entière; ils sont en communion avec la vie universelle, avec la bête et la plante; ils ne se sont pas échappés par orgueil dans les vides espaces de la métaphysique.

IV

Après ces pages écrites avec amour, d'un style enchanteur, vient un morceau sur la muse japonaise, consacré particulièrement au haïkaï, poème à forme fixe, composé de dix-sept syllabes. C'est donc un très petit poème, auprès duquel notre sonnet européen semble une épopée. Il faut que ces dix-sept syllabes sortent du cœur naturellement. Au Japon le poète parle la langue de tous, celle qu'un paysan comprend et parle. Dans sa brièveté le haïkaï, paraît-il, caresse l'oreille et touche le cœur. Bashô, l'Epictète et le Marc-Aurèle du Japon, excelle dans ce genre, qu'on est tenté de rapprocher de l'épigramme grecque. Mais il y a plus d'art dans Méléagre que dans Bashô. M. Couchoud, bien plus familier que nous

avec le haïkaï, le goûte mieux. Il nous cite un assez grand nombre de ces jolis poèmes nains, dont il vante la vive allure. Persuasif comme à son ordinaire, il a inspiré, pendant la guerre, à un de ses amis, la pensée de rendre ses impressions de tranchée dans le rythme cher aux Japonais et M. Vocance sut exprimer en haïkaï les émotions d'une sensibilité aiguë [1].

V

Le troisième morceau du recueil est intitulé *La patrie japonaise*. C'est le journal de l'auteur qui se trouvait à Tokyô au mois de février 1904, quand éclata la guerre entre le Japon et la Russie, notes rapidement jetées sur le papier, pages d'un vif intérêt pour ceux qui ont vécu en France et en Angleterre les heures d'août et de septembre 1914, pages inestimables pour le petit nombre de ceux qui considèrent avec un esprit philosophique le cours des choses humaines. Ceux-là y verront peut-être que, pris en masse, au même degré de civilisation, les hommes diffèrent peu les uns des autres et agissent dans les mêmes circonstances à peu près de la même façon. Voilà des hommes de la race jaune qui se préparent à combattre un puissant ennemi. A les voir, à les entendre, un Français et, je crois bien, un Anglais, si l'amour-propre ne l'aveugle pas, se reconnaîtra en eux. Devant l'ennemi, même patriotisme, même confiance, même enthousiasme. Trouvant, par avance, la formule que les alliés adopteront le jour du grand conflit, le Nippon déclare qu'il combat pour la civilisation. Tous les partis n'en forment plus qu'un; les socialistes seuls font entendre des protestations méprisées. Les commerçants se montrent extraordinairement belliqueux: ils voient que pour eux la guerre est une bonne affaire. Le gouvernement suspend les garanties parlementaires et établit la censure des livres et des journaux. Les bonzes vont offrir aux soldats des tablettes de bonheur

1 Julien Vocance, *Cent visions de guerre.*

comme, dix ans plus tard, les aumôniers français distribueront dans les tranchées des médailles de l'Immaculée Conception. Des bons de guerre sont émis et les gros souscripteurs font, par patriotisme, de fructueuses affaires. Les particuliers versent leur or dans les caisses de l'Etat. Les baraques de foire où les badauds de Tokyô voient tuer des Russes pour un sou rappellent assez bien, je pense, l'*Empire* flamboyant où les bourgeois à Londres applaudissaient un clown bourrant de coups de poing un mannequin à la ressemblance du président Kruger.

Si l'on veut marquer les nuances, on remarquera peut-être que le Japonais donna à l'Etat ses richesses avec une libéralité inconnue aux Européens. On reconnaîtra en maintes circonstances ce mépris asiatique de la mort sans exemple sous nos cieux. On est frappé aussi de l'esprit chevaleresque, hérité des vieux samouraï, qui se manifesta notamment avec splendeur lorsque l'ambassadeur de Russie quitta Tokyô comblé d'honneurs et de présents et s'exprima souvent par un langage courtois à l'égard de l'ennemi. Mais il faut considérer que les Japonais n'avaient pas soutenu de longues guerres contre les Russes et n'en avaient pas éprouvé de dommages, que dès le début des hostilités le bonheur de leurs armes leur rendit la générosité facile et que d'ailleurs le ton changea du tout au tout quand on apprit que les Russes coulaient les bateaux de commerce et se livraient à la piraterie. Ils furent dès lors traités de barbares, de Goths et de Vandales.

Il ne faudrait pas pousser trop loin ces parallèles entre des peuples qui n'agissaient jamais dans des circonstances identiques. Toutefois la guerre se prête mieux que la paix à de telles comparaisons parce qu'elle découvre le fond primitif de l'humanité et montre les masses dans une action commune. Enfin conduits, sous l'empire d'un historien philosophe, à spéculer sur l'humanité dans le temps et dans l'espace, nous nous demandons si les mortels, soumis à la nécessité, ne se ressemblent pas beaucoup entre eux pour l'essentiel à toutes les époques et sur toute la surface de la planète,

en dépit des différences que produisent la race, le climat et toutes particulières conditions de la vie. Les anciens semblent avoir surtout considéré les ressemblances. Le XVIIe siècle et le XVIIIe s'étudiaient à trouver l'homme semblable à lui-même sous des dehors divers. Subitement les romantiques, Walter Scott en tête, tournant leurs regards vers les choses lointaines, sentirent les différences mieux que les ressemblances. Augustin Thierry, pour citer l'évocateur du passé qui, en une époque de dérèglement, garda toujours la mesure exacte et le ton juste, se plaît visiblement aux particularités distinctives et force dans ses tableaux la couleur locale. En un chapitre de ses études il querelle son prédécesseur, le vieil Anquetil, qui donne aux Français depuis Clovis jusqu'à Louis XIV des traits uniformes. Mais bientôt Sainte-Beuve, grand connaisseur des âmes, estimera que plus on étudie l'histoire, plus on trouve que les hommes et les choses se sont toujours beaucoup ressemblés sous les différences de forme et de costume [1]. Les grands et rapides progrès des sciences historiques ont balayé la défroque romantique. Mais, pour semblables essentiellement que soient les hommes, il n'en est pas moins vrai que, comme l'exprime le commun langage, ce qui est étranger semble étrange. M. Couchoud est particulièrement doué pour écrire l'histoire selon les exigences de la pensée moderne: philosophe et artiste, il exprime avec un égal bonheur le général et le particulier.

VI

Nous arrivons au quatrième et dernier morceau du livre des *Sages et poètes*. Il nous fait passer du Japon à la Chine, à la Chine immense et vénérable où, sous les Song, dit

1 Pour bien sentir ce que nous disons ici comparez les histoires de Mézerai et de Rollin avec celles des deux Thierry et de Michelet (Guizot en est resté à la vieille école). Vous serez plus frappé encore si vous rapprochez le *Télémaque* de Fénelon et le *Sêthos* de l'abbé Terrasson des *Martyrs* de Chateaubriand et de la *Salammbô* de Flaubert.

M. Couchoud, furent inventés des raffinements de sensibilité inconnus au reste du monde. C'est la relation d'une visite, je devrais dire d'un pèlerinage au tombeau de Confucius à Kinfeou. Notre auteur aime et fait aimer ce vieux sage qui parlait peu de la providence céleste, ne disait rien des choses qu'on ne sait pas, bornait son enseignement à la conduite de la vie et des affaires publiques et qui, avant les stoïciens, professa la charité du genre humain. M. P.-L. Couchoud prévoit, appelle le jour où l'élite de tous les peuples du monde enfin réunis en une seule famille célébrera, dans un même sanctuaire, Confucius et Socrate. Et c'est la conclusion de ce livre qui, tout composé qu'il est d'articles détachés, forme un tout homogène par l'esprit et la doctrine.

VII

Le charme de M. Couchoud est dans cette faculté rare de se rendre présentes les choses anciennes ou lointaines que possèdent un Renan, un Ferrero, et qui donne à l'histoire l'intérêt d'un vivant spectacle. Il est doué de cette belle imagination aussi nécessaire à l'histoire qu'au poète et sans laquelle rien n'apparaît, rien ne s'éclaire. Il a l'invention dans le sens profond du mot, l'art de trouver, de découvrir ce qui demeurait caché. Et cet esprit si pénétrant, qui va au fond des choses, semble seulement les effleurer, tant il y porte une main légère. Son esprit est naturellement enclin à la bienveillance, non qu'il se montre indulgent à l'excès envers les individus, qu'il s'efforce d'apprécier avec équité. Sa bienveillance est plus haute et ressemble à celle de Renan: c'est aux hommes, à la multitude obscure qu'elle se donne. En lui l'amour brille comme une lampe et dissipe les ombres de la foi éteinte. Il aime les hommes jusque dans leurs faiblesses et leurs égarements, et semble parfois s'excuser de ne pas partager leurs erreurs.

Il lui arrive ce qui arrive à la plupart des esprits méditatifs qui exercent à l'excès la faculté de comprendre.

Comme ils voient la raison de ce qui est, ils sont prêts à s'en accommoder. Ils ne combattent pas volontiers ce qu'ils approuvent le moins; ils entrent dans la pensée populaire la plus opposée à la leur et tiennent compte des préjugés. La polémique leur fait horreur; ils craignent de perdre leur temps à disputer, en quoi ils sont sages. Si pourtant les vieux Scandinaves avaient raison, quand ils croyaient à la vertu des runes, si un mot tracé sur une pierre pouvait changer le monde, qui mieux que ceux-là sauraient écrire ce mot? — Mais que dis-je? Ne l'écrivent-ils pas sans cesse, à leur insu, et leur pensée ne transforme-t-elle pas les sociétés?

M. Couchoud écrit sans aucune affectation, sans effort apparent, avec un beau naturel et une grâce irrésistible; son style concret éclaire, colore, anime les objets; comme cette Vénus qu'invoque le plus grave des poètes latins, il fait naître les fleurs, répand la lumière, pénètre les cœurs d'une douce flamme.

Janvier 1920

LE TOMBEAU DE LORD BYRON

BYRON appartient à l'humanité. Il fut le premier de ces hommes modernes en qui nous nous reconnaissons et que nous n'appelons plus les romantiques, mais les nouveaux classiques. Il fut sacrilège et pieux. Il ouvrit le monde aux Muses nouvelles et il apporta aux anciennes son offrande expiatoire. Il se précipita dans la mort avec les femmes souliotes, au rythme d'un hymne parfait. Il est beau de mourir jeune, pour une cause étrangère, sur la terre des vrais dieux.

21 janvier 1924

DERNIÈRES PAGES

AVERTISSEMENT

Au cours des années 1917 et 1918, Anatole France conçut le projet de composer un recueil de dialogues philosophiques. Il réunit dans plusieurs dossiers les notes relatives aux sujets qu'il se proposait de traiter : Dieu, la Nature, la Métaphysique, la Guerre, l'Avenir, le Langage comme moyen de connaître la vérité, la Pudeur, l'Eglise.

Il songea également à écrire un dialogue sur la Vieillesse, *un autre sur* l'Astronomie *et deux dialogues sur* l'Amour *et* la Mort.

L'ouvrage aurait été intitulé : SOUS LA ROSE.

Ce projet fut abandonné : il en reste seulement des fragments qui ont été publiés par Michel Corday, en 1925, un an après la mort de l'auteur, sous le titre : DERNIÈRES PAGES INÉDITES D'ANATOLE FRANCE.

Un seul dialogue avait été entièrement rédigé et mis au net ; on en trouvera le texte ci-après; figurent à la suite les principaux fragments qui subsistent des autres dialogues.

J. S.

Sur la métaphysique et l'existence de Dieu

THÉMINE

Ce monde où nous sommes jetés dans une ignorance tragique de ce qu'il est et de ce que nous sommes, nous restera-t-il toujours inconnu? Pourtant nos sens, dont notre raison contrôle le témoignage, nous mettent en rapport avec les objets du dehors.

FLORIS

Hélas! Cette machine qui nous met en rapport avec les objets qui nous environnent est une machine obtuse qui se heurte aux choses et ne les pénètre pas. Tout lui résiste. Elle s'arrête à la surface, et la substance, si divisée qu'elle puisse être, lui est toujours cachée. Quant à notre raison, c'est chose vague, indéfinie, incertaine, confuse, changeante, variable selon les personnes, variable dans un même individu, selon les années, les jours, les heures, qui s'allume et s'éteint tout à coup, et ne jette que trouble et contrariétés. Les animaux possèdent un appareil assez semblable à celui de l'homme pour connaître le monde extérieur et une raison bien moins étendue que la nôtre, mais de même sorte. Aussi le chien et l'homme prennent-ils, à peu de chose près, la même connaissance de la nature. Le pauvre Mitzi qui, couché le nez entre les pattes à mes pieds, tourne vers moi ses beaux yeux bruns et dorés, en sait autant que son maître sur le monde et la vie.

THÉMINE

Mais n'existe-t-il pas, Floris, une raison connue des seuls philosophes, la raison pure, qui perçoit ce qui échappe à la raison commune? Et ne peut-on pas atteindre par cette voie les connaissances auxquelles j'aspire?

FLORIS

C'est en effet ce que pensent ceux qui professent la métaphysique ou, pour parler plus exactement, les métataphysiques. Car de son vrai nom ce vieux jeu, renouvelé des Grecs, s'appelle les métataphysiques, ou choses qui viennent après les physiques. Ainsi l'ont voulu les éditeurs d'Aristote. Autant que je l'ai pu démêler, les métaphysiciens, pour échapper aux erreurs des sens et à l'illusion universelle, se donnent une illusion contraire. Nous, esprits grossiers, nous nous imaginons voir, entendre, sentir; ils s'imaginent qu'ils se croient, après cela, très avancés dans la connaissance de la nature.

THÉMINE

Cette métaphysique dont vous vous moquez, Floris, un peu légèrement, n'est-elle pas devenue, dans la philosophie moderne, la science des principes et par conséquent la plus haute des sciences, comme dit mon maître M. Bulle, et la connaissance de qui toutes les connaissances tirent leur certitude et leur unité?

FLORIS

Ah! C'est là que commencent les difficultés. Nous sommes venus trop tard au monde, Thémine, pour connaître les principes des choses. Il s'en faut exactement d'une éternité que nous puissions saisir le principe universel (*principem, primus capere*, disent les étymologistes). Au rebours de Petit-Jean, ce que nous savons le plus mal c'est notre com-

mencement. Nous sommes aussi loin des principes qu'étaient loin du rivage de la mer ces laboureurs qui prirent pour un van la rame qu'Ulysse errant et maudit portait sur son épaule. Et quand M. Bulle ajoute que cette science est élevée, il n'est pas métaphysicien, mais physicien, et des plus ignorants. Car il n'y a ni haut ni bas dans l'univers.

THÉMINE

Ne parlons plus de principes, si vous voulez. Et raisonnons sur les vérités que nous pouvons atteindre. Et pour éviter autant que possible les erreurs des sens et de la raison, nous nous attacherons à l'exactitude du langage et nous prendrons soin de définir les termes à mesure que nous les emploierons.

FLORIS

Et par quoi les définir? Par des mots, qu'il faudra définir par d'autres mots, sujets eux-mêmes à définition. Et qu'est-ce qu'un mot? Un son, un murmure, un cri, un grognement, *muttum*. Les philosophes ont pris grand soin de distinguer le langage articulé, propre à l'homme, du langage des animaux. De l'un à l'autre, sans doute, la différence est grande; mais non pas totale. C'est toujours murmurer, grogner, *muttire*. Et s'il y a loin des lamentations harmonieuses d'Antigone pleurant la sainte lumière du jour à la plainte d'un chien battu, c'est, de part et d'autre, une suite de sons que la chair souffrante exhale. Convenons que nous avons le langage en commun avec les animaux. Et vous voulez nous révéler l'univers à l'aide de ces petits bruits qui permettent à l'animal comme à l'homme d'exprimer la joie, la douleur, le désir, la peur, de crier la faim, de menacer un ennemi, d'appeler une amante et d'émouvoir les airs du tumulte de son cœur? Quelle folie!

Sans doute nous trouvons une signification aux mots que nous employons; mais seulement à ceux qui désignent un

objet sensible et y sont accrochés, si je puis dire, comme un écriteau. Les mots par lesquels on prétend représenter un objet qui n'est pas représentable, ne représentent rien. Ils ne s'accrochent nulle part et flottent dans le vide. Quelque définition qu'on en donne, ils resteront toujours indéfinis. Ces mots, par lesquels le métaphysicien prétend étiqueter ses abstractions, n'existaient pas à l'origine du langage ou, s'ils existaient, ils s'appliquaient à un objet sensible dont on les a détachés. Par exemple, primitivement, l'esprit est le souffle; l'âme est la respiration. Et quand on dit que les animaux n'ont pas d'âme, c'est exactement comme si on disait que les êtres qui respirent n'ont pas de respiration. En métaphysique on parle, en je ne sais plus quelle occasion, d'un *pur esprit*. Que peut-on concevoir de pur dans un univers où tout est mélange et combinaison? Le mot *pur* signifia d'abord ce qui est lavé. Il est dénué de tout sens, s'il en vient à qualifier un esprit, un souffle.

Souvent, pour désigner les objets de ses pâles spéculations, le métaphysicien prend des mots auxquels il ôte toute puissance au moyen d'un préfixe qui les chaponne, des mots comme immatérialité, infini, indéfini, indéterminé, absolu, qui ne sont pas des mots, en vérité, mais des contre-mots. Peut-il faire autrement? Son tort est de vouloir exprimer un monde imaginaire avec les modulations adoucies des cris de frayeur et d'amour qui retentissaient déjà bien avant le premier homme dans la profondeur des forêts innommées.

Thémine, je vais vous confier une grande vérité. L'homme n'est pas mieux en état que les pauvres animaux ses frères de connaître les choses et leurs causes. Quelle que soit l'étendue de ses recherches, quelques appareils qu'il invente pour suppléer à l'infirmité de ses sens, il ne fera jamais que multiplier ses ignorances. Enfermé en lui-même, tout ce qu'il croira extérieur à lui le trompera, et par les endroits qu'il en pourra atteindre, sera de lui encore. Après cela livrez-vous, si vous en avez envie, aux recherches de la philosophie expérimentale, ou jetez-vous dans les abîmes de la métaphysique, vous n'y trouverez jamais que vous.

THÉMINE

Vous savez, Floris, que le langage humain que vous faites sortir du cri des bêtes, avait pour M. Renan une origine tout autre et mystérieuse. Bien plus, ce langage parut à un philosophe du XIXe siècle l'organe de la vérité. Il ne peut exprimer rien que de vrai, affirme M. de Bonald, et si l'erreur s'y glisse, c'est pour ainsi dire dans l'intervalle des mots et par leur mauvais assemblage. Selon Bonald enfin, le langage constitue la preuve la plus forte de l'existence de Dieu.

FLORIS

On peut tout dire. Ce sera toujours *muttire*, grogner. Libre à vous de préférer le grognement de M. de Bonald au mien.

THÉMINE

Puisque vous le permettez, Floris, je le préférerai donc au vôtre qui ne me laisse nulle chance de raisonner juste. Mais comme, tout persuadé que vous êtes de ne savoir que grogner, vous n'en grognez pas moins avec art et selon les lois de la raison, célébrons ensemble, en ces jours de repos et de paix, sous l'olivier sacré, les sereines orgies de la métaphysique et environs-nous de sagesse. Recherchons les causes des choses et, si vous voulez, méditons d'abord sur la cause des causes. Floris, croyez-vous à l'existence de Dieu?

FLORIS

Thémine, votre question, qui paraît simple, ne l'est pas du tout. L'existence n'est pas un état unique et constant. Il y a bien des manières d'exister. Une montagne, une vallée existent, un palais, une cabane existent, un arbre, un lion, un homme existent, un gaz, un solide, un liquide existent;

un triangle rectangle existe avec toutes ses propriétés; le temps et l'espace existent et c'est offenser la raison que de le nier. Il existe des passions, des sensations, des idées. Mais toutes ces existences ne sont pas de même nature. L'existence de Dieu se concevra différente selon les différentes preuves qu'on en apportera. Quand on les déduit, par exemple, de la nécessité d'un premier moteur, elle n'apparaît pas la même assurément que si on la tire d'une idée de justice qui veut être réalisée. Dans le premier cas, elle sera physique, mécanique et dynamique; elle sera morale dans le second. L'argument tiré du consentement universel ne tend qu'à la faire résider dans la conscience d'un grand nombre d'hommes sans lui attribuer aucune indépendance. Si elle réalise l'idée d'infini qu'on dit que nous avons (ce dont je doute), elle est infinie elle-même, par conséquent sans mesure, sans détermination, sans modes et comme n'étant pas. Est-ce celle du créateur des mondes, elle est au contraire limitée, bornée, finie, car c'est une chose impossible que Dieu ne soit comprimé en quelque endroit par sa création, pour peu qu'elle ait de consistance. Enfin, ses existences sont d'une rare diversité.

THÉMINE

Mais on s'accorde à le définir, bien que le terme, quand il lui est appliqué, sonne d'une façon bizarre et tienne un peu du grognement dont vous parliez tout à l'heure.

FLORIS

Les philosophes en font l'être infini. Par là ils ne le définissent pas; ils l'indéfinissent. L'affirmer de cette manière, c'est le nier. Tout ce qu'on en rapporte est contradictoire. On lui ôte toute limite dans l'espace et le temps, puis on l'apetisse à la mesure de l'homme. On lui attribue la toute-puissance et on le montre sans cesse tenu en échec par un

adversaire malfaisant, absurde, ivre de colère et de haine. L'idée qu'on se fait de Dieu en tant que créateur du monde, formée dans l'enfance de l'humanité, ne correspond plus aux vues que nous avons sur la constitution de la matière, la pluralité des mondes, la mécanique céleste et généralement sur les conditions de la connaissance. Sa création universelle est devenue un point imperceptible dans l'univers et la terre n'est qu'un grain de poussière dans la multitude des mondes qu'on prétend qu'il a faits pour elle. On lui attribue une physique d'enfant et une morale de sauvage. Et je ne dis rien de ce que les théologiens ont fait de lui!

THÉMINE

Et pourtant les générations humaines lui gardent leur foi.

FLORIS

Les générations humaines croient en lui et la raison de leur croyance apparaît manifestement. Le bonhomme Kant, qui était méditatif, trouva dans la fumée de sa pipe de porcelaine les principes de la connaissance humaine et la conciliation des systèmes philosophiques; mais il n'y trouva pas Dieu. Ayant en vain multiplié les recherches pour le découvrir, il se résignait à s'en passer, quand, se promenant un jour dans les rues de sa ville de Kœnigsberg, abondante en peuple et en richesses, il fut témoin de beaucoup de désordres et de séditions. Dans ce tumulte insupportable à l'esprit d'un sage, Dieu lui apparut soudain et le bon philosophe lui confia immédiatement la police du monde. C'est ce qu'on exprime dans le langage de la philosophie quand on dit que Kant ne croit pas en Dieu par raison théorique, mais qu'il croit en Dieu par raison pratique.

Ainsi, tout grand esprit qu'il était, le sage de Kœnigsberg se rabattait sur la croyance commune des hommes qui, dans

leur soif de bonheur et de vie, embrassent un être tout-puissant, à la fois sévère et miséricordieux, dont ils attendent leur félicité éternelle et le châtiment de leurs ennemis. Voilà le fondement solide de la croyance en Dieu. Elle repose sur l'intérêt, comme la morale et comme toutes les croyances les plus sacrées de l'humanité. L'homme ne croit pas ce qui est, il croit ce qu'il désire qui soit.

THÉMINE

Croyance peut-être féconde. Qui sait si, comme le disait notre maître Renan, l'humanité, à force de croire en un Dieu juste, ne le réalisera pas ?

Ebauches et fragments non utilisés du dialogue sur la métaphysique

PLUSIEURS écrivains ont conté la métamorphose de Lucius en âne. Je ne sais s'ils ont été tentés par la sagesse cachée dans cette histoire ou s'ils n'ont pas d'autres raisons que de divertir le public.

Pour moi, j'ai de la conter à mon tour la meilleure des raisons: c'est à moi qu'elle est arrivée. J'en suis aussi sûr qu'on peut l'être d'une chose de ce genre et plus j'y ai songé, plus les circonstances de cette aventure se présentent à mon esprit avec la netteté d'un souvenir personnel.

J'en donnerai donc la version la plus véritable, qui risque de n'être pas malheureusement la plus agréable au lecteur. Elle se rapproche par endroits de celles de Lucius et d'Apulée et je n'ai pris aucun soin de m'écarter de ces deux auteurs dans ces endroits; elle s'en éloigne au contraire beaucoup dans des circonstances très importantes et je n'ai pas craint de contredire des conteurs admirables qu'il ne m'était pas permis de me donner pour modèles puisque, je le répète, c'est ma propre aventure.

D'ailleurs, le pouvais-je ? M'était-il possible de me détourner de mes souvenirs demeurés d'une fraîcheur et d'un éclat que le temps n'a pas ternis ?

*

Il est difficile de donner une définition complète d'une science aussi vaste que la métaphysique. Contentons-nous de dire, pour le moment, qu'elle considère les choses dans leur essence, indépendamment de toutes propriétés particulières et de tous modes déterminés.

*

... C'est autour d'une table de jeu que la métaphysique règne. C'est là que siègent ses ministres les plus austères. C'est là que l'on considère l'essence des choses indépendamment des propriétés particulières et des modes déterminés qui établissent une différence entre un objet et un autre objet. C'est là que l'on obéit à la raison pure.

Les cartes à jouer et les dominos sont les instruments les plus parfaits, les symboles les plus purs de la métaphysique. Quoi de plus métaphysique que l'as, le six?

Et c'est au jour où le bridge fait oublier la guerre que vous niez la métaphysique?

*

MADAME PAILLET

... Cette fois-là, je succombai, je ne sais vraiment pas pourquoi. Il n'était ni beau ni bon. C'est peut-être parce qu'il était des nôtres, parce qu'il était artiste. Il était marchand de billets. Mais il était si peu tentant qu'il faut que le diable m'ait tentée.

FLORIS

Le diable ou Dieu.

MADAME PAILLET

Dieu, tenter une malheureuse femme? Quelle idée! Dieu n'est pas tentateur.

FLORIS

S'il ne l'est pas, pourquoi lui dites-vous: *Et ne nos inducas in tentationem*, et ne nous induis pas en tentation. Voilà la prière que vous adressez à Dieu. Quelle autre prière feriez-vous si vous priiez le diable?

Selon votre définition, Ténar, Mme Paillet est une grande métaphysicienne. Car elle passe la moitié de ses journées à jouer au bridge et considère les cartes dans leur essence pure, indépendamment de toute propriété physique ou chimique. Quoi de plus métaphysique qu'une carte à jouer?

[MÉTAPHYSIQUE]

Locution tirée de ce qu'Aristote, venant à son traité de Métaphysique, qui est placé après les traités de physique, le commence par ces mots: après les choses naturelles.

*

Beau livre. Mais, entre nous, il nous est parvenu plus remué qu'une laitue servie à table. On n'y trouve ni milieu ni commencement ni fin. On n'en est pas trop surpris parce que c'est de la métaphysique. Ce serait la colère d'Achille ou les erreurs d'Ulysse qu'on s'apercevrait tout de suite que tout y est brouillé.

*

Le nom ne nous dit pas ce que c'est que le plat... Ni même en quoi la métaphysique diffère de la physique. Il faut prendre un détour pour vous le faire sentir. Demandez à une ménagère ce que c'est qu'une purée, elle vous avertira qu'il y a purée et purée. Il y a la purée épaisse dans laquelle la cuillère tient debout. Eh bien, cela est la physique, la nature. Il y a la purée passée au tamis, indigeste et claire comme de l'eau. Cela, c'est la métaphysique, ou métataphysique. La métaphysique diffère de la physique parce qu'on a laissé le meilleur dans le tamis.

*

Floris, vous êtes injurieux, outré, frivole. Vous raillez la métaphysique, sur son nom. Est-ce sur le nom qu'on juge les personnes? Que vous importe qu'on vous appelle Jacques

essentiellement de ceux-là. Tous les appareils de la circulation, de la nutrition, de la génération, étaient à peu de choses près semblables. Le cerveau et le système nerveux étaient mieux conditionnés. Avantage qu'il paye fort cher par l'obligation d'être moral.

Les animaux ont, pour contrôler le témoignage de leurs sens, une raison sans doute inférieure à celle de l'homme, mais par laquelle ils se conduisent comme nous nous conduisons par la nôtre.

Tu en sais à peu près autant que moi, mon pauvre Mitzi, sur le monde et la vie. Mais l'homme est trop orgueilleux, Mitzi, pour en convenir.

*

Nous faisons grand cas de notre savoir. Mais un chien prend connaissance du monde extérieur de la même manière que nous. Ses moyens ne sont pas égaux, mais ils sont de même nature. Il se le représente plus imparfaitement. Mais au regard de la réalité, sa représentation vaut la nôtre. Et elle comporte moins d'erreurs. Les animaux ignorent les mathématiques : mais ils ignorent la théologie ! Il a fallu des connaissances supérieures aux leurs pour concevoir la théologie ; qui sait si le progrès de nos connaissances ne nous conduira pas à des conceptions plus fausses encore et plus nuisibles, si possible, que celles des théologiens ?

[L'HOMME]

Il n'est pas fait pour découvrir son origine et ses fins. Il est fait pour sentir la joie et la douleur, non pour savoir et connaître.

De quelque ardeur qu'il pousse ses recherches, il ne connaîtra jamais de l'univers que cette infime partie qui est en rapport avec ses sens, que ce qui est de lui-même ; il ne saura jamais que l'humanité des choses... De tout ce qui l'entoure, il ne saura jamais que ce qui s'humanisera pour entrer en lui.

Il ne connaîtra jamais les murs de son obscure prison que par la douleur qu'il éprouvera en s'y cognant.

Rechercher les causes premières par le témoignage de nos sens, c'est demander au pot l'origine de la terre dont il est composé, du potier qui l'a cuit.

Et quand il aurait cette connaissance, comment la pourrait-il transmettre ? Quel moyen a-t-il de l'exprimer, quel instrument possède-t-il pour traduire autre chose que ses sensations ?

Le métaphysicien s'empare des mots lorsqu'ils sont usés comme de vieux sous et qu'on n'y distingue plus rien... Et non content de prendre ces mots dépouillés de toute signification, il fait entrer comme pièces dans son jeu une multitude de mots qui sont de pures négations.

*

Ah ! Que Diderot avait raison de dire qu'un métaphysicien ne sait rien. Sa science est de ce qui n'est pas... Il a pris l'habit du sensualiste le plus grossier et l'a mis à l'envers.

*

On peut entendre encore le mot *pur* quand on l'applique à un vin ou à une fille, mais il est dénué de toute signification quand il se dit d'un esprit, d'un souffle.

*

La métaphysique est la seule chose qui ait de l'action sur les hommes.

Ce que l'on comprend ne soulève jamais de difficulté ni de conflit.

On ne se fait pas tuer pour une idée claire.

Mais pour ce qui n'a pas de sens.

Voyez le symbole de Nicée. Les hommes se sont fait massacrer pour cette phrase : *consubstantiel au père*, qui ne présente à l'esprit aucun sens possible.

Autres textes sur l'existence de Dieu

(Fragments)

Il faut reconnaître que son infinité lui causait des désagréments, celui, par exemple, de ne pouvoir changer de place puisqu'il était partout.

*

... Tout ce qu'on rapporte de lui n'est pas croyable. Voici de quelle manière on conte son histoire dans certains pays.

Un être infini dans l'espace et dans le temps, après une éternité de solitude, eut l'imprudence de créer le monde. Qu'est-ce qui l'y poussa ? L'amour, dit-on, l'amour qui inspire tant de folies.

Sa création lui causa de sensibles dommages et d'inextricables difficultés. Il perdit son indépendance... Ses relations avec un monde imparfait et des êtres bornés l'exposaient à de perpétuels froissements. La création de l'homme lui causa les plus pénibles mécomptes. Il n'eut plus de repos, s'irrita, gronda, tonna. Il se repentit, ce qui ne remédie jamais à rien.

Pour gouverner les hommes, il s'avisa d'être moral, sans y être préparé. Car de toute éternité vivant seul et goûtant un plaisir solitaire, il n'avait pas de mœurs et n'en pouvait avoir. A l'égard de l'homme, il prit celles d'un chef sauvage comme on devait s'y attendre. On a écrit un gros livre de ses cruautés et de ses extravagances.

*

... Il n'eut pas la main heureuse. Il fit comme le montreur de marionnettes qui s'aviserait de récompenser et de punir ses poupées de la figure qu'il leur a donnée, et des mouvements qu'il leur a communiqués. Si un montreur de marionnettes était si mal avisé, ses marionnettes lui diraient : « Nous n'avons pas demandé à jouer la comédie ; nous l'avons jouée comme vous avez su et comme vous avez voulu ; il ne faut ni nous en blâmer ni nous en féliciter. »

*

Soit par une incroyable avarice, soit plutôt par une raison mystérieuse de son insondable sagesse, Dieu ne pourvut pas libéralement à la nourriture des animaux et les obligea à s'entre-dévorer pour soutenir leur misérable existence. Cette disposition fit de la terre un abominable lieu fumant de sang et de déjections.

Au reste on ne voit pas que le créateur se soit beaucoup soucié des animaux qui peuplent la terre, l'air et les eaux. Tout au contraire, il prit l'homme au sérieux sans qu'on voie bien la raison de ce traitement. Il lui imposa toutes sortes d'obligations concernant la nourriture et la fécondation, comme si le pauvre être n'était pas déjà assez misérable.

Enfin il l'obligea à être moral, ce qui n'alla pas de soi, mais à l'aide de châtiments qu'il proportionna à sa propre puissance et non pas à la faiblesse de sa créature. Car Dieu, en dépit de l'évidence, agissait comme s'il était encore infini de toutes manières et particulièrement en bonté. C'est-à-dire qu'il édicta contre l'homme des châtiments éternels.

*

Un seul dieu, s'il se trompe, fait le malheur des peuples qui croient en lui. Même s'il est sage il n'a qu'une sorte de sagesse, convenable à une seule sorte d'hommes.

Les dieux des Grecs... par la diversité de leur caractère, convenaient mieux à la diversité des esprits des hommes. Ces dieux vivaient en harmonie sans s'accorder sur rien. Dans la guerre de Troie, ils prirent parti les uns pour les Grecs, les autres pour les Troyens. Par là même ils enseignèrent aux Grecs à penser largement.

Il y en avait pour toutes les complexions. Une Aphrodite pour ceux qui aiment la volupté, une Pallas Athéné pour ceux qui recherchent la sagesse.

Aucun de ces dieux n'était sans défaut, mais leurs défauts se corrigeaient les uns par les autres.

En tous, plus de beauté et de mesure que de puissance et de grandeur. Ils n'écrasaient pas leurs adorateurs par leur immensité. Ils étaient humains.

Leur histoire était croyable et l'on n'était pas obligé de la croire. Et l'on nous force de croire en un incroyable Dieu.

*

Le grand avantage du polythéisme des Grecs : il n'y avait pas de dogmes. On pouvait penser librement même des dieux, sans avoir à craindre autre chose que la violence passagère des intérêts menacés ou des passions émues. Mais la suite dans l'intolérance était impossible.

Zeus avait des faiblesses ; mais il montrait de la sagesse. Quant au Dieu des chrétiens... il lui reste de son origine juive une férocité effroyable et toutes sortes de petitesses. Depuis son séjour sur le Sinaï il ne s'est pas complètement poli ; il est tatillon et chauffe-la-couche, il s'occupe beaucoup trop de cuisine et d'amour. [*Variante :* il s'occupe beaucoup trop du lit et de la table de ses créatures.] Et puis il a un défaut terrible : il ergote. Pour un mot, pour une syllabe, il mettrait la terre à feu et à sang.

... Mais le dieu des déistes n'est plus un dieu unique. Chacun le fait à son idée et se contemple en lui. Il se fait peu sentir. Le dieu de Platon, de Jean-Jacques et de Béranger n'a fait de mal à personne. Quant à celui de Victor Cousin, il lui est

arrivé une singulière aventure: sur ses vieux jours, il s'est fait chrétien et l'on n'en parle plus. Qui le connaît encore?

*

« Malheur au Dieu seul! »

*

— A voir les sentiments violents que vous inspire la religion chrétienne, on dirait que vous la croyez imposée par une puissance surnaturelle pour changer les hommes. Tranquillisez-vous. Faite par les hommes, elle ne peut pas plus les changer que l'habit ne change le corps.

— Elle peut déformer l'homme comme l'habit peut déformer le corps. Le corset n'est pas d'inspiration divine et pourtant il gâte la taille des femmes. Les hommes font les religions et les religions font les hommes ou du moins les forment. L'humanité est comme ce pauvre diable qui, solitaire et amoureux, se créa, par un effort de son imagination, une compagne descendue du ciel qu'il suivit à travers champs jusqu'à un étang où il se noya.

— Les filles du ciel ne noient pas toujours les fils des hommes...

— Les hommes se laissent conduire par leurs propres imaginations. Ils créent des dieux et leur obéissent. On n'a pas de maître plus impérieux que le maître qu'on invente, pas de tyran plus cruel que celui qu'on porte en soi.

*

— Cette Eglise, fondée sur des illusions funestes, a, pendant dix-huit siècles, enseveli la science et la beauté et fait couler des torrents de sang.

Elle a obscurci le génie des peuples qui l'ont adoptée.

Le christianisme est un retour à la barbarie la plus primitive: l'idée d'expiation...

Pas même de responsabilité personnelle: le crime doit être payé, quel que soit celui qui paye.

Cela nous ramène aux sauvages.

Le fond en est atroce.

Cela ne se voit pas dans Jésus.

Mais dans Paul.

*

— Ne dites pas de mal de Paul. Il a pour lui les catholiques, les protestants, les juifs et les positivistes.

— Comment le réfuter? Il est illisible.

*

Tantôt pour la paix, tantôt pour la guerre, selon ses sentiments ou ses intérêts, le christianisme n'a pas de morale propre. Il a les mœurs des peuples qui le nourrissent et, comme le caméléon, prend la couleur de la terre sur laquelle il se pose.

*

Dans le même temps et le même milieu, il peut y avoir plusieurs religions, il n'y a jamais qu'une morale. Libanius, Julien, saint Grégoire, saint Jean Chrysostome avaient la même morale.

Aujourd'hui, juifs, protestants, catholiques ont les mêmes principes et les mêmes préjugés. La morale dépend des lois. Elle est plus impérative que les religions...

*

— On veut faire son salut. Comment expliquez-vous que la méthode la plus chanceuse et la plus difficile ait prévalu?

— Il en est de même des jeux. On dédaigne les plus faciles. On aime les jeux difficiles comme le bridge ou terriblement chanceux comme le baccarat. Le jeu et la religion se ressemblent.

*

— Croire en Dieu et n'y pas croire, y a-t-il une différence? Elle n'est pas grande. Puisque ceux qui y croient ne le conçoivent pas. Ils disent qu'il est tout. Etre tout, c'est n'être rien.

— Mais ils lui prêtent une volonté, des idées, des vues sur l'administration du monde. une justice avec des sanctions terribles. C'est beaucoup, cela.

— Les idées que nous lui prêtons venant de nous, nous les aurions sans les lui attribuer. Et elles ne seraient pas meilleures.

*

... Nous sommes en état de conclure que l'existence de Dieu est une vérité de sentiment. Cela ne surprend pas ceux qui estiment que l'homme est fait pour sentir et non pour connaître. Chaque fois que chez lui l'intelligence sera en opposition avec le sentiment, l'intelligence sera vaincue.

*

On rend grâces à Dieu d'avoir créé ce monde et on le loue d'en avoir fait un autre tout différent, où les injustices de celui-ci seront corrigées.

*

Dieu est le lieu de toutes les contradictions humaines.

*

L'impuissance de Dieu est infinie.

Dialogue sur la vieillesse

(Fragments)

A. F. Un soir de ce printemps, j'entendis sur le pont de pierre qui mène à Tours des lamentations et des imprécations et je vis des bras se jeter désespérément dans le vide de l'air. C'était notre ami commun, le bienfaiteur à qui nous devons tous des heures de joie, notre Molière de poche, l'aimable Georges Courteline, qui dénonçait comme l'ennemie du genre humain la vieillesse dont pourtant il n'a reçu encore que les premières atteintes: « Que diriez-vous, Courteline, lui demandai-je, si vous aviez mon âge? » Courteline eut l'esprit de ne pas répondre... Moi-même, je n'ajoutai rien... Mais soyez certain que mon silence charge la vieillesse de reproches plus amers que n'en verse sur elle la colère de Courteline. La vieillesse, à mon sens, est le pire des maux; elle ôte à l'homme la puissance, la force, la volupté, tous les biens de la vie et jusqu'à la curiosité qui est, pour la plupart des hommes, l'unique raison de vivre.

Opt. Quelle injustice de vous plaindre des progrès de l'âge, vous à qui le sort a réservé la plus heureuse et la plus belle des vieillesses. L'âge vous a effleuré d'une main légère, vous laissant toutes vos facultés, la force de votre pensée et jusqu'à cette curiosité qui, selon vous, est la seule raison de vivre. Elle ne vous a rien enlevé des richesses de votre bel âge.

A. F. J'ai envie de vous répondre ce que le vieux mari de l'amante de Lamartine, M. Charles, répondait à ceux qui le félicitaient de sa belle mine. Le bonhomme, qui souffrait cruellement de la pierre, leur disait: « Vous ne parleriez pas de la sorte si vous voyiez mon derrière. » Ce que la vieillesse

m'ôte, si vous voulez le savoir, c'est ce qu'elle ôte à tous ceux qu'elle entreprend. Elle m'a retiré le regard bienveillant de celle qui est la volupté des hommes et des dieux. Certes, celle-là ne m'a jamais traité avec une faveur spéciale; mais, comme je l'aimais, elle m'accorda de voir la beauté des choses et de goûter les seuls plaisirs qui fassent supporter l'existence humaine. Mais la déesse ne connaît pas les vieillards.

— Comment se peut-il qu'on supporte la vieillesse? Car nous voyons que ceux qui sont descendus dans ses mornes domaines y vivent et y trouvent parfois des plaisirs.

— On s'accommode à tout. Les maux de la vieillesse ne sont pas nouveaux: ce sont les maux de l'existence, mais aggravés. La faiblesse est de tous les âges, ainsi que la menace de la mort. On n'y pensait guère dans la jeunesse; on y pense davantage au déclin de l'âge, mais on n'y pense pas toujours. Vous demandez comment l'homme supporte la vieillesse: comme il supporte la vie, en pensant peu ou en ne pensant pas. Il n'est pas fait pour penser. Durant d'innombrables siècles, les animaux n'ont point pensé. La vie animale était fort antique quand se forma l'intelligence humaine, qui s'y appliquait très mal. Par bonheur, l'intelligence humaine était petite et intermittente. Elle l'est restée. Néanmoins l'homme est à cause d'elle le plus malheureux des animaux. Il n'y a que dans cette espèce que la vieillesse est cruelle quand elle n'apporte pas de douleurs avec elle.

— En effet, ce qui rend la vieillesse si cruelle aux hommes, c'est qu'elle les rapproche de la mort, mais ils la craignent plus ou moins selon l'idée qu'ils s'en font. Il y a bien de la différence à croire que la mort nous jettera devant un Dieu irrité ou nous rendra au néant d'où nous sortons.

— Comment l'entendez-vous? Il y a des gens qui ont plus peur encore du néant que de l'enfer.

— Je le crois. On veut être éternel. Mais il faut un esprit d'une fermeté rare pour fixer un regard sur ce qui suit la mort. Et quelles que soient nos idées à cet égard, nous en avons une vue trop confuse pour assombrir ou éclaircir notre vieillesse.

— La religion chrétienne épouvante. Elle a rendu Pascal fou.

— Il y avait des dispositions. Pour le commun des hommes, ils ne se figurent pas très nettement ce qu'ils croient, et par là ils évitent de devenir fous.

*

— Nous disputons sur la vieillesse et nous n'avons pas songé à savoir ce que c'est.

— Définir la vieillesse? Gardez-vous-en bien. Blaise Pascal nous avertit que c'est une faute de définir un objet qui s'explique de soi-même.

— Pascal pensait ainsi parce que c'était un esprit mathématique, indifférent à la nature. Mais il y a des esprits qui voudraient connaître les objets dont ils raisonnent.

*

— La vertu?

— Elle donne quelques satisfactions d'amour-propre. Le vice en donne aussi. Mais ni le vice ni la vertu ne nous rendent heureux.

— Vous qu'on proclame heureux?

— Si l'on met de côté le lit des mortelles et la table où l'on s'assied avec quelques amis, mon plus grand plaisir dans la vie a été de me réciter en secret des vers de Racine. Et encore avais-je des jours de sécheresse, durant lesquels je ne me sentais pas d'amour pour cette poésie dont je voyais l'artifice. Alors je ne pleurais pas sur Monime, alors Josabeth ne me touchait plus, même quand elle se préparait à traverser avec Joas enfant le torrent du Cédron.

*

— J'aime la vie.

— Tant pis pour vous... Je ne l'aime pas. Et c'est ce qui me fait supporter la vieillesse. Je dirai, comme au siècle dernier M. Dubois, qu'il n'est pas un jour de ma longue vie

que je voudrais recommencer. Ce n'est pas là aimer la vie. Mais ne connaissant qu'elle, je ne puis pas dire qu'elle est toute mauvaise, puisque c'est d'elle que je connais le bien comme le mal.

*

Peu d'hommes parviennent à la vieillesse et l'on n'y dure guère. Cette laide petite queue compte pour peu dans la vie. Autrefois, elle comptait pour moins encore. Dans les temps primitifs, il n'y avait pas de vieillards. Il n'y en a pas chez les bêtes sauvages.

*

Pour l'homme, la vieillesse commence à soixante ans. Je n'éprouvais à soixante ans aucun des symptômes de la vieillesse.

*

Pour les uns, la vieillesse s'annonce longtemps avant sa venue par des signes précurseurs. Elle surprend les autres. A soixante-quinze ans, je ne l'attendais pas encore. Elle était proche pourtant.

*

La vieillesse est-elle nécessaire? Tout ce qui vit y est-il assujetti? On a trouvé, il y a quelques années, dans la mer équatoriale, une sargasse de plusieurs centaines de mètres qui avait peut-être vécu des siècles, qui peut-être était aussi vieille que le monde, et ne présentait aucune trace de caducité.

*

La partie de notre corps qu'on doit appeler glorieuse, distille une liqueur qui donne en se répandant la volupté. C'est le crime de la vieillesse de tarir avec cette liqueur les illusions délicieuses dont elle nous enivre.

*

Le regret de quitter la vie dépend de l'usage qu'on en fait: et cet usage dépend lui-même de nos croyances et de nos goûts. Ceux qui croient que la vie est une épreuve qui nous est imposée par un Dieu devraient désirer qu'elle soit courte. On n'a jamais aimé voir prolonger une épreuve. Mais on croit à ces choses comme si on n'y croyait pas: la réalité nous en distrait. Et peu de croyants sont pressés d'avoir gagné le ciel.

*

L'existence est si courte qu'il faut être bien avare de vivre pour chicaner sur quelques années de plus ou de moins...

*

Comme l'a dit le fabuliste:

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Ce nombre d'années qu'il ne nous est plus permis d'atteindre, de plus jeunes l'atteindront-ils? La vie n'est sûre pour personne. Mais non pas moins sûre dans ses limites rétrécies pour le vieillard qui a montré sa force de résistance.

*

J'ai entendu Vaughan dire un jour: l'homme le plus vieux est celui qui se trouve le plus près de la mort. Et ce n'est pas toujours le plus âgé.

*

La brièveté de la vie fait peu de différence de l'heureux et du malheureux. La souffrance occupe comme la joie.

*

Il y a ceci à considérer, que la mémoire s'affaiblit avec les années. On oublie la plupart des choses qui avaient marqué

notre vie et elle nous semble ridiculement courte. Par comparaison, les quelques années, les quelques mois que nous pouvons espérer nous semblent longs.

Il y a aussi qu'on se fatigue de vivre et qu'on aime moins la vie quand elle s'effeuille.

Cette dame du XVIIIe siècle qui ne pouvait plus supporter de s'habiller tous les matins...

Il y a enfin que vieillir est une réussite et qu'on s'en réjouit en regardant ceux qui n'y parviennent pas.

*

Il y a autant de vieillesses qu'il y a de vieillards. Il y a des vieillesses supportables. Il y en a d'intolérables. Mais toutes ces vieillesses ont ceci de commun qu'elles marquent le terme de la vie.

*

Il en est des vieilles femmes comme des vieux hommes. Chacune est vieille à sa manière. Mais il ne faut pas croire que l'âge apporte à toutes la paix et la sagesse. Les vieilles femmes sont plus salaces que les jeunes. Je l'ai su par l'aveu de quelques femmes galantes, par un procès et par l'indiscrétion d'un médecin.

*

Les vieillards avares: il y a quelque bon sens à cela. Ils craignent de perdre, étant hors d'état de gagner.

*

Les vieillards grognons, maussades: il y a de quoi.

*

L'esprit des vieillards baisse en proportion de leur corps. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Les hommes célèbres n'y manquent pas. Et si l'on admire leurs dernières

œuvres, c'est que leur célébrité s'est accrue et qu'en une matière aussi incertaine ils ont habitué à leurs défauts.

Camille Doucet me dit en lisant mon premier livre: « Vous êtes affecté; et cette affectation rend la lecture difficile. » Je lui répondis que cela ne paraîtrait plus dès qu'on aurait pris l'habitude de mon style. On s'y est habitué.

*

« C'est une universelle sottise que de penser que les vieillards sont sages. Ils sont craintifs, sans plus. Ils sont moins intelligents qu'ils n'étaient dans leur âge mûr. Dans la bibliothèque du Sénat, j'entendis un jour M. Dufaure, près de sa fin, faire part à M. Jouin, son ami, des fruits de son expérience. M. Jouin ayant dit qu'il regrettait le gouvernement de M. Thiers, M. Dufaure répondit que M. Thiers avait commis bien des fautes. Lesquelles? demanda M. Jouin. Il a mécontenté beaucoup de monde, répondit M. Dufaure, et, dans la haute position qu'il occupait, il ne faut mécontenter personne. Je l'ouïs de mes oreilles. Sans me faire une idée excessive de l'intelligence des hommes d'Etat, je ne crois pas que M. Dufaure eût été capable de dire une telle sottise en son bel âge.

Je n'ai entendu dire des choses de prix à des vieillards que quand c'était des choses qui leur restaient du temps passé, des souvenirs ou des observations anciennes.

Ils ne trouvent plus rien qui vaille.

*

... Plus on vieillit, plus on recule le point de départ de la vieillesse.

A la création de *Faust*, en 1859, Jules Simon, voyant les chanteurs du chœur des Vieillards imiter par un fléchissement des jambes et un tremblement de tous les membres la sénilité la plus prononcée, demanda au compositeur quel âge il donnait à ses vieillards.

Gounod, qui n'avait que quarante ans, répondit qu'ils étaient dans l'extrême vieillesse, qu'ils avaient cinquante-cinq et soixante ans.

Trente ans après, en entendant *Faust* avec le compositeur, Jules Simon lui fit la même question. Gounod, parvenu au déclin de l'âge, lui répondit: « Mes vieillards sont de vrais vieillards: ils ont quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans. »[1]

*

En octobre 1915, la grande guerre devenait dégoûtante. Pour lui rendre la solennité nécessaire, le gouvernement français imagina d'adjoindre au Ministère une douzaine de macrobiens illustres dont j'ai oublié les noms. Ils parurent de pauvres gens.

*

Le Sénat... s'honore d'être, selon son nom, une Assemblée de Vieillards. Mais les harangues du doyen d'âge sont écoutées chaque année avec plus de respect que d'enthousiasme.

*

J'approuve assez cette coutume des sauvages qui font grimper à un arbre les vieillards de leur tribu puis secouent l'arbre et tuent ceux qui n'ont pas la force de rester accrochés.

*

Ah! S'il y avait une autre manière de vivre longtemps...

*

Mettre dans le Dialogue un personnage qui aime la vieillesse. S'inspirer de Couchoud:

La vieillesse est le plus bel âge de la vie.

1 En marge du dernier alinéa, Anatole France a indiqué: *Vérifier la mort des deux interlocuteurs.* Cette vérification faite, ils vivaient bien l'un et l'autre à cette seconde audition de *Faust*, en 1886. Gounod mourut en 1893, Jules Simon en 1896. (*Note de Michel Corday.*)

La vieillesse n'est pas la maladie. Il y a au contraire des vieillards dont la santé est plus stable qu'elle n'était dans la jeunesse et l'âge mûr.

Quoi de plus beau, après une vie pleine d'œuvres, que de goûter un repos mérité et de jouir, plein d'usage et de raison, du reste de son âge?

On vaut plus et on est plus capable de jouir de la vie.

On en jouit d'une façon tranquille, continue. La vieillesse est un vaste fleuve.

Dialogue sur l'avenir

(Fragments)

[Ce dialogue devait avoir pour décor une promenade de Cannes et pour personnages le baron de Ténar et ses compagnons.]

*

Il est vrai que les peuples ont une croissance, une apogée et un déclin. Mais ces états n'apparaissent pas clairement. Il y a déjà beaucoup de maturité et de vieillesse dans la jeunesse d'un peuple; il y a encore beaucoup de jeunesse dans sa décrépitude. Pourrions-nous dire en ce moment l'âge d'aucun pays de l'Europe?

[L'IDÉE DE PROGRÈS]

Elle appartient aux libéraux de 1830. Rien de ce que nous voyons dans la nature et dans la société n'en offre l'exemple. Quel est le progrès des fougères qui furent des arbres dans la chaude solitude où ne les visitaient que des insectes ailés? Quel fut le progrès de l'Ichtyosaure et du Plésiosaure, du Mastodonte, du Mammouth et de l'Aurochs? Quel est le progrès de la baleine dont la race s'éteint? Il y a longtemps que les fourmis seraient maîtresses de la terre si leur intelligence avait fait quelque progrès.

— Mais l'homme?

— Depuis un nombre inconnu de siècles, l'homme est capable de perfectionner son outillage, mais non son intelli-

gence. Et tous les appareils dont il s'arme ne lui éviteront pas le sort du Mastodonte et de l'Aurochs. Sa race périra. Le sort de l'espèce est contenu dans le sort de l'individu...

*

L'homme n'est pas plus intelligent aujourd'hui qu'il n'était autrefois. Il a accumulé des ressources de tout genre; il s'en sert pour en créer d'autres; mais l'inventeur de la télégraphie sans fil n'est pas plus intelligent que l'inventeur de la roue. Il a plus d'industrie, non plus d'esprit. Il fait la guerre avec plus de moyens mais non plus d'intelligence que le sauvage.

— Enfin, on ne reviendra pas à l'âge des cavernes?

— Je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas évolution. Il apparaît que l'espèce humaine va, comme l'individu, de l'enfance à l'âge mûr et de l'âge mûr à la vieillesse. Elle ne reviendra pas à l'âge des cavernes; mais elle tombera à la décrépitude.

Les espèces commencent et finissent. L'homme finira. Sans savoir ce qui se passa dans l'esprit du dernier mastodonte, on peut croire qu'il ne s'y passa pas grand-chose. Il y a peu de chance que le dernier homme soit aussi intelligent que Gœthe. Il mourra. Et ce sera le dernier terme du progrès humain.

*

Il est bien vrai que les hommes resteront cruels et sanguinaires tant qu'ils mangeront la chair des animaux. On tue des animaux, on tue des hommes. Il n'y a qu'un degré de l'un à l'autre.

Mais les plantes vivent aussi. Manger des légumes, c'est encore suivre la loi de mort qui nous est imposée. Croyez-vous que le monde végétal présente des formes de la vie plus méprisables que le monde animal? Vous en êtes moins touché parce que vous le concevez moins bien.

Jusqu'à l'extinction de cette exécrable planète, la vie sortira de la mort. Mangez de la salade, vous n'y changerez rien. Vivre, c'est tuer. Ne pas tuer les animaux, c'est les vouer à la mort.

... L'homme, ainsi que les autres animaux, ne subsiste que par le meurtre... Le premier des arts, c'est celui de tuer. Le second, celui de procréer. Autour de ces deux arts, on a cultivé des milliers d'arts qui ne servent qu'à embellir et renforcer ces deux-là.

L'obligation de tuer où sont tous les animaux qui vivent sur cette planète, la brièveté de leur vie cruelle et douloureuse, cette loi de carnage qui règne sur le monde, cette nécessité de détruire, nous enseignent notre nature et notre fin. Nous sommes destinés à fumer la terre pour qu'y germent des espèces meilleures et plus belles.

*

Le soleil s'éteindra, la terre roulera dans l'espace jusqu'au cataclysme qui l'anéantira.

... D'abord, ils ne me croiront pas. Car ils ne croient que ce qui les flatte.

Mais quelques rares esprits, capables de fixer la vérité et de regarder leur destinée en face, apprendront de ma philosophie à se conformer à leur malheureuse condition et à trouver un soulagement dans cette conformité.

Dialogue sur la pudeur

(Fragments)

Faire un dialogue sur la Pudeur, en citant Tabarin comme le plus excellent.

*

Elle est due à la nature, qui a confondu dans l'homme, comme dans tous les vertébrés, les organes qui servent à la génération avec d'autres d'un usage encore plus nécessaire sans doute, mais trop déplaisant pour n'être pas caché.

Certains animaux eux-mêmes, comme les chats, en semblent éprouver quelque honte.

Rapprochement tel que certains hommes, comme Jean-Jacques, attachent l'idée de volupté à toutes les régions qui environnent ces organes. Et Jean-Jacques se flattait en se croyant unique en cela.

Ce rapprochement malheureux a jeté un grand trouble dans le jugement de cet être à demi intelligent qu'est l'homme. Et les mêmes organes qu'on a divinisés ont été appelés honteux.

*

Vous prenez la honte par un seul côté. Et s'il n'y avait que cela, la pudeur n'existerait pas dans les civilisations primitives et l'on voit qu'elle y existe. On voit aussi que les paysannes résistent bien plus que les femmes de la ville à se montrer au médecin même quand il y va de leur vie.

*

... La plus vraie et plus forte raison de la pudeur, c'est qu'il est terriblement dangereux d'exciter hors de propos les plus violents instincts de l'homme.

Il y a d'autres raisons.

Dans toutes les civilisations où l'on ne va pas nu et où les femmes ne sont pas communes, la jalousie du mâle ne cède ni l'usage ni seulement la vue de ce qui lui appartient. Mais selon les pays, il en cache tout ou partie.

La jalousie a trouvé son compte à la pudeur.

*

Peu sont sensibles à la beauté des formes.

Beaucoup sont frappés par les difformités.

Les femmes... qui sont révélées par un acte qu'on blâme sont huées sans pitié. J'ai vu au théâtre, dans une représentation... d'une pièce d'Hervé, une belle fille qui perdit sa jupe en scène. Elle fut huée. A la clameur qui s'éleva je m'aperçus que peu comme moi lui surent gré de la faveur involontaire mais précieuse qu'elle nous accordait.

*

Le christianisme, constitué dans la haine et l'effroi de la chair, a poussé les exigences de la pudeur jusqu'à la difformité, l'indécence et la malpropreté. Il ne l'a pas inventée.

*

Deux raisons contraires incitent une femme à la pudeur; elle cache le siège de ses infirmités, le canal de ses impuretés; et elle cache la fleur de sa beauté, la fleur de son corps. Elle a raison dans les deux cas.

*

Elles croient plaire par la parure. Les hommes en ont été persuadés. Par une sorte de perversion générale, les voiles

sont devenus des stimulants du désir. Ainsi, par un retour, les précautions qui, chez les primitifs, amortissaient le désir, le vivifient.

Les femmes, étant mal faites ou défaites pour la plus grande partie, trouvent leur compte à la pudeur.

Mais, en définitive, les plus belles, quand elles ne sont pas sottes, sont les plus hardies à se montrer. Cela apparaît quand elles sont entre elles.

*

... On est moins sévère pour le nu des hommes dans l'art et dans la vie... Cela proviendrait de ce que l'excitation de la femme est moins à craindre. On risque moins de la mettre en fureur par la surprise de la vue (d'après Montaigne).

L'homme serait moins pudique. La nature l'oblige à l'être autant et même davantage... étant plus voyant, plus ostentatoire et susceptible de trop d'expression.

*

La plante montre au contraire avec orgueil... ce que l'homme cache.

Chez plusieurs d'entre elles l'organe de l'amour est couleurs et parfums.

Il y a peut-être dans le monde végétal des espèces aussi parfaites que l'homme, mais leur morale n'est pas la nôtre.

Dialogue sur la guerre

(Fragments)

— Je me range du côté des socialistes. La guerre leur fut dans tous les peuples une épreuve à laquelle ils furent contraints. Mais ils furent moins inhumains et moins féroces que les autres. Dans tous les pays ils furent d'ensemble moins belliqueux. Les âmes guerrières ne s'y trompèrent pas. Quand ils furent belliqueux, ce fut surtout par peur et par intérêt. Et j'aime mieux un homme cruel par peur parce qu'il redevient doux quand il n'a rien à craindre, tandis que le héros reste féroce. Je me mets surtout du côté de la C.G.T., où l'on me paraît avoir atteint un degré de civilisation, d'humanité supérieure. C'est à la C.G.T. à nous donner les Etats-Unis du monde, à terminer l'ère de la guerre des peuples...

— Et remplacer la guerre étrangère par la guerre civile. C'est tout le progrès, quand le monde ne formera plus qu'un Etat.

— Progrès immense. La guerre civile est moins détestable que la guerre avec l'étranger. On sait du moins pourquoi l'on s'y bat.

L'Internationale Ouvrière... a l'intelligence, le sentiment juste des choses, la prudence, la sagesse.

Mais enfin elle est amenée par sa composition et sa constitution même à renfermer ses vues sur l'industrie dans la main-d'œuvre et à considérer moins la direction de l'usine que le travail.

Quand elle embrassera toutes les questions que se réserve aujourd'hui le patronat en même temps que les questions

ouvrières, cette Internationale sera divisée forcément en sections. Ces sections ne seront-elles pas amenées à concevoir, comme aujourd'hui l'industriel allemand, français, anglais, les questions de marché, de colonies, enfin toutes les questions qui causent des guerres? Et si elles les résolvent comme les patrons qu'elles remplaceront, elles seront aussi belliqueuses.

*

Quels moyens ces sections auront-elles de régler les conflits à l'amiable?

Les armées supprimées, ne les rétablira-t-on point sous le nom de polices?

*

On se rassure à Tours. On ne craint plus que la guerre finisse tout de suite. Mais la faiblesse des Empires centraux inquiète. La Turquie ne se bat plus. Son armée se rend. Ses pachas se vendent. L'Autriche se rend sans conditions, se livre et presse qu'on la prenne. Elle supplie encore, mais elle n'existe déjà plus. Elle est en morceaux, et l'on ne sait plus de quel morceau s'exhale sa prière à ses vainqueurs. L'Allemagne est moins faible; on se rassure en sentant sa résistance; mais elle peut tomber d'un jour à l'autre et même le donne à entendre. Et la paix pourrait sévir.

Pour conjurer ce péril, je propose un moyen peut-être audacieux mais que les patriotes approuveront. J'en veux saisir notre gouvernement. Je demande que, habilement, les Alliés fournissent aux Allemands, aux Autrichiens, aux Turcs, des subsides pour continuer la guerre, ce qu'il faudrait en matériel, en argent, et même en hommes. Les Alliés ont des nègres en très grand nombre; ils en pourraient distraire une partie en faveur de leurs malheureux adversaires. Ainsi le danger de la paix pourrait être longtemps encore reculé.

Il faudra bien prendre garde de ne donner des subsides aux empires centraux que pour continuer la guerre, mais non pour remporter la victoire. Ce sera une question de mesure.

Quant à penser qu'ils accepteront, ce n'est pas douteux: il y a, là aussi, des industries de guerre (1918).

*

La guerre s'est signalée en Europe et dans le monde par d'innombrables bienfaits. Mais c'est par la prospérité économique qu'elle s'est surtout manifestée. Elle a multiplié la richesse et créé une situation financière admirable en payant les ouvriers en papier et les soldats en gloire.

Les Etats... ont assuré par un libéral usage du billet de banque la prospérité du plus grand nombre et satisfait tous les appétits.

*

La guerre a rendu le gouvernement facile par la suppression de toutes les libertés; elle a enseveli dans le silence les fautes des dirigeants et des chefs militaires, étouffé toutes les plaintes.

*

Ce dont nous nous glorifions devient infâme quand c'est l'ennemi qui le fait.

Ainsi les mêmes actes portent des noms différents selon qu'ils sont accomplis par nous ou par l'adversaire.

*

Aimer la guerre parce qu'elle fait des héros, c'est aimer le croup parce que des médecins et des infirmières sont morts en voulant sauver un enfant.

En somme, jaune ou blanc, tout peuple se croit le premier du monde. Tout peuple est belliqueux et se plaît au carnage. Quand le carnage est organisé, il se nomme guerre et passe pour l'occupation la plus belle, la plus noble et la plus avantageuse du monde.

Est-ce à dire qu'il en sera toujours ainsi et que la paix universelle ne se réalisera jamais? L'humanité, depuis ses

lointaines origines, a passé par tant d'états, qu'on ne peut croire que l'état présent, qui met les grandes puissances aux prises les unes avec les autres, soit le dernier. Et l'on peut espérer qu'après les associations qui lièrent successivement les familles, les tribus, les patries, les grandes patries, les hommes formeront les Etats-Unis du monde. Dans un lointain avenir l'Amérique ou le Japon en décideront si, comme le laisse entendre M. Couchoud, le monde doit être un jour américain ou japonais.

En attendant, appelons la paix de tous nos vœux. Désirons-la, parce que le désir est la force créatrice, l'unique force créatrice qui soit dans l'univers. Ecrivons, écrivons le nom de Paix, parce que, en définitive, les vieux Scandinaves, en croyant à la vertu des runes, avaient un vague instinct de la puissance des idées et qu'un mot tracé d'une faible main sur une feuille volante peut changer le monde.

CARNETS INTIMES

AVERTISSEMENT

Anatole France ne conservait pas ses manuscrits. Il détruisait ou jetait ses brouillons et ébauches et il donnait à des amis les manuscrits définitifs. Dans ses dernières années, devenu illustre, il se vit sollicité par des collectionneurs et il leur abandonna libéralement de nombreux brouillons et des épreuves corrigées. Seymour de Ricci et Jacques Lion ont pu réunir ainsi de précieux ensembles, aujourd'hui déposés à la Bibliothèque nationale.

En ce qui concerne les cahiers et les carnets, Anatole France en conserva quelques-uns. Il n'a jamais tenu de journal intime, mais il prenait des notes dans des cahiers et, lorsqu'il partait en voyage, emportait un carnet où, sans aucune préoccupation de style, il notait au jour le jour, sous une forme abrégée et « télégraphique », les principales étapes de son itinéraire, mentionnant aussi les œuvres d'art qui l'avaient particulièrement frappé.

En mars 1910, faisant un voyage en Italie, le souvenir de Mme de Caillavet, morte à Paris quelques semaines auparavant, l'obsédait. Le carnet n° 4 porte la trace émouvante de ses réflexions empreintes d'une sombre mélancolie.

Après la mort de l'écrivain, on a retrouvé, dans ses papiers, un petit nombre de carnets. Passés dans les mains de Jacques Lion, ils ont fait l'objet d'une analyse avec de nombreuses citations par les soins de l'érudit Léon Carias, dans dix chroniques des Nouvelles Littéraires *(17 décembre 1932-25 février 1933).*

Ultérieurement, ces dix chroniques ont été réunies en volume (Léon Carias, Les Carnets intimes d'Anatole France, *préface de Claude Aveline, Paris, Emile-Paul, 1946).*

Les carnets originaux ont été déposés à la Bibliothèque nationale en 1950 (don de Mme Jacques Lion et de M. Lucien Psichari) où ils peuvent être consultés (N.A.F. 23657 à 23668).

On en présente ici, pour la première fois, le texte complet, à l'exception de quelques mots peu lisibles, posant çà et là de petites énigmes qui semblent parfois insolubles[1]. *Anatole France en effet prenait presque toujours ses notes au crayon, il arrive que certaines graphies demeurent quasi indéchiffrables, et que certaines notations restent obscures. En plus d'un cas d'ailleurs, la lecture proposée ici est douteuse et l'éditeur s'excuse par avance des erreurs qui ont pu se glisser dans la transcription. France complétait fréquemment ses remarques par de petits croquis; nous en reproduisons quelques-uns.*

Il n'a pas paru utile d'ajouter à ces notes de voyage, *hâtives et souvent éloquentes dans leur brièveté, un commentaire développé ; on le trouvera dans l'ouvrage de Léon Carias. Les annotations de la présente édition se bornent à donner quelques éclaircissements indispensables. Elles sont suivies de la mention : (N.E.).*

J. S.

1 Il existe *onze carnets*. On trouvera plus loin le contenu des carnets 1 à 9. Le carnet n° 10 (non daté) ne contient qu'une ligne, relative à Ingres, ainsi conçue : « *Ingres. Mlle Céline, cuisses et jambes admirables.* » Céline était le modèle de l'illustre peintre. Quant au carnet n° 11, il nous est apparu qu'il n'avait pas sa place ici. Il ne comporte en effet aucune note intime, mais seulement une série de références à divers passages de la *Vie de Jeanne d'Arc* qu'Anatole France désirait contrôler avant de livrer son manuscrit à l'impression.

Italie, Grèce, Turquie 1907

CARNET N° 1

25 avril - 31 mai 1907

Dép. de Marseille, jeudi 25 av., à 5 h. ½[1].

Vendredi 26. Bonifacio.

Samedi 27. Naples.

Dimanche 28. Le Stromboli. Village. Vignes. Bleuâtre. Toute blanche Scylla à gauche, à droite petits rochers.

Lundi 29. Mauvais temps. La lune trop petite et pâle, prunelle d'un ciel froid.

Mardi 30 avril. Cap St-Ange, 7 h. matin. Mer étincelante et lisse, ciel bleu, nuages blancs sur les côtes rouges, dans les parties dépouillées vert très pâle, vert sombre dans les creux. Belles ombres bleues. Barque, voile rouge en triangle. Quelques têtes rondes d'arbres sur les montagnes.

Midi ½. Ciel laiteux. Pirée poudreux, bazars, changeurs. Jardin couvert de cendres blanches. Musée national.

Les poivriers gelés, longs fils, les acacias de la rue, les palmiers des jardins, les décrotteurs. Maisons néo-antiques et sur ces maisons néo-antiques, la menace d'être ensevelies dans une poussière blanche.

Mercredi 1er mai. Ciel bleu. Devant l'hôtel, les marchands de fleurs : lilas, branches de pommiers, roses, œillets, bleuets d'un bleu cru.

1 Ce premier carnet se rapporte à une croisière effectuée par Anatole France avec Mme de Caillavet à bord du yacht de celle-ci. Le voyage dura plus d'un mois : Italie, Grèce, Turquie. (N.E.).

Midi. L'Acropole. Lacets, montée, aloès, oliviers, pins.

Devant le Parthénon, admirable vue. Montagnes. Ciel, mer plus bleue que le ciel.

Philopapos. Rocher, Parth., Propylées. Au nord les taches rondes des mousses jaunes et les taches rondes blanches qu'elles laissent. Sur les rochers mauves, marguerites.

4 h. Musée national.

Jeudi 2 mai. Le Jeudi-Saint des orthodoxes. Ciel bleu. Céramique mauve. Abeilles. Coucher de soleil caché, nuageux, brumeux, encore serein et lumineux.

Acropole. La Minerve aux lignes d'une Niké.

A l'observation, inégalités très grandes de l'art grec. De 4 Nikés du temple d'Ath., deux moins bonnes — plis compliqués et lourds — deux exquises, d'une perfection adorable [1].

Vendredi 3 mai, 4 h. ½. Le jour, les lanternes allumées et voilées d'un crèpe. Les colonnes de la Métropole imitant celles de plâtre tendues de noir. Glas des cloches. Pavillon hellène en berne [2].

Dans toute la ville les moutons ou par troupeaux ou sur les épaules d'un hom. c. le criophore, ou conduits en laisse, l'agneau pascal.

Toilettes slaves. Foule dans les rues. Dans la nuit procession.

Le Métropolite avec sa couronne d'or. Cierges, Chants d'enfants.

Devant mon hôtel, dans le square de la place une pierre retirée du M.[3] a été trouvée. *Limite du jardin des Muses.*

Samedi 4 mai. Kesurtani.

Thyrse romarin, absinthe sauvage. Chemin de fer. Asphodèle, creux des oliviers, pins. Mts de Mégare. Lucebite. Voie sacrée. Oliviers. Troènes. Cyprès. Figuier au bord de la mer.

1 Nikés du temple d'Athéna (Musée de l'Acropole, Athènes). (N.E.)
2 Deuil religieux en raison du Vendredi-Saint. (N.E.)
3 Musée? La phrase est peu claire. (N.E.)

Moutons immobiles, la tête des uns dans le flanc des autres, imbriqués. Beaux platanes, ormes, acacias. L'après-midi chez le peintre...

Cnossos. La figure d'homme grandeur nature, stuc, taille mince, petites mains. La restitution de la peinture représentant un spectacle religieux, femmes blanches, hommes rouges, le saut du taureau, Deux femmes, l'une saisit une corne et s'apprête à sauter à la queue du taureau. La femme qui a sauté et l'homme (rouge) qui saute.

Comparer avec la tasse de Vaphio.

Belle tête de taureau, bas-relief, polychrome.

Les fonds bleus et rouges superposés à lignes ondées [1]. Quelque analogie avec les formes de ces figures crétoises, avec les figures des vases du Dipylon.

Le paysan et l'âne. — Son petit âne chargé d'oranges tombe sous le faix. Il l'accable d'injures mêlées au nom de J., de la V. [2] et des Saints. L'âne à terre se met à manger des oranges. La fureur du paysan. Crise. L'âne se met à tourner comme pris de convulsions. Le paysan près de lui se met à genoux, fait le signe de la croix et fait une prière pour détourner l'effet de ses imprécations [3].

Dimanche 5 mai. Pasque grecque. Vent. Soleil clair, nuages blancs, déjeuné chez Hollaux.

Lundi 6 mai. Au musée de l'Acropole, dessins de Karo montrant le système oblique, figures de fronton.

Les loustros, leurs vertus, leur popularité.

Dîner chez Brémond.

Mardi 7 mai. Mégare. Sur un plateau, maisons blanchies à la chaux. Femmes: mouchoir noir jaune sur la tête, serré sur la bouche, « mon cœur s'est fondu comme un cierge ».

1 Ondulées? (N.E.)
2 J. et V.: Jésus et la Vierge. (N.E.)
3 Il s'agit ici, selon Léon Carias, d'un conte. (N.E.)

Elles dansent lentement en faisant une chaîne de leurs mains unies. Sous le voile, coiffure de pièces d'or. Les foulards jaunes, les jupes rouges. La mer bleue. Salamine. Golfe Saronique.

Mercredi 8 mai. Matin. Musée de Palessia, au Karo. Les bas-reliefs de Demeter. Un initié, un adolescent, non dieu mais mortel. Les stèles. Il y a plus de femmes et de jeunes gens que d'hommes parce que l'homme, le père de famille, était représenté par la palmette d'acanthe superbe et qui se voit de loin. On avait son écusson.

Dionysos en céramique. Le laurier cher à Dionysos.

Ciel bleu, vent, poussière blanche soulevée.

Les Bulgares. — Grecs. — Campement, tapis... L'école, les enfants avec les cheveux ramenés en feston sur le front.

Musée de Palessia. Dessin de Karo, chaudrons offerts aux dieux, la belle tête de bronze de l'homme barbu, trouvée dans la mer, très beau bras réaliste qui s'y rapporte.

Jeudi 9 mai. Depuis la guerre du Péloponnèse l'Attique n'avait pas subi de plus grand dommage. Les poivriers d'Athènes ont gelé. Aujourd'hui, ils reverdissent.

Le matin Palessia. Trésor de Mycène. A 6 h., le Stade. Le javelot. Le Parthénon dans un ciel d'or.

Vendredi 10 mai. Phalère. Aeïdon bord de l'aviso (rossignol). Aeïdon en mer, petits cormorans.

Salamine à droite, Egine à gauche. Les neiges roses du Parnasse. A Egine, le pistachier. Epidaure, entrée du port.

Forêts vertes, oliviers, petites barques.

Mosca. Le mulet blanc. Vallée d'oliviers, eau claire des ruisseaux.

L'aigle dans l'ombre l'accompagne au flanc des monts.

Cognassiers, caroubiers, églantines mauves.

S'abaissent devant nous les montagnes.

Le théâtre...

Nauplie. La nuit, la place où Capo d'Istria a été assassiné.[1] L'auberge ouverte comme un bazar.

Samedi 11 mai, 8 h. Nauplie. Maisons peintes de couleurs claires en étages. Toits de tuiles.

De ma fenêtre: Napoli di Romana (Vénitien). Cyllène couv. de neige, montagnes lilas, vert.

Venise. Pax Sti Marci...

Etages de montagnes. Campanules violettes en boules sur les murs qui donnent un aspect... à toutes les maisons.

Tirynthe. A droite Thèbes, Mycènes; en face la plaine d'alluvion fertile; à gauche la mer...

Argos. Longue rue orientale, maisons de bois largement ouvertes. La plaine fertile. Mycènes.

Hôtel *La Belle Hélène de Ménélas.*

Le Boré qui souffle.

Chambre rose. Images coloriées. Séparé par une grille de bois d'un magasin de bouteilles et d'étoffes.

Dans le beau tombeau du trésor d'Atrée, les coquelicots.

Retour par le chemin de fer, le canal de Corinthe. Puis la mer d'argent, bordée à l'horizon d'une bande bleu foncé. Puis la mer d'un bleu cru et les montagnes roses.

Dimanche 12. Athènes, Palessia: antiquités mycéniennes, le casque de dents de sangliers. Le soir à 6 h. ½, au Parthénon, les montagnes légères et transparentes sur la mer, aussi fluides que l'air, fluides et bleues comme l'air.

Lundi 13. Καβειριον βοιωτας[2]. Métopes peintes de Thermos — à 6 h., à bord du *Saghalien.*

Mont. Vert violet bleu, ciel rose.

1 Capo d'Istria, homme d'Etat grec, assassiné à Nauplie en 1831.
2 Kabires béotiens [?]. (N.E.)

Mardi 14, 10 h. Califatia. Golfe de Mégare.

Jardins verts au pied des montagnes, le long de la mer.

Smyrne au fond bleu et rose. Jardins délicieux. Vert. Des cyprès noirs.

Montagnes gris léger. Smyrne bleu et or.

Verte Smyrne: toits tuiles rouges, aux hauts cyprès, géants sombres.

Ruines des frises. Maisons peintes, vigne. Femmes voilées, ânes, cimetière turc, turban. Le fond plissé des culottes turques.

St. Polycarpe. Vert. Mélès homérique.

Aqueduc sur le Mélès. Cascade, torrent, canards blancs, pierres.

L'eau tombe par les murs ébréchés.

Doux murmure. Beaux mûriers. Cascade, contreforts, le Mélès.

Femmes turques voilées noir avec leurs enfants.

Smyrne: « fabrication et réparation de corniches dorées ».

Mercredi 15. 5 h. ½ matin. Dardanelles.

Alcyons au ras de la mer par troupes.

Canons, fort en forme de cœur. Stationnaires.

5 h. Constantinople. Coupoles et minarets. Disposée à donner l'idée d'une immense ville de rêve, la grandeur réelle donnée par les arbres, moindre que la grandeur apparente. Arbres de Judée en fleurs. Lilas. Débarq. tumulte. Montée, ville mal pavée, mal bâtie, les chiens en boule dormant, assez gras.

Jeudi 16. Péra. Le Musée, Les Sirènes (?) du tombeau lycien. Les terres cuites. Qques-unes d'une pureté admirable, d'une facture excellente.

Vendredi 17. La mosquée d'Achmet. La fontaine d'Achmet. Le turbé de Sélim. Le musée des Janissaires.

La Corne-d'Or, les eaux douces d'Europe. Aller en caïque. Retour en voiture.

Les aveugles mendiants, les bohémiennes. Le Persan avec son tambourin. Les buveurs de sorbets. Les marchands de pistaches. Les casques de jonc des bohém. Sirop de rose.

Samedi 18. Murs du temple du sultan Bajazet. Les pigeons sur le toit de la fontaine.

Palais avec ogives. Dans les 4 arcades chapiteaux à stylobates.

Cyprès d'une grande vieillesse. Platane.

... le monument aux tulipes en rococo turc.

Ibrahim pacha. turb. Mosq. de Soliman. Les vieux sycomores sur la terrasse.

Dimanche 19. Bosphore. Roumli Issar. Cimetière au bord de l'eau bleue. Le conte des alcyons du Bosphore.

Lundi 20. Bazar. Après le déjeuner chez le Dr Marten. Rustem pacha. Mosquée: faïences bleues. Les appartements de la sultane Validé, faïences, jolis œillets, hottes de cheminées.

Mardi 21. Terres cuites de Pirène, excellentes.

Les murs [de] l'église grecque avec des mosaïques du XIVe s.

Mercredi 22. Le Bosphore.

Jeudi 23. Scutari. Les brochettes de mouton du restaurant turc. Chich Kebabs.

Vendredi 24, matin. Stamboul de la chambre d'Emma.[1]

Matin les blancs en argent, des roses, des verts très fins, la mer bleue. Au premier plan: poudreux, cyprès, un chameau — délicieux.

Après-midi, le jardin.

1 Emma Laprévotte, future épouse d'Anatole France. A cette époque, elle était encore femme de chambre de Mme de Caillavet. (N.E.)

Samedi 25. Stamboul vert et argent, les bateaux argentés ou plutôt tous les blancs d'aluminium et d'argent mat.

Dimanche 26. Moudania, qui est l'échelle de Brousse.
Mûriers, oliviers, vignes, blés. L'Olympe neigeux.

Lundi 27. Brousse. Ciel gris pommelé, chaleur douce.
Le joli jardin de roses de l'hôtel d'Anatolie. De la citadelle, les toits de tuile, les cyprès noirs dans la verdure tendre. Mosquée verte, les plus belles faïences turques.

Mardi 28. Brousse. Moudania. La route, les mûriers, les oliviers. Embarq. —

Mercredi 29. A bord du *Danube*. Mouillé à Moudania.

Jeudi 30. Smyrne.

Vendredi. En mer, temple d'Athéna et tombeau de Miltiade au Cap Colonne.

. . . .

Marina. — A. Diomèdes, 19, rue de l'Académie[1].
Restaurant Rivier, place des Terrasses.
Brousse. Dimanche, lundi, mardi, jeudi, vendredi.
D'après Desch. en Fr.: *Travailleurs 12 millions. Syndiqués 1 million.* Affiliés à *la C.G.T. 100 000.*
Ali pacha.
A. Andriadès.
Pelletan, 125, Bd St. G.
Gustave Mendès.
C. L. 8, rue Copernic.
Bremond' Ars, 13, rue Démocrite.
M. I. Strannik, rue Faraday 11 bis.

1 Les dernières notes figurent à la fin du carnet, après plusieurs feuillets blancs. Les dernières lignes ci-dessus ne sont pas de la main d'Anatole France.

Italie, Grèce (1908)
France (septembre 1914)

CARNET N° 2

9 mai - 20 juin 1908
(Quelques notes: *3/8 sept. 1914*)

Marseille, 9 mai 1908.[1] Borély.[2] *L'Apocalypse de Jean.* — femme fine de... [*mot illisible*], petits os, type charmant.

En mer. Côte de Provence, falaises assises, obliques, blanches, jaunes, herbe noire le soir.

Brume au pied des falaises, ligne très nette au bord de la mer et se dégradant.

Brume, mer ardoise, calme.
Après le coucher du soleil, la mer violette, puis rose.

10 mai, matin. Brume. A 5 h., dans un banc de brume, 9 h.: Vénus dans un ciel laiteux à l'horizon plus éclatante que la lune au zénith, traîne dans la mer un long reflet étincelant.

11 mai. Naples. Ciel blanc. Les cimes violettes, gris indistinct, fumées d'usine blanches. Usines. Le port.

Sur le port, les jeunes garçons qui transportaient de la terre dans des corbeilles. Un, très joli, mince, cheveux bruns, nu pieds.

Au musée, la belle *Victoire* sans tête. Les peintures de Pompéi mieux disposées, mais les danseuses de bronze perdent de leur charme à être éclairées en face.

1 Croisière en yacht avec Mme de Caillavet: Italie et Grèce. (N.E.).
2 Musée Borély à Marseille. (N.E.).

A la peinture, la *Danaé* de Titien. Le joli Corrège bleu. Et la belle esquisse, à droite la *Madeleine* blonde, sa nuque délicieuse. La *Callipyge*, très bien éclairée par derrière.[1]

La corniche d'Amalfi. Vert à violet, baie violette, indigo rose, vert, vert foncé.

12 mai, matin. En mer, côtes de Sicile.

Messine, Taormine. Querelles de cochers. Les chèvres de toutes couleurs, fauves et blondes.

La belle tête d'*Apollon* (?) dans le petit musée de Taormine. Les voitures peintes, les ânes et les mulets harnachés avec des houppes rouges. Les chevaux de fiacre avec une longue plume au front comme les chevaux des anciens Egyptiens. L'odeur des roses, les géraniums, les jardins.

Taormine. Dans l'ancien couvent de san Domenico.[2]

13 mai. Taormine. La fontaine Vecchia. Vallon au bord de la mer, les oliviers, les figuiers de Barbarie.

Jeudi 14. Taormine. Le jardin de roses et de marguerites, avec la pente qui regarde la mer. Un jardin à la fois riche et sauvage avec des parterres et des murailles de roses. Un jardin du vieillard d'Ebalie.

Vendredi 15. Départ de Taormine.

Amandiers. Petit chevrier sicilien. Filnabocca... Buffet de Catane. Les chambranles lustrés des fenêtres.

Syracuse blanche. Sans dôme ni clochers, a l'air d'une ville antique (vue du théâtre grec, Latomies...)

Samedi 16 mai. Latomies des Capuccien.

d° de Catane. Catacombes. Fontaine Aréthuse.

Le joli palais XVIIe siècle, la cour, les terrasses, l'édicule couvert de tuiles vernies, à colonnes. La place.

1 Célèbre statue antique conservée au Musée de Naples.

2 Anatole France complète sa notation d'un petit croquis, comme il le fait d'ailleurs fréquemment.

Dimanche 17 mai. Nola. La *Vierge* de Francesco Laurana [1], La figure a été peinte, le manteau, les yeux restent enduits d'une pâte noire, le cou grêle, long, mal modelé.

Lundi 18 mai. Médailles très belles, Filistide femme de Hieron II. Départ pour Messine.

En Sicile, les taureaux, les chèvres. Le bandeau de drap noir qui traverse les portes où il y a eu un mort.

Amulettes aux ânes: couronne de pain avec une amulette suspendue par une bandelette de laine pourpre.

Messine.

Mardi 19 mai. Messine, plus espagnole et magnifique dans sa crasse que je n'avais cru. La jolie fontaine Montorsoli [2] de la place du duomo.

Le polichinelle en barque, lors de notre départ sur le *Théropia*.

Mercredi 20. La mer Ionienne.

Jeudi 21. Les côtes de Morée. Egine. — A l'occ. Salamine.

— Lycabette, St-Georges.[3]

Athènes à midi. A 6 h. $\frac{1}{2}$, au coucher de soleil, le Parthénon. La mer à gauche, Egine bleue, derrière le Parthénon, l'Hymette rose.

Vendredi 22. Athènes, la tour du Lycabette.

Samedi 23. Athènes. Origine du chapit.[eau] ionique: Mycénien, un palmier.

Sculpture sur un cylindre d'ivoire, nettoyé et interprété par M. Staïs.

Aux balcons des maisons d'Athènes, les couronnes de fleurs qu'on suspend le 1er mai et qui restent toute l'année.

1 Sculpteur italien du XVe siècle. (N.E.)

2 Sculpteur florentin (1507-1563). (N.E.)

3 Collines de la chaîne du Pentélique. (N.E.)

Egine. Temple dédié à la Nymphe Aphaïa. Il est petit. Un sentier pierreux y conduit à travers les pins qui répandent leur résine sur les pierres creuses posées à leur pied.

Les petits ânes d'Egine. Séléné, l'ânière qui tirait mon petit baudet par la corde.

Dimanche 24 mai. Le prophète Elie, les notes d'Elie, Kephissia. Dionysos. Dip. Athènes.

La dame de Mégare.

Le Pentélique derrière les jardins d'Hérode et d'Atticus. La vallée — genévrier — mastic — myrtes — au milieu du torrent, pins. Entre le Pentélique et le Parnasse, défilé que la forteresse de Décelie couvrait. La fraîcheur du soir nous a saisis. La nuit, le rossignol.

Lundi 25, matin. Le musée.

Mardi 26, matin. Le musée.

Marathon. Le soleil se couche derrière le Pentélique. La mer, à l'opposé, le plan reste... Les deux couleurs du Pentélique.

La plaine est fertile.

Mercredi 27, matin. Musée. — Le soir au Phalère.

Jeudi 28. Panathén... — Gorgopicon. Près de la mer, tombeau d'Ilythie... d'Athéna... les bas-reliefs antiques...

Les mains d'argent de la Vierge et des saints sur les icônes. Kessariani. Ilya. Chrono. Amandier rose sauvage dans un mur à Kessariani. Peuplier blanc étendu comme un chêne, tronc d'argent. Oliviers.

Vendredi 29 mai, matin. Musée de Palissia.

Soir, le musée de l'Acropole, la restitution du fronton du vieux temple, la restitution entreprise des Niké.

Samedi 30 mai. Le musée. Art mycénien sans symétrie, sans recherche de style, réaliste, naturaliste, indiquant le paysage, le milieu, tout le contraire de l'art grec.

Dimanche 31 mai. Temple de Thermes en Etolie.

Les antiques refaits sans archaïsme, de même les peintures, ornement des robes. Griffons du IIe et IIIe siècle. Terres cuites: la vieille Hera d'Argos. Ses simulacres les plus anciens avec les pauvres fibules... gorgerins.

Lundi 1er juin. Les écoles.

Mardi 2 juin. Après-midi: la Béotie, plaines jaunes, les blés comme une mer fauve avec des îlots de pins noirs.

Le mince bras bleu de mer qui sépare l'Eubée.

Karabata, forteresse noire. Chalcis, la route de Thèbes, la montagne... Couchant. Derr. Aulis.

Mercredi 3 juin. Chalcis en Eubée, à droite montagnes lilas clair — délicieux — Plus près, terres d'un vert jaune. Mer par bandes vertes et violettes.

Le pavillon grec à bandes bleues et blanches flotte sur les vagues à la brise fraîche. Vent frais. Le double courant de l'Euripe que l'on passe sur un petit pont de bois branlant.

L'Euripe, la fontaine Aréthuse.

Musée de Chalcis. *Thésée enlevant Antiope*, fig. archaïque des frontons.

Au musée de Chalcis, deux lions vénitiens du type ordinaire.

Un autre qui semble plus ancien d'un type différent, griffes monstrueuses sur le livre fermé.

Dans l'intérieur du musée un autre lion du même style tourné dans l'autre sens.

Eretrie: tumulus, tombeaux, voûte fin du IVe, très ancien exemple de voûte. Couronnes peintes.

Athènes, jeudi 4 juin, matin. Musée. Les vases, le délicieux petit vase Karôn barbu et camus et une jeune femme échevelée, effrayée, douloureuse. Ses cheveux noirs font un fond à son fin profil.

Athènes, vendredi 5. Musée. Vases peints.

Athènes, samedi matin, départ. A bord de l'*Astropé* à 9 h. ½.
— Arrivée à Ithea, 6 h. Delphes. Crissa. Ithea.

Grenadonoplis. Briques crues, fenêtre et porte peintes en bleu clair. Chèvres, au bas de la plaine, oliviers, blés d'or, carrés d'or la mer et les montagnes d'Arcadie.

Dimanche 7. Delphes. Les petites sauterelles aux ailes de pourpre, les papillons blancs, les oiseaux à la gorge blanche.

A 5 h., les sauterelles fatiguées dormaient.

Castalie. Grands platanes dont les branches pendaient sur le ravin. Anes, chèvres, moutons.

Lundi, 4 h. 20, matin. Ciel pâle, verdure sombre de la plaine, fraîcheur légère à bord de l'*Astropé.*

En mer, ciel couvert, nuages pommelés.

Corinthe. En chemin de fer. Diacophson, rochers en forme de tour génoise, couverts de mamelons verts. Lauriers roses.

Terrasse de cyprès. La corniche de Corinthe à Patras, arcades, magasins, ville levantine. Embarquement à Patras.

Mardi 9. A bord du *Gra...* (Lloyd-Aust.)

Constantin Aspiotis, *Corfou.*

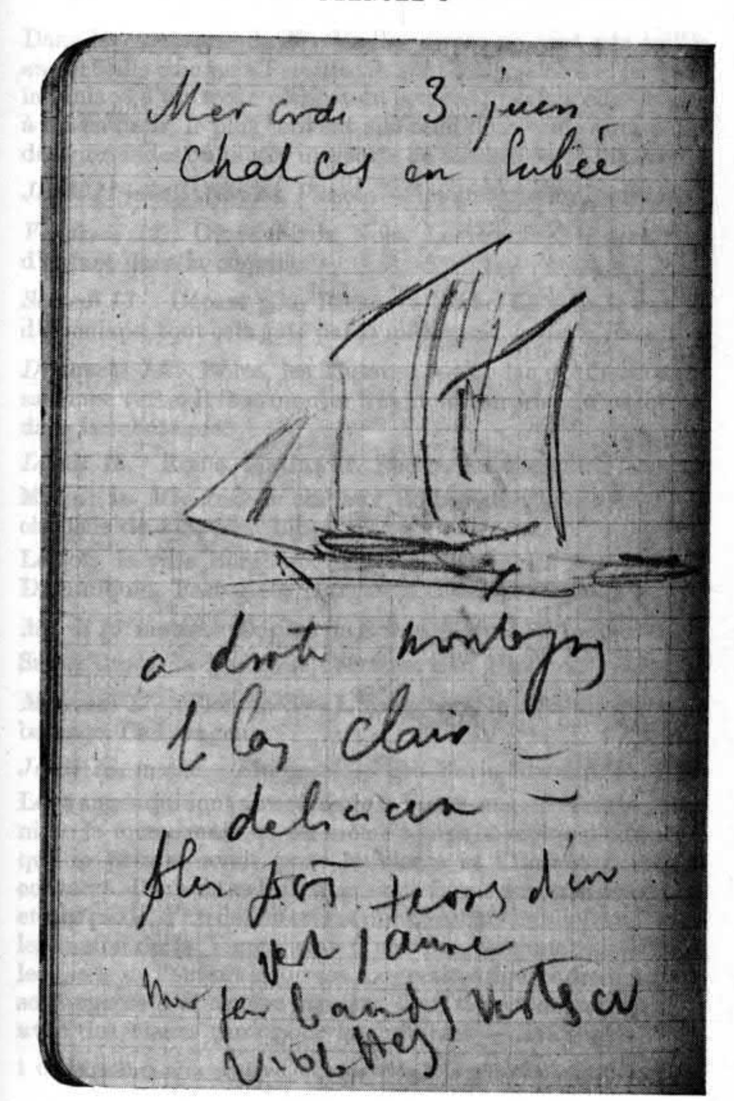
L'Achilleon, vue sur les montagnes d'Epire. Corfou. La petite île dont Boecklin a fait une île funèbre dans la peinture appartenant à M. Aspiotis [1].

Mercredi 10. Brindisi. Les maisons ont pour corniche le bas d'un étage avec les moulures interrompues et le vide de la partie inférieure des fenêtres. Parfois un balcon de balustres de pierre ferme le vide. Impression d'inachevé. L. M. me disait, songeant aux édifices du port de Messine: *C'est un style de bombardement.*

Ristorante Frisio. Maccheroni alle vongole. Fritto du Friglie e calamai [2].

1 Le peintre suisse Arnold Boecklin (1827-1901) a en effet peint un tableau intitulé l'*Ile des Morts.*

2 Ces indications ne sont pas de la main d'Anatole France. (N.E.)



(Voir page 385)

Dans la campagne de Naples, les ormes ne sont pas taillés en corbeille comme à Pérouse; ils sont longs, effilés et la vigne les enlace d'un tronc comme un serpent; parfois elle grimpe à mi-hauteur, le plus souvent elle tend d'un orme à un autre des guirlandes ou plutôt une sorte de tenture ou de tapisserie.

Jeudi 11 juin. Naples. Piccolo — les guitares au Pausilippe.

Vendredi 12. Giovanni da Nola. Les tombes, le tombeau d'enfant dans la coquille.

Samedi 13. Départ pour Rome. — Rome. La villa, le temple d'Esculape, tout cela gâté par la ménagerie, la foule, les autos.

Dimanche 14. Rome, les Thermes. — Le lac d'Albano dans sa coupe verte. Il faut monter très haut. Surprise de le trouver dans la montagne.

Lundi 15. Rome. Matin: M. Resler. La ciste de Ficoroni.[1]

Matin: la *Minerve*. la ch. aux limbes de Michel-Ange, la chapelle de Filippino Lippi.

Le soir, la villa Borghèse. Medea e Venere, les *Nymphes* du Dominiquin. Passegiata Margarita. Doria Pamphili.

Mardi 16, matin. Départ de Rome. Arrivée à Florence à 3 h. Sante Croce, la Badia, le Carmine, San Miniato.

Mercredi 17. Florence. — L'Arno vert, le lit à sec après le barrage. Ciel orageux.

Jeudi 18, matin. Florence. — Sta-Maria-Novell.

Les 6 anges qui sont aux côtés de la Vierge ne sont certainement ni de la même main, ni du même temps, à moins d'admettre que le peintre avait pour la Vierge et l'Enfant un canon consacré. Il y a dans les 6 anges une forme correcte des mains et des pieds, d'un dessin très sommaire mais habile, tandis que les mains de la Vierge sont d'une longueur monstrueuse et les pieds de l'enfant informes. Les petites figures des bordures sont encore d'une autre manière, d'un travail de miniaturiste avec des blancs purs pour les lumières — très soignés.

1 Cette célèbre urne antique est conservée à la villa Giulia. (N.E.)

Arrivée la nuit à Milan.

Vendredi 19. Milan. La Boera, le Gothard, les 3 rois.

Samedi 20. Bâle. Dép. pour Paris.

. . . .

[*3 sept. 1914.*] *Jeudi,* à midi exactement, à la gare des Chantiers sur le quai où passe le train pour Thouars.[1]

1914. 5 septembre. Samedi. Partis de Chartres à 8 h. ½. Arrivés à Champrond-en-Gâtine à 10 h. 50.

Déjeuner avec M. et Mme Oll. et Mademoiselle Hélène et Monsieur Paul Tahier.

Le tombeau de Sully et de sa femme.

Boudin 1642. Visite au château Saint-Jean de Béthune. — Dr Jousset de Bellesme. — Buste en terre cuite de Louis XIII par Tacca.

Cheminée Louis XIII.

Départ 4 h. ½, arrivée à Nogent-le-Rotrou 7 h.

Dimanche 6. Nogent-le-Rotrou.

Départ de Nogent-le-Rotrou à 3 h. ½ soir.

Arrivée à La Ferté-Bernard à 6 h. soir. Couché à La Ferté.

L'église gothique et Renaissance, ses lettres en pierre ajourée.

La porte, canaux.

Lundi 7. La Ferté-Bernard.

Mardi 8. Partis de La Ferté-Bernard à 6 h. soir.

Arrivée au Mans à 8 h. ½ soir. Orage.

1 Dans les premiers jours de septembre 1914, lors de l'avance des armées allemandes qui menaçaient la région parisienne, Anatole France fut invité à quitter Versailles où il résidait depuis quelques mois. Le commissaire spécial de police Albert Vidal lui indiqua la date et l'heure du train. L'écrivain quitta Paris précipitamment, en compagnie d'Emma Laprévotte et, au moment de partir, emporta le carnet de 1908, où subsistaient des feuillets blancs. Il y mentionna quelques étapes de son exode, qui devait se terminer le 10 septembre 1914 à Saint-Cyr-sur-Loire, près de Tours, dans la maison de la Béchellerie. (N.E.)

Amérique du Sud
1909

CARNET No 3

30 avril - 28 août 1909

30 avril, à 6 h[1]. A bord de l'*Amazon.* Départ à 7 h. ¾.

1er mai, 8 h. matin. En vue de Belle-Isle, mer un peu rude.

2 mai. Côtes d'Espagne. Vigo. Baie presque fermée, ville moderne.

Miradors aux portes, n'a d'ancien que les petits mendiants. Les faïences bleutées rangées dans les barques autour du navire. Cormorans.

Eglise de Vigo.

Les alcarazas en forme de coq et les faïences bleues.

3 mai. Entrée du Tage. Visite à Shéronimo, des voitures d. la cour. Ville de fleurs. Les plantes meinsygo violettes, ressemblent aux glycines.

4 mai. Au large des côtes d'Afrique, en route pour Madère. Ciel gris sale.

5 - 6 h., matin. Madère, Au débarcadère, avenue de platanes. Les rues montueuses, le funiculaire, vallée, les bananiers, les cannes, les fleurs. En toboga. Les routes, pierres serrées, ondulées. L'église du xve s., plafond en bois de style mauresque très beau. La vallée est comme un lit de torrent.

Jeudi 6. Ciel gris. La mer d'un ton vert sale.

1 Ce carnet se rapporte au voyage d'Anatole France en Amérique du Sud (avril-août 1909) (N. E.).

Vendredi 7. Temps couvert, chaleur. Cap Blanco au méridien de Bombay.

Samedi 8, matin. Iles St-Antoine. Fauve, grande peau de lion jetée sur la mer.

Ciel voilé, pâle, blême, lourd, chaleur humide.

A gauche, St-Vincent. Mer moutonnée, foncée, ciel très clair, filets de nuages blancs. St-Vincent, rochers de cuivre. Le vent fraîchit.

R.M.S. *Amazon*. Minstrels, les stewards déguisés en nègres, chansons un peu prédicantes.

Dimanche 9 mai. Avec un ciel couvert, très grande intensité et vibration de lumière, mer de plomb fondu.

Lundi 10. Sports. Danses dans la nuit noire, c'était charmant. Pluie la nuit.

Mardi 11. On annonce qu'à 1 h. 45 matin, nous passons la ligne. Sur le pont, 35 degrés à 9 h. matin.

Un peu de pluie chaude. Pluie, vent, fraîcheur soudaine, beau ciel, beaux nuages, nuit noire. Bal, costumes en papier et costumes apportés (hollandaises, alsaciennes, pierrots, garçons anglais habillés en femmes). Sur le pont pavoisé lanternes vénitiennes.

Mercredi 12. Concert.

Jeudi 13. Pernambuco. Matin, débarquement à Janeiro, secquins, ciel mauve, eau verte, nuages blancs. Le port, toits de briques. La mer [se] brise sur une ligne de récifs, nous suivons la côte basse, ligne mince de sable, verdure sombre.

Vendredi 14. 8 h. matin. Côtes basses du Brésil. Ciel étincelant. Bahia. Manguier. Tamarins. Les petits jambons noirs. Radeaux brésiliens, jangada, qui transportent du miel sauvage. Miel des bois, formé dans les arbres et les nids cimentés par les marabando, guêpes du pays. Ce miel est

transporté à Pernambuco, à Bahia et Rio. Les conducteurs de ces radeaux, bons marins, fournissent les matelots de la marine de guerre brésilienne.

Quitté Bahia. Les panaches des palmiers sur les collines. Sur Bahia, beau coucher de soleil, plumes légères, gris, lames rouge feu; à l'orient, gris léger.

Samedi 16 mai. Le matin, les feux d'un bateau invisible. Signaux. Le feu vert de gauche très beau.
Astres jumeaux.

Dimanche 17. Temps gris, pluie, on ne voit pas la côte. Soir. Côte, grandes roches en forme de pyramides à la nuit. Arrivés à Rio de Janeiro, ai mal à la gorge, couché dans ma cabine.

Lundi matin, 7 h. Rio. Brume. Palmiers. Rues en carrés

Mardi. Santos. Café. — S. Paul.

Mercredi. Orage, éclairs. — Golfe S. Catherine.

Jeudi 20. Au large, temps gris. — A 5 h. ¼, coucher de soleil. Vent, nuages gorge de pigeon.

21 mai. Montevideo. — De Montevideo à Buenos-Ayres, le Rio jaune, fangeux, plus large que la Manche.

22 mai. Buenos-Ayres, maisons blanches.

Dans un ciel rose, construction de style italien. — Propreté. — La maison de mon hôte [1].

23 mai. Royal-Hôtel Corentes. 9 ½.

24. La statue de Rodin.[2]

1 Anatole France logea à Buenos-Ayres chez un magistrat, le docteur Jaime Llavalol, 1222 Andes. (N.E.)

2 Statue monumentale du président Sarmiento, par l'illustre sculpteur; érigée à Buenos-Ayres en 1895. (N.E.)

25. Fête de l'indépendance.
Santa-fé à dr.[1]

. . . .

3 juillet, 6 h. ½ soir. *Viena* (Cie Mikanowitch).[2]
Traversé un pampero...

4 juillet. Montevideo. Matin — musée. 2 jolis Diaz, 2 très jolis Tassaert... Avril 1825.

La ville... Le vent de la Cordillère qui vient du sud.

Lundi 5 juillet. Montevideo.
Sur l'album de Maria Elena Abal: « Les hommes ont la rage d'apprendre ce qui doit leur faire de la peine. » Hariclée Darclée. Montevideo 29. 8. 1903.

Dimanche 18 juillet. A bord de l'*Oropesa,* matin. 64.

Lundi 19. Nuit, noir absolu.

Mardi 20. En mer, vis-à-vis de San-Francisco du Brésil.

Mercredi 21.

Jeudi 22, matin. Débarqué à Rio.

Vendredi 23. Ce petit livre entre les mains de la C. M. Corcovado, mercredi.

Mercredi 4 août, 5 h. matin. Départ pour St-Paul en chemin de fer, la Tijuca à gauche, 900 mètres.

9 août. Corcovado. Escalier, le mont des Orgues, Cordillère, la mer, la baie, la ville...

11 août, 7 h. ½ matin. Départ pour l'Europe sur le *Danube*, ciel couvert, on tangue.

1 Anatole France résida pendant tout le mois de juin à Buenos-Ayres. Il fit la série de ses conférences sur *Rabelais* au grand théâtre de l'Odéon (*Cf. Pages d'Histoire et de Littérature*, tome III). (N.E.)

2 Le *Viena* est le vapeur qui transporta Anatole France de Buenos-Ayres à Montevideo.

12 août, 5 h. ½. Le navire touche un cachalot qui pousse un grand cri rauque.

13 août. Bahia, ciel bleu clair, la baie profonde, les tours des cent églises, les barques autour du navire pleines de perroquets et de ouistitis.

15 août. Pernambucco, pluie, temps couvert.

Mardi 18. Au large, mer bleue, passage de la ligne la nuit. Le matin, seulement 26 degrés dans les cabines.

18 août. Grand vent.

19 août.

20 août, matin. Ile St-Vincent, le Napoléon est dans les nuages.

Samedi 21. Mer très forte, vent.

Dimanche 22. Temps affreux, tangage.

Lundi 23. Arrivée à Madère à 9 h. ½, descendus 10 h. 10. Retour à bord à 2 h. ¼, repartis 2 h. ¾. Belle mer, beau temps.

Mercredi 25. Lisbonne, Sao Hieronónymo, les coches.

Jeudi 26, matin. Vigo, temps clair, frais. Les faïences bleues et jaunes, les alcarazas en forme de coq, les pots en forme de hibou, les éventails en papier. Tauromachies. Les castagnettes.

27 août, 1 h. ¼, soir. On découvre les côtes de France, Ouessant — Brest.
Ligne brune au nord, un grain.

Samedi 28, 1 h. 40 matin, arrivée à Cherbourg [1].

1 Anatole France regagna Paris le même jour. (N.E.)

Italie
1910

CARNET N° 4

Mars-Avril 1910

Naples, mardi 22 mars 1910 [1]. San Martino. Un beau Ribera.

Le Pausilippe par la pluie. La même guitare dans le cabaret, mais elle ne l'entendait pas. Je n'ai vu Naples qu'avec elle, je n'ai vu Naples que par elle. Je suis surpris quand je vois le monde lui survivre [2].

Ce matin, j'ai acheté sous les galeries ce petit calepin. Nous étions allés dans la matinée à San Gennaro, la crypte dans le goût de la Renaissance est délicieuse.

La Ce [chapelle?] Oliviero, Carafa, entre Minerve et Diane. Il y a, à droite en entrant, l'histoire de Cléobis et Biton. Les deux enfants nus endormis dans la mort pour prix de leur piété filiale. St. Restituta: Mosaïques.

San Domenico Maggiore et les beaux tombeaux XVe s. de la chapelle du Crucifix. Puis Ste Chiara avec le tombeau de Robert le Sage et de sa famille ap. 1343. Charmante figure maigre et sèche, d'un sentiment pur, tout cela noyé dans une décoration gracieuse, trop riche, du XVIIIe. Un sépulcre royal dans une salle de bal.

Puis San Martino, le musée et le Belvédère. Ribera l'Espagnol et *Descente de croix*. Sa plus belle œuvre — sentiment — effet.

1 Ce carnet se rapporte au voyage en Italie qu'Anatole France entreprit, au printemps de 1910, en compagnie d'Ottilie de Kosmutza (Mme Bölöny) et du docteur Paul-Louis Couchoud. Le départ eut lieu le 17 mars et le retour se situe dans les derniers jours d'avril. Mme Arman de Caillavet était morte le 12 janvier précédent. (N.E.)

2 Allusion à Mme de Caillavet. (N.E.)

Je trouve dans le P[t] de Brosses[1] qu'il a trouvé aussi le Ribera un très beau tableau et la *vue de la fenêtre* un tableau incomparable. Il en jugeait en 1740 comme nous en 1910. Nous étions partis *jeudi 17*, couché à Lucerne. Le *18*, le Gothard, couché à Florence.

Matinée du *19*, à Florence. — Sta-Maria-Novella, la chapelle des Espagnols, les portes du baptistère.

Mais Florence est trop pleine d'elle[2]. Je l'ai vue à tous les coins de rues, tantôt jeune encore et charmante, tantôt vieille et si chère!

Il y avait des fleurs dans les rues, du soleil, des cloches dans l'air sonore. Partis à 2 h. pour Rome et Naples. Le dimanche, Pausilippe.

Le *21*, Naples. Le musée les Antiques. Jamais je ne les avais si *exactement* observés. Je vois sans elle très bien,[3] mais plus froidement et morne...

Au Pausilippe, au musée, chez Casella je n'ai vu qu'elle.

23 mars. Elle me fait aimer la mort. O.[4] m'a dit la seule parole consolante: « Nous la rejoindrons bientôt. » Elle ne consentait pas à vieillir mais cela ne me console pas. Ses erreurs et mes fautes ajoutent à ma douleur.

Brume légère — les maisons roses dans la verdure noire sur le Pausilippe.

Matin. Musée de Naples. Peinture Titien, Corrège, un Schedone qui plaisait au président de Brosses et qui est en effet charmant. La belle plaque de marbre, les jeunes filles jouant aux osselets. *Médée*. Soleil.

1 *Lettres sur l'Italie*, du président de Brosses, ouvrage qu'Anatole France estimait fort. (N.E.)
2 Allusion à M[me] de Caillavet. (N.E.)
3 Allusion à M[me] de Caillavet. Anatole France, dans ces notes des jours suivants, évoque constamment, sans la nommer son amie défunte. (N.E.)
4 O. — Il s'agit vraisemblablement d'Ottilie de Kosmutza. (N.E.)

Elle ne renonçait jamais[1]. Et maintenant elle n'a rien, pas même ses bagues. Mais il ne lui manque rien. Vivante hier tout lui manquait la fortune, la vie et moi-même.

Ne pas être, voilà un état qui m'intéresse aujourd'hui.

Jeudi 24 mars 1910. Peintures antiques: 9084. Une délicieuse figure de médaillon: femme pressant sa lèvre inférieure d'un style et tenant ses tablettes de la main gauche. Un réseau sur la tête. Robe verte.[2]

La petite figure sur le...[3] de la revue de Dayot très belle couleur d'argent.

Bronzes et marbres antiques. Les chevaux très petits, les pieds des cavaliers *(Alexandre, l'amazone)* descendent très bas, ce qui est très beau dans l'art et très laid dans la réalité. — Le beau trépied.

Ce soir, Casella[4] m'a montré avec des gloussements de joie deux recueils de mauvaises lithographies obscènes, Maurin et autres plus médiocres. Adam.

Elle me défendait[5], ils s'emparent tous de moi depuis qu'elle n'est plus là.

A 5 h., allé chercher les pilules. Ott.: Quelle familiarité gracieuse! Quelle simplicité ingénue et fine!

Vendredi 25[6]. Beau soleil, la mer rit. Le musée. La coupe Farnèse, médailles, le vase de verre blanc et bleu, la jolie nymphe à la fontaine, assise sur un rocher peut-être la femme déliant sa sandale. Le style rappelle la Tyché d'Antioche... de l'école de Lysippe. Objet charmant. (Francesco Maria Rondani, Parme, 1490-1549.)

1 M[me] de Caillavet. (N.E.)
2 Peinture provenant d'Herculanum: *Poétesse* (Musée de Naples). Anatole France fait allusion à cette figure dans *Le Petit Pierre*, chapitre XXIX. (N.E.)
3 Quelques mots illisibles. (N.E.)
4 Libraire de Naples. (N.E.)
5 M[me] de Caillavet. (N.E.)
6 Anatole France a écrit par erreur *Vendredi 24*. Egalement, les deux jours suivants, il note par erreur: *Samedi 25, Dimanche 26*. Il donne les dates exactes à partir du *Lundi 28*. (N.E.)

Les camaldules[1].
La double vue. Le Vésuve rose, puis la lune s'est montrée au bord du Vésuve bleu et froid.

Samedi 26, à 10 h. du matin, allés à Pouzzoles et Baies de Criscio.
Sur la route les agneaux et les cabris égorgés, dépouillés ornés de rubans, de fleurs. Quelque boucher a piqué dans la chair des victimes de petits drapeaux italiens en papier, un autre des branches de genêt. Les petits moutons qui remplissaient les rues pendus hier aux crocs. C'était aussi triste, il y a deux ans à Athènes, la veille de Pâques, quand la ville était pleine de Criophores qui portaient leur agneau comme celui du musée. A Baies, le tombeau d'Agrippine est un petit théâtre dont la voûte est ornée de stucs. Sur les stucs les mêmes hippocampes que des petites mendiantes offrent sèches aux passants.
En passant à Pouzzoles, j'ai retrouvé l'allée...
De Criscio a 84 ans, se traînant sur deux béquilles. Nous l'avions trouvé déjà si vieux lors de mon premier passage à Naples. Il lui[2] survit. Journée douce entre les orangers et les citronniers. Le Vésuve et Torré roses au soleil qui s'est couché derrière le Pausilippe.

Dimanche 27, Pâques. Je la[3] regrette, non pour le bonheur que je me promettais avec elle: son caractère, mes faiblesses, les circonstances ne nous en promettaient plus guère, mais j'ai perdu en elle ma raison d'être et, il me semble, jusqu'à la possibilité de vivre. Pourtant la vie me reprend par toutes sortes de curiosités et de blandices.

Je voyage bien sans elle, parce qu'elle m'a appris à voyager. Elle vit en moi et ne sera tout à fait morte qu'à ma mort.

1 Ordre religieux fondé au XI[e] siècle, par saint Romuald à Camaldoli, près Florence. (N.E.)
2 M[me] de Caillavet. (N.E.)
3 M[me] de Caillavet. Les allusions se renouvellent, plus développées, les jours suivants. (N.E.)

Ce voyage me la rend. Je ne puis l'oublier. Je m'oublie en elle. Ce dimanche promenade à la porte Capuana, les pulcinelli, les bateleurs. Ils sont plus « acteurs » plus artistes que nos forains. Ils jouent, sont expressifs.

Lundi 28. Temps gris — la mer et le ciel pareils. Pompéi — trop de visiteurs.

Il faut se connaître, ne me manque-t-elle pas surtout parce qu'elle m'aimait et m'admirait. Emma[1] m'a dit: « Personne ne vous aimera *plus* comme elle. »

A Pompéï, j'ai vu pour la première fois la Maison des amours dorés. Vu la lave recouvrant Bosco...

Mardi 29. Brume chaude et légère. Les maisons du Pausilippe, du plus doux rose. Je sais bien que ses terribles illusions gâtaient ma vie et la sienne et qu'il n'y avait plus de commun bonheur pour nous. Ma sottise à B.A.[2] devint criminelle par les effets. Son état même était compromis avec sa santé[3]. Mais cela ne me console pas.

Le musée — une visite d'adieu.

A Filanghiri une très belle *Marie l'Egyptienne* de Ribera. En rentrant à l'hôtel je suis passé chez Casella[4]. Son fils m'a montré deux photographies d'elle: un instantané devant la boutique de Casella où elle est un peu lourde et comme distraite et absente, l'air qui lui était naturel en promenade. L'autre où elle est dans son salon et qu'elle lui a envoyée de Paris. Toute ma douleur s'est ravivée et mes yeux se sont obscurcis de larmes mes pauvres yeux déjà couverts de taches sombres. Nadar[5] disait bien: « Pourquoi attendre? Pourquoi attendre? que vous donnera encore la vie? »

1 Emma Laprévotte. (N.E.)
2 Buenos-Ayres. Au cours de son séjour en Amérique du Sud, Anatole France avait eu une liaison avec l'actrice Jeanne Brindeau. (N.E.)
3 En 1909, M[me] de Caillavet avait subi une intervention chirurgicale. Dans son testament du 18 juillet 1908, elle indiquait que sa fortune était en grande partie anéantie. (N.E.)
4 Libraire de Naples. (N.E.)
5 Anatole France était très ami du célèbre photographe, décédé en 1910, à quatre-vingt-dix ans.

Promenade seul à 5 h., dans la rue des Antiquaires, tant fréquentée avec elle et vu une maison que j'ai cru reconnaître pour celle de Barone — Barone dont le souvenir est si lié au sien — Rentré à l'hôtel Métropole, pourquoi son absence m'apparaît-elle tout à coup comme un abîme?

Il me semble que c'est pour les besoins de la vie intellectuelle et artiste qu'elle me manque le plus et aussi pour la gaieté (les restes) la bonne causerie, le joli babillage, les mots, l'ironie. Elle avait tant d'esprit!

Ici, ce n'est pas en voyant le bas-relief d'Eurydice, la *Zingarella*, les joueuses d'osselets dessinées sur marbre que je la pleure avec le plus de pitié c'est en voyant le chapeau noir de Poërio sur la via Roma. A cette vue j'éclate en sanglots. O force des petites choses. Elle se répètent. La vie en est faite.

Il me reste un insatiable besoin de gaieté que la vie ne peut plus satisfaire.

Le joli bas-relief d'Orphée et d'Eurydice sur le théâtre San Carlo.

Mercredi 30. Naples matin. Soleil, journée chaude et oisive. Le matin visite à la boutique de Casella. Le soir, visite à la boutique de Casella. La tristesse du départ et des malles. Je lis la mort de Stilicon.

Jeudi 31. Tempête. La mer [se] brise sur le quai avec des mugissements. Je rêve peu la nuit. Elle a peu de part dans mes rêves. Je l'ai vue une fois en voyage telle qu'elle était il y a vingt ans, sans surprise. Je l'ai revue telle qu'elle était dans les derniers temps sans crainte ni prévision de la perdre et plutôt violente qu'affectueuse.

En chemin de fer de Naples à Rome. Chose incroyable et monstrueuse dans l'ennui de sa perte je lui cherche des torts, je lui reproche certains petits travers, quelques imperceptibles disgrâces. Si je la vois vivante en songe, c'est peut-être que mon sentiment n'a pas encore accepté l'idée qu'elle est morte [1].

1 Cette phrase a été biffée. (N.E.)

Le Mont-Cassin.

Rome. Hôtel Michel. Je ne vois que les abords de l'hôtel, grande ville banale, ville moderne, allemande un peu attardée.

Vendredi 1er avril. Rome.

Il faut qu'elle me tue, car je ne peux pas, je ne veux pas la tuer en moi, le seul lieu au monde où elle vit encore [1].

Les thermes. — S. Giusti, *Cupressus semper virens horizontalis* de 700 ans [2].

L'après-midi, Jardin Borghèse, le petit temple sur l'eau. Le Panthéon.

Quand j'ai vu, sur la place d'Espagne où il y a de la joie et de la gloire, au pied des escaliers, les bouquetières je me suis rappelé qu'elle allait là acheter les fleurs pour ses thés et ses déjeuners brillants, et j'ai pleuré.

Revu l'antiquaire qui m'a vendu le torse hellénistique et acheté un éventail.

Lu le soir le Pt. de Brosses, esprit charmant simple, sa sincérité parfaite, son admiration extraordinaire pour la place Navone.

Samedi 2 avril. Rome départ.

Tyrannique peut-être, mais alors je pleure ma servitude.

La *Jeune fille* du musée des Termes qui porte les objets sacrés. MM. les professeurs vantent sa beauté, sa grâce, sa pudeur. Je crains bien qu'ils ne soient amoureux d'un garçon. C'est dans sa grâce équivoque une figure virile. Je me figure ainsi celle d'*Ion* d'Euripide, plus austère toutefois. L'abbé Duchesne [3] croit encore que c'est une fille; mais l'unique raison qu'il donne c'est qu'il lui a donné à cette

1 Il s'agit toujours de Mme de Caillavet. (N.E)
2 Cyprès « horizontalis », toujours vert — de 700 ans. (N.E.)
3 Mgr Louis Duchesne, l'historien et érudit, 1843-1922. (N.E.)

figure un baiser par la bouche d'une dame, vieille il est vrai, et qu'il aime mieux avoir baisé, même par procuration une fille qu'un garçon[1].

Dimanche, 3 avril. Pérouse. Nous visitons deux églises Sts Pietro et Vicho di Caffirenri. Un S. Pierre et Saint Paul de Micar faisant cadre à une Vierge de Spagna.

Dimanche 3. Le Cambio. Les boiseries les plus exquises qu'il soit possible de voir.

Le musée — je me suis réconcilié avec la douceur ombrienne. Pour me mettre au pas de Couchoud[2], je me fatigue et ne trouve pas un moment pour envoyer une carte postale.

Elle voyait plus vite que personne et bien. Pourtant l'œil de Couchoud est plus analytique. Il nous dit que Giotto est surtout architecte, que sa première préoccupation est d'établir les fabriques.

Douceur ombrienne. La petite église de Duccio. Œuvre exquise de céramiste excellent et d'architecte très faible. Jolie polychromie. Les petits piliers de marbre vert font bon effet. Jolis bas-reliefs. Les figures en ronde-bosse lourdes et mauvaises.

Lundi 4 avril. Assise. Ste-Claire a le menton fort, un air robuste autant qu'on en peut juger sur sa momie maquillée. Je commence à pouvoir vivre avec elle sans trop de souffrance. Ni vivante ni morte — invisible et à demi-flottante.

5 avril. Clusium. Les antiphonaires. Tombes étrusques. Le soir Sienne.

6 avril. Sienne. Un hôtel où je suis descendu avec elle

1 Anatole France fait allusion à une célèbre statue du Musée de Rome. La poitrine de cette gracieuse personne n'accusant pas le moindre renflement a fait penser à un garçon habillé en fille. Les historiens de l'art semblent cependant aujourd'hui admettre qu'il s'agit d'une *Officiante*. *Cf.* Henri Lechat. *Sculptures grecques antiques.* Paris, 1925, (N.E.)

2 Paul-Louis Couchoud, docteur en médecine et agrégé des lettres, 1880-1959. (N.E.)

quand elle était encore jeune. Devant mes fenêtres deux palais, l'un Renaissance avec des têtes héroïques entre les consoles du faîte et un joli palais gothique.

Sienne, sa cathédrale, un beau *St. J.-B.* de Donatello. — Sa chapelle admirée de tout point par de Brosses, avec son *Andromède* devenue une *Madeleine*.

J'ai retrouvé dans l'hôtel Continental le petit élan empaillé, l'inscription honorifique et cet escalier insidieux dans lequel j'étais tombé la nuit croyant entrer dans ma chambre. Endolori j'étais retourné vers elle qui était couchée et qui me remercia d'être venu la trouver pour lui dire mon mal. Elle était la plus charmante des compagnes en ces jours de bel automne.

A Sienne, la citerne au mur de la maison, le seau qu'on y descend par une corde des étages qui sont au-dessus.

La maison du foulon, dans le quartier de l'Oie. C'est son totem: Oie sur les murs de la rue en pente rapide. Dans cette rue, une oie grasse qu'on vénère. Le quartier de l'oie est un quartier noble, les hommes de loi y portaient l'épée. Le prêtre qui dessert les 3 oratoires de Ste Catherine a l'orgueil de son quartier. C'est un lettré et un homme joyeux. Il nous a parlé fièrement des courses de chevaux et des repas dans la rue en pente qui suivaient les victoires de l'Oie.

Jeudi 7 avril. Oui, elle était là, mais jeune; celle-là je l'avais perdue depuis longtemps. C'est celle qui n'était plus jeune que je pleure[1].

San Christo di foro. Piazza Tilume. Antonio Mazzuoli 1690.

Il y a dans le... du Duccio di Buoninsegna, dans la scène du *Reniement de St Pierre*, à gauche, une servante rose et verte... ceinture blanche, la main droite sur la rampe de l'escalier, un chaudron dans la main gauche. Toute cette scène, *le reniement de Saint-Pierre* est d'un sentiment très intime.

La tête enfantine et héroïque de la *Sibylle* de Balthazar Peruzzi.

1 Mme de Caillavet. (N.E.)

Vendredi 8 avril. Sienne. Le matin, l'académie. Les primitifs siennois très curieux, de couleurs harmonieuses comme des tapis d'Orient.

Cette déposition de croix, à l'huile, du Sodoma, aussi dure de ton, aussi inharmonieuse qu'un fra Bartholomeo. Les fresques seules sont suaves.

Entre Sienne et Florence. J'ai l'impression que je l'ai laissée à Paris et le regret pénible de voir de belles choses sans elle. Entre K. et C. [1] j'ai des moments de gaieté, d'entrain.

Florence. Cette fois je la retrouve, son absence emplit la ville. Promenade le soir, au Carmini. A la place de la Seigneurie. La lettre de Noël me trouble par l'idée importune de cette B. [2] Les morts sont chose sacrée.

9 avril. Florence. Je l'ai vue cette nuit. Je la savais morte et j'ai eu moins de surprise que de joie qu'elle me fut rendue. Nous nous sommes promenés dans une campagne humide [3]. Les deux grandes *Marines* de Salvator Rosa ont été très imitées par Joseph Vernet.

Toutes ces belles choses qu'elle aimait sont pour moi voilées comme du voile qui recouvrait le buste en marbre de son escalier quand on exposa le cercueil [4]. Elles lui survivent. Ce qui me console, c'est qu'elles me survivront.

Eglise St-Laurent. C'est la figure de l'*Aurore* que j'ai trouvée la plus belle.

Dimanche 10. Florence. Mauvais temps.

Depuis qu'elle est morte il me semble toujours que je lui fais tort.

Arrivée à Bologne le soir. — La fontaine de J. de B.[ologne].

1 Ottilie de Kosmutza et Paul-Louis Couchoud. (N.E.)

2 Une lettre de Noël Charavay avait transmis des nouvelles de Jeanne Brindeau. (N.E.)

3 Allusion évidente à Mme de Caillavet. Lecture douteuse des derniers mots. (N.E.)

4 Il y avait en effet dans l'hôtel de Mme de Caillavet, 12, avenue Hoche, un grand buste en marbre, placé dans l'entrée. (N.E.)

Lundi 11. Bologne. — Beau temps. Le Francia de la chapelle Bentivoglio est d'une qualité extraordinaire. Le musée bien ennuyeux, les tableaux d'autel, les saintes conversations sont ridicules dans leur dramatique et leur pathétique, malgré la bonne exécution. La couleur n'est guère bonne.

Après-midi à la Chartreuse, le guide très fin, très intelligent, nous fait sentir la vanité des vivants qui se font représenter sur les tombeaux de leurs parents morts, ce gros homme qui s'est planté en chapeau mou, sa canne à la main, sur le monument de sa fille, le parfumeur qui porte sur sa pierre tombale sa marque de fabrique. Une Américaine lui dit qu'on fait mieux chez elle, qu'un industriel de New-York a mis sur son monument, élevé de son vivant, son adresse téléphonique.

Mardi 12. Bologne. Urticaire. Beau temps. K. [1] a une jolie forme.

Je garde dans le cœur une vide douloureux, comme un creux dans l'estomac.

Quel reproche sourd et continu elle me fait d'être venu ici sans elle. Sans elle pour la première fois. [2]

Palais Bevilacqua, à Bologne. Contrairement à l'esprit de la Renaissance, ils répètent les motifs bas-reliefs en terre cuite, frises peintes.

Mercredi 13 avril. Bologne. Mes impressions sur elle sont très mobiles et diverses comme sur tous les sujets. Ce matin je la vois durcie d'âge et de caractère, je ne la regrette pas moins.

Couchoud a écrit pour savoir où est le tableau de Tiarini dont parle de Brosses, *St-Joseph demandant pardon à la Vierge de ses soupçons*. Les petits anges moqueurs. Ravenne à midi. Les mosaïques.

Jeudi 14. Ravenne. San Apoll... *La pineta.* Les souvenirs de Dante et de Bocc.[ace].

1 Ottilie de Kosmutza. (N.E.)

2 Mme de Caillavet est évoquée ici, et également à la date du 13 avril. (N.E.)

Vendredi 15. Ravenne. Ciel bleu, temps chaud. Pierre tombale du chevalier Guidarelli, par Pietro Lombardi, vers 1483. *Très beau.*

Dans la pineta des juments et leurs poulains. Dans la campagne plate, ormes noueux; fixé à leur flanc, un long pal se dresse comme le membre d'un priape. Ils semblent ainsi des divinités rustiques.

Samedi 16 avril. Départ le matin pour Padoue. Adieux à Couchoud, excellent compagnon de route et parfait cicerone. Padoue. Mantagna. Le Santo. Parmi les bas-reliefs de la chapelle du Saint, remarqué celui de droite, en entrant: *Saint Antoine faisant porter témoignage à un enfant nouveau-né en faveur de sa mère*, par Ant. Lombardi, d'un goût antique et d'un style très pur.

Dimanche 17 avril. Padoue. Museo Cierco, les deux devant archaïques de Canone, attribués à Giorgione, sombres chauds un peu surchargés.

Scène mythologique. Figure de gauche.

Note prise à P.[adoue] dans Burckhardt [1].

Vérone. Sans Giorgio — Braida. Le grand tableau de *la Manne* (1605), exécuté après la mort de Brusasorci, par un de ses élèves. (J. Burckhardt, T.II p. 762) *Felice* (et non Domenico di Bedec) et le sacrist.

Petits tableaux [très médiocres] de Rosa de Tivoli T. Roos. XVIIIe siècle [et] qu'on donne en France pour des Hubert Robert.

Arrivons à 5 h. à Vérone. Jolies portes. Maisons peintes. Tristesse bruyante d'un dimanche.

Catulle.

Ces choses, maintenant qu'elle n'est plus, ces choses d'Italie

1 *Le Cicerone*, de Jacob Burckhardt, célèbre ouvrage dont Couchoud avait recommandé la lecture à France. (N.E.)

ont perdu pour moi, non leur beauté, mais leur intimité et un charme familier que je ne retrouverai plus. Elles lui survivent trop impassibles.

Sanmicheli — Promenade dans la ville.

Lundi 18 avril. Vérone. Et puis elle est partie non apaisée. Il y a au M.C. un Luca Carlesaris qui fait des Canaletto, durs d'architecture, mous dans les personnages et sans effet.

Longhi. *La visite du couvent* — les grilles, dames masquées, cavaliers, paysans, enfants jouant avec des pantins.

Carlo Crivelli procède de Mantegna.

Jardins Giusti à revoir.

L'Assomption du Titien, sans anges, au duome, est le plus beau tableau de Vérone. Coupé.

Cupressus pyramidalis... alte d'Europa 400 ani...

Vénus accroupie au détour d'un chemin en escalier.

Belle vue sur les montagnes du Tyrol à droite.

Mardi 19 avril. Vérone. Tout à coup des souvenirs [1]... Les portes en acajou des hôtels établis dans d'anciens palais, à Padoue ou à Vérone, me la rappellent tout à coup, dans son charme familier, toujours un peu sévère, toujours accomplie. Elle seule avait de la grandeur, avec une taille brève, de la grâce avec une nuque forte.

Cet après-midi tout consacré à Sanmicheli. Fini la journée par le cimetière. Belle avenue de cyprès. La petitesse des ânes.

Mercredi 20. Musée Maffei. Un très beau sarcophage romain. Chute de Phaéton.

Départ pour Milan à 4 h. A notre droite, les montagnes neigeuses du Tyrol, le lac de Garde, très calme et noir, point agité comme l'a vu Virgile. A 7 h. du soir la neige, d'un rose de flamme, sur les montagnes.

1 Ce début de phrase a été biffé. (N.E.)

Milan à 8 h. soir. La cathédrale, la nuit, derrière les lumières de la rue qui monte presque invisible et blanche.

Jeudi 21. Milan. Je retrouve un de nos vieux hôtels. Mais les hôtels ne gardent pas les souvenirs et ne parlent pas du passé.

Je le sais bien. Nous avions bu jusqu'à la lie mais c'est la lie dont je voudrais avoir encore.

L'Ambrosienne. — J'y ai trouvé, modestement, dans un coin sombre, un tableau, une bergerie de ce Lordonio dont elle a sauvé comme elle a pu deux dessins moisis à Capian. La vierge est charmante d'expression et bien peinte.

Vendredi 23. Milan. Maintenant je la vois vivante, dans des scènes indifférentes ou absurdes toutes les nuits. Je n'ai pas conscience dans ces rêves qu'elle est morte ni qu'elle doive mourir. Pourtant cette nuit elle était malade.

Brera... Le prétendu Corrège, *Adoration des mages*, assez dur de ton, a des repeints grossiers, ciel, main de la Vierge, épaule de l'enfant. Il a l'air d'un tableau vénitien plutôt que d'un Corrège.

Après-midi à Ste Marie, presso San Celso.

L'*Eve* de Stoldo Lorenzi — en Vénus de Médicis — avec le serpent, jolie figure qui lui tend la pomme avec une branche de pommier. Elle est en cage comme Adam de l'autre côté.

Samedi 24 avril. Milan. Départ à midi. Lucerne.

Dimanche, 6 h. ½. Lucerne, départ.

J'ai eu un rêve, elle était semblable à une vivante en victoria, avec Eugénie, place des Invalides. Mais je la savais morte. J'ai demandé, à elle et à Eugénie, des explications. Elle se taisait, Eugénie était embarrassée. Ces rêves absurdes sont sans angoisse, seulement tristes.

Sans doute parce que j'ai dû être didactique et élémentaire, j'ai bien repassé la peinture italienne.

Bâle. 10 h., matin, bord du Rhin.

Sous les marronniers, plateforme où, la dernière fois que j'y suis venu avec elle, nous nous sommes mis à l'abri de la pluie. En m'approchant de Paris, j'ai le sentiment de me rapprocher d'elle: c'est là que je l'ai laissée.

—

Dieu dans sa bonté leur avait envoyé des liquidateurs avec lesquels on pouvait s'entendre et qui les faisaient rentrer anonymement dans une partie de leur bien. Ils s'abouchaient avec eux. Des laïques le leur reprochaient, sacrifiant ainsi au sentiment de l'honneur humain la gloire de Dieu. C'est l'esprit laïque. Mais les religieux qu'on discerne mieux. Dieu emploie souvent les moyens les moins extraordinaires. Dieu n'a pas besoin de prestige [1].

Couchoud Neuilly s. Marne.

Maison Blanche S.O. [2]

1 Ces quelques lignes semblent se rapporter à certains développements de *La Révolte des Anges.* (N.E.)

2 Ces deux dernières lignes ne sont pas de la main d'Anatole France [N.E].

France
1910

CARNET N° 5

Juin 1910 [1]

Dans la rue.

Rue de l'Arbre sec. — Parce que je me suis aperçu que je n'aimais les choses que par elle et pour elle, [2] après six mois elle est plus morte et ma langueur plus grande. Je l'attendais. Je suis plus désolé, je ne l'attends plus. Ma douleur a perdu jusqu'à la nouveauté et à l'étrangeté qui la rendaient supportable. Les morts vont s'éloignant. Comme elle est plus loin, plus petite.

Ce qui m'étonne d'elle, c'est qu'elle n'ait pas fait l'impossible, c'est qu'elle ne soit pas revenue, ce qui m'étonne c'est qu'elle soit comme les autres morts. Ce dimanche d'orage et de lumière, elle me manque plus que jamais, mais d'une façon plus sourde, elle est plus loin. Que ces heures rapides m'emportent lentement...

3 h. ½. Sens — Tonnerre. Mardi — Tanley — Ancy-le fr. — Montbard — Château de Bussy — Semur.
Chagny — Cluny — Macon.

Et pour plus de tristesse la raison revient.

Samedi 2 juillet. Partis de Paris à 4 h. ½.

Sens, 9 h. soir. St-Etienne, XII — XIII — XIV — XV. Guillaume de Sens. Verr. de J. Cousin, vitraux. — le p. de Louis XVI. — G. Coustou fils. Christ de Girardon. Pluie.

1 Ce carnet se réfère principalement à un voyage qu'Anatole France accomplit, durant l'été de 1910, à Cluny, ville natale du peintre Prud'hon, lorsqu'il prit la décision de rédiger une étude sur son peintre préféré. (N.E.)
2 Il s'agit évidemment de Mme de Caillavet. (N.E.)

Dimanche 3. Portrait Fréd. de Brotonne. Portrait du dauphin, père de Louis XVI.

A 12 km. de Sens, la belle porte de Villeneuve-s-Yonne. Riche église Renaissance.

Tonnerre.

Tanlay. La voûte peinte du cabinet de Coligny.

Ancy-le-franc. Menessier (?), peintre, 1573.

Montbard, le soir 9 h. — Semur. — Pluie.

Lundi 4, matin. Semur, église. Hérodiade. Château de Bussy.

Piango la sua morte e mia vita.

Lundi soir. Autun, St-Symphorien.

Mardi matin. Autun.

Mardi, 1 h. ½. Cluny.

Musée Ochier... Ancien palais abbatial. — Musée: chapiteaux du déambulatoire, feuillages, personnages dans de grands médaillons ovales.

Bonvoisin.

Prud'hon, donné au musée de Cluny par Auguste Picoul. 1866.

Prud'hon, par Buffet.

M. Dumonceau, par Prud'hon à 20 ans? Cheveux blancs, habit lie-de-vin, gilet blanc à bord d'or. Canne à pomme d'or tenue de la main gauche.

Enseigne de serrurier faite par le frère Placide qui a fait aussi les rampes de l'Ecole (abbaye).

Tête d'étude. Capuchon barbe. *L'amour caresse avant de blesser.*

No 21.[1] *A Monsieur Molinos, architecte du département de la Seine, rue St-Florentin, vis-à-vis l'égout* (don en 1855 à la Bibl. de Cluny par M. Marcille père).

1 Anatole France a copié ici le texte d'une lettre de Prud'hon. (N.E.)



Dessin de Prud'hon nº 22 (Voir page 413)
(Croquis d'Anatole France)

Mon ami, Les quatre figures deux Minerves et deux Mercures représentant les sciences, les arts, l'industrie et le commerce sont commandées, dans les proportions de 34 ou 36 pouces; il est encore tems de choisir l'un ou l'autre mesure; veuilles me dire celle qui vous convient positivement, on s'occupe avec activité de celle en peinture et des emblèmes peins de bronze. Le transparent se fera de suite, et le tout sera prêt au moment où l'on voudra les placer. Je salue affectuessement il mio buon Padrone sono il servo suo PRUD'HON ptre.

ce 11 brumaire an 17 (2 novembre 1804).

Dessin de Prud'hon, n° 22. [*Croquis*].

Dessin de *la justice et la vengeance*, papier bleu, je ne crois pas qu'il soit de la main de Prud'hon.

La vraie maison est impasse Prud'hon.

Album de Saône & Loire, Gd. in-8°, t. I, s.d., Macon. fresque de Prud. sur une cheminée de la maison (p. 165, Pelliat édit., vers 1840).

Chambre où était la cheminée, à gauche rez-de-chaussée, escalier de bois au fond à droite, poutres. Hauteur de plafond 2 m. 66. Les poutres transvers. diminuent de 22 cent. la hauteur.

CHARCUTERIE[1].

Le libraire Pellorce, prof. Ecole d'Arts et Métiers, Cluny. A. L. Colombot, S. directeur, censeur des études à l'Ecole d'Arts et Métiers de Cluny.

Arrivés 9 h. soir, à Mâcon, où je retrouve son souvenir. Elle parlait si joliment de cette dame qui s'était fait peindre au milieu de toutes les jolies choses qu'elle avait léguées au musée. Je n'irai pas voir cette fois le musée ni le groupe de Sèvres.

Mercredi. J'attends demain S. et j'en suis occupé.[2]

1 Anatole France a pris un croquis de la façade du Musée Prud'hon, à Cluny, où se lit le mot *Charcuterie*. Voir ce dessin, planche III. (N.E.)
2 La personne visée ici pourrait être la Scandinave Talita S. (N.E.)

Jeudi. Non je n'ai pas retrouvé ce que j'ai perdu.

Vendredi. J'en étais las, un peu gêné, embarrassé, mais le congé m'a surpris. Je me disais: Celle-là, on ne peut pas s'en défaire. Et c'est une rupture soudaine, étrangement rapide, accompagnée de circonstances obscures. N'est-elle pas un peu folle? folle de générosité et absurde. J'étais souvent confondu de l'inintelligence de cette petite tête exaltée. [1]

Je relis à la file Mad. de Sévigné. Elle avait un don d'écrire bien cultivé, du tour. Mais combien L.[2] l'emportait sur madame de Sévigné, par l'esprit et le cœur! Formée au bon langage naturel, elle aurait écrit des lettres bien plus belles. Ce qui est comique, c'est qu'avant d'aller entendre cette pauvre petite [3] me faire des adieux sublimes, j'avais fait très sottement la cour à Me M. [4], tapageuse avec un grand fils. Je me jetterais à l'eau si cela me tombait sur les bras. J'ai bien envie de rire et de me jeter à l'eau.

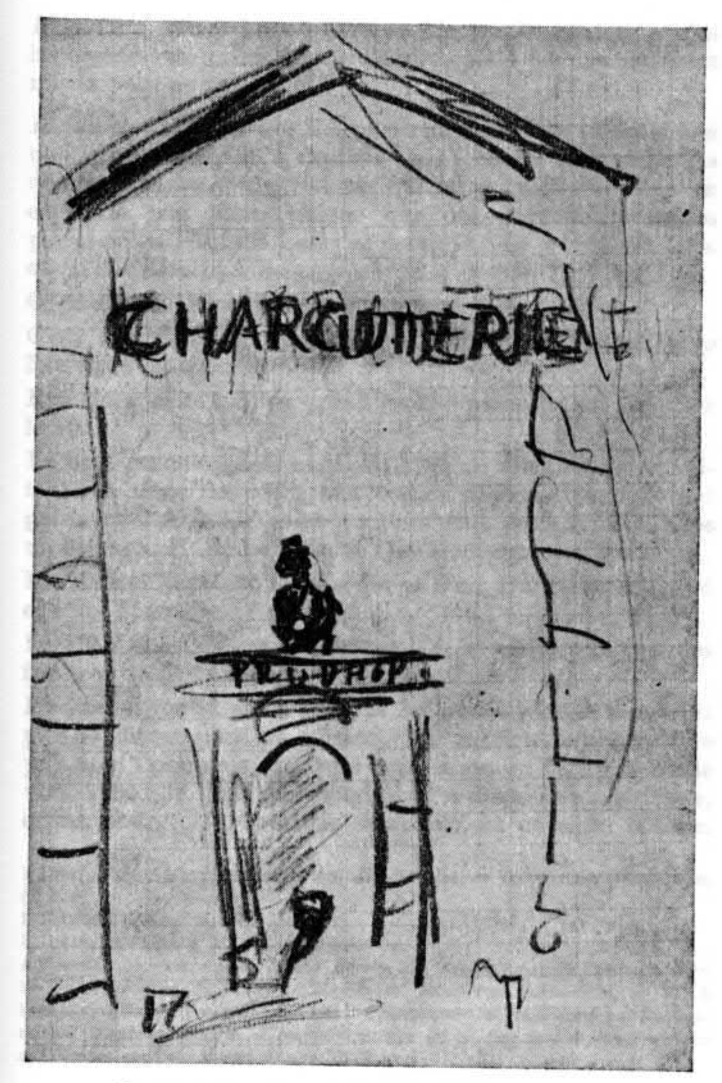
Samedi,	*9.*	
D.,	*10.*	
L.,	*11,* 5 h.	Me C.M.[5]
M.,	*12.*	
M.,	*13.*	E.L.[6]

Lundi, 11. Lapeyr.

Fou, je me flatte: sot. Je ne sais pas me conduire.

Oui, tu étais mon bon génie. Oui, tendre ou violente, tu étais mon bon génie et tu me laisses sans force, sans intelligence, sans bonté. Tu te trompais parfois, mais ta volonté était toujours droite et forte.[7]

1 Allusion à la même personne? (N.E.)
2 L. — Mme de Caillavet (Léontine Lippmann). (N.E.)
3 Talita (?). (N.E.)
4 Mme Jeanne Catulle-Mendès, veuve depuis l'année précédente. (N.E.)
5 Mme Catulle-Mendès. (N.E.)
6 Probablement Emma Laprévotte. (N.E.)
7 Ces lignes, aujourd'hui bien connues, concernent Mme de Caillavet. (N.E.)



Façade de la maison de Prud'hon (Voir page 413)

13 juillet. Chez Lap.[1] Comme hier mais avec une plus innocente résolution ferme d'écrire. Mais comme il aurait mieux valu ne pas s'y obliger.

14 juillet. Cette petite E.[2], plus complexe dans sa simplicité que je ne croyais. M'a exprimé sous forme d'idées générales des sentiments âpres, violents qui ne peuvent être chez un esprit si peu philosophique que des impressions toutes personnelles. Autant que j'ai compris, elle a une vie faite et qu'elle défend.

Ce matin, la lettre, il n'est que temps.[3]

C'est fait. Mais que de luttes encore, et ma lettre, trop flatteuse, est-elle adroite?

Rue Garancière[4]. Si on prend les Nos pairs, il faut supposer le 10.

Le 8: 8 grands piliers engagés, avec de magnifiques chapiteaux à têtes de bélier aux cornes desquels pendent des guirlandes. Arcades, rameaux de chêne, petit fronton avec un écusson. H. de la Sordière. De Montaigu. Lubersac.

10: Maison Napoléon III. Jardin au fond. Habité par Baltard et Paul Flandrin.

Le 12: Louis XV, sans ornement ni moulures. 14 grandes fenêtres de file. La petite fontaine palatine, 1715.

L'entrée de ce 12 est le 36 de la rue de Vaugirard. Construit par Boisfranc, pour les officiers de la maison de la princesse palatine. Communs du Petit Luxembourg. Le mitre scellé vers 1796. 38, rue de Vaugirard: maison Louis-Philippe, entrée bourgeoise, boutique en retrait, un papetier, laiterie.

1 Chez Lapérouse, restaurant qu'Anatole France fréquentait volontiers. (N.E.)

2 Emma Laprévotte. (N.E.)

3 Lettre destinée à Mme Catulle-Mendès. (N.E.)

4 Travaillant à son roman de *La Révolte des Anges*, Anatole France a revu les lieux proches de l'hôtel d'Esparvieu, situé rue Garancière, no 11, à l'emplacement de l'ancien petit hôtel d'Entragues, alors occupé par l'académicien Thureau-Dangin. L'écrivain relève ici la description d'un certain nombre de maisons du voisinage. (N.E.)

40: Maison Louis-Philippe. Entrée. Masqué du dehors, on voit un escalier tournant. Epicerie de l'angle.

Rue Servandoni, 25. Vin, boulanger, Louis-Philippe.

23. Louis XVI, sur plâtre, peinture.

21. Louis XVI, épicerie.

19. Mauv. art nouveau.

17. Maison Louis XVI.

15. Louis XVI, allée obscure. Le sculpteur François Vernet y mourut en 1784. Sa veuve y donna asile à Condorcet en 1793. Il y composa l'*Esquisse du pro.[grès] de l'esprit humain* [1].

13. Vin, bois. Maison pauvre, Louis XVI.

11. Derrière nord... de la maison Plon.

9. Louis XVI. Porte étroite. Une fenêtre par étage. Anc. institut. Ste-Paule. Porte à clous.

7. Pilastre Renaissance. Roch. [2] dit *anc. ferrures de balcon.*

5. Louis XVI. Pauvre mais gentille.

Puis grande maison moderne lourde qui occupe toute cette partie de la petite rue Palatine. Retour rue Garancière.

4. Relieur. Louis XVI simple, 1624. — Les filles de Mme Lanjan. (à 3 étages). Entrée sur cour.

6. Ancien, sans beaucoup de caractère Louis XVI. 7 fenêtres d'enfilée.

On peut aussi prendre, en supposant la maison de l'angle, au 5 bis, Institut dentaire. Nous avons deux maisons Bouasse-Lebel. Vis-à-vis de l'église.

Puis la rue St-Sulpice:

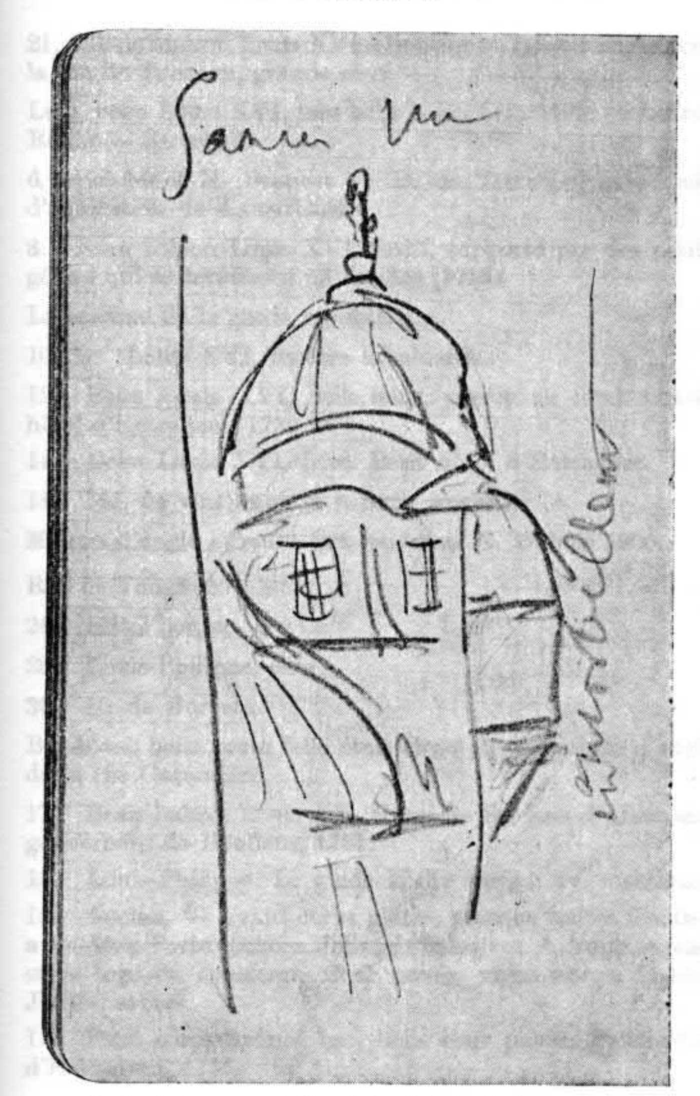
27. Bouasse-Lebel, cour-jardin, derrière porte sculptée.

25. Sans caractère, cour humide.

23. Habit...

1 Une inscription sur l'immeuble du 15, rue Servandoni, atteste l'authenticité de ces indications. (N.E.)

2 Rochegude (Marquis de), historien de Paris.



Partie de toiture de l'église Saint-Sulpice (Voir page 416)

21. Belle maison Louis XVI à boutiques, faisant angle avec la rue de Tournon, grande cour.

Le 4, beau Louis XVI, très belle cour. Lamartine — Ledru-Rollin — Bertrand.

6. Bel hôtel H. Brancas — H. de Terrat — Académie d'équitation de Lamartinière.

8. Beau balcon Louis XVI tardif, supporté par des petits génies qui se terminent en feuilles (1713).

La caserne de la garde républicaine.

10 bis. Louis XVI, fenêtre à balustre.

12. Beau Louis XVI, belle cour, perron au fond. Grand hôtel d'Entragues, 1730.

14. Beau Louis XVI, frise. Petit hôtel d'Entragues.

18. Md. de vins, maison pauvre, ancienne.

Maison d'angle affreuse, art moderne. G. Dubois 1900.

Rue de Vaugirard:

26. Hôtel borgne.

28. Louis-Philippe, cour.

30. H. de Borysta.

Bel hôtel, belle porte (elle était close) de la maison d'angle de la rue Garancière.

17. Beau balcon Louis XV, Hôtel de Du Lau d'Allemans, gouverneur de Doullens, 1751.

15. Louis-Philippe. Le guide le dit ancien, av. mascaron.

13. Ancien. — Avant-corps plâtre, presque toutes fenêtres aveuglées. Porte cochère. Jolis gds balustres. A droite, remise et la loge du concierge. Cour pavée, vigne-vierge, fusain. Jardin, arbres.

11. Petit corps avancé bas, belle cour pavée. Petit hôtel d'Entragues, 1735.

9. Derrière de la caserne en retrait des deux côtés échoppe de cordonnier. Retrait à gauche, rest. à droite, au milieu porte charretière surmontée de p...

7. Maison Louis-Philippe, cour plantée, marronniers, pots de fleurs sur les murs.

5. Institut... — Np. Lemercier, 1827 [1]. Ecole de chirurgie dentaire.

. . . .

Mad. Scheikevitch.
M. René Raoul-Duval, 27, Quai d'Orsay.
Charavay.
Kosmutza.

1 Le poète Népomucène Lemercier habita 5, rue Garancière, en 1827. (N.E.)

France
1910-1911

CARNET N° 6

Juillet 1910 - Avril 1911 [1]

29 juillet, 4 h. 20. Départ de Paris. Courbevoie, Rueil, Nanterre, Peck.

On longe la Seine, Marly, Le Pecq, St-Germain, Poissy. Petit beffroi restauration. Triel.

Vaux s- S., Meulan. Une descente très rapide conduit à Vétheuil, au bord de la Seine.

Les falaises blanches de la Seine.

Laroche Guyon. Le donjon haut, grand château XVI — XVII — XVIIIe.

Ecuries Louis XIV, cheval sur la porte.

Forte côte, jolie vue sur la vallée de la Seine.

Bois de pins, Vernon.

A droite les Andelys. [à gauche] [portails], Beaux-Arts. Jolie vue entre le Pont St-Pierre.

Heuqueville. Puis le... qui domine Rouen. Nous arrivons R. 8 h. ½.

R. C'est l'hôtel où j'étais avec elle [2]. Je crois me souvenir

1 Ce carnet concerne plusieurs déplacements d'Anatole France: 1° séjour en Normandie (29 juillet-10 septembre 1910); 2° visite au Musée de Saint-Quentin (20 septembre 1910); 3° voyage dans l'est de la France (5-15 octobre); 4° séjour au Guérinet, chez Georges Calmann-Lévy (11-18 avril 1911). (N.E.)
2 Souvenir de Mme de Caillavet. Rappels analogues les jours suivants. *Infra :* samedi (30 juillet), dimanche (31 juillet), etc. (N.E.)

qu'elle y était triste et soucieuse. C'étais le 14 juillet [1]. J'écrivais sur place cette lamentable mort de J. d'Arc.

Au musée de Rouen [2]. de Boisfremont, *Mort de Cléopâtre* [3]. Cléopâtre sur un lit de style Empire, coussin vert bleu, robe blanche, ceinture d'or, manteau rouge brodé d'or, la main droite sur le sein, la main gauche pendant. Cheveux très noirs. — Eclairé par une lampe fumeuse.
Sur le bras gauche (robe jaune), une de ses femmes lui soutient la tête, l'autre a les pieds contre les genoux, tête blonde, visage dans l'ombre. Figure très prud'honnienne dans la façon dont le cou et les épaules sont baignées, trempées d'ombre. Couchée sur les pieds de Cléopâtre.
Boisfremont (Charles de), 1773-1838. Don de l'auteur, 1821.
Boisfremont peint le *Samaritain*, deux profils, mauvaise couleur, mauvais dessin, rouge, bleu, pourpre.

641. Ecole de Prud'hon. *Portrait d'homme jeune*, très jeune, joli gris, sous-bois.

Au sortir de Rouen, mont Ribondet et St-Martin-de-(Bos) à Charville sur la [boucle].

St. Vandrille. Le cloître merv.

Caudebec. Déjeuner sur la terrasse au bord de la rivière. Marché. La jolie cordonnière.

Dans l'église de Caudebec, vitraux de la Renaissance: le *Samaritain*, 2e fenêtre à droite.

Acheté à Caudebec un petit almanach de la révolution.

Au sortir de Caudebec, charmille contre la falaise. Villequier. Quillebeuf. Bac de Quillebeuf. Pour arriver Trouville. Deauville.

1 Ce séjour à Rouen avec Mme de Caillavet se situe très vraisemblablement en 1905. (N.E.)

2 Les lignes suivantes mentionnent plusieurs tableaux du Musée de Rouen. Quelques croquis très vaguement esquissés complètent les indications de l'écrivain. (N.E.)

3 Un croquis complète cette indication. (N.E.)

Samedi soir, 7h. ½. Houlg [1].
Un beau jour d'été. Ces feuilles, toutes ces feuilles, elle n'en a pas vu une seule, elles sont toutes nées après sa mort. J'ai rêvé d'elle à Rouen, dans la même petite chambre d'hôtel sur la rivière, que j'habitais quand je suis venu avec elle. Dans mon rêve, je la savais morte, elle revenait tranquillement sans joie et sans horreur.

Dimanche. L'aspect des morts changeant comme celui des vivants, Je la vois tour à tour douce, violente, affectueuse, distraite, simple, coquette, intime, mondaine.
Je vais essayer de reprendre mes *anges* [2].

Dimanche soir. Dives, le bric à brac coloré de l'auberge de Guillaume le Conquérant. Décoration de fleurs et de fruits. L'église, la très vieille halle.

Lundi 1er août. *Les anges*. [3] Çaen, aviation.

Mardi 2 août. *Les anges*. Caen, antiquaires.

Mercredi 3 août, matin. *Les anges*, déjeuner chez M. de K. Soir Trouville. Acheté un tableau chez Boin-Taburet. 55×41, cadre 58×48.

Jeudi 4. Temps doux et pluvieux. Matin, *Les anges*. Soir, promenade, coucher de soleil d'or et d'azur. J'en ai tant vu avec elle!

Vendredi 5. Matin, *Anges*, après-midi. Trouville. Peintures et dessins, rencontré Widal. [4]

Samedi 6, matin. Soleil. *Les anges*. Le marché de Dive. Après-midi, Caen, Collège Malherbe, Abbaye aux hommes, hôtel.

1 Samedi 30 juillet. Venant de Rouen, Anatole France réside quelques jours à Houlgate, chez son éditeur Gaston Calmann-Lévy. Dans les lignes qui suivent, évocations de Mme de Caillavet. (N.E.)

2 *La Révolte des Anges*. (N.E.)

3 Anatole France travaille à son roman *La Révolte des Anges*. La mention des *Anges* sera répétée très fréquemment jusqu'au 30 août. (N.E.)

4 Fernand Widal (1862-1929), médecin qui soigna Mme de Caillavet dans sa dernière maladie. (N.E.)

Dimanche 7, matin. Temps gris. Maeterlinck dit qu'il n'a plus qu'un souci: *le temps*. Il en dépend et ne dépend que de cela. Pourquoi moi-même, plus indifférent aux saisons, ai-je soin de noter le temps comme l'événement du jour?
Matin, *Anges*.
Je me rappelle une impression quand elle [1] est morte: il me semblait que c'était moi qui étais disparu, invisible.
Soir, Cabourg.

Lundi 8, matin. *Anges*.

Mardi 9. Caen. lect. d'Horace, temps gris, pluie.

Mercredi 10. Beau temps, Horace.
Que j'ai eu aujourd'hui de pensées égoïstes, basses, lâches, pour écarter son souvenir. Mais, morte comme vivante, elle triomphe de ma faiblesse.
J'ai traversé Bayeux en auto.

Jeudi 11. Très beau temps.
Elle a gardé dans les affres de la mort une âme présente et haute.
Matin, *Anges*. Soir, château de Benouville. Portique. Louis XVI Chinois. Berceau de vieux tilleuls.
Mettre dans le Satyre [2], pour finir, un château Louis XVI [au] marquis de Villette.

Vendredi 12. Matin, pluie. Soir, Fontaine Henry, château Renaissance, tourelle à médaillons, un puits surmonté d'une colonnade toscane avec entablement du côté... façade Louis XIV mesquine. Chenil. Un vieux piqueur qui aime son état.

1 Mme de Caillavet. Les jours suivants, son souvenir persiste: 10, 11, 12, 14, 16 août, etc.
2 Anatole France désigne ici le personnage de la *Révolte des Anges* qui deviendra « le jardinier ». (*Cf. La Révolte des Anges*, ch. XVIII à XXII, *Récit du jardinier*.) (N.E.)

C.-L.[1] m'a parlé d'elle, fait sentir sa grandeur, sa droiture.

Samedi 13. Matin, temps gris. Soir, Trouville. Acheté deux petits verres dorés.

Dimanche 14. Matin, soleil. *Les anges*. Après-midi, Trouville. La visite à mi-côte de Trouville au Havre.

Lundi 15 août. Temps un peu couvert. *Anges*. Après-midi, traversé Caen, Bayeux, allé chez Desclouère. Vu la pointe des longues falaises dentelées, à gauche rocher découpé comme un hippocampe.

Mardi 16. Matin, soleil. *Les anges*. La superstition insidieuse, je [la] vois maintenant. J'attendais qu'il s'établit un commerce mystérieux entre elle et moi. Je l'attendais puisque j'ai été comme déçu de ne plus la revoir, de ne plus l'entendre.
Après-midi, Trouville. Antiquaires, poupées goth.

Mercredi 17. Matin, soleil. — Je lis la vie de Lady Ham [2]. C'est un livre qui l'aurait intéressée. Je m'imagine, en le lisant, le lui lire et entendre ses réflexions.
Après-midi, Creully, prieuré de St-Gabriel. Brécy, construit par Mansart pour son ami Lebas [3].

PUDICICIA	VINCIT	AMOREM
AMOR	VINCIT	MONDUM
AMOR	VINCIT	PUDICICIAM
FAMA	VINCIT	MORTEM [4]

Jeudi 18. Matin, beau temps. *Anges*. Après-midi, Trouville. Courses: Me de Pierrebourg, Hervieu, Ctesse Greffuhle.

Vendredi 19. Matin, grand vent et petite pluie. *Anges*.

1 C.L.: Calmann-Lévy. (N.E.)
2 Fauchier-Magnan. *Lady Hamilton*. 1 vol. Paris, Perrin, 1910. (N.E.)
3 Le Château de Brécy, par Creully, Calvados. (N.E.)
4 Ces inscriptions, écrites au crayon en lettres capitales, ne semblent pas de la main d'Anatole France. (N.E.)

Après-midi, *Anges*.

Caen. Acheté chaises pour la cuisine.

Samedi 20. Matin, temps clair. Je m'efforce de vivre loin de moi.

Soir, Trouville. Yacht. Antiquités, acheté un verre.

Dimanche 21. *Anges*. Après-midi, Musée de Caen. Tournières, un portrait admirable de vieux magistrat.[1]

Tournières. *2 épicuriens.* (Chapelle écrivain ?). Tournières dans la *Judith* de Cranach, l'*Ecce homo* de Tiepolo, esquisse assez poussée comme dessin à la plume en brun.

Ce coucher de soleil, si beau, si rare, cette mer violette, ce ciel vert au-dessus d'une seconde ligne d'horizon aussi nette que l'autre et d'où s'élevaient des nuées pourpres et azurées. Je l'ai vu seul, après en avoir tant vu avec elle, mais pas un seul comme celui-là.

Lundi 22. Matin, ombre et soleil. *Anges*. Après-midi, goûter chez les K. avec M. S.[2] *Anges*.

Mardi 23. Matin et après-midi, *Anges*. Mais je me plais peu à ce que j'écris, je n'ai plus personne à qui soumettre mes doutes.

Mercredi 24. Temps assez clair. *Anges*. Goûter chez les W. — Mad. de Jouv., diseuse de bonne aventure [3].

Jeudi 25. Matin, temps maussade. *Anges*. Après-midi, thé à la ferme.

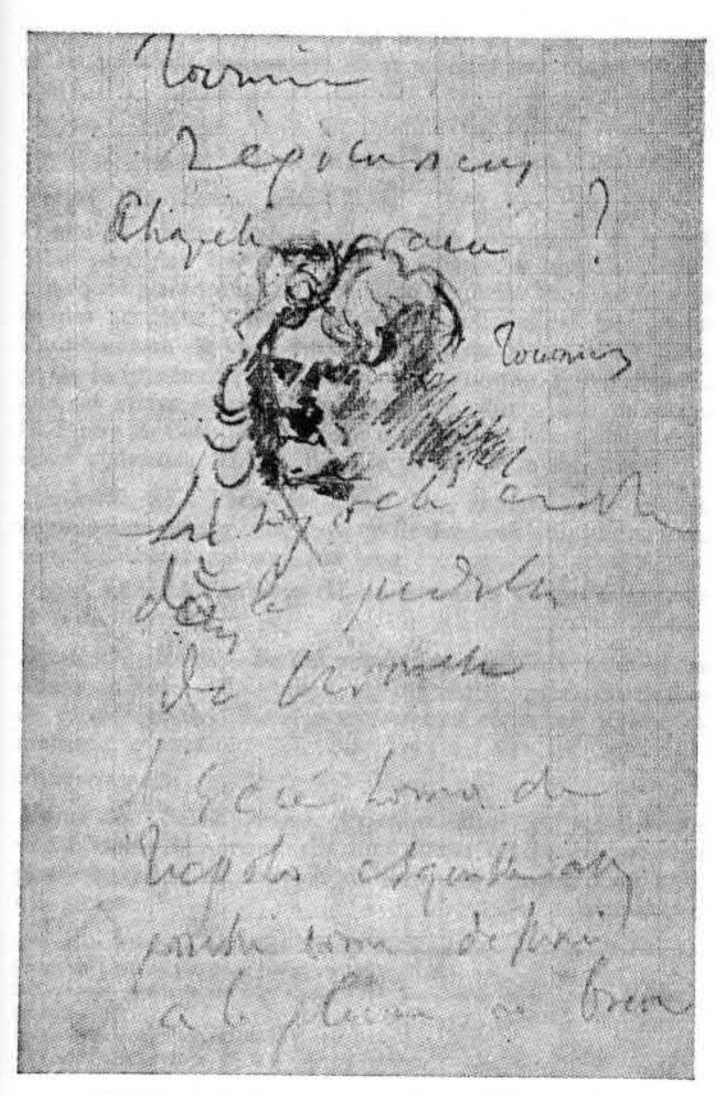
Vendredi 26. Beau temps.

Sa mort en supprimant les 25 fortes années de ma vie, me

1 Voir reproduction du croquis d'Anatole France, planche V. (N.E.)

2 K.: Léopold Kahn, chef de service chez Calmann-Lévy, dédicataire du *Petit Pierre*. — M. S.: Marie Scheikévitch. (N.E.)

3 W.: Widal vraisemblablement. — Mme de Jouv.: Mme Boas de Jouvenel. Anatole France a préfacé son volume: *Petites histoires... aux enfants*, publié sous le pseudonyme d'Ariel (1918). Cf. dans le présent volume. (N.E.)



« *Portrait admirable de vieux magistrat* » (Voir page 424)

rapproche de ma jeunesse, fait revivre mon père, ma mère et les premiers visages qui aient marqué leur empreinte en moi [1].

Anges.

Pluie abondante. *Anges.* Bayeux, la *Tapisserie* [2]. Mme S.[3]

Samedi 27. Temps gris.

Comment oublier celle qui m'aimait infiniment et seule? Mais pourquoi les morts me font-ils une absurde pitié? Pourquoi plaindre les morts? Et je les plains avec des larmes et des sanglots. C'est sans doute que, malgré moi, dans l'impuissance de comprendre le rien de ce qui n'est plus, je me la représente à la fois morte et vivante. Et pourtant... elle est morte et tout à fait sans un effluve que je sente. St-Pierre de Caen. Au 3e pilier à gauche de la nef chapiteau, *le lai d'Aristote.* Virgile, dans le panier de la courtisane.

Dimanche 28. Pluie et soleil. Mes regrets sont grands comme mon égoïsme. Je crois qu'ils dureront autant que moi, ce qui d'ailleurs ne sera pas long.

Anges. Dîner à l'auberge de Guillaume le Conquérant avec Mme de Jouvenel.

Lundi 29. Rêve — Je l'ai vue douce, apaisée, intime. Nous étions en auto. Elle voulait me donner un pardessus jaune de forme étrange. Nous nous sommes reperdus devant sa maison... sa maison!

Pluie.

Mardi 30. Soleil. *Anges.* Aviation. Marie S.[4] nous conte une histoire de sorcier, elle doit entrer cet hiver dans une phase heureuse et nouvelle de la vie et conquérir en 1911 « la gloire ».

1 Anatole France a rencontré Mme de Caillavet vers 1883; sa mère a vécu jusqu'en 1886 et son père jusqu'en 1890. (N.E.)

2 Fameuse broderie du XIe siècle, dite *Tapisserie de la Reine Mathilde.* (N.E.)

3 Marie Scheikévitch. (N.E.)

4 Marie Scheikévitch. (N.E.)

Mercredi 31. Temps gris, frais.

Si le temps... si le temps unit les choses, ce qui n'est plus, notre seule connaissance, à ce qui n'est déjà plus... nous ne vivons que dans le passé tout nous fuit. Refuge dans l'avenir — ce qui n'est plus, ce qui ne sera plus.

Mais c'est encore le passé que nous projetons devant nous. Sourd regret, la plus grande et la plus naturelle des douleurs [1].

Soir. Balleroy avec M.S.[2] Château du XVII[e], tapisseries de Boucher dans la salle du rez-de-chaussée.

Jeudi 1er septembre. T. gris doux. Honfleur avec S.[3]

Musée des costumes normands. Déjeuner à St-Siméon.

Vue de mer sous la treille.

Vendredi 2 sept. T. gris doux.

Caen, acheté *la Morée* de Folengo.

Samedi 3. Petite pluie. Acheté à Houlgate un dessin d'ornement.

Musée de Lisieux [4]. Ducq. (1762-1829), *Automne*, de Calvi. *Vierge, 2 saints.* Boisfremont, *Vénus* et le jeune...

De Boisfremont pinxit, *Psyché et l'amour*. La tête de Psyché prud'honienne.

2 gravures au Musée de Lisieux. Micou sculpsit les deux gr. M. Desportes rue Condorcet pour visiter l'hôtel.

Dimanche 4. Matin, promenade avec la jeune fille de Nancy. Soir à travers prés.

Lundi 5. Lisieux. St-Jacques, vitraux du XVI[e] siècle, à droite 1re chap., après les fonts, *Légende de St-Ursin* — un pendu XVI[e] siècle.

1 Ces réflexions seront reprises dans l'étude intitulée *Les poèmes du souvenir* (1911). Cf. *Pages d'histoire et de littérature*, tome III. (N.E.)

2 Marie Scheikévitch. (N.E.)

3 Marie Scheikévitch. (N.E.)

4 Mention de quelques tableaux; Anatole France est toujours préoccupé de réunir des renseignements pour son étude sur Prud'hon. (N.E.)

Mardi 6. Temps gris et frais.

C'est quatre mois avant sa mort que, pour la première fois, elle m'a trouvé bien coiffé. Cela n'est rien mais peut s'étendre à tant de choses.

Mercredi 7.

Jeudi 8. Soleil.

Elle que je voyais à toute heure, dans les premiers jours que je ne la voyais plus, je me sentais moi-même invisible et sans figure, jusqu'à être surpris de rencontrer mon image dans une glace.

Vendredi 9. Beau soleil.

J'ai reconnu l'écriture de J.C. [1] sur une lettre que je n'ai pas ouverte. Bien que je n'aie rien de grave à craindre de ce côté, je suis agacé de ma sottise et des importunités auxquelles elle m'a exposé. Chine. Gampers [2].

Samedi 10. Départ. Comme une grande douleur laisse place aux petits ennuis. Arrivé à la nuit dans une maison qui est devenue bien jolie et qu'elle ne verra plus...

20 7bre. St-Quentin [3]. Déj. dans un mauvais cabaret. Les Latour — l'église.

Promenade, pays plat, boisé. Dîné au buffet de la gare [4].

Elle était à moi [5], c'est un tort qu'ils m'ont fait. Ils me l'ont emportée. Pourquoi ? Comment si forte s'est-elle laissé faire ? Elle semblait plus forte que la mort.

Cochard, 1790. Lacroix, élève de Vernet, Paris ? — 1779. séj. en Italie.

Musée d'Orléans. Dijon. Angers. Bordeaux.

1 Jeanne Catulle-Mendès. Plusieurs lettres de cette dernière ont été retrouvées, non décachetées, dans les papiers d'Anatole France. (N.E.)

2 Ces deux derniers mots sont écrits en travers de la page, par-dessus les lignes précédentes. (N.E.)

3 Marie Scheikévitch indique dans ses *Souvenirs d'un temps disparu* qu'elle a visité le Musée de Saint-Quentin en compagnie d'Anatole France. (N.E.)

4 A cet endroit, Anatole France a dessiné un cœur percé d'une fleur.

5 Evocation de Mme de Caillavet. Egalement à la même date, quelques lignes plus loin. (N.E.)

le Boucher gravé par Demarteau Ier, 1779. Boucher mort en 1770. Gilles Demarteau, mort à Paris, en 1776. — 1 Van Dyck, 1 Boucher, 1 Mirbel, 1 Frago *Léda*.

Oui, maintenant qu'elle est morte tu n'as plus ni bonheur ni raison de vivre. Mais sois vrai, en mourant elle n'a emporté que les débris, les restes défigurés de ton bonheur. Il était déjà saccagé par le temps. Vous n'étiez tous deux capables que d'être des amoureux. Vous ne saviez ni l'un ni l'autre vieillir, vous aviez tout gâté tout détruit, elle par son âpre volonté, toi par ta pitoyable légèreté. Je ne dis pas qu'elle m'ait aimé plus que je ne l'ai aimée. J'étais porté aux extrêmes et je me suis jeté souvent pour elle dans un excès de passion désespérée. Mais elle m'aima plus fortement, plus vertueusement, dans un plus bel équilbire.

Tous nos voyages furent délicieux, elle aimait la beauté.

Jossigny.

Molière 1682, t. VIII.

Mercredi 5 oct. Départ, 10 h. matin [1].

Pont de Joinville. Joinville 10 h. 20. Villiers-sur-Marne. Croissy. Serris. Meaux laissé à gauche. Villiers-sur-Morin. Nous traversons le Morin. Crécy. Pierre Levée. La Ferté-sous-Jouarre. Au bout du Gd Morin, à gauche, jolie maison Louis XVI à deux ailes — à gauche Marne.

Midi. Lusancy, Marne.

Crouhy (Aisne), Charly-sur-Marne. Le bel orme, avant Azy-Aulnois. 100 k. Château-Thierry. Pont à 3 arches, la statue de La Fontaine au bord de la Marne. Déjeuner.

Dormans Troissy, Epernay, Chalons, Eglise de... à 5 k. de Chalons. Valmy (à gauche, statue de Kellermann).

Jeudi 6. Passavant. Clermont-en-Argonne. Vue de la hauteur. Sous les ormes, l'Argonne. Devant nous la lisière est de la forêt. Varennes invisible en face à 15 k. Au midi, plaine

1 Après un court séjour à Paris, Anatole France entreprend un voyage dans l'est de la France, visite Varennes et Verdun. (N.E)

verte et fauve. Vers Bar-le-Duc Sud-Est. Sud vers Vitry-le-François. Sud-Ouest Chalons. Ouest Ste-Menehould et Reims.

Plates maisons de bois. Grands chiffres de fer aux façades des édifices du XVIIIe.

Défilé des Ilettes.

Varennes. La maison Sauce, l'épicerie, la chambre de Louis XVI [1].

Dans l'Argonne, la jeune bûcheronne portant un enfant dans sa hotte.

Vendredi. Eglise de l'Epine. Calvaire. Joli autel Renaissance. La préfecture Louis XVI. A droite l'Arc de Triomphe. St-Jean, Eglise romane gothique-Renaissance.

Samedi [8 octobre 1910]. Je finis *Me Charles* [2].

Monté en aéroplane avec Henry Farman [3] à l'aérodrome de Bouy (Marne). Peser sur l'air durci, comprimé, comme sur une plaine rugueuse de glace.

Dimanche 9 8bre. Beau temps. St-Mihiel. Calvaire en pierre de St-Mihiel: Marie, Salomé, Nicodème, Joseph d'Arimathie, Marie-Madeleine, la Vierge, St-Jean, Marie, Cleophas, Véronique, etc.

Ligier-Richier. Toile (1553-1567). Influence italienne: juxtaposition de groupements, les soldats cachés par les figures du devant, disproportion des têtes entre elles.

Joli tombeau dans une chapelle latérale.

Lundi 10. Verdun. Dragées. Eglise gothique avec décoration XVIIe siècle. Jolie maison Renaissance.

1 Lieux où la famille royale passa de longues heures d'angoisse (21-22 juin 1791). (N.E.)
2 Etude sur l'Elvire de Lamartine, dans *Les Poèmes du souvenir*. (.N.E.)
3 Henry Farman (1874-1958). (N.E.)

Mardi 11. Musée de Châlons. H. de ville. *Adrienne Lecouvreur*, par de Fismes (1690-1730).

Vitraux de Sorbé dans différents lieux par Caminade (1783-1862).

Mercredi 12. Châlons, préfecture.

Jeudi 13. De Châlons à Montmirail, 62 k. Jean Villers.

Champaubert, colonne avec les canons du...

Non, ma chérie [1], sur cette route où tu n'as jamais passé, je ne vois que toi, je suis plein de ton absence.

Montmirail, colonne avec aigle.

Paris. Je suis une pendule arrêtée depuis 10 mois et qui ne sera jamais remontée.

Les statues de son jardin. C'était si agréable de lui faire plaisir. Je ne sais qu'elle pour remercier avec tant de charme [2].

Le 21 octobre, j'apprends à 1 h. la mort de Marie Marchais [3]. Comme dans les funérailles des peuples barbares, elle a emporté avec elle, chez les morts, sa servante, sa plus dévouée servante.

Louvre. Fr. Gérard, Croquis charmant, le talent d'effet.
226. *L'Amour caressant sa mère*, d'ap. F. Roger.
227. *Léda* cygne (pendant), d'après un camée antique.

29 octobre. Matin. On m'apporte *Madame Jarre*, plus belle que je ne me souvenais [4]. Elle enchante ma maison.

Mardi. Jour des Morts [5]. Que tout cela a passé vite. Qu'elles ont été courtes les longues heures de tristesse et quels regrets me laissent mes chagrins et mes joies. Je suis si malheureux que je n'ai plus même de douleur. Dans cette

1 Mme de Caillavet. (N.E)
2 Autres allusions à Mme de Caillavet. (N.E)
3 Cuisinière de Mme de Caillavet. (N.E.)
4 Anatole France possédait une réplique du célèbre portrait de *Madame Jarre* par Prud'hon. (N.E.)
5 Inadvertance. Mardi, 1er novembre 1910 était le jour de la Toussaint. (N.E.)

tempête qui arrache les dernières feuilles des arbres, que je serais joyeux de la tenir près de mon feu et d'échanger avec elle les paroles les plus simples, celles qui révèlent la communauté de la vie.

Mercredi. Seule elle avait la force et la grâce [1]. Elle était fidèle et sûre; tout le reste n'est que leurre. En arriverai-je donc à croire que les morts ont une sorte de vie, qu'ils exercent sur nous une influence sourde et forte? Il le faut bien, car autrement, léger comme je suis, avide de distractions, penserais-je à elle avec cette continuité?

David-Weil.

Prud'hon de Scheurer-Kestner [2]: Enfant le bras gauche sur la cuisse, la main dans la joue.

Etude pour le *Sommeil de Psyché*, autrefois à Mad. X., maintenant à Tomy-Thierry [3].

Lafayette, par Prud'hon, vers 1820.

Marguerite à mi-corps.

Petite composition en bronze d'après Prud'hon.

La mobilité de mon esprit. Je la regrette toujours, je ne la regrette jamais de la même manière [4].

Louvre. *La mère heureuse.* Bandeau gris bleu, cheveux blonds, robe bleue, manteau bleu, pas de glacis.

La mère malheureuse. Fonds noirs, robe blanche, manteau jaune.

. . . .

Mardi 11 avril 1911. Son image s'éloigne et ne diminue pas [5]. Mon deuil dépouillé par le temps de ses fleurs, de ses voiles et de ses draperies, nu, sombre.

1 Mme de Caillavet. (N.E.)
2 Anatole France continue à prendre note des tableaux de Prud'hon qu'il rencontre, en vue de l'étude qu'il prépare sur le peintre. (N.E.)
3 Thomy-Thiéry, célèbre collectionneur et donateur au Musée du Louvre. (N.E.)
4 Mme de Caillavet. (N.E.)
5 Mme de Caillavet. (N.E.)

Depuis 3 mois je ne connais pas Z.[1] et ne puis démêler ce qu'il y a en elle de naturel et d'artifice.

M. S.[2] m'apparaît si vide, si sotte dans son agitation, si niaise dans sa ruse, que je ne puis la voir un instant sans ennui. C.[3] m'est apparue l'autre matin comme un monstre. « Sa figure n'est presque pas humaine », m'a dit Emma. L'idée qu'elle m'aime me fait horreur.

12 avril. Le Guérinet[4]. Premiers soleils. Elle ne les verra pas. Qu'est-ce que je fais dans la vie?

Jeudi 13 avril. Le Guérinet.

Sans doute nous ne [pouvions] plus être heureux, elle[5] ne renonçait pas à ce qu'elle avait perdu et nous ne savions vieillir ni l'un ni l'autre; mais nous pouvions vivre. Et maintenant je ne le puis plus, car je ne puis appeler [vivre] cette activité languissante qui me sépare de la mort.

Marigny, par Gabriel et Soufflot. Les deux vases encore en place. Statue enlevée. Talcy, XVe et XVIe. Chambre de Catherine de Médicis. Chambre de Charles IX.

C'est peut-être en ce moment, quand mon humeur sombre et morose me présente ses erreurs, ses torts, ses disgrâces, que je sens qu'elle[6] était pour moi l'unique et souverain bien.

Vendredi 14. La Guiche. Tombeaux de Jean et Guy de Chatillon.

Chaumont. Mal meublé — mauvais portraits — un Ruggieri bien étrange.

Samedi 15. Tours. Grille de l'escalier de la maison, rue Emile-Zola. Animaux, chasse au sanglier. Se termine par deux chevaux cabrés. Entre eux un vase.

1 Allusion à l'Américaine Mme Gagey (Laura-Sterrette Mac-Adoo). (N.E.)
2 Marie Scheikévitch. (N.E.)
3 Jeanne Catulle-Mendès. (N.E.)
4 Propriété de Georges Calmann-Lévy, en Touraine. (N.E.)
5 Mme de Caillavet. (N.E.)
6 Mme de Caillavet. (N.E.)

Dimanche de Pâques. En cueillant des violettes qui n'étaient pas pour elle[1], je sentais douloureusement ma froide solitude. Elle était mon entretien et tenait ma pensée et mon cœur au chaud.

Le style Régence ou fin Louis XIV, plus antique que le Louis XV est par là plus près du Louis XVI.

Lundi. Plessis. Font... vasque Louis XII.

Lavardin. Château, cheminée. Eglise romane du XIIe. Peinture très curieuse.

Village. Parois Renaissance en pierre de Montoir (comme du granit).

Vendôme. La Trinité, stalles du chœur, très beau portail flamboyant. Très belle tour romane.

Acheté chez un antiquaire de Vendôme quelques miniatures et gravures médiocres 20 frs.

Mardi. Départ du Guérinet[2].

C. Blacker, 51, avenue Victor-Hugo.

Linzeler. — Iribe dess., 9, rue d'Argenson.

L'agonie d'un cuirassé, par Semenoff.

Hôtel du Parc, Vichy.

Boin-Taburet, 3, rue Pasquier, Paris.

Paul-Louis Couchoud, asile-clinique Ste-Anne, rue Cabanis 1. Paris-XIV.

1 Mme de Caillavet. (N.E.)
2 Le 18 avril 1911. (N.E.)

Afrique du Nord
1912

CARNET N° 7[1]

Mars-août 1912

Jules Couët, rue Leconte de Lisle, 14[2].
Loris Melikof, rue Dutot, 25.
Eugénie, 175, av. de Neuilly[3].
Mad. Betoul, 191, Bd Péreire.
Richten. 29, Malhesherbes[4].
Prouté.
Charavay.
Jouvenel.
Meiser Elte Korte poten 13, La Haye.
M. et Mad. de Blives.
Me Gilonne de Blives.
Servandoni, en regardant l'église, pairs à main gauche.

Samedi 30 mars. Départ, midi 16. — Cette ligne de Bordeaux que j'ai tant de fois suivie avec elle[5]. Soleil.

1 Carnet principalement consacré au voyage qu'Anatole France entreprit en Afrique du Nord, en avril 1912. Ce voyage avait été organisé par le député Gaston Thomson. Lutaud, gouverneur général de l'Algérie, mit un officier à la disposition de l'écrivain, avec mission de régler l'itinéraire et d'en faciliter la réalisation: il s'agissait du capitaine Georges Catroux, futur grand chancelier de la Légion d'honneur (1877-1969). Michel Corday et Mlle Valentine Thomson firent partie du voyage. — Au début du carnet, Anatole France a noté l'adresse de quelques familiers. (N.E.)
2 Bibliothécaire de la Comédie-Française. (N.E.)
3 Eugénie Toupance, ancienne femme de chambre de Mme de Caillavet. (N.E.)
4 Eugène Richtenberger, conservateur au Musée du Louvre. (N.E.)
5 Capian, la propriété de Mme de Caillavet, est située en Gironde. (N.E.)

Dimanche 31 mars. Madrid.

Eglises à tours carrées, XVIIe siècle.

Pins parasols — Villages construits en boue fondue fauve.

Pendant le déjeuner, on monte vers Madrid. Pierres nues, désolation.

Lundi 1er avril. Madrid.

Armeria. Palais royal, garde montante. — 1709. *les Evangélistes* (Rubens).

Mardi 2, 8 h. Réveillé à Alcantarilla. Mimosas.

Arrivés à Murcie à 8 h. ½. — Les jésuites. — Les groupes peints. — Cela frappe Madame... Eglises, miradors, marché, poussière, ânes, mules, oliviers, palmiers.

Fond mauresque. Arrivés à Carthagène à 4 h. ¾. Visite à notre bateau, prodigieusement sale. Carthagène poudreux, rude, sale. Une belle fille effeuillant des fleurs dans son mirador, devant le télégraphe.

Mercredi 3 avril. Arrivée [à] Oran. Palmiers [Ville] industrielle. Moulage de Murdjadjo. — Marabout. Vue du Golfe, Portus Magnus des Romains.

Départ d'Oran à 5 h. par ch. de fer. Caban... Station. Fleurs.

Arrivée à Mascara, 11 h. soir. Coucher à la s.-préfecture. Mascara. Français riches et nombreux, par exception vignes.

Jeudi 4. Chemin de fer, alfa, le plateau, montagnes. Sebel. Villa, montagne de sel.

Arr. à Aïn-Sefra. Dîner palais du colonel-commandant.

Vendredi 5. Aïn Sefra, 10 h. Cavaliers blancs et rouges.

Aga Simoulaï. Aga des amours, à Tiout.

Si Eddim Bachaga des Ouled... Fantasia.

Couleur des roches, oasis, costumes rouges, blancs, or. Les femmes dans les roches, grès fauves.

Mouton, meschaoui. Pierres taillées et brûlées. — Montagnes, désolation, désordre, aridité, pierres calcinées éparses.

Moghrar. Station: le jardin de ville de la chéfesse de gare, la palmeraie, alfa, thym, le chou-fleur du sud.

Les ombres des nuages sur les montagnes nues.

Arrivée 9 h. ½, Colomb-Béchard. Torches, canon, clairons, agas. On nous dit que les agas qui sont ici viennent de faire leur soumission et qu'il y en a qui ne sont pas venus.

Samedi 6 avril. Déjeuner à Aïn-Chaïr, dîner à Bou-Anam.

Dimanche de Pâques, 7. Oued de Bou Anam, passé sous des tamaris. Mille kil. en auto.

Beni Ouzem. Rochers violets, sombres, en forme de châteaux promontoires. Pyramide.

Lundi 8 avril. Bou-denib, le bled.

Départ de Bou-denib, déj. à Bou-Duram.

Dîner à Colomb-Béchard. Punch, dîner, café maure, coucher.

Mardi 9. Départ de Colomb-Béchard, déjeuner dans le train. Réception à Beni-Ounif. Figuig (plaine de Bagdad), fantasia, les *méaris*. Un pied pour conduire le chameau du pied gauche.

Mercredi 10. On descend à Saïda — nouvelle auto — les lacets à angles aigus.

Tlemcen. On monte. Rochers d'aspect cyclopéen avec une apparence de pierres levées, recouvertes de pierres couchées. Cascades. Le dîner — Sabatier. nous dit des fables arabes. Il aime l'arabe.

Jeudi 11. Tlemcen. Boumidina. Village musulman. Sculptures de chapiteau.

Puits (un en forme de corolle, dévasté par commission des monuments historiques). Ct. du XIVe siècle. La légende du puits de la mosquée.

Vendredi 12 avril. Départ de Tlemcen. Je ne retrouve plus sans elle [1] le charme profond des voyages.

1 Mme de Caillavet. (N.E.)

Déjeuner à la Station de Sidi-bel-Abbès. Vins. Coucher à Bouchara.

Samedi 13. Départ de Bouchara à 7 h. matin. Déjeuner à Ténès, après avoir traversé les gorges de Halaba La corniche... Couché Cherchell.

Dimanche 14. Cherchell. *Apollon*, couché dans sa grange. Le Musée, la *Vénus* de Cherchell (torse), deux hermaphrodites avec un autre personnage. Sol — puisque Julia Cesarea...

Déjeuner à Tipasa, mot presque grec qui signifie passage. 5 h. arrivée Alger, Hôtel St-Georges. Ressemble à Nice, affreuses bâtisses, ville à arcades.

Lundi 15. Alger. Bignonia — Bougainvilla, l'extrémité des feuilles teintée de pourpre ardente.

La casbah, plus sordide encore que pittoresque, tout cet art musulman d'Alger mauvais italianisé.

Mardi 16. Une jolie habitation. — Le Musée: la belle Cariatide, la *Vénus* de Cherchell, un très joli petit faune, antérieur à Praxitèle. Très beau travail.

Le prince annamite.

Mercredi 17. Départ d'Alger à 6 h. ½ du matin. Forêts chênes-lièges et chênes à feuilles de figuier. — Bougie, 6 h. soir, rencontré les Calmann après dîner, quand les musiques[1]...

Jeudi 18. Chabel-el-Acra. Le défilé de la mort, grottes. Déjeuner à Didjelli. On apprend la révolte des troupes chérifiennes. — Fez.

Arrêté et dîner à El Milia, après envasement et crevaison.

Vendredi 19. Arrivée à Collo, déjeuner. Les femmes kabyles. Une urne sur la tête... anneaux d'argent aux chevilles.

1 Lecture douteuse, peut-être: « m'assourdissaient ». (N.E.)

Sur la route de Collo à Constantine, les deux mamelons d'une forme pure, séparés par une gorge étroite qu'on appelle les deux mamelles.

Arrivés à 6 h. à la Préfecture de Constantine. La ville n'est atteinte que par de longs lacets ce qui lui donne un air de fierté. Belle vue de ma chambre.

Samedi 20. Constantine.

Dimanche 21. Constantine. le Rhumel. 2 ponts. Oiseaux. A 1 h., départ pour Biskra. Lac Salé — froid assez vif — arrivée nuit Biskra.

Lundi 22. Biskra, soleil. Rue des Ouled Nail.

Femmes — bracelets — anneaux de [fer...]. Assises sous les lanternes.

Foule — burnous blancs — Musique aiguë.

Mardi 23. Biskra.

Mercredi 24. Biskra. Danse des Ouled Nail, casques d'or, robes roses et vert pistache.

Jeudi 25. Biskra. Sidi-Okba, Mergoud à droite et à gauche.

Vendredi 26. Départ de Biskra, 7 h. du matin. Vent. Gorges d'El Kantara.

Déjeuner à Batna 11 h. Timgad, Mida, montagne. Bibliothèque, Arc de Trajan, Marché.

Samedi 27. Réveillé à 6 h. matin. Tebessa. Petites filles en blanc, représentant chacune un de mes livres, rangées sur les degrés du temple de Minerve[1]. On va ensuite visiter la basilique. Avant on avait vu l'arc de Caracalla.

Dimanche 28. Départ le matin de la mine des Phosphates. Chem. de fer, Auto. Repris le ch. de fer à Feriana. Ruines

1 A Tébessa, on avait rassemblé un groupe de jeunes filles ayant en écharpe des rubans sur lesquels étaient inscrits les titres des romans d'Anatole France. (N.E.)

romaines. On descend de train pour Suffetula. L'arc de Dioclétien.

Lundi 29. Kairouan, mosquée de Sidi Ikba. Tombeau du barbier.
Sousse. El Djem, amphithéâtre, Gordien III.
Dîner, coucher Sousse, maisons blanches, [bel] hôtel, mer bleue.

Mardi 30. Sousse, oliviers. Mosaïque... copie de Virgile... celle de gauche vert tendre, celle de droite... costume un peu byzantin, bijou lamé à la poitrine, toutes deux des fleurs sur la tête. La mosaïque paraît ancienne. Petits cubes de marbre, pas de pâtes de verre. Les fonds sont tous formés de petits cubes. 2 h. ½. Tunis. Sousse. N° 54.

Mercredi. Tunis. Sidi Bou Saïd. Carthage. Musée Lavigerie. La prêtresse, sa robe se referme sur les jambes comme des ailes. Son mari barbu. Amphores de l'âge d'Horace.

Bardo. Fouilles de Mahdia. Figures en bronze, *Aphrodite* et *Dionysos.* — ΒΟΗΘΟΣ [1].
Départ des T. et de C.[2] On les accompagne au bateau.

Jeudi 2 mai. Tunis. Genius terrae africae.

Femme [à] tête de lion, ailes croisées sur les jambes comme la prêtresse de Carthage.

Apollon, cithare sur la lyre...

Marsyas et le « rémouleur » devenu le *genius patrius* de Bullargica.

Vendredi 3 mai. Tunis. Départ 2 h. ½ [à bord de] *La Ville d'Alger.* F.H.

Samedi 4 mai. *La Ville d'Alger.*

1 Boéthos, sculpteur grec du IIe siècle. (N.E.)
2 T.: les Thomson. — C.: Michel Corday. (N.E.)

Dans mon prochain roman, partager l'intérêt entre Nap. et un petit enfant malade [1].

Dimanche 5. Marseille, Corniche.

Lundi 6. Marseille. Foa Montgrand. St Ferreol. Paradis...

Aix. Musée Granet, à la mémoire de son père. Truelle, Marteau, etc. François Vernet, Antoine Vernet.

Mercredi 8 mai. Marseille. Joseph Vernet.
Avignon, Place Jérusalem 17, place Saint-Agricol 35, rue Crillon 1, rue Bonneterie 18, place Saint-Didier 8.

Jeudi 9. Départ pour Lyon à 2 h. ½.

Vendredi 10. A l'ancien évêché à St-Jean. *Mad. Antony* (chapeau gris ardoise, nœud rose, petite robe bleue, les joues roses, le bas des joues bleu, ceinture bleue, marron). Châtain foncé et cendré. Le cercle de la mère est rose.
Le triptyque de Borquente, ombres fortes des têtes de chevaux sur le portrait, les joues, les tons mangés d'ombres. Quelque chose d'inintelligible dans le groupe des génies à gauche.

13. Aubrey... gilet rouge, culotte claire, cheval bai, étoile au poitrail.

14. Antiq. Isidore Charon, 8, rue du Chapeau-Rouge, Dijon. Dijon, avec Richten [2]. Libraires, antiquaires, achat de livres et d'un Vernet chez Charon.

Privat, libraire, 11, rue du Chapeau-Rouge.

. . . .

1 Allusion à un projet de roman sur Napoléon dont on connaît partiellement le sujet: l'empereur, après avoir quitté l'île d'Elbe en 1815, se dirige sur Paris. Parvenu dans la région de Grenoble, il s'arrête chez un de ses partisans. Mais les hôtes sont soucieux de la santé de leur petite fille qui a la rougeole, et cette maladie prend une importance démesurée au milieu des événements immenses, bouleversant l'Europe, que crée le retour de Napoléon. Ce projet de roman fut abandonné après 1914. (N.E.)
2 Eugène Richtenberger.

Vendredi 2 août 1912[1]. Paris — Anvers.
Soir. L'Escaut, les bassins, la place, la fontaine. Fleuriste de la place Verte, grand bonnet à bavolet, jupe rayée rouge et blanche, le grand parapluie de même. La fille, même bonnet, formes mignonnes — charmante.

Samedi 3 août. Musée le matin. La Cathédrale après-midi.

Dimanche 4 août. Le *stein* et le *folklore*, médiocre amusement. — Jardin zoologique. — Astrologue.

Lundi 5 août. Dordrecht. Les jardins délicieux et petits aux abords de la gare. Les maisons en briques. Ville délicieuse, les eaux dormantes. La campagne plate des environs.

Lundi 5 août. Soir, arrivée à Rotterdam.

Mardi 6 août. Rotterdam. *L'enfant jaune*, de Ferdinand Bol.

Mercredi 7 [*août*]. Départ pour La Haye à 3 h., par tramway.
Le matin, les éventails.

Jeudi 8. Les petits bracelets, la bague, livres.

Vendredi 9. La Haye, matin. Collection Steengracht, elle sera vendue dans quelques mois[2]. — Rembrandt.
Arrivée à Amsterdam à 6 h. soir.

Samedi 10. Amsterdam.

Dimanche 11. Amsterdam.
Je ne sais si c'est que nous sommes dans un pays de marins, mais à l'hôtel de l'Europe les bois de lit, contre tout bon sens, sont beaucoup plus hauts que le matelas, comme dans les cabines des navires.

1 Du 2 au 19 août 1912, France séjourne en Belgique et en Hollande. (N.E.)
2 La vente de l'admirable collection de tableaux du Jonkheer Johan Steengracht van Oostcapelle eut lieu à Paris, Galerie Georges Petit, le 9 juin 1913. (N.E.)



Dessin fait au musée Granet d'Aix-en-Provence
(Voir page 441)

Lundi 12. Brock, bonnet, corsage, Monnikendam, Marken, petit sac en perles, dé. Rotterdam, petit bonnet moderne. Volerdam.

Mardi 13. Amsterdam. Haarlem, 1000 tulipes. 25 fr.

Madame Gaston Thomson, à Méry-sur-Seine (Aube).

Mercredi 14, matin, 7 h. Amsterdam. Départ pour Bruxelles Arnhem. Les beaux hêtres, belle vue.

Bois-le-Duc. Buffet.

Bruxelles. Place Royale.

Lundi 19 août. Bruxelles, départ pour Paris, à 1 h. 35.[1]

1 A la fin du carnet, quelques notes très brèves, d'une autre époque, concernant le quartier Saint-Sulpice, relevées pour la *Révolte des Anges*: « Palatine. — les tours St. S. pleines de ciel, balustres, arcs, immeuble moderne, Garancière vue, 6 maisons, 4 ang., relieur au coin, hôtel 11, les deux savetiers au coin du mur, caserne derrière. Garancière 15, éditeurs pontificaux; Léandre bronze, 13; Vaugirard, laiterie, café, vins, papetier, relieur, md. de vins, épicerie; Servandoni, fruiterie, teinturerie, peinture-vitrerie, Boulangerie, vin... Bien au fond l'oratoire. »

Italie
1913

CARNET No 8[1]

Mars-septembre 1913

Acheté chez Mme Fusellier le 15 mars 1913.
163, bd Montparnasse, restaurant chinois.

16 mars 1913. Paris, 8 h. 20 matin, Pontarlier 3 h. Milan, minuit.

17 mars. Milan. Ambrogiana, la Brera. Pluie, une Italie de boue et de suie.

18 mars. 10 h. matin. Départ de Milan.
6 h., arrivée à Florence. — A 8 h., dans la salle à manger de l'hôtel de la ville où j'ai mangé lors de mon premier voyage en Italie, les plafonds de la fin du XVIe, un peu rouges, avec des parties en relief sur la corniche, draperies, deux jambes sur le mur de petits panneaux rustiques annonçant déjà le XVIIIe s. français, tout cela aimable. Que de fois j'y ai dîné avec elle[2], les vieilles choses durent, les vieilles personnes non.

19. Florence. Van der Goes, le plus triste des grands peintres. Pauvreté des types, anges lourds et laids.

Parti à 1 h. 35 pour Rome.
Rome 7 h. ½, soir. Pluie.

20 mars, matin. Rome. Dép. pour Naples 10 h. matin. Naples à 2 h. 15. Les chèvres. Pausilippe.

1 Carnet se rapportant aux deux derniers voyages qu'Anatole France fit en Italie: 1o 16 mars-17 avril 1913; 2o 26 août-3 septembre 1913. (N.E.)
2 Mme de Caillavet. (N.E.)

21. Naples. Le guide de Naples. *Ulysse et Nausicaa*, plus grand, ressemble beaucoup pour le style, pour les types, à un Poussin — même recherche de la gravité antique.

Manqué le bateau.

22. Naples, matin. Aquarium. Soir, la ville à pied. La lune sur le Vésuve tout à fait éteint.

23. Matin. Palerme, la chapelle palatine.

24. Palerme, le matin prato. Marché: acheté des violettes et des bijoux.

Après-midi, Monreal, la source dans la ville. Les capucins. Différence des morts, beaux, laids, petite fille encore charmante, affreux cancer des os. Les prêtres bonnet carré.

Très beau Schidone, avec un beau clair-obscur.

25. Palerme, matin. Musée.

Int. par Selinonte. Deux petits bas-reliefs antiques délicieux — une danseuse toute petite dans la manière de celles du Théâtre d'Athènes — et un éphèbe avec un palium.

26. Palerme. Siroco. m. Musée. S. trav. Fini le récit du Vieillard [1].

27. Palerme. Correction des *Anges*. Acheté éventail.

28. A Solente, avec E. Grammatica.

Dimanche 29. Paler.

Matin: le jardin de l'hôtel au bord de la mer d'un bleu sombre. Le vent s'élève à midi.

Nous lisons les *Mémoires* d'Arnault, le peintre [2].

3e dimanche. Villa Julia. Tendre P... [Palerme?]

31. Palerme. Promenade en auto avec Em. [3] Grammat.

1 *La Révolte des Anges*, chapitre XXII. (N.E.)

2 Il s'agit, semble-t-il, des *Souvenirs*, de Vincent Arnault, mais il n'était pas peintre. (N.E.)

3 Em.: Emma Laprévotte.



Dessin fait à Naples (Voir page 446)

1er avril. Girgenti, le temple.

2 avril. Matin, Girgenti.

3 avril. Syracuse La Latomie des Capucins, très pittoresque (la petite tasse). La *Vénus de Syracuse* m'a paru cette fois plus svelte (hellénistique), les fesses moins fortes, charmante — les photographies en sont la caricature.

3 avril. 7 h. soir, Taormine.

4 avril. Taormine. Matin, la ville — après-midi, la montagne.
5. E. indisp. [1] Promenade dans la ville. Rencontre des deux dames.

Dimanche 6. Taormine.

Lundi 7 avril. Taormine.

Mardi 8. Théâtre. Taormine. Diego Angeli, via Gregoriana 50 Roma.

Giovana Regine de Portugallo.

Une tête de mort, une lumière dans le ciel.

B. Osanna di Cabaro, vision du Crucifié.

D. Margarita, duchesse de Savoie. Trois flèches dans le ciel, une couronne et un sceptre lui tombant des mains [2].

. . . .

10 avril. Départ Messine.

La ville de bois — américaine et orientale. Boutiques de dolce et de tabac et d'horlogerie, l'hôtel de bois, la cathédrale curieuse, la fontaine célèbre.

Samedi 12. Pompéï.

Musée de Naples. Dimanche. Rue Sacignoli. Pompéï.

16 avril, mercredi matin. Départ de Milan.

17 avril 1913. Chambéry.

1 Allusion à un malaise d'Emma Laprévotte, qui accompagnait Anatole France. (N.E.)

2 Un petit croquis accompagne cette description d'un portrait. Voir Planche VIII. Suivent quelques notes peu lisibles.

18. Grenoble, en auto.

26 août 1913. Dép. de Paris 8 h., dîner à Lucerne.

Les femmes doivent prier voilées à cause des anges, dit l'apôtre. Tu m'en vois désolé. Mais c'était inévitable, tous les anges révoltés en usent avec les femmes comme j'en ai usé avec Mme des Aubels.

Les démons anges ont, [...] ont désiré et accompli les embrassements des femmes, leur étreinte est formidable et délicieuse et des femmes ont avoué avoir conçu d'un ange [Si tu as fait un enfant à Mme Des. c'est votre affaire et non la mienne, laisse-moi dormir [1].

Justin en ses apologies 1re et seconde.

Josephe *Antiquités judaïques* l. I, ch. 3.

Athénagoras au livre de la résurrection.

Lactance l. II, ch. 15.

Tertulien au livre [p. violer des] vierges...

L'épître décrétale d'Innocent VIII.

Marc Ephigien in Psellos.

Préparation évangélique l. V, ch. 4.

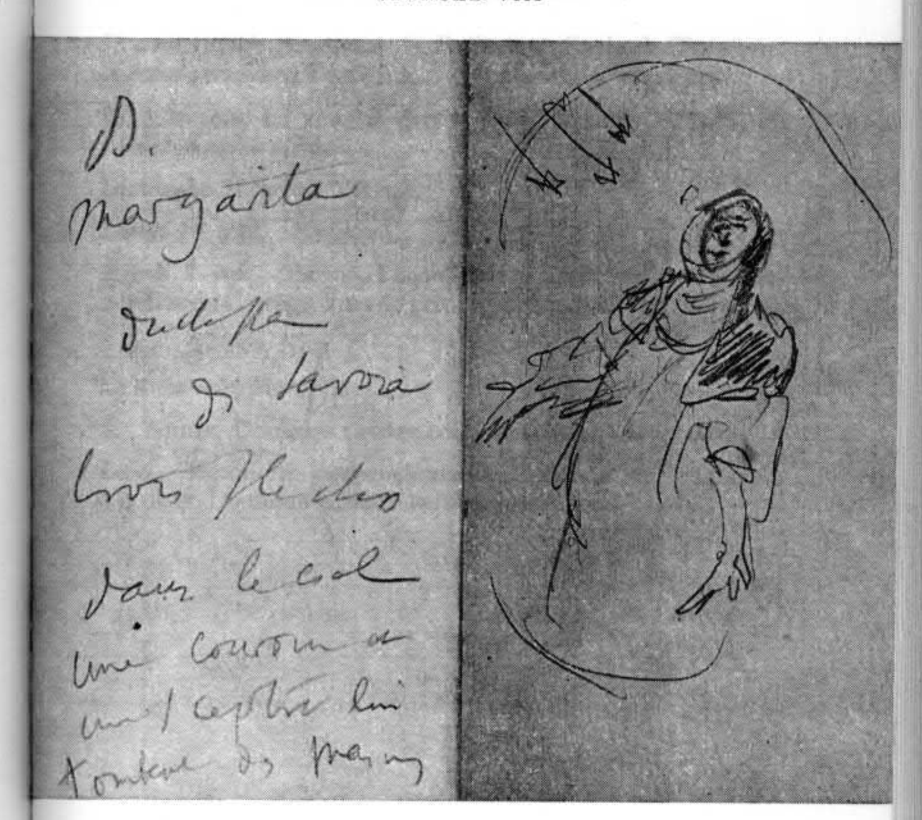
Saint Ambroise, au livre de Noé et de l'arche, ch. IV.

Saint Augustin. *Cité de Dieu*, l. XV, ch. 23 [2]. Les anges plongèrent les filles des hommes dans des abîmes de volupté [et] les secrets des caresses ineffables inconnues aux hommes. Tu te vantes tu n'es qu'un fat. Laisse-moi dormir te dis-je, je n'en puis plus.

Ce sont des torrents que les anges, c'est un fleuve de miel... les laissant ravies et brisées. — Fiche-moi la paix sale bête [3].

. . . .

1 Sur tout ce passage, *cf. La Révolte des Anges*, chap. XXX. (N.E.)
2 Références pour *La Révolte des Anges*, chap XXX. (N.E.)
3 *La Révolte des Anges*, chap. XXX. (N.E.)



Taormine (Voir page 447)

28 août 1913[1]. Bergame. G. B. Cariani. Copie de Giorgione: *la femme adultère*. L'original, nous dit-on, est en Ecosse.

29. Brescia. La victoire divine de St Nazaro. Moretto, un adorable *saint Michel*.

Dimanche 31 août. Vérone.

Lundi 1er sept. Mantoue.

Mardi 2 sept. Parme, l'échafaudage du dôme — les grenouilles du Corrège, vues de près, touchées du doigt, adorables.

3 sept. Gênes, Nice.

Le 4 au soir, Marseille.

5. Nîmes. Douleurs petites commencent le 5, vers 3 h.

Le 6. Maximum des douleurs de 9 h. soir au lendemain 4 h. soir. Douleurs cessent vers midi le dim. 7 [2].

1 Les quelques annotations qui suivent se rapportent au dernier séjour d'Anatole France en Italie (deuxième quinzaine d'août, début septembre 1913).

2 On ne sait s'il s'agit ici d'un malaise subi par Anatole France ou par Emma Laprévotte. (N.E.)

Allemagne et Russie
1913

CARNET No 9[1]

1907 et Juillet-Août 1913

1907. J. d'A. et la *Judith* de Lucas Cranach du musée de Vienne, No 1458.

Le diable emporte l'île. Mais cataclysmes. Le diable tombe dans l'eau origine du Gulf Stream[2].

La vierge de Dresde. Jaune, bleu, vert, gris.

Les reins remuaient comme un visage animé et son dos se roulait en plis magnifiques.

Les guerres des Pingouins et des Marsouins. Leur armée, la première du monde. Celle des Marsouins aussi. Toutes les armées sont les premières du monde. Il ne peut y en avoir de secondes[3].

. . . .

13 juillet 1913[4]. Berliet. Vincennes, la pyramide. Joinville. Déjeuner à La Ferté sous Jouare. Chalons. L'Argonne. Coucher Metz.

14 juillet. Déjeuner à Saarbruck.

Pneu crevé. Dîner à Gross-Gerau.

15 juillet. Francfort. Dîner à Eisenach.

1 Ce carnet contient quelques notes remontant à 1907, puis de brèves mentions relatives au grand voyage entrepris par Anatole France en Allemagne et en Russie, au mois de juillet 1913, en compagnie de M. et Mme Georges Sachs et d'Emma Laprévotte. (N.E.)

2 Notes concernant *l'Ile des Pingouins.* (N.E.)

3 *Cf. l'Ile des Pingouins.* (N.E.)

4 Départ pour la Russie, dans l'automobile de Georges Sachs. (N.E.)

16 juillet. Matin, Eischen. Déjeuner Gotha. Dîner à Wittenberg. Coucher à Postdam.

17 juillet. Déjeuner à Postdam, dîner à Berlin.

18 juillet. Déjeuner à Landsberg. 1400 kil. Couché à Konitz.

Samedi 19. Départ de Konitz. Déjeuner à Dantzig. Le *Jugement dernier* de Memling dans l'église de Dantzig. Maisons de pierre, ornements dorés, maison de brique — bas-reliefs — Maisons basses... quelques-unes avec des péristyles à colonnes de bois noir très vieilles. — Dîner à Elbing.

Dimanche 20. Partis d'Elbing, quitté l'auto et pris le train à Eydt Kuhsen. Dîner à Wierzbolo. Pris le train à 11 h. soir.

Lundi 21. La steppe — les isbas. — Petersbourg. La nouvelle Amsterdam de Pierre le Grand. Rastrelli [1] style tarabiscoté. Rinaldi [2] style plus antique, plus sévère (Palais de Marbre). Vallin de la Mothe (Palais des Beaux-Arts). Charles Cameron [3]. Alex. 1er: c'est à lui que Pétersbourg doit cette profusion de colonnes pétersb. dev[enue] la « Ville Empire » par excellence. Après la décadence, nouveaux quartiers, style des banques, comme Francfort. — Baron Foelkersam.

... dans la cbre de la princesse Tchicheff à Smolensk.

Samedi 26. Moscou. — Henri C. Bolin, Anna Bolin.

De Pétersb. Moscou.

28. Varsovie.

28. Soir, Alexandrow. Thorn.

29. Thorn, patrie de Copernic.

Déjeuner à Hohensalza, dîner à Posen.

1 Francesco Rastrelli (1700-1771), architecte italien, représentant l'art baroque en Russie, il construisit le Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg. (N.E.)

2 Antonio Rinaldi (1709-1794), architecte italien; il fut chargé par la tzarine Catherine II de nombreuses constructions, en particulier le Palais Chinois du Parc d'Orianenbaum. (N.E.)

3 Charles Cameron (1750-1811), architecte de Catherine II, il décora le palais de Tsarkoié-Selo. (N.E.)



Madame de Caillavet, esquisse au crayon (carnet nº 8)

30. Matin, départ de Posen, déjeuner à Lissa, fin de la Pologne. — Commencement de la Silésie, passé l'Oder en bac.

A 5 h., pris café et gâteaux.

A Liuegneitz en Silésie, passé la frontière d'Autriche.

Couché à Trauttnau. — La place et les arcades. L'art nouveau dans cette contrée et dans toute l'Allemagne a de la tradition et se mêle sans contrastes trop fâcheux à l'ancien. La boutique de l'apothicaire, le trépied, le serpent. Trois monuments en ligne sur la place. Colonne jésuite avec des...

Fontaine rococo. Statue Louis XVI.

Déjeuner à Mladâ Boleslav, dîner à Prague.

1er août. Déjeuner à Budwig, dîner à Linz, sur le Danube.

2 août. Lintz. Déjeuner à Salzbourg.

Dîner dans la montagne à Gastazun.

Je ne la cherche plus à la croisée des chemins [1]. Je sais maintenant qu'elle ne reviendra pas. Et que son retour déjà dérangerait des choses, changerait des destinées.

3 août. Badgastein, café Fischer.

La séparation qui leur avait rendu la liberté [2]. On devinait dans le salon fréquenté par des prêtres lettrés ce travail des fourmis, ce peuple noir dans le faubourg souterrain, secret, sourd, utile. On dit que les fourmis domestiquent un grand nombre d'espèces inférieures.

Les fourmis domestiquent la caste militaire. Nulle idée, nul idéal... l'action. On avait confiance, tout travaillait pour eux dans le pays d'abord, les persécuteurs, ces persécuteurs impayables qui avaient tout donné à ceux qu'ils feignaient de spolier et qui avaient eu l'obligeance de... le scandale des inventaires. Au pouvoir une oligarchie qui gouvernait uniquement... Bourgeoisie ignorante, peureuse et fanfaronne,

1 Mme de Caillavet. (N.E.)
2 *Cf. La Révolte des Anges.* (N.E.)

paysans avares. [Classe] ouvrière incapable d'organisation et prête à tout souffrir. Jamais le pays n'avait...

Botticelli... Oui, madame, mais il est moins admirable depuis que l'Italie est entrée dans la triplice.

Lundi 4. Matin début. — 9 h. soir douleurs.

Mardi.

Mercredi, 5 h. matin, cessation des douleurs.

Les pilules causent cessation de douleurs pendant 3 h.

6 août. Gastein.

Jeudi 8 août. Dép. de Gastein. Dîner à Worgl (Tyrol).

Innsbruck... Coucher à Toblach.

Samedi 9. Toblach, dîner à *Cortina.* Ecole de marqueterie.

Dimanche 10 août. Piave. Altitude 2106. Dolomites. Dîné à Pieve — Badenstein.

11 août. Coucher à Bozon. Hôtel avec antiquités.

Mardi 12. Matin Bozon, soir pluie, dîner à Schwepke.

Mercredi 13. Munich. Rubens, Rembrandt, le *Castor et Pollux* dans le sentiment de Van Dick.

Déj. Brasserie.

Munich. Pozen. Ulm.

15 août. Baden Baden.

17 août. Baden Baden.

Lundi 18. Dép. de Baden.

Bibliographie

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

IV

LE GÉNIE LATIN

A. *Edition originale*

LE GÉNIE LATIN. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCCXIII. In-18 jésus. La couverture jaune imprimée, au lieu de « LE GÉNIE LATIN », porte: « GÉNIE LATIN ». 4 ff. n. ch. (1 f. blanc, faux-titre, titre, dédicace); pp. I à III (Avertissement); pp. 1 à 340 (texte et table). Il a été tiré, sous couverture vert d'eau imprimée, 50 exemplaires sur japon, 75 sur chine et 225 sur hollande. Annoncé dans le *Journal de la Librairie* du 8 septembre 1913.

L'avertissement a été réduit à son dernier alinéa dans les éditions ultérieures. Le voici *in extenso :*

AVERTISSEMENT

Ce volume contient des notices littéraires destinées à accompagner des textes et je ne me dissimule pas que, séparées de ces textes, elles perdent presque toute leur raison d'être. Elles consistent, pour la plupart, en de simples biographies abrégées, avec peu ou point de critique littéraire. Composées pour des éditions de poche, elles ne sont point savantes et ne visent pas à l'érudition. Les choses y sont exposées sans apparat, à l'ancienne mode, et ce défaut est sans doute leur seul mérite.

Si l'on m'en avait cru, elles n'auraient point été réimprimées, et je laisse à mon éditeur et ami, M. Désiré Lemerre, la responsabilité de les avoir remises au jour. Je les ai écrites, presque toutes, il y a fort longtemps, à une époque où j'avais peu d'expérience, et il n'y paraît que trop. En les publiant de nouveau, j'y ai fait très peu de corrections, non qu'elles me satisfassent dans l'état où je les ai laissées, mais, au contraire, parce que, pour me contenter, il m'aurait fallu tout changer. La notice sur Racine, le plus ancien et le plus faible de ces petits ouvrages, n'a pas été plus amendée que les autres, à cela près que j'en ai retranché quelques pages d'un insupportable pédantisme. En dépit des romantiques, j'ai toujours aimé Racine; mais j'avais des sévérités. Aujourd'hui je ne me retiens plus d'adorer en chacun de ses vers le plus parfait des poètes.

Il n'en faut pas croire le titre de ce recueil; on ne trouvera rien ici qui le justifie. C'est un acte de foi et d'amour pour cette tradition grecque et latine, toute de raison et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble. Philisophie, art, science, jurisprudence, nous devons tout à la Grèce et à ses conquérants, qu'elle a conquis. Les anciens, toujours vivants, nous enseignent encore.

Car nulle fleur ne fait pâlir tes violettes,
Ville de Périclès! Et ce n'est pas en vain
Que par la bouche d'or du plus doux des poètes
Le Dieu promit à Rome un empire sans fin [1].

A. F.

B. *Seconde édition originale*

LE GÉNIE LATIN. Nouvelle édition revue par l'auteur. Paris, Calmann-Lévy, s.d. [1917]. In-18. Couverture jaune imprimée. 4 ff. n. ch. (faux-titre, titre, dédicace, épigraphe et avertissement), 405 pages (texte), 1 f. n. ch. (table). Il a été tiré 100 exemplaires sur hollande et 1000 exemplaires sur papier vélin Outhenin Chalandre. Paru en décembre 1917.

Certaines notices, notamment les notices relatives à Chateaubriand et à Lucile, ont subi des retouches. Le plan a été modifié sur un point. L'étude sur *Chateaubriand* qui, dans l'édition Lemerre, avait pris place entre les notices *Benjamin Constant* et *Sainte-Beuve*, suit dans l'édition Calmann-Lévy l'étude consacrée à *Bernardin de Saint-Pierre.*

C. *Publications antérieures*

a) L'étude sur *Jean Racine* a été publiée d'abord dans L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES d'octobre et de novembre-décembre 1873.

Elle était précédée de la note suivante:

« Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs toute la partie historique d'une étude sur Jean Racine par notre collaborateur et ami, M. Anatole France. Cette étude, d'un caractère tout à fait original, est destinée à une édition de *Racine* que M. Alphonse Lemerre, éditeur, doit faire paraître au mois de décembre prochain.

» ETIENNE CHARAVAY »

[1] Frédéric Plessis, *La Lampe d'argile.*

b) Une étude intitulée: *Racine et Nicole, La querelle des Imaginaires*, a été publiée dans L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES de février 1875. Cette étude devait primitivement être insérée dans le cinquième volume des *Œuvres de Racine* (édition Lemerre, présentée par Anatole France), mais on y renonça. Il en fut établi un tirage à part, édité par Charavay, 1875. Plaquette in-8° de 8 pages, couverture muette. On en trouvera le texte plus loin, p. 468.

c) Une partie de l'étude consacrée à *Bernardin de Saint-Pierre* a été publiée d'abord dans L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES, numéro de septembre 1875, sous le titre: « Bernardin de Saint-Pierre et la princesse Miesnik, 1765. » Elle est accompagnée de la note suivante:

« Cet article est emprunté à une *Vie de Bernardin de Saint-Pierre* qui paraîtra ultérieurement dans une édition de *Paul et Virginie*, chez M. Alphonse Lemerre. »

d) Un premier état de l'étude sur *Lucile de Chateaubriand* a paru dans le JOURNAL OFFICIEL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE des 3 et 4 avril 1877.

e) Un premier état de l'étude sur *Benjamin Constant* a paru dans LE TEMPS du 14 juillet 1889 sous le titre: *La Vie Littéraire : Adolphe*, édition nouvelle. Lemerre, éditeur.

Les quinze notices, réunies en 1913 sous le titre collectif: LE GÉNIE LATIN, furent, à l'origine, composées pour des volumes, au texte desquels elles servirent d'introduction.

Chacun de ces volumes doit donc être considéré comme constituant l'édition originale de la notice par laquelle il débute.

1 LES PASTORALES DE LONGUS

Les Pastorales de Longus ou Daphnis et Chloé. Traduction de Messire J. Amyot. Revue, corrigée, complétée par Paul-Louis Courier. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXVIII. Petit in-8°. Il a été tiré 50 exemplaires sur whatman et 50 sur chine.

La notice d'Anatole France, intitulée « Daphnis et Chloé », occupe les pp. III à XIII.

2 L'HEPTAMÉRON

L'Heptaméron des Nouvelles de Marguerite d'Angoulesme Royne de Navarre. Texte des manuscrits avec notes, variantes et glossaire par Frédéric Dillaye. Notice par A. France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXIX. Trois volumes petit in-12. Il a été tiré 70 exemplaires sur whatman et 60 sur chine. La préface d'Anatole France, intitulée: « La Reine de Navarre », occupe les pages I à XXXII du tome premier.

Cf. l'article publié par Anatole France, dans LE GLOBE du 2 octobre 1879, sous le titre: « La Reine de Navarre. — L'Heptaméron des Nouvelles de très haute et de très illustre princesse Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, nouvelle édition avec préface par Félix Franck. J. Liseux, éditeur. »

3 SCARRON

Œuvres de Scarron. Le Roman comique, avec notes et variantes par Frédéric Dillaye. Notice par A. France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXX. Deux volumes petit in-12. Il a été tiré 50 exemplaires sur chine et 40 sur whatman. La notice d'Anatole France, intitulée: « Paul Scarron », occupe les pages I à LIII du tome premier.

4 LA FONTAINE

Fables de J. de La Fontaine, avec une notice sur La Fontaine et des notes par Anatole France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXXIII. Petit in-12. (Edition à l'usage des classes.) La notice d'Anatole France, intitulée: « Remarques sur la Langue de La Fontaine », occupe les pages XI à XLIV. Elle est précédée d'un *Avertissement,* signé A. F. (pp. I et II), et de la « Vie de La Fontaine » écrite en 1696 par Ch. Perrault (pp. III à IX). Il a été fait un tirage sur papier teinté.

5 MOLIÈRE

Les Œuvres de J.-B. P. Molière accompagnées d'une vie de Molière, de variantes et d'un glossaire par Anatole France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCCVI. In-8° écu. La « Notice sur Molière » occupe les pp. I à XL; les « Notes et Variantes », les pp. 3 à 43; le « Glossaire », les pp. 47 à 359. Ce volume constitue le septième et dernier tome d'une édition de Molière, dont le tome premier parut en 1876; le second, en 1877; le troisième, en 1881; le quatrième, en 1890; les cinquième et sixième, en 1894 et 1895. Le tome I comporte un *Avertissement* de 3 pages (I à III), signé A. F.

6 JEAN RACINE

Les Œuvres de Jean Racine. Texte original avec variantes. Notice par Anatole France. Paris, Alphonse Lemerre (s. d.). Cinq volumes petit in-12. Il a été tiré 35 exemplaires sur chine et 120 sur whatman. La notice d'Anatole France, intitulée: « Jean Racine », occupe les pp. I à LV du tome premier.

Jean Racine, par Anatole France. Paris, Alphonse Lemerre, 1874. Plaquette petit in-12, comportant 2 ff. n. ch. et 58 pages.

Au verso du faux titre: « Cette notice est tirée à part de l'édition des œuvres de Racine, texte original avec variantes, édition Alphonse Lemerre, 1874. »

7 LE SAGE

Œuvres de Le Sage avec une notice par M. Anatole France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXVIII. Deux volumes petit in-12. Il a été tiré 70 exemplaires sur whatman et 60 sur papier de chine. La notice d'Anatole France, intitulée: « Alain-René Le Sage », occupe les pp. III à XX du tome premier.

8 MANON LESCAUT

Histoire de Manon Lescaut par l'Abbé Prévost avec une notice par M. Anatole France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXVIII. Petit in-8°. Il a été tiré 50 exemplaires sur whatman et 50 sur chine. La notice d'Anatole France, intitulée: « Les Aventures de l'Abbé Prévost », occupe les pp. I à XL.

Au sujet de MANON LESCAUT, consulter deux articles d'Anatole France, parus: le premier, dans le BIBLIOPHILE FRANÇAIS de mai 1870; le second, dans le BIBLIOPHILE FRANÇAIS de juillet 1873.

9 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

a) Bernardin de Saint-Pierre et la Princesse Marie Miesnick. Notice par Anatole France. Paris, Librairie J[s] Charavay aîné, 1875. Brochure in-8° de 8 pages.

Au verso du titre (p. 4): « Cette notice est empruntée à une Vie de Bernardin de Saint-Pierre qui sera publiée ultérieurement dans une édition de *Paul et Virginie*, chez M. Alphonse Lemerre. »

Tiré à 40 exemplaires.

b) Bernardin de Saint-Pierre. Paul et Virginie, avec notices et notes par Anatole France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXVII. Petit in-12. Il a été tiré quelques exemplaires sur papier whatman et sur chine. La notice d'Anatole France, intitulée: « Bernardin de Saint-Pierre », occupe les pp. 1 à 37. D'Anatole France, ce volume contient encore les pp. 39-51: « Notes et pièces justificatives »; les pp. 251-275: « Notes »; les pp. 295-298: « Le tombeau de Virginie »; les pp. 299-307: « Naufrage du *Saint-Géran* ». Au bas de la page 295 se lit la note suivante: « On m'excusera peut-être de m'être cité moi-même. Ces lignes sont tirées d'un article sur George Sand publié dans LE TEMPS du 18 avril 1878. Ce qui vient après continue la tradition des tombeaux et ne sera point tout à fait déplacé ici. »

A consulter, sur Bernardin de Saint-Pierre et son roman de *Paul et Virginie,* deux articles de France, non recueillis en volume et postérieurs à la *Notice* de l'édition Lemerre:

1° TEMPS, du 19 juillet 1891: « Si Virginie a réellement existé. — A propos d'un article récent de M. Paul Arène et de l'étude sur Bernardin de Saint-Pierre, par Arvède Barine, dans la Collection des Grands Ecrivains, 1 vol. ». — *Cf. La Vie Littéraire,* 6e série.

2° UNIVERS ILLUSTRÉ, du 19 janvier 1895: « *Courrier de Paris.* — A propos de la reprise de *Paul et Virginie.* — Virginie a-t-elle réellement existé? — Le mariage de Paul et Virginie. — Les inexactitudes d'un éventail. — Paul et Virginie au faubourg Saint-Marceau. — Le vrai naufrage du *Saint-Géran.* — Comme quoi un vieux capitaine qui ne voulait pas quitter son uniforme fut transformé en une jeune demoiselle pleine de pudeur. »

10 CHATEAUBRIAND

Œuvres de Chateaubriand. Atala, René, Aventures du dernier Abencérage. Notice par A. France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXIX. Petit in-12. Il a été tiré 25 exemplaires sur hollande, 25 sur chine, 25 sur whatman. La notice d'Anatole France, intitulée: « La Jeunesse de Chateaubriand. Atala. — René. — Le Dernier Abencérage », occupe les pp. III à XIII. Elle est précédée d'un *Avertissement* de 2 pages, signé A. F. (pp. I et II) et suivie de l'étude sur « Lucile », qui occupe les pp. XV à XXXIX. Les « Notes et éclaircissements » ne sont pas signés.

11 LUCILE

Lucile de Chateaubriand. Ses contes, ses poèmes, ses lettres, précédés d'une étude sur sa vie par Anatole France. Paris, Charavay frères, éditeurs, 1879. In-16 jésus, couverture imprimée; 4 ff. n. ch. (1 f. blanc, faux titre, frontispice, titre); LVII + 68 pages (*Etude* de France et texte de Lucile de Ch.). Le tirage comprend 600 exemplaires sur vergé de Hollande et 12 exemplaires sur chine. Une planche hors texte représente le château de Combourg. Annoncé par le *Journal de la Librairie* du 28 mars 1879.

Cette étude a été reproduite, la même année, à la suite de la notice sur « la Jeunesse de Chateaubriand » décrite ci-dessus.

A consulter, sur Chateaubriand et Lucile, un article d'Anatole France, paru dans l'UNIVERS ILLUSTRÉ du 17 septembre 1892,

sous le titre « Un document nouveau sur la jeunesse de Chateaubriand. — L'auteur d'Atala tonsuré. — Lucile de Chateaubriand et Mme de Caud. — Documents inédits ».

France a repris la question de *Chateaubriand tonsuré* dans L'ECHO DE PARIS du 14 février 1899.

12 XAVIER DE MAISTRE

Voyage autour de ma chambre par Xavier de Maistre. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXVIII. Petit in-8° de VI-236 pages, sur papier de Hollande. Il a été tiré 50 exemplaires sur chine et 50 sur whatman. La notice d'Anatole France, non mentionnée par le titre, occupe les pp. I à V. Elle est intitulée: « Préface ».

13 BENJAMIN CONSTANT

Œuvres de Benjamin Constant. Adolphe. Notice par A. France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXXIX. Petit in-12. Il a été tiré 15 exemplaires sur hollande, 10 sur chine, 10 sur whatman.

La « Notice » d'Anatole France occupe les pp. I à XV.

14 SAINTE-BEUVE

Œuvres de C.-A. Sainte-Beuve. Poésies complètes. Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme. Les Consolations. — Pensées d'Août. — Notes et Sonnets. — Un dernier rêve. Notice par A. France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXIX. 2 vol. petit in-12. Il a été tiré 25 exemplaires sur hollande et 25 sur chine. La notice d'Anatole France, intitulée: « Sainte-Beuve poète », occupe les pp. I à XXXIX du tome I.

15 ALBERT GLATIGNY

Œuvres d'Albert Glatigny. Poésies complètes. Les Vignes folles. — Les Flèches d'or. — Gilles et Pasquins. Notice par A. France. Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXIX. Petit in-12. Il a été tiré

25 exemplaires sur hollande et 25 sur chine. La notice d'Anatole France, intitulée « Albert Glatigny », occupe les pp. I à XLIII.

Sur Glatigny, consulter un article d'Anatole France, dans le BIBLIOPHILE FRANÇAIS, juillet 1870: « *Le Jour de l'an d'un Vagabond*, par Albert Glatigny ». *Cf.* également: *La Vie Littéraire*, 4e série.

Manuscrits

a) Le manuscrit de l'étude sur *Benjamin Constant* a appartenu à M. Pierre Dauze. Le Catalogue de la vente Dauze (Première partie. — Paris, Henri Leclerc, 1914) le décrit ainsi, sous le n° 718:

> « FRANCE (Anatole). Préface du livre de Benjamin Constant, *Adolphe*. In-8 de 16 pages, cartonn., papier fantaisie.
>
> » Manuscrit original de la préface ou notice de l'édition d'*Adolphe* parue chez Lemerre, en 1896.
>
> » Des parties de ce manuscrit ne sont pas de l'écriture d'Anatole France et on y a intercalé un passage imprimé. »

b) Le Catalogue de la Librairie Georges Jeanne. (Nouvelle série, n° 28. — Janvier 1930) décrit en ces termes un jeu d'épreuves du GÉNIE LATIN, qui semble établir la transition entre l'édition originale de Lemerre et l'édition revue publiée par Calmann-Lévy en 1917:

> « FRANCE (Anatole). LE GÉNIE LATIN. Premières épreuves complètes de l'édition définitive. Presque toutes les pages sont remplies de corrections de la main du maître. Il a biffé, ajouté des phrases entières. Quatre pages ont été presque entièrement refaites sur des feuillets libres: ce sont les pp. 207 relatives à *Gil Blas*, 246-249 ayant trait aux dernières années et à la mort de *L'abbé Prévost*, et 338 sur la Société de *Chateaubriand*...

c) La Bibliothèque nationale (collection Jacques Lion) possède les épreuves mises en pages des quatre dernières études, y compris la table, du volume imprimé pour Calmann-Lévy en 1917 (pp. 311 et suivantes: *La Jeunesse de Chateaubriand, Lucile, Sainte-Beuve, Glatigny*). Les épreuves, expédiées à l'auteur le 12 avril 1917, ont été retournées par lui, corrigées, le 22 mai.

LE GÉNIE LATIN

(Appendice)

Racine et Nicole

La querelle des Imaginaires [1]

1664-1667

Port-Royal était opprimé, condamné, dispersé, non soumis. Pascal était mort; à défaut du Provincial, Nicole écrivait de petites lettres et pourvoyait à la défense de la maison. Le bon Nicole était aussi curieux que peut l'être un solitaire. Il lisait beaucoup. Il ne pouvait se décider à rendre les livres que lui prêtait M. de Pontchartrain. Il avait lu tous les poëtes latins et grecs pour le plaisir d'y trouver des faussetés et de grands aveuglements. Il avait dévoré tous les romans depuis les *Amadis de Gaule* jusqu'à la *Clélie* et à la *Princesse de Clèves.* Il n'y voyait rien de bon et il s'y plaisait. Il était particulièrement à l'aise avec les romans tout à fait extravagants. Il ne put de longtemps se détacher d'une *Magdeleine au désert,* ouvrage complètement insensé du P. Pierre de Saint-Louis. Quand les personnes de religion, celles du moins qui ont fait de grands progrès vers la perfection chrétienne, se risquent à lire des livres profanes, elles ont le soin ou l'instinct de choisir ce qu'elles estiment de plus mince valeur et de moindre conséquence. Elles craignent avec raison toute beauté humaine comme source d'orgueil et de mauvais désir. Nicole enfin recherchait curieusement ce qu'il appelait les folies des hommes. Elles lui donnaient raison, car il croyait de bonne foi que rien de beau ni de bon ne pouvait sortir de la créature, après le péché d'Adam. Le P. Pierre de Saint-Louis, Homère, Virgile, tout lui était matière à humilier l'orgueil humain. L'homme lui eût inspiré de la pitié, si la pitié n'était, pour le solitaire chrétien, une mollesse dangereuse et un principe de concupiscence.

1 Cette notice figure dans le 5e volume des *Œuvres de Jean Racine,* Alph. Lemerre, édit. Elle constitue un complément de l'étude sur Racine figurant dans *Le Génie latin.*

Nicole écrivait beaucoup et longuement. Il était avec Arnauld le plus actif controversiste de Port-Royal. Cet homme timide, craintif, prompt à s'effaroucher et qui ne pouvait sans trouble disputer une heure avec une vieille dévote, écrivait bravement tout ce qu'il n'osait dire : il lança en 1664 et en l'année suivante, dix lettres sur l'Hérésie imaginaire, qui paraîtraient encore aujourd'hui pleines de sens et de rectitude parce qu'elles furent écrites sans passion, mais qui, dépourvues de passion, ne touchent ni ne plaisent et sont oubliées. Nicole fit encore huit lettres qu'il nomma les *Visionnaires*: elles étaient écrites en effet contre Des Maretz de Saint-Sorlin, auteur d'une *Comédie des Visionnaires*, et plus visionnaire lui-même qu'aucun de ses personnages. Ce Des Maretz avait été bel esprit et poëte de métier. Vieux et sur le déclin, il avait lestement achevé un grand poëme de *Clovis*. A l'en croire, Dieu l'avait aidé pour que la tâche fût moins longue. Il importait au Ciel que Des Maretz en finît avec *Clovis* et fît les affaires du Saint-Esprit qui, à cause de *Clovis*, faillit attendre. Des Maretz avait une mission et tournait au prophète. Port-Royal éprouva son zèle : Des Maretz écrivit contre les saintes filles, et il aida, dit-on, les exempts de police à prendre M. de Saci qui se cachait. Boileau disait à Louis XIV qui faisait chercher M. Arnauld et avait hâte qu'on le mît à la Bastille : « Votre Majesté sera trop heureuse pour le trouver. » Des Maretz écrivait au Roi que, de l'avis du Saint-Esprit, dont il se faisait le truchement, le Port-Royal devait être condamné et retranché. Enfin, Des Maretz était, en matière de foi, extravagant, téméraire, moliniste. Il avait été poëte : c'était le comble du désordre, le bon Nicole prit soin de le reprendre et de le confondre. Il composa, à cet effet, huit *Visionnaires* et il y eut désormais dix-huit petites lettres de Nicole comme il y avait dix-huit petites lettres de Pascal. En querellant Des Maretz, Nicole querella tous les auteurs de romans et de comédies. Il lui souvenait de ses longues lectures. Quand on châtie les gens pour leur salut, les châtiments les plus rudes sont les plus charitables. Nicole, qui était le meilleur des hommes, ne songea à frapper aucun poëte en particulier : il ne les traita que plus durement tous ensemble. « Chacun sait, dit-il en parlant de Dez Maretz, que sa première proffession a esté de faire des romans et des pieces de theatre, et que c'est par où il a commencé à se faire connoistre dans le monde. Ces qualitez qui ne sont pas fort honorables au jugement des

honnestes gens sont horribles estant considerées selon les principes de la Religion chrestienne, et les regles de l'Evangile. Un faiseur de Romans et un poëte de theatre est un empoisonneur public, non des corps, mais des ames des fidelles, qui se doit croire coupable d'une infinité d'homicides spirituels, ou qu'il a causez en effet, ou qu'il a pû causer par ses écrits pernicieux. Plus il a eu soin de couvrir d'un voile d'honnesteté les passions criminelles qu'il y décrit, plus il les a rendûes dangereuses et capables de surprendre et de corrompre les ames simples et innocentes. Ces sortes de pechez sont d'autant plus effroyables, qu'ils sont toujours persistans, parce que ces livres ne perissent pas, et qu'ils repandent toujours un venin, qui s'accroist et s'augmente par les mechans effets qu'ils continuent de produire dans ceux qui les lisent [1]. »

Après tout, ces paroles sont d'un docteur. Tertullien en avait fait entendre de semblables pour arracher les chrétiens aux bancs de marbre des amphithéâtres. S. Cyprien, S. Jean Chrysostome et, comme eux, le Père Africain, cher à Port-Royal, avaient, au temps de la ferveur première, condamné les spectacles et les jeux, toute assemblée profane, conformément au précepte évangélique : « N'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde. » Les représentations du théâtre ne sont faites que pour vaincre doucement tous les sens à la fois. La chair est faible : les poëmes, les romans l'amollissent et la troublent. Les romans, quand ils sont beaux, font aimer le siècle et les créatures, et toutes les créatures sont un piège et une tentation à l'homme [2]. Il s'exhale de toute poésie une impression de volupté, un goût des choses, un attrait de la vie qui tendent à ôter à l'âme le goût salutaire de la souffrance et de l'expiation. Une seule chose est nécessaire et les poëtes détournent de celle-là. Ils rendent aimable ce qu'il ne faut pas aimer. Ils ornent le monde : voilà leur crime. Quelle est la vraie figure de la terre, sinon un globe que la croix surmonte, plantée dans les ténèbres de la mort et de la corruption ? Que sont ces formes voluptueuses dont les poëtes animent le séjour de l'épreuve, sinon les rêves de notre orgueil et de notre iniquité ? Qu'on n'allègue pas en faveur des poëtes, qu'inutiles au souverain bien, ils savent du moins nous amuser et nous distraire. Si l'homme traîne constam-

1 *L'Hérésie imaginaire*, ou *Première Visionnaire*, lettre XI.
2 *Sap.*, XIV, 11.

ment avec lui cette grande misère que découvre Pascal, la nécessité de se divertir, de sortir de soi-même, une balle avec une raquette offrent des distractions plus innocentes que l'*Eneide*. Le parfait chrétien ne s'arrêtera pas sur le chemin du salut, avant d'avoir, comme Rancé, trouvé dans la solitude la bêche et la tête de mort.

Il nous coûte peu de donner raison à Nicole. Mais Jean Racine avait trop d'intérêt à ce que Nicole eût tort pour ne pas en être persuadé.

Racine nourri, formé dans le Saint Désert qui avait reçu la première fleur de sa tendresse, s'était détaché de ses maîtres avec l'ardeur d'une jeune imagination. Il était tendre: l'inconstance est une nécessité des âmes tendres. Il aimait alors la Du Parc et Euripide comme il avait aimé ces Messieurs et les prairies du monastère, comme il aimerait plus tard la Champmeslé, le Roi, les filles nées de sa réforme et de sa maturité, Dieu. La Cour avait écouté les vers de son *Alexandre*; il recevait accueil des comédiennes et jamais esprit n'eut pour les femmes un goût plus intime et plus fin. Mais les esprits délicats gardent un souvenir pénible, « une importune mémoire » de ce qu'ils ont cessé d'aimer. Tandis que le jeune Racine était emporté par l'ivresse des premières louanges et des voluptés neuves, les solitaires restaient inébranlables au milieu des tribulations. Les martyrs d'une cause irritent ceux qui l'ont abandonnée. D'ailleurs l'élève de M. Lancelot, prédestiné au salut éternel, était resté chrétien par la foi. Dans les désordres de la jeunesse, dans le tumulte des sens, il avait gardé l'incommode trésor de ses croyances. Il voulait écrire des comédies, fréquenter les comédiennes et faire son salut. Nicole le lui défendait. Le poëte du théâtre n'était, au-dedans de lui-même, ni satisfait ni tranquille. La peur devait le prendre par intervalles. Les *Imaginaires* achèverent de l'irriter.

Il y est, à vrai dire, absolument confondu avec tous les autres empoisonneurs des âmes et rien ne prouve que Nicole, entre tant de poisons, eût distingué un moment le petit poison de la *Thébaïde* et de l'*Alexandre*. Mais Jean Racine devait s'imaginer qu'il n'était bruit dans Port-Royal que de Jean Racine. Comment un jeune poëte ne se verrait-il pas l'objet de tous les regards, de toutes les attaques? Celui-ci eut l'aigre plaisir de se croire atteint. Il écrivit aux lettres de son ancien maître une réponse aiguë et fine, d'une grâce impitoyable et charmante. C'était l'arme de Pascal retournée contre Port-Royal. Le monde

rit. La lettre n'était pas signée; il y eut un abbé Testu qui dit qu'elle était de lui. Racine fit savoir que ce Testu était un impudent voleur et que lui, Jean Racine, avait écrit la lettre. Nicole ne répondit pas, mais deux amis répondirent pour lui, l'un, Goibaud du Bois, avec assez de finesse, l'autre, Barbier d'Aucour [1], sur un ton lamentable. Tous deux connaissaient leur adversaire, et du Bois fit bien voir qu'il le connaissait: « Je vois, lui dit-il, qu'on vous fâche quand on dit que les poëtes empoisonnent; et je crois bien qu'on vous fâcheroit encore davantage, si l'on vouz disoit que vous n'empoisonnez pas, que votre muse est une innocente. » Nicole inséra les deux lettres dans une nouvelle édition des siennes (1667). Racine écrivit impatiemment une réponse, et se prépara à la donner au public, jointe à la première, avec une préface. La guerre semblait n'être pas près de finir. Il ne tint qu'à Boileau que la comédie eût ses petites lettres comme le jansénisme avait les siennes. Boileau, qui revenait de voyage, écouta la lecture des deux lettres et dit à l'auteur: « Cela est joliment écrit, mais vous ne songez pas que vous écrivez contre les plus honnêtes gens du monde. » Racine ne fit pas imprimer sa réplique et laissa tomber sa querelle.

A bien des années de là, le poëte, revenu de ses jeunes erreurs et réconcilié avec Messieurs de Port-Royal, entendit, en pleine Académie, l'abbé Tallemant lui reprocher avec aigreur la querelle des Imaginaires. « Oui, Monsieur, répondit Racine, vous avez raison, c'est l'endroit le plus honteux de ma vie, et je donnerais tout mon sang pour l'effacer. » Il était chrétien alors et persuadé que les poëtes de théâtre sont, d'après la morale chrétienne, des empoisonneurs publics. Il savait n'avoir point été lui-même un empoisonneur malhabile. Mais le doux venin des passions terrestres ne lui donnait plus de trouble.

1 La première réponse n'a jamais été attribuée qu'à Goibaud du Bois, traducteur de Cicéron et de saint Augustin. La seconde a passé tout d'abord pour l'ouvrage du duc de Luynes ou de M. Saci. On ne tarda pas à l'accorder définitivement à l'avocat Barbier d'Aucour, auteur de l'*Onguent pour la brûlure*. Jean-Baptiste Rousseau affirme que l'homme de la seconde réponse est Barbier. Les auteurs de Trévoux, Louis Racine et d'Olivet, sont de cet avis. Il est vrai que cette lettre traite l'*Onguent pour la brûlure* avec un détachement bien admirable chez un auteur. Mais il faut croire, avec M. Paul Mesnard, que Barbier avait de l'humilité. Au reste, Barbier ne croyait peut-être pas si bien dire.

Racine vieillissant goûtait d'autres voluptés: il charmait son automne par l'effusion délicieuse des larmes de la pénitence. Tout ce qui est se meut et change: ceux qui ont peu changé ont peu vécu. Ils ont cru tenir l'unique vérité. Mais il y a autant de vérités humaines qu'il y a d'hommes et de moments dans la vie de chacun de ces hommes. Les choses ne sont que ce qu'elles nous semblent. Puisque autour de nous rien n'est stable, puisque tout n'est qu'apparence, heureux encore ceux qui, comme Racine, au prix des désaveux, des repentirs et des fatigues, se sont fait, au cours d'une vie riche et pleine, des passions, des idées sans cesse nouvelles et toujours décentes à l'état et à l'âge!

Janvier 1875

MISCELLANÉES

I LES HEURES LATINES

Edition originale

Simone de Caillavet. LES HEURES LATINES. Préface de M. Anatole France de l'Académie française. Paris, Arthème Fayard et Cie. In-18, sous couverture jaune imprimée, de 201 pages. Il a été tiré à part 5 exemplaires numérotés sur hollande. Le volume parut en janvier 1918, France en reçut le premier exemplaire au cap d'Antibes, où il séjourna du 30 décembre 1917 au 2 mars 1918.

Manuscrits

a) Le manuscrit autographe complet des HEURES LATINES appartient à la Bibliothèque nationale. Il fait partie d'un manuscrit composite (fonds français, nouvelles acquisitions, nº 23649), dont il occupe les ff. 115 à 125 (11 feuillets in-fº, numérotés de 1 à 11 par Anatole France). Il est suivi (ff. 126 à 139) d'une copie dactylographiée de la même préface.

b) Un manuscrit primitif, 5 pages in-fº, numérotées: [3 *bis*] 4; [6] [7] 5 *bis*; [6] 7; [6 *bis*] 8, la cinquième ne comportant aucune pagination, figure également à la Bibliothèque nationale (fond Jacques Lion).

Ces pages représentent ce qui subsiste d'un brouillon fort éloigné de la mise au net. Elles offrent des développements laissés à l'état d'ébauche et provisoirement abandonnés, mais donnant une première forme à des idées dont France n'a pas voulu perdre la trace, puisque ces feuillets ont été préservés, alors que le reste du brouillon a disparu.

Voici le contenu *in-extenso* du feuillet [*6*] 7:

« Ah! n'incriminons pas ce sens de la tradition, ce respect du passé, qui, chez une très jeune fille, offre quelque chose de singulier et de touchant. Craignons plutôt que la guerre, destructrice de la vie et des arts, précipite

dans notre pays la ruine du passé, ne brise la chaîne d'or des traditions, ne nous laisse sans souvenirs, et que dans une génération sans mémoire, dans un nouveau monde, cette jeune fille ne nous apparaisse comme une Hypatie seule fidèle aux dieux abandonnés.

[*A cette sombre pensée, faisant un retour sur moi-même, je me fais l'effet d'un Synésius pour qui toutes les traditions sont chères et qui vénère Deucalion à l'égal de Noé ou* [*plutôt je l'avoue*], *plus malheureux encore, à quelqu'un qui a trop vécu.*]

» Alors, j'aurais été le Synésius de cette poétique Hypatie et j'aurais dit

» Mais les dieux — et il en est sans doute qui aiment notre pays — détourneront ce présage. »

Ce développement se réduit à 3 lignes dans la rédaction définitive : « Ah ! qu'elle fut heureusement inspirée, etc. » (p. 279, du présent volume).

Après la phrase : « Elle saura bientôt éteindre les couleurs trop vives et les sons trop éclatants » (même page) venaient les considérations suivantes :

« Elle a le souci de la bonne langue, ce dont je lui sais un gré infini. Car la langue se gâte et ce n'est pas d'hier. C'est depuis Jean-Jacques et Diderot, génies surhumains, mais qui apprirent aux Français à déclamer. Et vous savez, Dieux justes, si mes compatriotes profitèrent de la leçon ! »

Notons, pour finir, que la remarque : « La guerre, il faut le reconnaître, n'a pas toujours bien inspiré nos poètes... » (même page) condense une page d'ébauches où France, jugeant notre poésie de guerre, en constatait la médiocrité :

« Cette [*horrible*] abominable guerre a inspiré un nombre incalculable d'abominables poésies.

» O [*ma*] France, ô ma chère patrie, pendant
de quelles louanges tu fus outragée par des poètes sans génie ! comme ta langue autrefois si délectable...

» Parmi les poètes de la guerre [*les meilleurs*] combien peu exprimèrent en français des sentiments humains ! [*Eh bien !*] On le pouvait prévoir. La poésie n'exprime pas le sentiment immédiat, mais le lointain écho des...

» Il lui faut le recul, le lointain. Les poèmes d'Homère, quels qu'en soient l'âge et l'origine [*rapportent*] célèbrent des actions accomplies depuis plus d'une génération puisque l'aède y répète plusieurs fois que, depuis lors, la force des hommes a diminué.

» Les strophes de Mlle de Caillavet échappent à cette infortune presque générale de la poésie des tranchées. »

II PETITES HISTOIRES... AUX ENFANTS

Edition originale

Ariel [Mlle Boas de Jouvenel]. PETITES HISTOIRES... AUX ENFANTS. Préface d'Anatole France. In-8° illustré, Paris, Flammarion, 1920.

III STENDHAL

Edition originale

STENDHAL, par Anatole France. Les Amis d'Edouard, n° 25. Petit in-4° carré, sous couverture rempliée bleu foncé, reproduisant le titre. Novembre 1920. 3 ff. n. ch. (1 f. blanc ; faux titre ; au verso, justification du tirage ; titre ; au verso, dédicace : « A Edouard Champion, Président du Comité Stendhal, Editeur des *Œuvres Complètes* de Stendhal, son bien dévoué, A. F. ») ; 40 pages (texte) ; 3 ff. n. ch. (Liste des volumes déjà parus dans la collection LES AMIS D'EDOUARD ; achevé d'imprimer ; 1 f. blanc). Tiré à 200 exemplaires hors commerce, dont 6 sur japon (nos 1 à 6) et 194 sur vélin d'Arches (nos 7 à 200).

Publication antérieure

L'étude sur STENDHAL a paru d'abord dans la REVUE DE PARIS du 1er septembre 1920.

IV NAÏS AU MIROIR

Edition originale

Nicolas Ségur. NAÏS AU MIROIR, roman. Préface par Anatole France. In-18, Paris, Fasquelle, 1920.

V LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT

Pierre Loti. LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT. Paris, Calmann-Lévy, 1923. Petit in-8° carré, de xx-277 pages, tiré

sur papier vélin du Marais à 2000 exemplaires, tous numérotés. La préface, signée Anatole France, occupe les pp. I à XV. Paru le 3 octobre 1923.

Publications antérieures

a) L'étude d'Anatole France sur LE LIVRE DE LA PITIÉ ET DE LA MORT fut publiée dans L'UNIVERS ILLUSTRÉ du 8 août 1891.

b) Elle fut reprise, trente-deux ans plus tard, dans le *Supplément littéraire* du FIGARO, qui parut le samedi 16 juin 1923, c'est-à-dire le jour même des obsèques de Pierre Loti. L'article de 1891, reproduit *in-extenso*, était précédé d'une note de la rédaction, dont nous détachons les lignes suivantes:

« C'est presque un inédit d'Anatole France que nous avons la bonne fortune de publier aujourd'hui. Nous en devons le plaisir à M. Louis Barthou...

Comme nous faisions appel à sa bonne grâce pour l'hommage que nous nous proposions de rendre à l'œuvre de Pierre Loti, M. Barthou se souvint aussitôt qu'il possédait un précieux autographe d'Anatole France sur l'illustre écrivain. C'est une chronique qui parut le 8 août 1891, etc.

On apprendra avec intérêt que Pierre Loti lui-même fut longtemps à la connaître et qu'elle ne lui fut révélée qu'en ces dernières années, par M. Louis Barthou lui-même. Ayant lu, sous la sobre et riche couverture où il voisine avec quelques autres de la même main, l'émouvant manuscrit, Pierre Loti, le rendant à son heureux propriétaire... dit:

— Je crois bien qu'on n'a jamais rien écrit de plus complet sur moi.

Nous nous assurons que Pierre Loti eût été heureux que l'on tirât de l'oubli cette page ancienne... »

Manuscrit

Le manuscrit de l'article consacré par Anatole France au LIVRE DE LA PIÉTÉ ET DE LA MORT a fait partie de la Bibliothèque Louis Barthou. Toutefois il ne figure pas au catalogue de sa vente.

VI SAGES ET POÈTES D'ASIE

Paul-Louis Couchoud. SAGES ET POÈTES D'ASIE. Préface d'Anatole France. Paris, Calmann-Lévy, 1923. In-18, de XVI-299 pages, couverture jaune imprimée. La préface d'Anatole France, datée de janvier 1920, occupe les pp. [I] à XVI. L'édition comportant

cette préface est la 4e édition française. Imprimée en novembre 1923, elle a été mise en vente en décembre de la même année (annonce dans la *Bibliographie de la France*, 1923, p. 3481). Cette édition avait été précédée d'une édition anglaise, publiée en 1921, et donnant pour la première fois, mais en traduction anglaise, le texte d'Anatole France. Ce texte, dans la version anglaise, débutait par les lignes suivantes, qu'on ne retrouve plus dans l'édition française:

« L'écrivain français que j'ai l'honneur de présenter à ce public anglais considéré par H. Taine comme le plus grave, le plus recueilli et le plus attentif du monde, est digne, j'en suis certain, d'occuper les loisirs d'un lecteur si estimable.

» M. Paul-Louis Couchoud, ancien élève de l'Ecole normale, etc. »

Voici le titre de l'édition anglaise:

JAPANESE IMPRESSIONS, with a note on Confucius. Translated from the French of Paul-Louis Couchoud by Frances Rumsex, with a Preface by Anatole France. London, John Lane. The Bodley Head, W. New York: John Lane Company, MCMXXI. Demy 8 vol., rel. toile rouge édit., XXI + 115 + 8 pages.

Publication en périodique

La préface d'Anatole France a été publiée dans JAPON ET EXTRÊME-ORIENT, revue mensuelle, Edmond Bernard, Paris, nº 2, janvier 1924.

VII BYRON

René Puaux. LE TOMBEAU DE LORD BYRON, Hommage des Lettres françaises. In-4º, Paris, 1924.

Les quelques lignes, constituant l'hommage d'Anatole France, figurent à la page 75 du volume.

DERNIÈRES PAGES

Edition originale

DERNIÈRES PAGES INÉDITES D'ANATOLE FRANCE, publiées par Michel Corday. Paris, Calmann-Lévy, 1925, in-18 de II-197 pages, couverture jaune imprimée. Il a été tiré 375 exemplaires sur hollande et 125 sur japon.

Dans la présente édition, on a seulement repris les textes d'Anatole France.

CARNETS INTIMES

Edition originale

Léon Carias. LES CARNETS INTIMES D'ANATOLE FRANCE, préface de Claude Aveline. Paris, Editions Emile-Paul, 1946. In-18 de 180 pages, couverture imprimée. Il a été tiré 40 exemplaires sur vélin de Rives, 80 sur Lafuma et 300 sur vélin de Ruysscher.

La présente édition reproduit, sans commentaires, les notes d'Anatole France, en suivant l'ordre chronologique de ses neuf carnets.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

IV

LE GÉNIE LATIN

MISCELLANÉES

DERNIÈRES PAGES

CARNETS INTIMES

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Gilbert Gilliéron
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève



Imprimé en Suisse